

Paul Bayleville

O miserum Africa

Les aventures de Tournesol Picareve



O miserum Africa

(Ô malheureuse Afrique)

Tome II

Les aventures de Tournesol Picarêve

Préface

« O miserum Africa », tome I et tome II, est né de voyages... imaginaires, certes, mais aussi réels que possible. Je ne sais pas pourquoi ce titre en latin s'est imposé à moi. Archaïsme ? Volonté de souligner l'antiquité de nos relations mutuelles et le lointain de nos origines communes (*Australopithecus afarensis*, *Homo naledi*) ? Rappel de l'étrangeté du continent africain qui nous a toujours fascinés ? Je ne sais. Il y a cependant de l'ironie dans ce titre, car à l'échelle de la planète le malheur africain est universel.

Il ne faut pas chercher dans ces deux tomes respectivement sous-titrés « Le bleu karamoja » et « Les aventures de Tournesol Picarêve », une idéologie quelconque. Les idéologies sont toujours des sottises puisque leurs séides prétendent avoir la réponse avant de connaître la question. Tous les « tiers-mondistes » et « altermondialistes » en sont là, ainsi que les idéologues qui leur sont contraires. Le seul fait qui, pour l'heure, s'impose à moi est d'une tragique simplicité : à quelques exceptions près, les indépendances africaines ont été catastrophiques pour les peuples de ce grand continent. Depuis longtemps déjà, de jeunes Africains désespérés quittent, en masse et au risque de leur vie, des fictions nationales perverties par leurs élites. Pleins d'ignorance, d'illusions et de ressentiment ces jeunes gens imposent leur présence en Occident : promesse de nouvelles catastrophes.

Pourtant, bien qu'ayant senti « mon cœur mis à nu » par le malheur africain, mes vies africaines m'ont fait connaître une joie inexplicable. Je la dis dans ces deux romans-documentaires... je ne l'explique pas. Le fait que le tome premier, « Le bleu karamoja » soit le récit d'une famine ne devrait pas inciter à la joie ; et dans ce contexte, la joie peut sembler scandaleuse. Un scandale que j'assume et que seule la

foi en ce que nous appelons Dieu peut éventuellement expliquer, comme on pourra le lire. Autant que son absence la foi est un mystère, il n'y a donc pas lieu de s'en expliquer.

Le tome second, « Les aventures de Tournesol Picarêve », contient quelques éléments érotiques qui appellent une explication. L'idée de donner une dimension érotique à ce complément au premier tome de « O miserum Africa » m'est venue dans une capitale d'Europe centrale. Je dis « complément » et non suite, car « Les aventures de Tournesol Picarêve » ne sont pas une suite au « Bleu karamoja » : il s'agit d'un autre regard subjectif et amoureux sur le malheur africain. Dans cette ville européenne, j'attendais un avion pour revenir chez moi à Neufchâtel. Dans la file d'attente cosmopolite, il y avait deux jeunes Français, « bon chic bon genre », moins de trente ans. Ils parlaient avec admiration des jeunes femmes qu'ils avaient rencontrées dans les boîtes de nuit (c'est-à-dire les bordels) de la ville. Après un commentaire positif sur la propreté des corps, vint une revue de détail : pubis et aisselles (épilés), fesses, seins (parfaits), la musculation en général et celle des sphincters en particulier (très bien, efficace). Cet étalage marchand d'éléments d'anatomies féminines déshumanisés dura moins de deux minutes, on appela mon vol pour embarquement, mais ces longues secondes me traumatisèrent en raison de l'heureux cynisme de ces deux locuteurs aussi satisfaits d'eux-mêmes que des parties de corps féminins dont ils avaient joui. J'ai compris que notre civilisation faisait fausse route. J'ai décidé d'écrire un roman-documentaire dans lequel l'érotisme servirait de marchepied à l'amour, et l'amour d'échelle de Jacob à notre élan vers les mystères du monde. Certes, l'ambition est grande, mais la littérature permet tous les rêves. Qui me lit dira si j'ai rempli mon contrat !

Les aventures de Tournesol Picarêve

"Nous avons désigné l'expérience extatique comme un "phénomène originaire" parce que nous ne voyons aucune raison de la considérer comme le produit d'un certain moment historique, c'est-à-dire comme provoqué par une certaine forme de civilisation; nous sommes plutôt enclins à la considérer comme constitutive de la condition humaine et, par conséquent, connue par l'humanité archaïque en sa totalité; ce qui se modifiait et changeait avec les différentes formes de culture et de religion, c'était l'interprétation et la valorisation de l'expérience extatique."

Mircea Eliade, **Le Chamanisme** et les techniques archaïques de l'extase (1968).

Chapitre I¹

Moi, Tournesol Picarêve, à la fin de ce siècle, vingtième du nom, j'ai décidé de raconter au monde les aventures où j'ai trouvé l'esprit et la vie.

Poussé par les vents favorables, mon navire avait franchi les colonnes d'Hercules, et « plus outre » je m'en étais allé, pour après de longs mois, au long des rivages étranges où les courants amis me refusaient les facilités de la terre, m'échouer enfin. La carte et le sextant me l'apprirent bientôt: j'étais quelque part dans le Golf de Guinée. Point de naufrage! Pourtant, mon navire ne valait guère mieux que s'il ne se fût abîmé sur un écueil avant que de sombrer dans les profondeurs silencieuses de l'indifférence marine. C'est sur une plage de sable blond, qu'épuisé je retrouvais la sensation de la terre: stable, lourde sans être pesante, immuable, et plus changeante que tous les caprices monotones de la vague qui, elle aussi, porte sa vie à la vie.

J'avais laissé mon navire à l'ancre dans une petite baie et je marchais dans un pays de marécages qui entre terre et eau n'avait pas voulu choisir. Comme le riz espiègle et innocent (*Oryza sativa* et *Oryza glaberrima*) lorsqu'il courbe la tête pour saluer le dur labeur des femmes et des hommes, et dont les racines sont au sol, mais qui doit, pour vivre, avoir les pieds dans l'eau et la tête au soleil. Autant dire que le riz est la plus humaine de toutes les céréales où se reflète la vie des hommes. D'ailleurs, quand le marécage, où grondait l'impassibilité mortelle des crocodiles,

n'était pas sauvage et hostile, je progressais assez vite au-dessus des eaux en montant sur les diguettes des rizières, qui déroulaient en abondance sur l'espace et sur le temps un tapis vert tendre de novembre. Le grand damier sur lequel je marchais n'était pas toujours et partout du même vert uniforme; selon les variétés de riz et l'état de maturité des épis, les verts pouvaient être plus ou moins tendres ou profonds. Ils tendaient, parfois, vers le brun doux et nuancé des argiles qui, plus que le blanc ou le noir extrêmes, est la couleur que prend naturellement la peau des êtres humains, lorsque, pour éveiller la mélanine, le soleil la caresse.

Alors si neuf en ces lieux, j'étais émerveillé par ce spectacle monochrome dont l'exploration des nuances semblait, à lui seul, suffire pour emplir toute une vie. C'est à la jonction de deux diguettes que je la vis. Elle était assise selon sa tradition et regardait dans le lointain des rizières. Être assise selon sa tradition, cela signifiait être agenouillé, comme le sont les judokas avant le salut qui précède les exercices de « *Kata* » au sol. Ses longs bras étaient délicatement abandonnés le long de son corps, et seule la pointe de ses doigts longs touchait ses cuisses longues comme le reste de son corps, et que sa position agenouillée mettait en valeur en donnant un doux arrondi aux muscles extenseurs. À la voir ainsi, il fallait reconnaître qu'elle était de ces femmes qu'aucune position ne parviendrait à mettre en rupture d'harmonie. En toute posture, elle jetterait au monde le splendide défi de sa beauté que rien ne pouvait dénaturer. Comme je devais suivre le chemin quadrillé des diguettes, dans ma marche en zigzags tirés à angle droit, je voyais la belle en perspective spéculative, sous toutes les faces de sa splendeur. De profil, sa beauté tenait à ses formes: l'arrondi parfait et rebondi de ses fesses; la cambrure de ses reins qui interrogeait avec une grâce exquise son long dos droit; l'arrondi de ses cuisses faisait contraste avec son ventre plat; le beau rebond de sa cage thoracique s'épanouissait en deux seins fleurs et fruits, miraculeusement haut placés, dont les rondeurs oblongues portaient en pointes douces deux tétins pétales sombres qui, à une paume près, auraient pu se trouver dans le même alignement que la rondeur ferme, mais un peu petite, des épaules.

Elle avait pour tout vêtement un petit pagne d'un tissu local tissé en minces bandes alternativement de couleur blanche puis indigo, longitudinalement assemblées. La bande de tissus était passée entre ses jambes et fixée à sa taille par deux torsades des mêmes fibres: il y avait à la ceinture deux de ces cordes, et la blanche était comme soutenue par celle de couleur indigo. Cette tenue de plage, qui eût pu être celle d'une belle baigneuse de chez nous, soulignait merveilleusement la minceur de sa taille et les rondeurs magnifiques des pays d'en bas et d'en haut. Ses mollets et ses pieds n'étaient pas oubliés dans l'harmonie de ce corps qui n'en finissait pas d'être beau. Du creux du genou au sommet du talon, une ligne droite

bordait de rectitude les vallons ronds de sa chair au repos. Ses orteils étaient déployés vers son corps, bien à plat, en contact avec la terre comme l'étaient ses genoux arrondis, mais pointus. La tension en avant des orteils cambrait la plante claire de ses pieds nus. Elle était une femme soleil, tout son corps le disait en une éclatante confiance confiée à la splendeur de sa peau sombre.

La partie médiane de son visage était longue: il en était ainsi de ses joues, et de son nez dont la rectitude était impressionnante. Encore que, vu de profil, le nez ait été légèrement busqué. Cette longueur de la part médiane de sa face était soulignée par trois traits longitudinalement scarifiés au haut de ses joues, sous ses yeux ronds, un peu protubérants, alors que ses paupières étaient en amandes. Ses yeux étaient fixés sur je ne sais quel lointain des choses. Son regard aveugle m'impressionnait, et pour un peu je l'aurais prise pour une sorcière. Une sorcière dont l'œil, sitôt qu'il s'attacherait à moi, me changerait en pourceau, ou en crocodile grondant sa cruauté de crocodilidés. Je marchais pourtant, aimanté par la beauté qui m'avait enfin fait perdre le Nord et retrouver son corps.

Lorsque je ne fus qu'à quelques mètres d'elle, je remarquais les artifices qui lui faisaient parure: un collier étrange fait de ces grosses perles à facettes taillées en losanges dans du verre rouge éclatant de Venise; avec en son centre, un motif en fer qui ressemblait à la partie basse d'un écu de chevalier. En haut de ses longs bras, presque au niveau des aisselles, trois minces bracelets de bronze poli entouraient le haut de chaque triceps brachial. Un autre bracelet, en argent, il luisait comme un éclat de lune, était à ses poignets minces et longs. Pour le reste, hormis le petit pagne qui couvrait son sexe, et les trois scarifications qui en traits parallèles dessinaient six larmes au haut de ses joues, elle était sans artifice. Une exception à cela pourtant, et des plus importantes, ses cheveux crépus étaient tressés en des motifs mêlés et multiples qui semblaient plaquer sur sa magnifique tête toutes les subtilités des plus belles plumes de tous les oiseaux en fleurs qui volent au-dessus de la création.

Je ne la désirais pas. C'est que, peut-être, sa beauté était trop impressionnante. Mais en quoi? Non, je ne la désirais pas parce qu'elle était hors désir, tout entière absorbée dans sa méditation qui la retranchait d'un monde auquel elle avait abandonné en toute confiance sa beauté que nul, qu'il fût homme ou bête, ou un peu les deux, ne pouvait songer à profaner. Il ne faut pas rendre profane ce qui de toute évidence n'appartient qu'à Dieu. J'avais pourtant un autre étonnement, c'est que, dans sa méditation, la beauté de sa bouche au dessin parfait était barrée d'un trait d'amertume. Comme si un chagrin secret eût porté une ombre au soleil de sa contemplation.

Je fis trois fois le tour de cette belle contemplative, qui ne m'accorda pas le moindre regard, elle s'était perdue, ou faut-il dire: « Elle s'était enfin retrouvée » dans son ailleurs qui n'était pas le mien. Je m'assis en face d'elle, à trois pas environ. Comment une femme peut-elle avoir un corps aussi beau, et un visage aussi émouvant, par sa beauté - peut-être - mais avant toute chose, par la force de l'être que le visage exprime, et par cette façon unique qu'il a de dire sa splendide humanité?

Je ne sais ce qu'elle contemplait, mais moi, ma contemplation était dans un seul mot, mais il était immense dans son envolée: Elle ! Elle me regarda enfin, et un lent soupir fit frémir la pointe de ses seins, comme si des ailes fussent données à son souffle:

- Tu es enfin venu en Bagataï, le Blanc du chiffre trois que Sara la Rouge me fait ici attendre depuis trois jours!

Lorsque l'on arrive en terre étrangère, il est toujours plaisant de se savoir attendu, pour ne pas dire désiré... mais que diable avait-elle à m'appeler, moi, Tournesol Picarêve: « Le Blanc du chiffre trois! » ... et que venait donc faire dans cette rizière une Sara la Rouge dont me parlait cette femme si noire que sa peau était de façon naturelle « la noirceur cachée du lait ». Sa douceur aussi sans doute.

- Puisque tu es le Blanc du chiffre trois: Écoute mon chant, écoute mon chant! (un silence) Écoute mon chant puis tu y répondras :

"Ô Nimba!
 Le ventre sans enfant
 Est comme cendre au vent du désert
 Comme feuille au feu de la savane
 Comme limon marqué aux fers de la sécheresse
 Ô Nimba!
 Déesse de la fécondité
 Je suis reine de Bagataï
 Je suis reine de Bagataï
 Ô, Nimba!
 Toi qui fais jaillir la sève de la poussière
 Voici mes seins
 Qu'ils soient aux tiens pareils
 Voici mon ventre
 Qu'il lève la sève de Bagataï!

Car je suis reine de Bagataï!"

Elle chanta, et si cela est Dieu possible, sa voix de soprano était encore plus belle que tout son corps. Si la Lune savait chanter, c'est ainsi qu'elle chanterait. Tournesol était ébloui; et moi, le faiseur de conte de Picarêve, je l'étais aussi. Lorsque son chant fut achevé, ses mains quittèrent le doux repos de ses cuisses, elles passèrent dans son dos où elles dénouèrent le pagne. Ses gestes activaient ses muscles pectoraux et faisaient saillir ses seins, qui n'avaient pas besoin de la moindre pose affectée pour se balancer souple et ferme, comme manguettes lourdes et mûres à l'ombre du manguier. Puis elle dit:

- Tu es mon sacrifice, le Blanc du chiffre trois que Sara la Rouge m'a désigné pour lever la sève de Bagataï. Viens!

Et sans le moindre préliminaire, là, en plein jour, au milieu des rizières aux épis lourds de Bagataï, la voilà qui me tourne le dos, s'accroupit comme une chatte en chaleur, me présente de somptueuses fesses et sa vulve à l'envers pour un accouplement de mammifère. Moi, Tournesol Picarêve, même si j'avais plaisir à faire plaisir aux dames, je n'étais point un matou saisonnier programmé par ses hormones pour couvrir les chattes deux fois l'an lorsqu'en vient le moment.

- On ne lève pas la sève de Picarêve comme on lève celle de Bagataï, non mais! En voilà des façons!

"Bagataï! Comment, moi, une bagatelle!?"... Pensa Tournesol qui se sentait un peu contrit dans son rôle d'homme objet. Non pas « objet » d'un désir flatteur, mais celui d'une simple affaire d'insémination qui à force de jouer au naturel naviguait en plein artifice.

La reine était patiente, pas sotte, et poétesse... et même un peu coquine. Tout en conservant sa position de chatte accroupie, qui devait faire partie du rituel qui était supposé la rendre féconde, et qui, d'un point de vue physiologique était profondément légitime, c'est l'œil à l'envers, mais brillant, qu'elle surveillait l'embarras et le calme plat de la tige de Tournesol. À tout hasard, ce dernier avait baissé son pantalon, sans véritable intention, en hypocrite, comme par politesse en quelque sorte. On dit qu'en Afrique on enlève ses chaussures avant d'entrer dans les maisons, comme la belle était sans chaussures et sans maison, ici... ce pouvait être le pantalon... Et puis, on a beau ne pas être *qu'un* mammifère, et ne pas naturellement subir la dictature des hormones, on n'en est pas moins homme. Et puis, nous l'avons dit, cette femme était un morceau de roi, mais, pour l'instant, hélas, le sceptre de Tournesol était en berne. Quant à la reine, en dépit de ses grands

airs, tant se voulait-elle fécondée qu'elle était plus humide que son chaud royaume de Bagataï. Pour l'heure, ce couple semblait mal assorti.

On raconte qu'autrefois, avant de proclamer un futur pape élu, et afin que l'on s'assurât que le Pape ne serait pas une Papesse, on faisait asseoir le prochain Pie sur un siège et dans une soutane idoines. Alors, un cardinal au-dessus de tout soupçon, ce qui, parfois, pouvait demander quelques recherches, passait une main experte sous le siège pas encore saint, puis, sous la soutane, et avant de remettre au pontife ses mules, il lui tâtait les couilles. Si le papabile en avait (l'histoire n'a retenu aucun exemple du contraire), le cardinal prononçait la formule rituelle: « *Duas habet et bene pendentes* » (il en a deux et bien pendantes). Tournesol Picarêve en était là: il pendait pensif. Pas de main de cardinal à l'horizon, mais une main de reine passée entre des jambes de reine qui en quelques mouvements d'une reptation harmonieuse s'était approchée de Tournesol, avait placé le pénis mou à l'entrée du paradis, et caressait le scrotum des modestes « pendentes » de Tournesol Picarêve. À l'inverse de celle d'un cardinal, une main de femme peut faire un miracle.

Ce fut rapide, hélas, mais efficace, comme la suite de l'histoire doit le montrer. Et la reine renoua son pagne, se mit debout devant moi, Picarêve, qui toujours à genoux livrais un rapide combat contre une fermeture éclair plus prompte à l'ouverture qu'à la fermeture. C'est que j'aurais bien remis ça, mais la reine avait son pollen et le pauvre type devait quitter ruche et miel. Et voici que du plus lointain des temps, les mœurs les plus modernes venaient fermer le cercle de la préhistoire de nos amours. C'est alors que la reine dit: « Va vers le sud-ouest ! Va dans la Forêt sacrée ! À l'entrée de Douaké Sésé, Sara la Rouge t'attend ! »

Alors Tournesol Picarêve mit son bâton de pèlerin dans sa braguette et partit vers la Forêt sacrée, espérant à l'entrée de Douaké Sésé trouver Sara la Rouge qui, selon la reine de Bagataï, depuis longtemps déjà l'attendait. J'allais donc prendre congé de la reine qui venait de se replonger dans le mystère de son silence, car son coït l'avait laissée coïte, lorsque je vis l'Ennemi.

L'ennemi était un peu plus loin, sur une autre diguette du damier des rizières. Comme toujours, il portait son masque, un masque sombre, un masque entre chien et loup que la distance ne permettait pas d'identifier. Il me fixait comme un ennemi fixe son ennemi, et le défie avant d'engager le combat. Celui-ci s'engagea bientôt, il fut bref et violent, comme le tournoiement de deux cavaliers sur le même échiquier. Il fut entièrement mimé, car la distance qui séparait Picarêve de son ennemi ne permettait pas un corps à corps classique. Toutefois, la danse guerrière fut féroce et agile. L'ennemi se retira bientôt semblant abandonner le terrain à Picarêve, qui d'ailleurs ne s'attarda pas à sa victoire, mais reprit sa route après avoir jeté un coup

d'œil lent et appuyé sur les lieux de sa nouvelle bataille. Il eut le temps d'apercevoir l'enfant, qui toujours succédait à la venue de l'ennemi, l'enfant le regarda avec gravité, comme il le faisait toujours. Puis l'enfant partit à son tour, empruntant le même chemin que celui qu'avait pris l'ennemi lors de son retrait.

Chapitre II²

Aller à Douaké Sésé, dans le pays de la Forêt sacrée, n'était pas un problème. On faisait le voyage en une douzaine d'heures, sauf si le tacot jaune, - au nom sublime: « L'amour fait souffrir », « Grâce à ma Mère », ou plus modestement, « Le Roi de la Forêt sacrée » et qui servait de moyen de déplacement, - tombait en panne. Si l'on avait cette malchance, on pouvait y passer une semaine. Une semaine, c'est franchement long... mais la vieille Peugeot rapiécée fut vaillante, et j'arrivai à Douaké Sésé après douze heures d'un long voyage inconfortablement passé dans un taxi-brousse de couleur jaune, comme ceux de New York, là devait cesser la comparaison car Douaké Sésé n'avait rien de New York. C'était une ville de collines, de rizières et de forêts. La forêt était impressionnante, car elle était immense et ses arbres étaient tous de hauts jets: trente, quarante mètres étaient des hauteurs courantes; cinquante, soixante mètres, et plus, n'étaient pas exceptionnels.

N'ayant pas eu à passer une semaine sur la route, mais les douze heures d'un voyage normal, j'eus tout loisir de trouver le voyage long. Comme quoi la relativité du temps est un concept philosophique, paradigme d'une théorie de l'astrophysique, qui ne change rien aux problèmes de la vie courante.

Ces douze heures avaient pourtant l'avantage de permettre de voir le paysage, et ses métamorphoses. On quittait le littoral du Pacifique, ses sables blonds, ses rochers noirs et ses cocotiers épars, pour progressivement entrer dans la savane. Elle était austère en cette saison, car aride, et monotone : arbustes et herbes, et

monochrome: ocre. Et pourtant, les arbres de cette savane étaient pleins d'imprévu: le vert luisant et sombre des manguiers, comme un clin d'œil de la nuit au jour; la clarté nue, ensoleillée et colossale des baobabs; les traits noirs et tourmentés des diverses mimosacées, et, parmi elles, l'arbre appelé "nééré", dont les cosses fournissent des fèves qui d'avril à juin donnent une poudre d'un jaune éclatant, comme soufre natif, dont la valeur nutritive est aussi miraculeuse que la manne divine du Sinaï. C'était une profusion végétale, où l'homme tenait son rang dans des villages peu visibles, qui se fondaient dans l'ocre de l'herbe sèche. Une fois encore, l'œil était injuste en créant de la monotonie, car il ne savait pas voir la splendeur imprévue de l'immensité du paysage que le voile de la monotonie, qu'il venait de tendre, lui masquait.

Ce n'était qu'aux approches de Sidarto que l'on pressentait un changement de décors, « les arbres de hauts jets » (on disait ainsi, autrefois, dans la littérature coloniale) se multipliaient, et les rizières, si nombreuses près du littoral, mais absentes dans la savane, redevaient abondantes dans les bas-fonds où se formaient les marigots, où l'eau luisait, brune et verte comme des surfeurs de manguiers. Le brun du pays de la forêt sacrée n'est pas une couleur comme les autres, c'est une couleur vivante. Tous les grands peintres savent qu'une couleur vivante est une couleur qui chante. On connaît les techniques qui font les couleurs belles. C'est ainsi que Vermeer, pour que son rouge fût beau, appliquait " *une mince couche de laque de garance sur un fond de blanc de plomb* ". Mais est-ce pour autant que le rouge de Vermeer est vivant ? et qu'il chante ? En appliquant la recette, tout autre que Vermeer ne fera qu'un beau rouge d'où la vie et le chant seront absents; comme le rouge éclatant, et mort, d'une belle Ferrari. Et si la vie est dans les couleurs, toutes les couleurs ne portent pas la vie, sauf celles de la peau des hommes, celles des bêtes, des fleurs et des roches.

Restait à trouver Sara la Rouge, celle qui m'attendait. On trouve toujours une femme quand on la cherche, cela se complique parfois si elle vous cherche aussi, comme si des génies imbéciles aimaient à compliquer la vie de celles et de ceux qui mutuellement se cherchent, et pour cette raison, courent le risque de ne se jamais trouver. Mais les malins génies étaient favorables à Sara la Rouge et à Tournesol Picarêve - ils n'étaient pas amoureux, il est vrai - ils se rencontrèrent donc avec facilité.

Mon arrivée à Douaké Sésé se fit en plein soleil, à l'heure la plus chaude du jour, à " midi le juste " qui ne tolère aucune ombre; et moi, Tournesol, comme la fleur homonyme, je ne savais plus où donner de la tête pour trouver un peu d'ombre alors que le cagnard cognait sur mon chapeau troué. J'étais là, droit planté sur la place au

soleil, van Gogh en Arles, Gauguin à Tahiti, comme un épouvantail dans un champ vide, comme un tournesol oublié dans un champ récolté; et je sentais dans mon corps fatigué les ankyloses que me valait l'immobilité trop longue par le voyage imposée.

Elle vint à moi à petits pas comptés. Elle n'était pas très grande, c'était une beauté au corps bien dessiné que son boubou bariolé mettait en valeur. Un vêtement faussement ample, l'illusion en était donnée par des manches bouffantes qui faisaient froufrouter l'air chaud autour de ses épaules nues. Pour le reste, le tissu était au plus près du corps, il soulignait une taille mince, un ventre dont le bas faisait comme un petit coussinet d'amour qui seyait à ses hanches en amphores romaines et à ses seins petits, un peu bas posés en doux croissants de lune. Les fesses, par contre, s'élevaient vers le haut dans un mouvement d'une ronde splendeur inégalée, même en Afrique où pourtant muscle fessier est rarement affaîsé.

- Bonjour à toi, le Blanc du chiffre trois ! Et comment va la reine de Bagataï ?

" C'est reparti ! " pensai-je, car mon dernier plaisir charnel m'avait laissé sur ma faim, alors, comme pour mieux réussir mon introduction, je lançai :

" Je l'ai laissée entre deux va-et-vient qu'elle a choisi d'interrompre... mais, pour autant que je le sache, si elle va bien, elle vient mal ".

Elle esqua un sourire d'incompréhension, l'humour de Picarêve n'amusa que lui. Il n'avait d'ailleurs pas d'autre but, car Tournesol avait compris que cette histoire lui avait totalement échappé, qu'il n'en était plus qu'un personnage - un « masque » selon l'origine latine du mot - et que seul le rire ou les larmes lui permettraient de donner l'impression de maîtriser quelque chose: lui-même, peut-être... modestement.

Elle me conduisit à sa boutique, elle devant, moi suivant. Elle tenait un petit magasin d'antiquités. Elle marchait d'un bon pas, et c'était pain béni que de voir devant moi le balancement de ses formes, la finesse musclée de ses jambes, ses bras harmonieux qui doucement et sans excès rythmaient le mouvement mesuré du compas de ses pas. Je fis ainsi un kilomètre à peine, et si le temps me sembla court, la distance me parut longue. C'est que le paysage était pour moi sans repère, hormis celui que la femme que je suivais créait en marchant. Il y eut pourtant un pont sur une rivière boueuse, je le vis à peine.

Ce qu'elle avait appelé sa boutique se présentait comme trois blocs bâtis en pisé, de forme cubique, couverts de plaques de tôle ondulée. Chaque bloc mesurait

environ six mètres sur six, l'ensemble dessinait un début de damier, une marqueterie plus sommaire que celle des rizières. Le cube central, sur un mètre environ, était enserré de part et d'autre par les deux cubes voisins. Cette disposition délimitait une petite arrière-cour sise derrière le bloc central qui, lui, ouvrait sa devanture sur la grand-route qui traverse Douaké Sésé. Cette petite cour, qui, au plus, faisait trente mètres carré, était clôturée par des tôles mal jointes et rouillées. Cette clôture avait une apparence de fragilité; toutefois, des plantes grimpantes semblaient consolider l'ensemble et masquer la vue du dehors aux occupants, et celle du dedans aux passants. Cette barrière de métal végétal était bien banale à première vue, pourtant, Tournesol Picarêve ne fut pas peu surpris lorsque Sara la Rouge, après avoir traversé sa boutique, le conduisit droit à la barrière verte et, là, lui montrant les plantes grimpantes, elle saisit une ramure et dit: "Ça, c'est Sosö !", puis une autre " Ça, c'est Bolocoïnïlolon!". On aurait dit une mémé présentant ses siamois ou ses caniches; ou une cantatrice chantant des brèves, puis une longue. Bo-lo-coï-ni-lolon, Tournesol l'apprendrait beaucoup plus tard, c'était selon le Suédois Linné (1707-1778): "Paulinia Pinnata" ; quant à Sosö, elle n'avait pas été présentée à Linné, et garderait à jamais sa grâce de simple dont le nom en Malinké évoque l'expression qui signifie: "Ce qui s'attache et se détache".

C'est grâce à la présentation des plantes que je sus que Sara la Rouge était une Malinké, une fille du Clair Pays chantant le Clair Langage, cette langue tonale qui, comme la langue chinoise, chante les syllabes et donne de nombreux homonymes qui permettent d'infinis jeux de mots. Si les Malinké, peuple de la savane, disent qu'ils viennent du Clair Pays, c'est par contraste avec les peuples de la forêt, leurs voisins, qui, eux, vivent dans l'ombre de la puissance végétale, dans son mystère.

Sara la Rouge était une antiquaire, sa spécialité était les *bois*: les "*bois rouges*", sculptures modernes que des artistes désargentés du nord du pays lui laissaient en dépôt, espérant une vente; et les "*vieux bois*", ceux qui "*avaient duré*", que ses rabatteurs lui amenaient d'un peu partout au gré des événements, des guerres, et des conversions à l'Islam ou au Christianisme. Car, dans leur zèle, tous les nouveaux convertis se séparaient des idoles anciennes, alors elle, elle les achetait. Quant aux guerres, elles ne manquaient pas, il y en avait deux aux frontières, au Libéria et en Sierra Léone. Les guerres sont sources de mort et de trafic, les guerres ont préparé les corps à la mort par Ebola. Sara la Rouge ne tuait personne, elle trafiquait, elle achetait les bois anciens que des réfugiés des guerres aux frontières venaient lui vendre; que des soldats en permission négociaient pour boire et tirer un coup en ville; que des voleurs écoulaient pour financer d'autres trafics; que des paysans

affamés venaient vendre pour survivre pendant la soudure; que des femmes abandonnées vendaient pour nourrir leurs enfants. Comme elle payait toujours un prix honnête, vu l'époque et le lieu, elle tenait donc commerce normal.

Elle me montra ce qui allait être mon logement : un des trois cubes qui était un élément de l'ensemble que formaient la boutique, son entrepôt, et la chambre cubique de Sara la Rouge. À l'intérieur du cube, il y avait tout juste la place d'un petit lit en bois dont le sommier était en planches, et le matelas en mousse dure de polyester recouverte d'un tissu rouge décoré d'un motif de cauris blancs. Le reste de l'espace de la pièce sombre était occupé par une bonne douzaine de statues anciennes, des vieux bois qui figuraient des idoles des peuples de la Forêt sacrée. Accrochés aux murs, non pour y être exposés mais par facilité de rangement, de nombreux masques semblaient donner des yeux aux parois de la caverne. Tournesol Picarêve ne connaissait rien à toutes ces choses. Il considéra les idoles sans fascination et sans répulsion, il admira certains masques qui dans l'étrange caverne qu'était son logement provoquaient en lui des réminiscences enfouies des peintures rupestres du paléolithique. Une vague curiosité, qui voguait à la superficie de son esprit, lui suggéra de demander à Sara la Rouge le sens de tous ces objets, mais il y en avait tant, et si vague était sa curiosité qu'elle ne lui permit pas de formuler une question qui eût pu apporter une réponse digne d'intérêt. Il ne posa donc aucune question. Il resta silencieux face aux œuvres du passé. Ce fut une faute.

C'est ainsi qu'il passa sa première nuit à Douaké Sésé. Parmi les masques, les statues et les idoles, ces choses étranges qui mêlaient les temps, parlaient des mondes inconnus, et que l'unique bougie qui éclairait la pièce sombre faisait danser dans le silence d'une nuit sans lune.

Cette nuit-là, pour la première fois, il la vit. Il la rencontra dans un rêve. Tout rêve sérieux est étrange. Il n'énonce que des évidences, d'aveuglantes évidences; à moins qu'il ne se contente de visionner une fois de plus le feuilleton favori du temps: « Libido & Co. », où tout est prévisible, le contraire aussi, les personnages convenus et les situations attendues; bref, une affaire entendue, mais où l'absence de surprise plaît beaucoup. Tout fut plus simple, et donc plus mystérieux, il la rencontra dans un rêve.

Il l'attendait à la sortie d'une clinique gynécologique dont le directeur était un certain docteur Freud. Moi, Tournesol Picarêve, j'attendais en faisant les cent pas sur le trottoir asphalté d'une ville inconnue dont le style évoquait l'Europe. Entre deux va-et-vient voilà que, pas à pas, le trottoir devenait une salle d'attente de la clinique d'en face, et du même coup, voici que j'avais vue sur l'établissement et sur ses patients. C'était surtout des femmes, et de tous âges, les quelques hommes qui

étaient dans le lot semblaient insignifiants, et surtout, ils restaient cois. Les femmes, par contre, elles parlaient, parfois l'une après l'autre, parfois toutes ensemble, chacune récitant ses vœux en désordre cacophonique, et c'était pour moi surprenant d'entendre un si grand nombre de femmes âgées annoncer qu'elles voulaient vivre quelques orgasmes de plus. Tout aussi surprenant était le fait que les femmes plus jeunes, les jeunes filles notamment, aient des désirs si conventionnels: telle voulait des enfants, telle voulait la fidélité d'un homme. Une autre voulait ne plus avoir d'acné sur le visage, pendant un de mes va-et-vient, (et comme en "rêvant dans le rêve"), je m'arrêtai et me penchai vers elle: son beau visage ressemblait à un des masques mouchetés et piquetés pendus dans la pièce où le rêveur absent présent rêvait son rêve. Alors que j'écoutais toutes ces choses confessées à tue-tête, je songeais: "*Je n'aurais jamais cru que ces affaires sexuelles nous obsédassent jusqu'à si tard dans la vie*". L'imparfait du subjonctif était obligatoire, le rêve l'avait imposé, et les désirs du rêve étaient irrépressibles. Parmi les femmes âgées, j'en vis une dont la beauté m'impressionna. C'était une grand-mère de contes de fées, le teint frais et rose, les cheveux blancs, un certain embonpoint la rendait généreuse et gourmande (thé, gâteaux, œufs à la neige, et mousse au chocolat), une grand-mère de convention, comme chez Walt Disney. *Je la regardai, elle me rendit mon regard avec intensité, puis, ses paupières pâles de galline blanche s'abaissèrent, et les yeux clos elle sourit et lança d'une voix forte: " Diable ! Que vos désirs sont simples ! "*. Je crus comprendre la puissance de ce qu'elle disait, son constat et son reproche. Je plongeai mes yeux dans les siens. Instantanément, le regard et le visage de la femme cessèrent d'être humains, les paupières blanches, comme celles de certains gallinacés, furent effacées par l'éclat intense, et pourtant doux, d'une lumière vert turquoise dont le rayonnement doux, pur et dur m'effraya. Ma frayeur devenait une peur panique alors que le visage de la femme perdait dans l'intensité de la lumière turquoise toute humanité, pour devenir dur, si dur qu'au bord de ma panique qui allait réveiller le rêveur, tout s'inversa, et en un instant *elle* était redevenue la grand-mère de Walt Disney. Je vis alors une femme qui sortait de la clinique. Il fallait bien un rêve pour que je daignasse la rencontrer. Rien à voir avec le corps splendide de la reine de Bagataï, qui n'avait pas été rêvé, mais baisé, et rien à voir non plus avec celui qui n'était encore que deviné de Sara la Rouge. C'était une longue fille mince, sans formes à remarquer, aux cheveux blonds, et fades comme l'était son teint. Elle vint à moi l'air froid et effronté, roulant du peu de hanches dont elle pouvait jouer. Comme scène de séduction, c'était comique, mais personne ne songeait à rire, car il ne s'agissait pas de séduction. C'était sa seconde façon, à elle, de venir vers moi. Elle ne parlait pas comme normalement on parle, même dans les rêves quand ils se font bavards. Il lui suffisait d'être là, de se

déplacer devant moi, de me lancer un bref regard, et tout en elle, auprès d'elle et autour d'elle devenait langage. Pour l'instant, cela signifiait: "*Suis-moi! Je t'emmène là où je veux que tu me fasses l'amour*".

C'était simple et direct. Mais, une fois encore, pas de séduction, pas de désir, pas d'érotisme, pas d'amour; et l'on peut le dire après vérification expérimentale: Tournesol Picarêve, le dormeur qui était entré dans le rêve de cette femme, n'avait en cet instant aucune érection.

Je la suivais donc avec l'idée absurde que, non seulement, cette femme que je ne désirais pas, qui n'était pas du tout mon genre, voulait que je lui fisse l'amour; mais qu'en plus, selon les manifestations conventionnelles de l'attrait des sexes, elle ne me désirait pas plus, moi, que moi je ne la désirais, elle. Je la suivais dans un paysage qui tenait à la fois de la campagne et de la ville. Marcher dans cette fraîcheur était agréable, alors que tout le reste était hors sens. J'avais au cœur une sourde angoisse, car je ne comprenais pas du tout ce que je faisais ici, à une heure où tous les dormeurs dormaient, et en un lieu qu'aucun autre rêveur ne visitait; j'étais donc seul dans la nuit que mon rêve venait d'éclairer comme en plein jour, seul avec cette femme qui marchait sans grâce devant moi et me conduisait en un lieu où elle voulait que je lui fasse l'amour dans l'absurdité d'un rêve sans désir. Nous arrivâmes devant une maison sise dans une rue qui en comptait beaucoup, petites et coquettes, toutes alignées des deux côtés de la rue, aussi belles que celles de la rue des Alchimistes, à Prague, par un beau jour d'automne frais et lumineux. Alors que nous allions entrer dans une de ces maisonnettes, deux hommes surgirent. C'était deux petits méditerranéens râblés et machos en diable. Ils voulaient se faire la femme, entrer en force dans la maison, et me laisser dehors. Alors, de rêveur, je me fis guerrier, et je cognai sur les types, un vrai chien des rues interrompu par deux bâtards, alors qu'il va se lier avec une chienne de rencontre. Comme chez les chiens et chez les autres mammifères, ce fut violent, mais rapide, les deux machos vaincus battirent en retraite, la queue entre les jambes, comme il convient. Fait surprenant, ils partirent en chantant une chanson à ma gloire, la gloire de Tournesol Picarêve, le preux, le valeureux. J'en fus très étonné, tant et si bien qu'une bouffée de vanité s'exhala de tout mon être et dans cet instant de fatuité si humaine, si masculine, je me fis don à moi-même d'un sourire immense, et totalement imbécile. Ce sourire intérieur força mes lèvres et le dormeur fut éveillé par le mouvement du muscle labial qui s'était tendu dans un sourire vaniteux et niais. Et c'est ainsi qu'avec mon premier rêve, je perdis le don merveilleux qu'elle m'avait voulu faire.

J'allumai la bougie, elle était loin de donner la lumière puissante et sereine que, tout naturellement, savait donner le rêve. Les masques se remirent à trembler sur les

murs et leurs yeux vides scrutèrent mon éveil ; je regardai ma montre: presque six heures du matin. Bientôt, j'entendis le muezzin qui hurlait une évidence: Dieu est grand ! " *Grandissimus Deus est* ", aurait-on dit du temps où le Latin était la langue de foi du christianisme. Comme la langue de foi de l'islam est l'arabe, le muezzin hurlait "*Allah hoAkbar*", "*Grandissimus Deus est*", "Dieu est grand", toujours la même évidence et la même langue de bois. Alors les coqs s'y étaient mis, ils faisaient "*cocorico*", "*cock-a-doodle-do*", *Kikiriki*, "*Allah hoAkbar*", "*Grandissimus Deus est*", "etc. "... selon la chanson de chacune et de chacun, qui en s'éveillant recommençait à se croire le seul élu du jour. Et comme les coqs avaient éveillé les chiens, voilà que tous disputaient leurs voix au silence et aux ombres de la nuit, qui, avec lenteur, faisaient sagement retraite, laissant provisoirement le dernier mot au muezzin, qui déjà s'imaginait avoir mené à la victoire son sanglant djihad contre les splendeurs des mondes de la nuit.

Debout depuis un moment déjà, Sara la Rouge s'était totalement voilé le corps et la tête dans les deux draps de son lit. Devant son tapis de prière orienté, elle priait. Elle priait pour l'homme qu'elle logeait dans la case d'en face, ce "Blanc du chiffre trois" qu'elle avait fait venir pour qu'il fécondât la reine de Bagataï. Elle le connaissait depuis longtemps, il était "rêveur", comme elle. Mais lui, parce qu'il était un Blanc, il était un rêveur sauvage, de ceux qui ne maîtrisent rien, et font n'importe quoi. Il avait, le pauvre, tout à apprendre.

Chapitre III³

Je passais des jours monotones, où, pourtant, un bonheur étrange n'était pas absent. Je ne rêvais plus que des rêves confus où toute rencontre singulière avait disparu. Je me réveillais à l'aube, vers six heures, lorsque Sara la Rouge commençait à piler le riz qui une heure plus tard me serait par elle servi en une bouillie rugueuse et rose accompagnée d'une tasse de thé noir de Chine. Ce thé noir était le seul que l'on trouvât sur le marché. Le riz était une variété locale, à gros-grains, les savants l'appellent « *Oryza glaberrima* », les êtres humains l'ont domestiqué, dit-on, il y a quelque 3500 ans dans le delta du Niger. Le riz qui m'était servi était juste décortiqué, et non blanchi et poli, c'est pourquoi il avait conservé les couleurs roses des couches dures et éclatées du péricarpe, et toutes ses vitamines A et B. Le thé était dans un paquet de couleur verte, de forme cubique, des caractères chinois étaient inscrits sur toutes les faces avec, en plus, deux tigres bondissants sur deux faces opposées du cube. Ces tigres faisaient penser à celui qu'un peintre inconnu a fixé sur une grande fresque qui orne le mur de l'antichambre du parlement de Hong Kong. Il n'a l'air de rien ce tigre, il a seulement l'air d'un tigre, et c'est là que tout se brouille, car ce tigre est une parabole taoïste. Il lutte avec un homme solide et heureux, un homme totalement normal en somme. Le plus étonnant, c'est encore que le tigre semble aussi heureux de lutter contre l'homme que l'homme est heureux de lutter contre le tigre, ils luttent pour le plaisir, pour de bon, c'est-à-dire pour de rire ! D'autres scènes montrent des hommes et des femmes totalement occupés à quelque chose: la conversation, la musique, la danse, la méditation, l'amour aussi sans doute; et tous et toutes possèdent la même légèreté d'être, sérieuse, et riieuse, qui sur la même fresque fait que le tigre soit tigre et l'homme soit homme; et que sur le chemin du Tao ils aient découvert la joie d'être totalement ce qu'ils sont, et comme ils le sont de façon simultanée, cette concomitance suffit à créer un nouveau monde où la joie de l'un est la condition de la joie de l'autre, et cela dans une normalité tellement sidérante que la fresque semble banale, et qu'il faut déjà avoir entendu la voix de Lao-Tseu pour comprendre qu'il se passe sur cette fresque quelque chose d'inouï, et que là peut-être est cachée la force magique qui, avec Martin Lee, Josuha Wong et Denise Ho, protège Hong Kong.

Après avoir pris, seul, le petit-déjeuner qu'elle m'avait servi, je traînais sans rien faire. Elle, elle allait à sa boutique d'antiquités. Je traînais jusqu'à neuf heures, plus ou moins. Puis, désœuvré, et inquiet à l'idée de passer la journée dans la paresse, dans le désœuvrement, dans la chaleur, je partais explorer la campagne dans une

course à pied lente. J'avais plusieurs circuits de cinq, dix et dix-sept kilomètres. Selon le parcours, ma course durait entre vingt minutes et deux heures, environ. C'était le meilleur moment du jour, car après quelques minutes de course, je maîtrisais mon souffle, et toutes les senteurs de la forêt m'étaient alors données.

On dit que l'atrophie d'un sens en magnifie un autre; dans la course à pied la vision est toujours présente et active, mais elle devient si spécialisée, que l'œil ne voit pas plus loin que le bout du nez; quant au toucher, il se réduit à presque rien: sentir le sol à travers les chaussures, sentir le vent qui glisse sur les parties non-couvertes du corps; l'ouïe disparaît presque en totalité, car les seuls sons entendus sont comme issus de l'intérieur du corps, et bientôt ces sons intérieurs deviennent une sorte d'encadrement du silence qui accompagne "la solitude du coureur de fond". Il ne reste donc que l'odorat, que la puissance du souffle purifie, et qui règne seul, lui d'habitude sujet plus ou moins discret des quatre autres sens, et qui se met à vagabonder dans l'univers immense des matières subtiles en suspend dans l'air et dans le vent. Il en est des hommes comme des chiens : plus la meute court, et mieux elle sent la bête. J'aimais ces senteurs, ces parfums, ces fragrances, ces odeurs ; leur subtilité ou leur violence me conduisaient jusqu'à Baudelaire qui pense qu'un soupçon de peste pourrait égaler les parfums les plus suaves, - "... le parfum le plus répugnant, le plus révoltant, deviendrait peut-être un plaisir, s'il était réduit à son minimum de quantité et d'expansion." - Et c'est vrai, plus d'une fois, j'ai commencé, étonné, à goûter la fragrance étrange d'une senteur inconnue, ce n'est qu'en m'approchant d'une charogne de serpent que j'ai vu et su que mon odorat m'avait conduit sur le chemin de l'étrange autrefois emprunté par Baudelaire. Je redoutais ces mauvaises surprises de l'odorat, car une odeur désagréable et forte provoquait une anosmie temporaire qui pendant de longues minutes me privait de toutes mes sensations olfactives. Passé une dizaine de jours, mon nez était devenu moins bête, c'est-à-dire plus animal. Sitôt que s'annonçait la puanteur d'un cadavre, ou un soupçon de scatole dans l'air, mon blair changeait d'amure, virait au vent, et, respiration bloquée, je sautais l'obstacle olfactif que la mort des matières mortes avait dressé sur mon chemin. C'est que l'odorat est à la fois voué à l'un et au multiple, un parfum seul se rencontre rarement, – même dans une essence, - il est presque toujours le produit d'une multiplicité d'unités olfactives dont l'union fait le parfum comme les phonèmes font le mot et les mots la phrase.

Il y a donc toujours du langage dans l'air, langage de la vie, langage de la mort, la forêt parle toutes les langues. Et partout dans ma course, je croisais des animaux et des hommes qui ne voulaient pas mourir, tout comme moi, le coureur de songes et de fond dont le souffle chantait un hymne à la vie. Heureux, je bondissais dans la sérénité végétale ! Ô sérénité végétale ! À chaque bond, je t'aimais davantage.

Parfois, alors que je traversais un village, des enfants qui, à me voir ainsi passer, avaient fini par me reconnaître, me faisaient brièvement cortège, et je les entendais crier : " *Toubabouni ! Toubabouni ! Ça va ? Ça va bien ?*" car leurs paroles chantantes mettaient un doux accent sur ce **bien** dont l'absence eût dérégulé l'ordre de la forêt sacrée. Essoufflé comme un taurillon poursuivi par un pasteur Peul, j'essayais de faire bonne figure et répondais dans un souffle : « Ça va, ça va **bien** ! (et dans mon for intérieur, j'étais heureux que les enfants m'aient donné ce diminutif affectueux : " notre petit blanc (*Toubabouni*)", à moins qu'ils ne se soient écriés – car la langue malinké permet tous les jeux de mots - : " Le blanc est là ! (*Toubabounyi* !)". Et la danse des parfums reprenait, complice du vent et du souffle, comme une écriture dont le style serait "d'une concision inouïe sous son apparence flottante et vague". Je voyageais au cœur des parfums de la forêt sacrée.

Parmi tous les parfums doux, celui des caféiers a marqué ma vie. C'était entre mai et juin que la densité des floraisons était la plus grande. Comme celles des forsythias, les fleurs du caféier fleurissent groupées en cymes denses à axes courts qui transforment les sarments en longues grappes courbées sous le poids de leur blancheur, car la blancheur des ombrelles est éclatante et fait contrepoint à ce qui, plus tard, sera le rouge étincelant des baies, puis la noirceur du breuvage; de prime abord, elles fleurent bon le jasmin, ce parfum puissant et doux qui a donné un nom de femme. Pourtant, derrière la douce puissance du jasmin, lorsque le nez s'affine, on sent poindre le moka, insistant, rond et gras comme un génie sorti de la lampe magique d'Aladin ; plein d'esprit et de mystère, comme la nuit que le mystique éclaire à la caféine, en attendant que Dieu l'illumine - les suffi du Yémen appelaient le caféier : « l'arbre de la prière ». Un de mes parcours les plus longs empruntait une série de pistes qui traversaient des galeries de caféiers. Elles fleurissaient les unes après les autres, en un ensemble coordonné, comme les belles fusées blanches d'un feu d'artifice royal, celui donné par la ville de Paris le 29 août 1739 à l'occasion du mariage de Madame Louise Elisabeth de France et de Dom Philippe Infant d'Espagne, par exemple. Et si le roi n'était pas mon cousin, ma course n'en était pas moins royale, car je courais sous une succession de voûtes blanches et fraîches comme neiges au soleil de juillet sur un glacier; étincelantes comme des voûtes d'acier; ordonnatrices d'une fête qui enivrait mon cœur d'une joie immaculée comme les cymes lactées des caféiers. Et voici que l'union de mes pas aux parfums des fleurs de café, ivre et joyeux, m'avait porté aux cieux, dans la Voie lactée où les dieux abreuvent leurs rêves. C'est ainsi que je fis mes premiers pas dans la Forêt sacrée, et jamais initiation ne fut plus douce.

Le premier pas est le commencement de tout, il est apprentissage; pourtant, il n'est rien s'il n'est suivi du second, puis des autres, qui créent le miracle de la

marche en avant... puis de la danse.

Je venais de rentrer d'une de mes courses, qui me laissaient joyeusement las et euphorique, lorsque Sara la Rouge me fit une visite inattendue. Elle frappa à ma porte; bien que celle-ci fût ouverte, elle n'entra pas dans la pièce avant que je ne l'y aie conviée. Elle était très formelle, ce qui était inhabituel; non qu'elle fût familière en temps normal, car s'il était courant qu'elle me tutoie (moi, je lui disais vous), elle gardait toujours une distance à la fois respectueuse, et un peu condescendante. Quelque chose qui n'était pas sans rappeler la politesse glacée de certains de nos aristocrates conscients de leur caste.

" J'ai voulu vous voir, je suis passée tout à l'heure, mais *je vous ai absenté*, j'espère que je ne vous dérange pas ?

Pas du tout ! Comme vous le voyez, je viens de rentrer de ma course, je transpire un peu, je dois reprendre mon souffle. Je vais faire un peu de place pour pouvoir y mettre une chaise. "

Car l'espace libre était minuscule, je devais pousser quelques statues avant de pouvoir placer une seconde chaise au centre de la pièce. Ayant achevé ce rangement sommaire, je lui montrai la chaise placée entre deux statues. Elle s'assit, menue, royale, et modeste.

- " Vous le savez déjà, la reine de Bagataï vous l'a dit, c'est moi qui, ici, vous ai fait venir !

-

- Car je vous connais, je vous connais assez bien ... Ne pensez-vous pas que vous m'avez déjà rencontrée ?

-

- Évidemment il ne répond rien du tout, il ne comprend rien du tout ! "

Elle se fâchait toute seule, une colère montait en elle, je sentais bien que j'en étais l'innocente cause, que ma totale incompréhension à tout ce qu'elle disait la mettait en colère contre moi, contre elle-même, et contre Dieu sait quoi. Comme j'étais dépassé par les événements, je jouais in petto les imbéciles littéraires distingués en pensant: " Si le deuil sied à Electre, la colère va bien à Sara la Rouge." Jouer avec les mots "à la

française" me permettait d'avoir une contenance face à la colère noire de la belle Sara la Rouge.

- "Sache que je n'ai jamais aimé les Blancs, ils ont tous même couleur, même odeur, et même peau granuleuse ! Et toi ! Toi, tu as un pouvoir, mais tu n'en fais rien ! Le jour comme la nuit, il fait de la course à pied sans savoir où il va. C'est trop injuste ! Pourquoi ont-ils voulu que je te rencontre ! Toi ! Toi qui fais tout sans rien comprendre ! Et un Blanc en plus !

- Je n'ai rien cherché, rien demandé, rien voulu !

- "Et la reine de Bagataï, t'en as pas voulu peut-être ?

- J'aurais voulu vous y voir ! De toutes les façons, vos reproches n'ont pas de sens, vous ne pouvez pas me reprocher d'être allé là où vous vouliez vous-même que j'aille, pour y faire ce que vous vouliez vous-même que j'y fasse !

- Eh oui, j'ai bien raison ! Tu fais tout, mais sans savoir ce que tu fais ! "

Puis elle ferma les yeux, passa les mains sur son visage, comme pour une toilette musulmane rituelle, son beau visage retrouva sa sérénité et sa noblesse habituelle. Quand elle rouvrit les yeux, sa bouche dessinait un sourire léger et charmant. C'est peut-être en cet instant que j'ai commencé à l'aimer.

- "J'ai eu tort de te traiter ainsi, "Dieu ne nous demandera pas raison de notre ignorance", mais, moi, je pense qu'il nous fera reproche de n'avoir pas combattu notre ignorance, car le Prophète a dit: *"Allez chercher le savoir jusqu'en Chine s'il le faut !"*. Es-tu chrétien ?

- Je le suis !"

Je n'avais l'intention ni de lui réciter le "credo", prière et emblème du christianisme ; ni le "*Salve Regina*", pour attester de ma catholicité. Le "*Salve Regina*"(aujourd'hui: "Je vous salue Marie") a joué un grand rôle dans l'univers morbide de nos références identitaires: dans la nuit lourde du 24 août 1572, celle de la Saint-Barthélemy, en cas de doute sur la religion d'une personne, les assassins catholiques lui demandaient de réciter le "*Salve Regina*", que les protestants ne pratiquaient pas en raison de leur opposition au dogme catholique de la sainteté de la vierge Marie. À Paris, quelque

3000 protestants en sont morts, plus quelques émotifs terrorisés qui furent égorgés dans un trou de mémoire. J'étais un esprit trop religieux pour faire de ma foi un système identitaire et mortifère. Je découvrirai bientôt qu'il en était de même pour elle qui pratiquait un islam plus étonnant encore que mon christianisme.

- "C'est important, au moins, tu crois en quelque chose !"

Je ne répondis rien, ma foi religieuse était la part la plus secrète de moi-même. Sara la Rouge n'était certainement pas une personne ordinaire, elle me lança un regard étrange, comme si elle avait compris mon secret le plus caché, comme si elle savait tout de moi.

- "Ce que tu as donné à la reine de Bagataï, toi seul pouvais le lui donner. Ce que je vais te donner, moi seule peux te le donner. Je vais te donner ce que tu sais depuis longtemps, et que tu ignores pourtant, *je vais te donner le rêve*. Parce que je suis une femme, je ne peux donner le rêve qu'à une femme. Je connais un homme qui te donnera le rêve, cela a pris du temps, car il fallait qu'il te rêve et qu'il trouve la noix de kola qui, dans sa matrice, te représente. Moi, j'ai fait ce que je pouvais pour toi; et toi, tu as fait tes courses à pied dans la forêt sacrée. Tu as été accepté, c'est bon pour toi. Bientôt, tu ne seras plus un Blanc ignorant qui va avec vaillance sans savoir où il va. Oui ! C'est bon pour toi ! Demain, très tôt, tu te mettras en route pour Endoukou. Au village, demande le vieux Séko Baté Gléani, c'est lui qui t'a vu dans la matrice de la noix de kola, il en a vu l'arbre et le fruit dans son rêve. Au matin, il s'est lavé à sa source, puis il est allé dans le lieu vu dans son rêve, et ta kola était là, sur l'arbre, comme dans son rêve. Il a ouvert la matrice de la kola, et il t'a vu, tu étais là, une kola blanche parmi six kola rouges. Tu devras faire des efforts, tu échoueras peut-être, mais seulement si tu le veux, car en vérité tu ne peux que réussir, c'est normal: tu comprends bien que la kola, le rêve, la forêt et *les autres* n'acceptent pas n'importe qui. Maintenant, il faut que je te laisse. Demain matin, tu auras ton repas un peu plus tôt que d'habitude."

Et elle partit, après avoir serré ma main et hoché la tête dans un salut androgyne et formel. J'étais stupéfait par tout ce qu'elle venait de me révéler, mais je l'étais peut-être plus encore par l'amour que je venais de me découvrir pour cette femme menue, charmante, bien faite, enfin tout ce que l'on voudra, mais pour laquelle je n'avais eu, a priori, qu'un désir bien banal, animal, routinier, comme celui, plus ou moins, que n'importe quelle femelle normale m'aurait pu provoquer. L'amour m'emmenait bien loin de toute routine, de toute banalité, de toute bagatelle, il donnait à toute chose la saveur

étrange d'un déjà vu totalement inconnu. La première conséquence de mon désordre amoureux fut de me donner une confiance totale en tout ce qu'elle venait de me dire.

J'allais aussitôt voir un ami rencontré à l'orée de la ville pendant mes courses à pied, je lui demandai où se trouvait Endoukou, la distance, les points de repère, les accidents du terrain. Sur la base de ses informations, je pus calculer qu'il me faudrait quatre heures, environ, pour atteindre le village en marchant d'un bon pas. Je lui demandais aussi s'il connaissait Séko Baté Gléani. Il me toisa d'un regard surpris, et simplement répondit: "C'est un de nos prophètes", et ce fut tout. Lorsque je rejoignis mon bloc d'habitation, la nuit tombait. Je me couchais très tôt, le ventre vide, comme à mon habitude. Après avoir observé avec amusement les mouvements étranges que masques et statues faisaient sur les murs de la pièce sommairement éclairée par la bougie, j'éteignis la bougie en pressant lestement la mèche entre pouce et index mouillés de salive, et je m'endormis d'un seul coup, comme épuisé par les surprises que m'avait apportées ce jour étonnant. C'est alors que je la revis dans mon rêve, ou plutôt, dois-je dire que je revis son absence ?

J'étais dans mon rêve avec une femme, une femme que je ne pouvais pas voir, pourtant, je la connaissais, elle ne m'était pas inconnue, même si je ne parvenais pas à l'identifier. Voici que nous étions ensemble en vacances, sur une île de la Méditerranée, une île grecque peut-être ? Itaque ? Ensemble nous sommes allés voir un marchand de bateaux, il vend des catamarans monoplaces avec lesquels la femme et moi pourrions faire des navigations conjointes, mais où nous serons indépendants l'un de l'autre. Sur chacun de nos petits bateaux nous avons, elle et moi, une autonomie de navigation de douze heures environ. Cela suffit pour que nous puissions atteindre *l'île de Taf Dou, une île où il y a des dunes. Une île où, selon le vendeur de navires, vivent vingt mille habitants.* Alors nous prenons la mer, elle est immense, elle est couleur vert-de-gris, intense et belle comme peut l'être la haute mer d'un rêve qui dessine la mer, qui dessine les vagues et tout un paysage. Cap sur Taf Dou, l'île aux dunes !

Est-ce Taf Dou que j'ai survolé soudain, quittant le frêle esquif qui survolait la vague ? Alors j'ai vu l'île de la vie d'ailleurs, Avalon, ou une de ses sœurs. Une île qui serait la résidence des dieux, mais où je ne vis que des déesses, des divinités étranges qui m'ont permis de survoler leurs résidences, des palais de pierres douces comme miel au soleil couchant, acropoles aux colonnes élancées comme les fûts des grands kapokiers de la Forêt sacrée, dont les branches poussent soudain à l'horizontal comme celles d'un chandelier à la dimension des cieux. J'ai surpris tous ces êtres surprenants dans leurs activités du jour, moi qui à cette heure étais encore dans la nuit. Mais que faisaient-elles ? – car ainsi que je l'ai dit, même si mon souvenir me dit que les dieux vivaient ici, je ne vis que des déesses. Chacune avait une activité, qui en rien ne ressemblait à

celle d'une autre, elles *agissaient*; mais j'étais trop ignorant de ce monde, que je découvrais pour la première fois de ma vie, pour comprendre la logique d'ensemble de leurs gestes, et dire que celle-ci enseignait, que celle-là était une architecte, une médecin ... Que sais-je ? puisque je ne sais presque rien. Mais quelle grâce, - et quelle force ! - dans chacun de leurs gestes, dont l'harmonie était inoubliable. J'en vis d'ailleurs plusieurs qui dansaient, - c'est du moins ainsi que je nommais leurs mouvements, - *elles dansaient donc, pas ensemble, seules, mais dans l'harmonie des mouvements des autres, et des miens mouvements émerveillés d'oiseau volant*. Elles n'étaient pas un groupe d'êtres, un ensemble. Elles n'étaient pas, en quelque sorte, une simple population statistique soumise aux lois élémentaires de la nature, qui veut que la survie de l'espèce se fasse aux dépens de celle des individus qui la composent: comme les grands troupeaux d'herbivores lors de la traversée d'un fleuve infesté de crocodiles, beaucoup périssent, mais le troupeau franchit l'obstacle. Elles n'étaient *que des individualités*, des métaphores surprenantes du "*Je pense donc je suis*" de René Descartes, et leurs pensées immenses étaient un grand secret dont, moi, Tournesol Picarêve, je recueillais, parfois, la claire image, dont le sens m'était alors immédiat. Il en est une qui m'a fait don d'un souvenir. *Elle était dans son Parthénon dont les pierres avaient l'éclat doux du miel dans un soleil levant, ses vêtements étaient somptueux, blancs et brillants comme soie ou satin. Elle était solide comme Jessye Norman ! elle en avait la stature, la noblesse de mouvements, et la voix ! Car elle faisait des vocalises comme une diva qui fait ses gammes devant sa psyché. En passant-volant près d'elle, je fus surpris de voir que son miroir était noir, et non vif-argent, comme le sont tous les miroirs polis*. De quelle bénédiction m'a-t-elle gratifié pour m'avoir ainsi admis dans sa chambre où je l'ai vu chanter devant une psyché sombre des paroles de feu qui exprimaient la force dans une irrésistible beauté.

C'est le muezzin qui m'éveilla, vers six heures du matin. Mon rêve avait été si puissant que j'avais l'illusion de n'avoir rien oublié de Taf Dou, l'île aux dunes, l'île aux dames. C'était comme si la vision d'une autre vie m'avait été donnée, un autre monde où chaque détail était vrai et donnait un message dans une langue dont je n'entendais que quelques rudiments; ils étaient suffisants pour troubler tout mon être, me rendre réceptif à ce que, pas à pas, je commençais à pressentir comme la splendeur et l'immensité du monde; mais ils ne suffisaient pas à m'aider à trouver un sens à une aventure qui me plaçait sur une des frontières de l'univers des dieux et des hommes.

Chapitre IV ⁴

Elle avait déposé l'habituel petit-déjeuner sur le pas de ma porte; après avoir frappé dans ses mains afin de me signaler le service, elle s'était retirée. Il en avait toujours été ainsi depuis que je logeais chez elle. En ce jour qui, pour moi, était exceptionnel, elle n'avait rien changé au cérémonial du commencement du jour; je saurai, plus tard, que l'apparence de la banalité fait partie de l'authenticité de l'enseignement; que toutes celles et tous ceux qui dans la Forêt sacrée, ou ailleurs, ont quelque chose de sérieux à enseigner, usent de la banalité comme d'un chasse-mouches pour éloigner la médiocrité, et que seuls les charlatans font dans le spectaculaire.

Moi aussi, saisi par la solennité de l'heure, je pris mon petit-déjeuner, ni plus vite ni plus lentement que d'habitude. En temps ordinaire, il est de bon ton de railler l'habitude, que l'on confond avec la routine. Cela ne vaut que pour les vies où il ne se passe rien, où la conscience assoupie assiste avec angoisse à son lent déclin, où la répétition des gestes du quotidien devient le rythme d'une marche funèbre; mais sitôt que l'aventure est là, et qu'elle soit amoureuse, sportive, financière, commerciale, politique ... Et qu'elle conduise à la gloire, à la sainteté, au plaisir, voire au banditisme et à la mort de la conscience, ou à la mort tout court, tout change, tout ! L'habitude perd ses tristes habits gris, elle devient un prélude aux événements inouïs que l'être délicieusement redoute, et attend. N'est-il pas heureux que l'être soit prêt à tout pour échapper à l'ennui qui infailliblement le tue? Mais il est malheureux que, pour bien user de la magnifique liberté de l'aventure, nous n'ayons, en général, pas le moindre mode d'emploi.

Outre leur éventuel intérêt "magique", dont, par ignorance, je ne saurais parler, mes courses à pied dans la Forêt sacrée avaient eu des avantages très pratiques dont je dirai un mot. D'abord, elles m'avaient maintenu en forme: souffle, muscles, cœur, et lutte de toujours contre le gras. Ensuite, elles m'avaient donné bon moral, car une course assez longue amène le métabolisme à produire des endorphines qui transforment la pénibilité de l'effort en une douce et calme euphorie, qui dure plus ou moins longtemps selon les personnes. J'avais aussi, grâce à ces courses, fait connaissance avec la population qui me considérait comme un original un peu farfelu, mais inoffensif, car aimé des enfants,

et jamais attaqué par les chiens, ou par les serpents. Là, on entrait dans le royaume des choses magiques où les enfants et les animaux font signes. Enfin, j'avais aussi découvert les parfums, c'était déjà lever un voile sur le mystère.

C'est donc le cœur léger que je pris la route en ce beau matin- là. Il y avait encore des brumes dans la forêt, et, parfois, au pied des collines, dans les lieux encaissés, il y avait un vrai brouillard, dense et mystérieux. C'est pas à pas, qu'à la fois, il révélait des formes sombres, des arbres, des animaux ou des hommes; et qu'il absorbait mes pas et ceux des paysans et des paysannes qui, dans un sens opposé à celui de ma marche, se rendaient au marché de Douaké Sésé. C'était étrange que de voir émerger du brouillard une forme énorme portant sur la tête un fagot de bois qui semblait plus volumineux que l'être qui le portait. Car la forêt, c'était aussi la tirelire du pauvre qui, en temps de soudure entre deux récoltes, allait dans la forêt pour y glaner du bois mort, bientôt vendu en ville au porte-à-porte, ou sur le marché. Les moins pauvres portaient sur la tête de grands sacs de charbon de bois qui quadruplaient la valeur du combustible et la rentabilité du voyage.

Lorsque le chemin s'élevait sur les collines, le brouillard du bas faisait progressivement place à une brume que des sautes de vent du soleil levant ouvraient comme un rideau, que la prochaine brise refermait, ou laissait entrouvert. Dans le brouillard et dans la brume, l'air était éblouissant et pâle, la température était fraîche, mais sitôt que le soleil reprenait possession du chemin, de façon presque instantanée, la chaleur revenait en force. Parfois, lorsqu'il fallait franchir un rocher de granite, rond et rugueux, comme le dos d'un éléphant, la montée était rude, mais les descentes étaient toujours douces, car elles conduisaient à la brume, et la brume au brouillard; et brumes et brouillard étaient toujours mêlés à l'univers végétal de la forêt sacrée. Dans cette région, la forêt n'était pas continue, les fonds des vallées et les cours des rivières formaient des bas-fonds où se pratiquait la culture du riz irrigué, ne restaient dans ces zones que des forêts-galeries qui servaient de lieux de culte aux peuples de la forêt sacrée; plus haut, au sommet des collines, et jusqu'à mi-pente, la forêt était régulièrement brûlée pour faire pousser le riz de coteaux, celui qui ne demande pas d'irrigation permanente. C'était, le plus souvent, à mi-pente que se trouvaient les forêts-galeries qui servaient de lieux de culte, de centres d'initiation, de cimetières dans certains cas très particuliers, comme sur le plateau de Dang, à plus de mille mètres d'altitude, où une forêt sublime, géante, était le mausolée des héros du peuple dang: on disait que sous chaque arbre, des colosses de soixante mètres au moins, il y avait un guerrier célèbre. Il était rare que ces forêts-galeries soient des îles de démesure végétale dans un océan d'herbe rase, elles étaient plutôt des presqu'îles que, plus ou

moins longues et plus ou moins larges, des allées d'arbres reliaient au continent forestier qui demeurerait le paysage dominant de toute la région.

Ma première étape était l'embranchement du village de Lisaka, un village en bordure de la voie carrossable, d'où partaient plusieurs pistes, la mienne allait vers l'Ouest. En raison de la rareté des véhicules dans la région, Lisaka recevait peu de visiteurs. C'était un petit village d'une vingtaine de cases dont les toits étaient en chaume. J'arrivais au village après que la chaleur du soleil avait levé brumes et brouillard. Dès Lisaka, vers l'Ouest, les véhicules ne pouvaient plus passer, on ne voyait, dans la forêt, à la surface du sol, que des lacets minuscules gravés dans la chair rose de la roche tendre par la répétition millénaire des pas des passants sur la bauxite. Cela faisait comme des ruisselets qui marbraient de veines humaines le sol couvert d'herbes courtes et de débris végétaux. Il y avait, parfois, des amas de rochers sur lesquels poussaient des arbres, qui enserraient les roches comme le boa étouffe une proie; on voyait aussi, de temps en temps, des rochers isolés aux formes hallucinantes. Ce paysage de jungle était tout sauf un chaos, mais il surprenait l'œil, car son ordre était directement construit et imposé par une logique végétale, elle était dominée par les grands arbres qui dictaient leur loi à tout ce qui vivait dans l'ombre verte de la forêt.

Pourtant, la puissance de la forêt était plus dans l'imagination des hommes que dans la réalité des choses. On le voyait lorsque la piste débouchait soudain sur une colline brûlée par le feu des hommes. Le peuple de ce lieu s'appelait les Dang, il pratiquait deux types d'agricultures: intensive et extensive. Elle était intensive dans les rizières lentement conquises sur les bas-fonds essartés, aplanis et sommairement irrigués par le jeu naturel du ruissellement des eaux, ruisseaux, et rivières. Elle était extensive sur les collines que l'on incendiait pendant la saison sèche afin de semer sur les brûlis dès les premières pluies. Après la quatrième récolte, un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon les terres, on abandonnait ces collines à une jachère de sept ans qui permettait la repousse des buissons et des arbustes, mais pas celle des grands arbres nobles que le feu avait détruits. Ici, comme ailleurs, il y avait de plus en plus d'hommes qui brûlaient de plus en plus d'arbres. Traverser une forêt brûlée est un spectacle de désolation qui hante la mémoire à jamais, car rien ne symbolise mieux la mort violente qu'un amoncellement de cendres et de troncs d'arbres calcinés: ce mélange de blanc et de noir dit pourquoi tous les peuples de la terre ont choisi le blanc ou le noir pour exprimer le deuil. Comme la vie des hommes, la forêt oscillait entre puissance et fragilité. Un flux et un reflux qui, ici, semblait faire partie du désordre du monde, c'est-à-dire des mouvements de son âme secrète. Les vieux dang en racontaient l'histoire.

Ils disaient qu'autrefois, du temps de la jeunesse des pères de leurs pères, dans la première moitié du XIXe siècle, la forêt était petite, le temps plus sec, les cultures s'étendaient de village en village, à perte de vue, jusqu'au Libéria, en Guinée et en Sierra Léone, ils disaient qu'il y avait de grandes prairies où paissaient vaches et veaux. En ce temps-là, il y avait aussi des forêts-galeries, les mêmes que celles d'aujourd'hui; d'ailleurs, en ce temps-là, une initiation complète durait quinze ans. Entrait dans la forêt un enfant, en sortait un homme ou une femme sachant les secrets de la civilisation de la forêt sacrée. C'est à partir des forêts-galeries que la grande forêt d'aujourd'hui avait commencé à s'étendre. Cela avait commencé lorsque, année après année, les pluies étaient devenues plus abondantes; puis il y avait eu les guerres, de grandes guerres, où tout le monde luttait contre tout le monde, ou presque: les Dang contre les Bamiléké, les Bamiléké contre les Fang, les Fang contre les Loma, les Loma contre les Malinké, et les Malinké contre tout le monde. La lutte de tous contre tous, pour la terre, pour le pouvoir, pour le bétail, pour l'islam. En ce temps-là, l'étranger qui se trouvait en territoire dang n'avait que deux possibilités: être tué, ou être vendu comme esclave aux Peuls ou aux marchands côtiers. Il y avait alors un grand marché d'esclaves à Fangoré. Puis, plus tard, les Français étaient venus, d'abord ils avaient vaincu la faction Malinké de l'émir Samori, puis ils avaient fait alliance avec les Malinké, car, disaient les vieux, étrangement, les Malinké et les Français étaient deux peuples qui s'aimaient. Seuls les Loma avaient résisté longtemps, les Français avaient rasé leurs villages. Entre la mort des gens par la guerre, la déportation des vivants envoyés en esclavage, la destruction des bourgs et des villages et l'abondance des pluies, les forêts-galeries avaient prospéré, elles étaient sorties de leurs limites, elles avaient tout envahi, poussant deux fois plus vite sitôt que la végétation rencontrait des ruines rendues fertiles par les déchets azotés accumulés dans les lieux autrefois habités par les hommes, et par leurs animaux. Seuls les vieux savaient que la forêt, où semblait n'exister que la nature depuis toute éternité, avait en fait une histoire, comme n'importe qui, et comme n'importe quoi. C'est dans la forêt qu'Ebola est né. L'innocence du monde n'est pas derrière nous, à rebours, elle est devant nous, en avant.

Après avoir franchi deux collines, j'arrivais au second village que je devais traverser, il s'appelait Kasséko. Il était plus grand que Lisaka. Il comptait une centaine de cases en pisé, il n'y en avait qu'une vingtaine à Lisaka. Les toits étaient couverts de chaume ou de tôles ondulées, les rues étaient étroites, souvent encombrées d'animaux domestiques: poules, poussins; canards et cannetons; porcs, truies et cochonnets tout noirs, parfois tachés de rose, tout comme ceux du Moyen Age chez nous, tel que nous les voyons sur certaines gravures des "Très Riches Heures du Duc de Berry". La place du village était pittoresque, elle était parsemée

de rochers ronds comme des champignons, ou des œufs, ou des jaunes d'œufs trônant sur un œuf au plat, plus ou moins réguliers, mais gigantesques, les plus petits de ces cailloux étranges devaient peser une centaine de kilos. Polis par l'usage et par le temps, ils ressemblaient à des œuvres d'art, comme certaines sculptures contemporaines de Marta Pan, des sculptures flottantes ("*Drijvende sculptuur*"), que l'on peut voir au musée "Kröller-Müller", près d'Arnhem, aux Pays-Bas. Ils servaient de chaises, de fauteuils et de bancs publics, le plus vieux mobilier du monde, de style cambrien supérieur. Des sculptures qui flottaient sur le temps. Lorsque je traversai la place, certains rochers étaient couverts de linge épandu qui séchait au soleil, d'autres servaient de séchoir à des coques du fruit du palmier à huile que l'on broierait plus tard pour en extraire une huile qui donnait un savon réputé. Moins fameux cependant que le "savon *kobi*", une exclusivité du pays malinké, qui donne une mousse douce et revigorante dont les vertus sont telles qu'elle parvient à guérir certains défauts de la peau, et à atténuer les cicatrices. Ce jour-là, dans les rues et sur la place, il y avait des enfants et des vieillards, car les gens en âge de travailler étaient aux champs ou dans la forêt. Je saluais toutes les personnes rencontrées. J'étais encore en territoire connu. Kasséko était un village qui servait de point d'arrivée à une de mes courses à travers la forêt. J'étais donc souvent venu ici. C'est à la porte Ouest du village que commençait *la terra incognita* de mon voyage aux sources des réalités imaginaires. Elle menait à l'Ouest de l'Ouest, vers le "bel Occident", au pays des morts et des résurrections. Elle y deviendrait l'Est du pays des morts; le pays de la vie, où l'on meurt pourtant.

Plantés face à face, deux grands kapokiers marquaient le passage entre les deux pays, leurs racines parallèles dessinaient au-dessus de la terre sombre un couloir de quatre ou cinq mètres de long et de deux à trois mètres de haut. Très élevées aux pieds des deux arbres, les racines perdaient de la hauteur en s'enfonçant dans la terre, ce mouvement était progressif, il évoquait les vagues océanes dont le mouvement se couche sur le rivage. C'était une vague solide, concrète, comme celles qui sont peintes par Hokusai. Mais avec un peu d'imagination, on eût dit deux serpents gigantesques qui, regardés d'Est en Ouest semblaient s'ensevelir dans la terre, alors que l'inversion du regard les faisait bondir hors du sol. À la fin du couloir tracé par les colossales racines des kapokiers, une pierre blanche obstruait le passage, il fallait la contourner et franchir la porte étroite d'un vide qui faisait passage entre la pierre et le bois. L'ami qui m'avait indiqué le chemin m'avait décrit ce point remarquable afin que je ne m'égare pas en route. Je passais la porte étroite en mincissant mon corps, et, vite, je retrouvais le paysage familier de la forêt. Peut-être y avait-il de ce côté-ci un peu plus d'humus et d'humidité que de l'autre côté, la

terre y semblait plus grasse, plus riche, plus noire; mais ces perceptions subtiles n'étaient peut-être dues qu'à mon imagination. Le prochain village que je devais atteindre était celui de Rangkassé, il devait être dans une forêt où il y avait de nombreux kapokiers, l'étymologie de son nom le disait clairement: en dang, Rang désigne le kapokier, et Rangkassé veut dire: "le village entre les kapokiers". Dans la forêt, les espèces des arbres et des arbustes indiquaient toujours la position du marcheur par rapport au prochain village. Tant que l'on marchait parmi les géants de la forêt qui sont: le kapokier (*Bombax costratum*); le fromager (*Ceita pentendra*); le framiré (*Terminaria ivorencis*); le fraké (*Terminaria superba*); le niangon (*Heritiera utilis*); le dabema (*Entendrofragma utilis*)... le village était loin; puis, soudain, on voyait, et l'on sentait selon la saison, les caféiers, et les cacaoyers dont les grosses fleurs, puis les cabosses, poussent à même le tronc de l'arbuste. Les kolatiers étaient à part, car ces arbustes avaient un sens religieux et secret. Puis venaient orangers et goyaviers, et enfin, mais à deux pas des premières maisons, les bananiers. Je m'éloignais à bon pas de Kasséko, passant les bananiers, les goyaviers et les orangers, puis café et cacao, pour retrouver enfin les grands arbres sublimes et superbes. Dans les couleurs de jade du jour sous les feuillages, il me fallut descendre une colline, puis grimper sur une autre, et descendre, et monter, avant que d'arriver au "village entre les kapokiers". Il était magnifique. À Rangkassé, le pisé des maisons était rouge et brillant sous les rayons de soleil qui passaient à travers le feuillage des kapokiers plusieurs fois séculaires. C'était un grand village, plus grand peut-être que celui de Kasséko, mais la splendeur des arbres donnait à tout un air de grandeur et de majesté. Jusqu'à la démarche des êtres humains, qui, ici plus qu'ailleurs, était pleine de noblesse. Ici, comme à Kasséko, il n'y avait dans les rues et sur les places que des enfants et des vieillards, plus trois ou quatre jeunes hommes qui assuraient leur tour de garde. C'est une pratique courante, tant chez les Dang que chez les Loma, que d'avoir, à toute heure du jour, des guetteurs qui surveillent l'arrivée des étrangers dans le village. L'étranger accepté est appelé "oncle" par les gardiens, qui, par lui, sont appelés ses neveux. En temps normal, ils ne travaillent pas la nuit, car la nuit tout le monde est au village, et les chiens des chasseurs au repos sont là pour veiller. Comme dans les villages précédents, il me suffit de dire que j'allais à Endoukou afin d'y rencontrer Séko Baté Gléani pour que l'on me confirmât que j'étais sur la bonne route, que l'on m'expliquât la suite du chemin, et que l'on me laissât poursuivre ma route après que j'eus salué mes neveux.

Je n'étais plus très loin du but. Mais il fallut monter encore, puis descendre vers les rizières, puis monter dans un champ de riz de coteaux entouré de palissades faites de ramures d'euphorbes et des palmes effeuillées du palmier à huile. La

palissade n'était pas très haute, elle faisait à peine un mètre, cette hauteur suffisait pour que le champ fût protégé contre les agoutis, des rongeurs qui au plus pèsent quatre kilos, pour une hauteur de soixante centimètres, ils ressemblent un peu à de gros cochons d'inde. Les chasseurs les chassent pour leur chair, plus délicate encore que celle des petites antilopes de la forêt. On dit que dans ces animaux Ebola a commencé sa vie pour transmettre la mort. Dans cette région, les paysans chassent beaucoup, alors que, en général, ce sont les femmes, des petites filles aux grands-mères, qui vont à la pêche dans les marigots, dans les rizières, ruisseaux et rivières. Elles en ramènent, selon les saisons, des crabes et autres crustacés, et des poissons petits et gros, dont le silure à la chair délicate, ou au printemps, les petits poissons "*Fogboa*" qui donnent aux sauces à l'huile rouge un goût d'anchois.

Au fond de la vallée, il y avait un ruisseau, qui tantôt coulait lentement, tantôt stagnait dans des marigots prolongés en rizières. Bientôt, la piste déboucha sur un pont de sept à huit mètres de long. Il prenait appui contre deux grands arbres de part et d'autre de la rivière qui lentement coulait trois mètres plus bas. Tout aurait été parfait si le pont avait été d'une largeur raisonnable, hélas, il était sans rambarde de protection pour le marcheur ; et si au départ de la traversée, trois troncs d'arbres alignés sur des barres d'appui plantés en X dans le sol marécageux lui donnaient une largeur rassurante, au centre du pont, au milieu de l'eau, sur plus de trois mètres, le passage n'était plus assuré que par un seul tronc d'arbre qui, vu de la rive, semblait mince comme un fil. Je savais que j'étais près du but, et je n'avais pas le choix d'une autre route. Je montais sur l'ouvrage, et du même coup, j'en sentis la fragilité, il tremblait sous mon poids. J'eus la sensation d'une catastrophe, car si l'édifice et moi nous tremblions au départ, qu'en serait-il lorsque parvenu au centre de la traversée, au moment du plus grand danger, le tremblement de départ serait amplifié par toutes les lois de la physique élémentaire qui feraient du tremblement une oscillation dont l'amplitude serait de plus en plus grande? Puis une chute. Au bout des épreuves survenait la plus dangereuse, la plus inattendue, la solitude du vertige. Alors j'ai repris souffle. Puis, j'ai détendu tout mon corps en m'allongeant dans l'herbe, j'ai attendu la semi-somnolence, et dans cet état d'abandon dynamique, j'ai demandé l'image qui me porterait secours, j'ai vu la patte d'un chat toutes griffes dehors. Alors, je suis monté sur le pont, et je me suis efforcé d'être un chat équilibriste, j'ai mis mes mains en griffes alors qu'elles me servaient de balancier auscultant le vide pour refuser d'y prendre un dangereux appui. Dans cet état de souplesse et de tension extrême, celui de tous les félins, je suppose, je suis parvenu sans trop trembler au centre du pont de fortune; en poursuivant ma route dans le même état de souple concentration qui m'avait conduit jusqu'à mi-chemin, j'ai passé le point de

tous les dangers. Et je passais l'obstacle, ayant dès lors la sensation très douce que chaque nouveau pas me conduirait désormais loin du danger du "gué périlleux".

Très vite, j'ai retrouvé les caféiers, puis les orangers et les goyaviers, enfin les bananiers, et le village. J'étais à Endoukou, le village de Séko Baté Gléani. Il m'avait fallu un peu plus de quatre heures pour atteindre le but du voyage.

De tous les villages que j'avais traversés, Endoukou était le plus petit, et celui qui avait l'aspect le plus pauvre: sur les six maisons que comptait le hameau, deux seulement étaient couvertes de tôles. Si les tôles isolent moins bien que le chaume de la chaleur et du froid, elles ont, outre leur durée, l'avantage de ne pas servir de logement à des kyrielles d'insectes, de petits mammifères et de reptiles. Les autres maisons étaient recouvertes de chaume, moins coûteux que les tôles, mais qu'il faut changer tous les trois ans, alors que les tôles durent jusqu'à soixante-dix ans sous ce climat humide. Au centre du hameau, une maison était laissée à l'abandon, son toit et deux de ses murs effondrés étaient, plus encore que les toits de chaume, responsables de l'impression de pauvreté qui se dégageait des lieux. Ne vivait à Endoukou que la famille de Séko Baté Gléani. Trois de ses fils et sa fille étaient mariés, ils vivaient là, dans le hameau, avec leurs conjoints et leurs enfants. La maison abandonnée était celle d'un frère de Séko Baté Gléani mort sans héritier.

C'est le temps qui allait devoir effacer cette maison avant qu'un rêveur expérimenté ne voie le défunt, qui lui dirait que la communauté pouvait désormais disposer de son bien, et de sa tombe, car l'homme était, selon la coutume, enterré sous le porche de sa maison, - aujourd'hui à l'abandon aux yeux des vivants. En vérité, la maison était toujours habitée par le mort qui, lentement, s'habitua à ne plus être aussi vivant que ne croient l'être les vivants. C'est qu'il était mort très brutalement, il n'avait pas eu le temps de s'y faire, il était mort dans son champ de piment, mordu par le serpent "*Lo tiyéyo*", dont le nom dit simplement: "Hier encore j'étais vivant". "*Lo tiyéyo*" va souvent dans les champs de piment, on dit qu'il y mange le piment pour rendre son venin plus mortel encore. C'est un serpent de couleur anthracite, noir ou gris, selon l'angle sous lequel les rayons de lumière l'éclairent; en plein soleil, il peut même sembler blanc, car il brille comme plomb en fusion. C'est aussi à cause de lui et des serpents mambas noirs ou verts que les paysans défrichent au feu.

Comme partout ailleurs, il n'y avait sur la petite place que des enfants. Ils semblaient confiés à la garde d'une jeune femme qui pilait du riz dans un grand

mortier. Le rythme régulier et puissant du pilon de bois avait guidé mes derniers pas vers les maisons. La jeune femme avait le corps et les seins usés par les grossesses, par le soleil, et par le travail des champs, mais elle était séduisante par la beauté de ses traits et par son air décidé. Nous nous saluâmes courtoisement, comme il convenait de le faire dans la forêt lorsque deux êtres humains se rencontrent. C'est une question de politesse. Et c'est prudent, car dans la forêt, si deux personnes se rencontrent, il n'est pas impossible que sur les deux, une seule ne soit véritablement humaine, l'autre pourrait être *quelque chose*, mâle ou femelle, qui a pris forme humaine, malheur à l'impoli qui manquerait de courtoisie: *la chose* pourrait l'empêcher d'avoir des enfants; faire dévaster ses champs par les agoutis, et même par les petits éléphants de la forêt; le faire attaquer par une panthère, un serpent; le changer en petit caillou, ou en un arbre soudainement poussé ou hanté, et devant lequel chaque jour conjoint et enfants passeraient sans même le reconnaître. Rien n'est simple, et il n'existe pas de mort naturelle. Elle m'expliqua que son père travaillait dans son champ, mais qu'elle allait envoyer son fils à elle le chercher. Un jeune chien jouait avec les enfants, il semblait espiègle, comme eux. Le jeune garçon l'appela, et ensemble ils partirent chercher le grand-père. Aïda, car tel était son nom, me mit un petit banc sous un arbre en face de la maison de Séko Baté Gléani, elle me fit asseoir, puis me pela une orange qu'elle me donna en la tenant des deux mains, et que je pris de même; car il est impoli de donner et de recevoir d'une seule main, et surtout pas de la main gauche qui, pour l'essentiel, sert à se torcher le cul. Je lui dis grand merci car j'avais fort soif. Elle retourna à son travail.

Assis sur le banc, suçant voluptueusement mon orange, je m'imprégnais lentement de l'étrange quiétude qui était le décor invisible de tout le paysage que j'avais sous les yeux.

Le végétal est toujours paisible. Immobile et vivant, il est incapable de fuir le danger ou d'aller au-devant du plaisir. Il est plein d'amour pour la création, qu'en toute modestie et splendeur, il célèbre, et il loue. Si, attentif, le promeneur sait arrêter un instant son tumulte intérieur, sous l'auvent du toit végétal, calme et en repos, il sentira bientôt l'amour serein, passif et paisible qu'en permanence la végétation donne au monde.

Chapitre V ⁵

Séko Baté Gléani entra sur la place accompagné de son petit-fils et du chien de celui-ci. L'homme qui allait devenir le guide de Picarêve au royaume des choses étranges était de petite taille; et frêle d'aspect, en raison de l'étroitesse de ses épaules. Pourtant, alors qu'il approchait, il devenait évident qu'il était plein d'énergie, car ses bras et ses pectoraux, de façon inattendue, étaient puissants; à croire qu'il passait ses jours à faire du culturisme, comme certains vieux acteurs hollywoodiens. Il avait des yeux et un regard étonnants, mille feux y brillaient dans un surprenant incendie de douceur et d'humour. Il tendit sa main vers celle de Picarêve, son geste fut d'une grande simplicité, presque gauche, mais sans aucune timidité. Il s'assit sur le banc, et récita les litanies des salutations d'usage (" Et comment va la vieille maman? Et comment vont les enfants? Et les récoltes? Et les bêtes? Et toi?"), auxquelles Picarêve répondait "Ça va bien, merci! Et pour toi-même?", selon la coutume. Puis, sans transition:

- Sara la Rouge a parlé pour toi, elle a bien parlé, elle connaît les choses. Je vais te faire visiter la source!

Les enfants et le chien voulaient les accompagner, avec douceur, il leur demanda de ne pas les suivre. La source était à l'ouest du village, peu après les derniers arbres fruitiers, elle était entourée par des géants de la forêt, à mi-distance entre Endoukou et le prochain village, qui s'appelait Endoukou To. Un chemin minuscule menait à la source, pour le suivre, il fallait marcher nu-pieds, en signe de respect, comme dans une mosquée. Le contact frais et vivant du relief donnait aux pieds tendres de Picarêve comme des caresses, elles éveillaient dans tout son corps le souvenir du toucher maternel, et celui d'un plaisir innocent qui réjouissait tout le corps. La source était un lieu puissant, elle était une des innombrables résidences de la *Mère nourricière*, celle qui, autrefois, guidait Lao-Tseu. Même s'il ne connaissait pas Lao-Tseu ("*Moi seul diffère des autres hommes, parce que je vénère la Mère nourricière*"), Tournesol Picarêve était déjà différent des autres hommes, car il était totalement abandonné, ne savait rien posséder, et même les savoirs habiles lui semblaient des rêves hors de sa portée.

La source de Séko Baté Gléani était petite et belle. Tout comme sa masse opaline, sa surface liquide brillait calme et tranquille. L'eau s'épanouissait dans un bassin de quelques mètres carrés creusé entre trois gros rochers moussus, ces rocs servaient de supports à la floraison des plantes qui complétait en couleurs la splendeur des lieux. Par la grâce de petites fleurs aux pétales luminescents, le bleu dominait. Sur le rocher de droite, un arbre poussait ses racines qui enserraient la pierre comme la serre de l'aigle sa proie. A travers la densité du feuillage, quelques rayons de soleil parvenaient à toucher l'eau qu'ils traversaient comme une illumination dans une pierre gemme. On voyait parfois dans l'eau calme, de tout petits poissons qui montaient des profondeurs pour rayer la surface en y faisant une bulle, ou un signe presque invisible. Tournesol Picarêve roula sur eux-mêmes les pans de son pantalon jusqu'à mi-cuisse ; puis, à l'invitation de son guide, il entra dans l'eau, comme, peut-être, autrefois, le faisaient les disciples de Jean le Baptiste. Avec délicatesse, des petits poissons vinrent bientôt lui brouter les orteils. À la branche d'un bel arbre, une bande de percale était attachée au-dessus de l'eau. C'était un sacrifice fait à *cela* qui logeait en ce lieu puissant.

- Tu ne la connais pas. Et je n'ai pas le droit de te dire son nom. Comme elle est femelle, pour toi, je l'appellerai toujours *ELLE*. Chez nous, - je veux dire: nous, les peuples de la forêt,- nous l'appelons une diablesse, ou un diable si l'esprit est mâle. Mais ... oublie cela, car je sais que chez toi les diables sont des forces du mal, tout noir, avec des cornes, une fourche, et des pieds semblables à ceux des chèvres. C'est votre imagination qui a créé ces diables-là, les nôtres ne sont pas mauvais, surtout s'ils sont femelles; les mâles sont plus compliqués, ils donnent souvent la richesse à ceux et à celles qu'ils suivent, mais ils peuvent aussi apporter le malheur, rendre mauvais, stérile, ou fou. Remarque, une diablesse peut aussi rendre un homme fou, si elle se montre à lui sous son vrai visage. Car les diables sont laids, plus encore que le mot ne sait le dire, si laids te dis-je que ceux qui les voient en perdent la raison! As-tu des questions à poser?

Lorsqu'un simple mortel entre dans le royaume de l'étrange, il doit avant tout garder l'esprit pratique:

- Puis-je sortir de l'eau, elle est froide, et les poissons me picorent les pieds et les poils des jambes.

Je sortis donc de l'eau, et vins m'asseoir à califourchon sur une grosse racine qui serpentait autour de la source comme un immense reptile endormi.

- Pourquoi m'as-tu accepté, moi, alors que je viens d'un monde si différent du tien?

- Ta chance était ici, dans la forêt sacrée. C'est là qu'elle t'attendait, un peu comme le ferait une personne. Elle t'attendait ici, et pas ailleurs. Elle t'attendait, comme aurait pu le faire ton malheur. Quand tu rentres ici, si tu veux comprendre, et pas faire semblant, il ne te sert plus à rien de raisonner comme tu dois le faire dans ton monde à toi. Ici, c'est différent, on peut te dire certaines choses, mais on ne peut jamais expliquer. Car ce qui est vrai ne s'explique pas, cela *est*, et voilà tout. Profite-z-en, aujourd'hui est ton premier jour et je suis bavard, je peux te parler, t'expliquer, mais ne te laisse pas prendre aux mots, je ne t'explique rien, car *explication*, ici, ne veut rien dire. Pose des questions!

- Qui est-ELLE?

- ELLE ou ses semblables?

- Ses semblables

- Voilà! On dit qu'autrefois, elles et nous, eux et nous, nous vivions ensemble, et nous étions capables de les voir sans devenir fous de frayeur. Jacob a lutté contre l'un d'eux à main nu, Jacob a lutté toute une nuit contre lui, pendant toute la nuit Jacob l'a tenu en échec, à l'aube, par une prise habile l'autre a déboîté la hanche de Jacob, pour lui laisser un signe, mais à la fin c'est Jacob qui l'a immobilisé au sol, alors, pour être libéré de l'immobilisation que Jacob lui imposait, il a béni Jacob, et il lui a donné un nouveau nom, celui qui signifie "le lutteur victorieux". Car ici, rien ne peut commencer sans une lutte où tu remportes la victoire. Car, nous, les rêveurs, les lutteurs, nous sommes les enfants de Jacob.

- Mais... Comment se fait-il que vous connaissiez le Jacob de la Bible?

- Jacob? Mais ce n'est pas moi qui le connais, c'est toi! Je dis Jacob parce que c'est plus facile pour toi. Si je te disais le nom qu'il porte chez nous, il faudrait t'expliquer des tas de choses. Je dis Jacob, ça te simplifie le rêve. C'est toujours la même aventure qui recommence, même si tout est différent.

- Ce sont donc les esprits des morts, vous croyez donc aux esprits des morts.

- Ce mot est celui de l'ignorance. Voilà! Nous ne croyons pas aux esprits, vivants ou

morts; ces mots sont vides. Nous croyons, tout comme toi, en ce que nous voyons; en ce que nous entendons; en ce que nous voyons agir; en ce qui nous donne un enseignement sur le monde visible et invisible aux yeux. Mais cela n'advient que dans le rêve, en tout cas, il est préférable que cela n'advienne que dans le rêve, car sinon, si tu les vois en un temps qui n'est pas celui du rêve, tu risques de devenir fou, je te l'ai déjà dit.

- Et pourtant, Jacob a lutté contre l'un d'eux, comme si l'autre était un homme, et non comme si l'autre était un rêve, ou un *diable*, comme tu le dis, et cela ne l'a pas rendu fou.

- Comment peux-tu le savoir? Tu n'es pas Jacob! Et puis, qui te dit que Jacob n'a pas, en rêve, lutté contre lui? Voilà! Le rêve n'est pas faux, le rêve est vrai, sauf s'il te parle de tes désirs. Le désir dans le rêve, c'est un rêve qui ressemble à celui des animaux, au chien qui bouge et qui aboie pendant son sommeil, d'ailleurs, cela le réveille, car le chien prend son désir pour la réalité. Sans intérêt. Le vrai rêve, c'est celui où tu *les* rencontres, celui où *ils* t'enseignent. Tout le monde ne rêve pas comme cela. Remarque, je t'ai parlé des chiens, ils sont nos amis, mais ils ne font pas de bons rêveurs, les chats, par contre, savent voyager en vrai dans leurs rêves, comme les renards, et surtout, comme les renardes. Et d'autres animaux de même famille; mais pas les lions et les panthères, qui sont trop forts pour être subtils ... Tu m'as dit tout à l'heure, "Comme si l'autre était un homme", là, tu as raison: *ELLE*, et ses semblables sont "Comme des Hommes", même si, (Dieu t'en protège!), tu les vois sous leur forme véritable, celle qui rend fou de terreur, et peut aussi faire mourir, ils ressemblent en effet à des êtres humains, c'est vrai, et c'est peut-être cela qui fait le plus peur. Pourtant, lorsqu'ils viennent t'enseigner dans le rêve que Dieu t'envoie, ils prennent forme humaine, ou animale, ou celle d'une plante, ou d'un rocher, ils peuvent même, parfois, dit-on, prendre la forme d'un objet qui, alors, devient un objet-pouvoir dont ils t'enseignent l'usage, à toi et à toi seul. Car pour tout autre que toi, l'objet n'est qu'un objet sans autre intérêt que celui qui est porté à ce genre d'objet. Pour tout autre que toi, l'objet n'est pas *chargé*. Quel monde merveilleux que le nôtre! Sois le bienvenu! Pose ta question.

- Tu m'as dit, tout à l'heure, qu'autrefois, nous étions capables de les voir, pourquoi ne le pouvons-nous plus?

- Voilà! C'est avant Abraham et jusqu'à sa mort que, eux et nous, nous avons vécu ensemble. Mais Abraham était un homme si près de Dieu qu'il était un homme

puissant, les *Diabes* (pas les tiens, les nôtres) étaient devenus ses esclaves, et ceux des autres hommes. Les hommes ont abusé de leurs esclaves. Alors les *Diabes* se sont révoltés contre la voracité des hommes qui les utilisaient pour tout: cultiver leurs champs, garder les troupeaux, porter des messages (ils voyagent comme ils le veulent et aucun mur ne peut les arrêter: ils volent au-dessus, ou passent au travers), espionner l'ennemi (ils voient et ils entendent tout ce qu'ils veulent). Les hommes ont abusé, mais pas Abraham qui était un homme juste. Alors, à la mort d'Abraham, ils ont demandé à Dieu de ne plus être vu par les hommes, mais de continuer à vivre près d'eux, comme avant. Accordé! Et depuis on ne les voit plus.

- Mais si nous en avons fait des esclaves qui, contre nous, s'étaient révoltés, pourquoi sont-ils restés près de nous après que Dieu, à leur demande, les a rendus invisibles à nos yeux?

- Voilà, c'est comme les animaux apprivoisés, ils ne savent pas pourquoi, mais c'est comme s'ils aimaient les hommes, ils ont besoin de les voir, de les sentir près d'eux, même s'ils redoutent leurs excès. Même s'ils sont plus puissants que les hommes. Voilà! Cela ne s'explique pas, c'est le domaine de la séduction qui ressemble à celui de l'amour, un peu comme l'effet que te fait une belle femme, même si tu sais qu'elle est stérile et que l'effet qu'elle te fait ne sert à rien du tout! C'est comme cela que nous apprivoisons les animaux, nous pouvons apprivoiser tous les animaux, mais il faut savoir qu'ils gardent leur propre caractère, alors nous avons sélectionné ceux dont le caractère nous plaît. Par exemple, nous n'avons pas apprivoisé les hyènes, sauf une fois, il y a très longtemps, et nous avons alors compris que les hyènes, même si nous savions les séduire, n'avaient pas bon caractère. C'est ainsi, nous les hommes, nous savons séduire; et nous savons aussi être les victimes des êtres que nous avons séduits. Séduire et aimer, cela se ressemble, mais ce n'est pas *poisson et poisson*, ce n'est la même chose. Pourtant, il arrive que cela se confonde. S'ils voient que tu ressembles à Abraham, s'ils voient que tu es un homme juste, alors il peut arriver qu'ils t'aiment. Alors ils s'approchent de toi, et pour s'approcher de toi, ils entrent dans tes rêves, et dans tes rêves, ils t'enseignent. Remarque, je dis "ils", mais c'est "elles" que je devrais dire, car l'enseignement est presque toujours donné par les femelles, les diabesses; de toute façon, dans notre monde des rêveurs, il y a plus de choses femelles que de choses mâles, c'est comme ça! C'est pour cela *qu'elles* t'aiment tant, des comme toi, elles les cherchent. Les diables, eux, ils suivent les femmes, en général; ils donnent la richesse et les ennuis.

- Et qu'enseignent-elles, ces *diabesses* ?

Séko Baté Gléani regarda Picarêve d'un air incrédule. Picarêve pensa qu'il n'avait pas bien entendu la question, il s'apprêtait à la poser à nouveau lorsque Séko Baté Gléani éclata de rire en trépignant comme un enfant. Tout en riant et trépignant il empoignait à deux mains le banc sur lequel j'étais venu m'asseoir pour être plus près de lui ; comme ses bras étaient puissants, moi, Picarêve, j'avais l'impression d'être redevenu un enfant monté sur un cheval de bois. Ce fut la première et la dernière fois que Séko Baté Gléani exprima une exubérance irrépressible alors qu'il m'enseignait son monde. Bientôt, il reprit, et garda à jamais, ce visage calme et doux, d'une sérénité quasi végétale, qui était celui qu'ordinairement il présentait aux hommes. Et son visage n'était que naïveté et évidence, alors qu'il disait :

- Elles t'enseignent la splendide immensité du monde ! Voilà !

En un temps où tant de gens savants expliquent que le monde est sans réponses; que seules comptent les questions; que chercher est tout, que trouver n'est rien; il était bon d'entendre Séko Baté Gléani donner des réponses.

- Pourquoi dis-tu que l'enseignement est *presque* toujours donné par les femelles, pourquoi "presque", qui donc enseigne quand l'enseignement n'est pas donné par les femelles ?

- Tu es bien un Blanc qui cherche toujours à comprendre, même quand il n'y a rien à comprendre. Avant d'entrer ici, il faut que tu laisses une part de ton monde à la porte; une part de tes pouvoirs de Blanc, laisse-les! Tu pourras les reprendre en partant... Je dis *presque* parce que je ne connais pas toutes les règles que suivent les diables. Je n'ai connu qu'un seul homme qui était enseigné par un diable mâle, un seul; mais si j'ai connu cela une fois, je peux au moins dire que cela peut arriver. Mais même pour celui-là, je ne sais pas s'il était vraiment un mâle... Ils sont vraiment spéciaux, car ils prennent la forme qu'ils veulent, je te l'ai déjà dit ... tu verras, il serait surprenant que tu la voies deux fois sous la même forme, et pourtant lorsque tu la verras, elle, celle qui t'aime, tu sentiras que c'est elle et pas une autre, mais ce que je te dis, cela sera *peut-être*, cela ne sera pas *certain*, leurs lois ne sont pas les nôtres, leurs lois, nous ne pouvons pas les connaître. Sitôt que tu crois les avoir rendus *prévisibles*, ils font quelque chose qui te rend confus. Il n'y a rien à expliquer, c'est là, voilà. **C'est là !** Et tu as la chance que cela est venu vers toi !

Il resta silencieux un instant... puis il reprit son monologue :

- Ici, dans la forêt, il y a des centaines, peut-être des milliers de gens qui voudraient être, comme toi, aimé d'une diablesse, mais personne ne les suit, personne ! Et toi qui as la chance d'être suivi, tu perds ton temps à poser des questions qui n'ont pas de réponse. Cela me surprend ! Cela m'amuse ! Cela m'émerveille, car, moi, je suis comme le rêve, je suis abandonné, je ne juge pas, je ne désire rien, alors je suis apte à recevoir le message vrai, et je suis émerveillé. Quand tu es émerveillé, tu reçois toutes les réponses dont tu as besoin, car tout est déjà là, sous tes yeux. Ne cherche pas! C'est tellement plus simple de trouver.

Moi, Tournesol Picarêve, l'homme du chiffre trois, l'amant éphémère de la reine de Bagataï, celui qui venait d'un monde où l'on ne pose que des questions, et où l'on vit de riches et pauvres incertitudes; moi qui venais d'un monde qui avance ou qui recule, mais qui n'est jamais là, sauf lorsque l'amour est sublime, je voulais bien forcer ma seconde nature, qui me servait de culture; et marcher hardiment dans le royaume émerveillé des certitudes étranges, mais ma volonté de comprendre, je venais de le comprendre, dressait un obstacle formidable entre moi et le monde des pensées vieilles nouvelles. Séko Baté Gléani, mon maître, le savait, alors il rompit l'entretien:

- Maintenant, et jusqu'à nouvel ordre, il n'y aura plus de bavardage, car il ne fait qu'accroître ta confusion. Maintenant, tu vas regarder, écouter, et rêver. Tu regarderas et écouteras tout, sans rien dire, comme si tu étais en train de rêver. Je te parlerais des rêves un peu plus tard. Viens ! Nous devons aller au village. La source a été bonne pour toi!

J'ai quitté la source avec regrets, elle était un lieu enchanteur, magique, comme ceux qu'autrefois choisissaient les moines pour y bâtir leurs monastères. Sous les fondations des monastères, des abbayes, des cathédrales et des églises, on trouve, souventefois, une source mystérieuse, comme celle de Séko Baté Gléani. Arrivé à la piste principale, j'ai remis mes chaussures; Séko Baté Gléani, lui, marchait nu-pieds, il attendit que j'aie achevé de me rechausser, puis il prit la piste dans la direction opposée à celle qui conduisait au village. Il me dit simplement:

- Je vais te présenter à ma famille!

Nous marchions, lui devant, moi suivant, et je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'il venait de me dire, avant que nous quittions la source: "Tu regarderas et

écouteras tout, sans rien dire, comme si tu étais en train de rêver". C'est ce "comme si tu étais en train de rêver" qui commençait à m'intéresser.

Nous marchions dans la grande forêt, jouant avec la modestie qui convient notre rôle de nain parmi les géants; l'air était frais et humide, des gouttelettes d'eau tombaient des grandes fougères parasites qui, en plus grand, poussaient comme du gui sur les branches des grands arbres. La lumière était verte, et toute la forêt semblait devenue liquide. Après un instant, celui où s'opéra mon "décrochement" du monde, - comme le moment du passage entre veille et sommeil, - après cet instant qui ressemblait à ce que Michel Onfray appelle « hapax existentiel », un fleuve se mit en mouvement. Je ne saurais dire si le fleuve était en moi alors que je regardais, mobile, les reflets dans l'eau d'une forêt immobile, ou si j'étais, immobile, celui qui regardait un fleuve tranquille dont les reflets transportaient l'image vivante d'une grande forêt. Cette confusion étrange, entre ce qui était mobile et ce qui ne l'était pas, eut pour effet de me recentrer totalement sur moi-même, car j'étais par force devenu le seul élément fixe de cette danse confuse où, entre le mobile et l'immobile, ma conscience habituelle avait perdu pied. J'étais devenu un cartésien instinctif, un individualiste français, un "Je pense donc je suis" empiriste; mon expérience primordiale n'avait rien à voir avec un Orient de pacotille qui, dit-on, prêcherait la dissolution du moi, sure recette pour un désastre, car un être qui veut se dissoudre sert de nourriture à un autre qui cultive un désastre complémentaire: une obésité égocentrique et cruelle. Oui! La dissolution de tous mes repères habituels m'avait en un instant totalement recentré sur moi-même. Il est vrai que ce "moi" n'était plus tout à fait le même, même s'il n'était pas un autre, il était différent, il était plus grand, plus normal, plus modeste, plus doux, plus fort.

Dans le même temps où ma pensée était centrée sur elle-même, et forte, et sure, mon corps ressentait une extraordinaire force de pesanteur qu'accentuait la vision de trois séries d'objets, présents et abondants dans la forêt: les pierres et les rochers disséminés sur la piste et dans la brousse, ainsi que les racines des arbres. C'était comme si la vie de ces objets m'était soudain devenue manifeste. Le reste de la grande forêt était comme un décor qui mettait en valeur ces objets simples, courants, abondants, d'une grande banalité, mais où, dans ma vision devenue immédiate sensation, la vie, puissante et sublime, semblait s'être incarnée, et au travers de chacun d'eux, me faire lourdement signe sur le bord du chemin. Ce signe faisait, à chaque fois, comme rebondir ma pensée plus haut, plus fort, plus beau; alors que, simultanément, mon corps ressentait le signe comme un nouvel appel de la pesanteur, plus bas, plus lourd, plus beau. De la sensation aiguë d'être, moi-même, la résultante de ce mouvement contradictoire naquit une joie totalement mâle, et soudain, mon sexe

bondit en avant, plus lourd, plus fort, plus haut. J'ai bien dit qu'il s'agissait d'une joie, et non d'un désir, j'étais à cent lieux de l'idée même d'une copulation quelconque, je ressemblais au nouveau né dont parle Lao-Tseu:... "*Bien qu'il ignore l'union des sexes, il manifeste un organe viril, tant est parfaite l'âme vitale*"; et comme le nouveau né, totalement centré sur moi-même, je découvrais tout l'univers de l'Homme et la joie d'être Homme, de sexe masculin; comprenant du même coup qu'il existait au monde, une joie différente, unie au mystère de la mienne: la joie d'être Homme, de sexe féminin. Quant à moi, Tournesol Picarêve, je ne me contentais pas de bander comme un cerf en rut, ou comme un innocent nourrisson, car l'érection était le geste de la vie, sa légèreté, sa joie mâle, et je vivais, en effet, une joie indicible. Toutefois, elle n'était pas seule au monde, plus haut montait ma joie... oui, plus haut montait ma joie et plus pesant se faisait tout mon corps.

Mon corps devint si pesant qu'en dépit de la légèreté de ma joie, je ne pus bientôt plus le traîner. Il y avait comme un divorce dans mon être, une légèreté bondissante, source d'une joie inexprimable qui faisait de moi un homme libre; et, d'autre part, une sensation de poids, si intense, qu'elle isolait mon corps comme s'il eût été un objet lourd que, pas à pas, je devenais incapable de porter. J'avais, mais en plus forte, la sensation qui est nôtre lorsque, saisissant un objet dont l'œil a estimé la masse d'après l'apparence de son volume, nous le trouvons beaucoup plus lourd que prévu; il s'ensuit une rapide déroute de tous nos sens qui, en désarroi, capitulent devant la force des choses; et, simultanément, se réorganisent pour que tous les muscles fassent enfin face aux poids des choses. D'habitude, ce désarroi est si rapide, qu'il est à peine remarqué; d'ailleurs, sitôt est-il perçu que tout rentre dans l'ordre. Dans la grande forêt, rien ne rentrait dans l'ordre. Au contraire! C'était comme si le désordre, pas à pas, s'accroissait car, même si mon modeste pénis faisait joyeusement la nique à la pesanteur, la masse de mon corps était de plus en plus pesante. Je dus cesser de marcher. Je restais hébété, et comme tétanisé, debout sur l'étroit chemin qui serpentait sur l'humus de la forêt comme une eau qui ruisselle, comme un serpent qui danse. La sensation de la pesanteur n'était pas désagréable – ou agréable -, elle était autre chose, ni agrément ni désagrément, ni joie ni peine; c'était une sensation qui appartenait à un autre registre, un registre qui n'était pas totalement de ce monde, elle était une chose sérieuse et grave, sans humour, comme une puissance immobile et lourde; elle était partout, en moi et hors de moi; tout l'univers en portait témoignage, ainsi que chaque être et chaque objet de cet univers. Cette capacité d'être à la fois dehors et dedans était sa propriété qui le plus m'étonnait. Si je la sentais simultanément dans et hors de mon corps, je pouvais aussi la voir lorsque j'attachais mon regard aux racines des arbres ou aux formes étranges des cailloux du chemin, et peut-être plus encore à celle des rocs

épars dans la brousse. Ce "voir" ne procédait pas selon la vision simple qui capte les images habituelles, il opérait selon un "toucher de l'œil", qui s'attache à ce qu'il voit, s'y fixe, et en reçoit une sensation qui inverse le regard. C'est ce regard inversé qui en retour transforme et approfondit la vision dans une série de "chocs rétroactifs" qui, parfois, dit-on, peuvent illuminer tout l'être. C'est de cette façon, qu'au travers de mes yeux, s'était noué un dialogue muet et fort entre cette puissance immobile et lourde, et moi. Ce savoir qu'elle était en train de me donner n'était pas un savoir de l'esprit et de l'intelligence; il ne s'exprimait pas en choses que l'on sait et que l'on peut transmettre avec les mots des hommes, c'était un savoir qui s'adressait aux sensations, et au corps tout entier, *un savoir qui danse*.

À la fin, tous les efforts que je faisais pour lutter contre la sensation de cette présence lourde et sublime se retournèrent contre moi. Un poids colossal tomba sur mes épaules, j'en eus les jambes coupées. Je ne pus plus demeurer debout. Je m'assis au bord du chemin sur une pierre blanche aux formes irrégulières dont la claire vision accrut ma sensation d'avoir chaque cellule de mon corps saisie par la pesanteur. Voyant que je ne suivais plus, Séko Baté Gléani était revenu sur ses pas et me considérait avec sérieux. J'eus un bref fou rire qui n'arrangea rien, car non seulement la sensation pesante s'accrut, mais je crus y déceler comme une réprobation, quelque chose qui ressemblait, la nuit précédente, à la colère de Sara la Rouge. Séko Baté Gléani s'assit sur le sol, adossé à la pierre blanche. Il me tournait le dos, je ne le voyais plus. Je fus pris d'une crise de sudation dont l'abondance commençait à éveiller en moi une panique, lorsque, d'un seul coup, elle cessa. J'entendis alors la voix de Séko Baté Gléani. Bien que cette voix ait été parfaitement claire et distincte, elle chuchotait en vérité dans la forêt qui semblait comme absorber les mots comme rosée du matin que lentement la chaleur vaporise. L'air était calme, immense, et vert.

- La source a été bonne pour toi! C'est notre mère à tous qui s'approche de toi, elle te fait sentir son poids, et le tien qui est dans le sien. Sans elle tu ne peux rien faire. Pas même marcher comme un petit enfant. Elle te saisit par là où elle peut t'attraper, le poids de ton corps. Il ne faut pas lui résister, cela ne sert à rien. Il ne faut pas avoir peur. Elle n'est pas mauvaise. Elle est comme une femme, mais pas une mauvaise femme. Elle aime ou elle n'aime pas. Toi, elle t'aime, elle t'aime plutôt trois fois qu'une! Sinon, tu ne serais pas ici! Alors calme ton cœur. Alors ne rend pas son eau à la source; l'eau, ELLE te l'a déjà donnée, il y a longtemps. D'ailleurs, ton étoile est dans l'eau, elle aime les hommes comme cela, ceux dont l'étoile est dans l'eau. Tôt ou tard, elle te donnera une de ses filles en mariage. C'est la fille qui viendra te voir. Ce sera une fille soleil, car tu es un homme de l'ombre, tu es un homme de l'eau.

Alors que l'étreinte m'avait saisi progressivement, comme pas à pas; c'est d'un seul coup qu'elle me lâcha. J'en éprouvais une sensation de légèreté si spectaculaire que, comme propulsé par un ressort d'acier trempé, je fus soudain debout.

Tournesol Picarêve et Séko Baté Gléani se remirent en marche. Il ne leur fallut pas beaucoup de temps pour arriver à Endoukou To, un grand village forestier où vivaient de très nombreux membres de la famille de Séko Baté Gléani: ses frères et ses sœurs encore vivants, leurs enfants; ses filles et ses fils, ses petits-enfants. Cela faisait facilement une centaine de personnes. Il en était fier. C'est là que j'appris son âge, il avait, environ, soixante-dix ans. Une de ses sœurs s'appelait Louise, elle était chrétienne, sa case était décorée d'images pieuses: une sainte Rita qui guérit les maladies; quelques Pie dont les termites avaient effacé l'ordre chronologique; un Christ montrant son cœur illuminé; un crucifix, comme il se doit. J'aimais les visages de tous ces gens vivants qui, un à un, m'étaient présentés par celui qui jouait avec bonheur le rôle du patriarche bienveillant. Pas ceux de l'Orient et du Bassin méditerranéen qui jouent les "Caudillo", "Duce", "Raïs", bref, les maîtres queux quelconque au sein du gynécée, et qui relâchent leurs filles au compte-gouttes, comptent leurs éjaculations faiseuses de mâles preneurs de femmes et éjaculateurs précoces qui multiplient les guerriers prédateurs que le patriarche lancera à l'assaut des étrangers. Séko Baté Gléani n'était pas un chef de guerre qui aurait dirigé une armée où le lien de sang cimenterait une identité meurtrière, ce que certains auteurs ont appelé "*Assabiya*". Et si celles et ceux qui l'approchaient le faisaient avec respect, ce respect était tempéré par l'affection, qui, sans débordements excessifs, éclairait les regards, adoucissait les gestes qui semblaient naturellement caresser le monde; un respect qui associait enfin, gentillesse et dignité dans le maintien des corps, comme le font les statues étrusques ou égyptiennes, qui, depuis leur découverte, semblent devoir pour l'éternité humaniser de façon douce la pierre dure. C'est peut-être cela, ce mystérieux message, un code de la joie de vivre, que les Égyptiens d'autrefois appelaient le "*Maat*". Moi, Tournesol Picarêve, je savais bien que, comme tous les peuples, celui-là avait ses défauts, mais la vulgarité les avait tous épargnés, car la forêt, pas plus que le désert, ne saurait la tolérer. La forêt les avait élevés en dignité, comme les arbres.

Sur le chemin du retour, alors que les voyageurs repassaient devant le sentier qui conduit à la source, Séko Baté Gléani dit à Tournesol Picarêve:

- Voilà! Maintenant, tu connais, ici, les vies de ma vie.

Arrivés à Endoukou, nous allâmes dans la case rectangulaire, au toit couvert de tôles ondulées, qui était la maison de Séko Baté Gléani. Selon les critères de la forêt, et selon ceux de la vie moderne africaine qui avaient cours dans cette région, mon guide était un homme riche: il possédait quelques éléments de mobilier, un petit banc, trois tabourets, un lit couvert d'un matelas en mousse de polyester, des draps, une couverture, un jeu de casseroles et de plats en émaille, des cuillères à soupe, des verres en plastique, quelques vêtements, une paire de sandales en plastique... et c'est à peu près tout. Autant dire qu'aux yeux de notre monde qui mesure toute richesse au nombre des objets que l'être peut avoir, c'est-à-dire, acheter, il était pauvre comme Job sur son tas de fumier. Riche, pourtant, il l'était selon les critères invisibles de la forêt sacrée: il connaissait le rêve, et depuis quarante ans *diabes et diabesses l'enseignaient*. Dans tout le peuple Dang, il n'y en avait pas vingt comme lui; dans le domaine de l'invisible, il était donc un homme considérable que tout le peuple appelait *le prophète*. Il n'y a pas à dire, Sara la Rouge avait bien fait les choses.

Faut-il y voir une sorte d'humour? Il naît au contact des choses les plus sérieuses, comme pour en rendre la présence supportable: Séko Baté Gléani tirait une part de sa subsistance des services qu'il rendait aux femmes stériles. Il n'en usait pas comme je l'avais fait avec la reine de Bagataï. Il consultait un oracle et faisait consommer à la femme et à l'homme infertiles certaines herbes de la forêt, qu'il mêlait à un simple plat de riz en sauce que devait consommer, ensemble, le couple infécond. La consultation de l'oracle disait le jour, et parfois l'instant, où le couple devait s'unir pour que de l'union naquît un enfant. L'oracle rendu imposait parfois une union immédiate, alors, Séko Baté Gléani laissait son lit aux gens pressés, toute l'assistance quittait la case, et lorsque, un moment plus tard, le couple sortait, la famille du prophète, qui attendait dans la cour, y allait d'un timide applaudissement, qui, quoique rempli de délicatesse, rendait citadins et citadines quelque peu confus. On venait de partout pour décoincer des appareils reproducteurs défaillants, du pays tout entier, et pas seulement de la forêt sacrée, même de l'étranger, on venait tout simplement parce que ça marchait. Pour la reine de Bagataï, ça ne marchait pas, et c'est ainsi que moi, Tournesol Picarêve, j' étais entré dans l'histoire en entrant, bien que trop brièvement, dans la reine.

Je refis le chemin en sens inverse. En marchant, je pensais à l'étrange journée que je venais de passer dans ce village ignoré du monde. J'étais émerveillé de marcher, seul et en paix, dans cette forêt sacrée dont je commençais à sentir la splendide existence. Une existence cachée, secrète, sacrée, car je savais à présent que je venais de croiser un autre monde, un monde où le sacré se confond avec le secret. N'est-ce pas le Christ qui dans son Evangile dit à celles et à ceux qui ont approché l'ineffable, qu'ils ne

doivent en rien dire, afin de "ne point jeter des perles aux pourceaux". Il y aura toujours des pourceaux, il y aura toujours des perles, et nul mortel n'y peut mais, et Dieu, par-dessus tout, aime la liberté donnée aux hommes, pour qu'enfin ils LE découvrent. Il n'y a pas d'amour possible dans l'esclavage, tout au plus une perversion. Le perroquet répète les sons, il n'a pas l'amour des mots. Ma seule excuse en écrivant ma fable est de savoir qu'elle ne sera pas prise au sérieux, qu'elle portera les masques de l'amour, des mystères des cathédrales, des gargouilles endormies que les siècles indiffèrent. Mais, libre! Face au temps et aux hommes, ma fable s'envolera pour se poser enfin, comme l'oiseau de tous les mystères, sur le perchoir d'une épaule. Une épaule qui frémit en sentant le doux poids du mystère de cette oiseau intrépide qui s'approche, et soudain, murmure à l'oreille le message depuis si longtemps attendu.

Chapitre VI ⁶

Il faisait nuit lorsque j'arrivais chez Sara la Rouge, à Douaké Sésé. J'entrais dans la cour sombre. Une ombre passa devant la lueur qui dessinait le rectangle imparfait de l'encadrement de la porte ouverte. J'eus, furtivement, une vision éclairée de l'intérieur lumineux de sa case où brillait une lampe à pétrole. Je n'étais jamais entré chez elle. Elle sortit bientôt sur le devant de sa porte, puis, à nouveau, elle rentra. Elle ressortit presque aussitôt de chez elle, avec, dans ses mains jointes, un grand quart émaillé que, sans un mot, elle me tendit. J'avais en effet très soif, et je bus avec plaisir un liquide légèrement amer, dont pourtant l'amertume se transformait en goût sucré, après deux ou trois gorgées. L'effet désaltérant du breuvage était instantané. Ma soif étanchée se transforma en un sourire de gratitude physique auquel elle répondit d'un sourire que je trouvais très doux, elle ajouta: "Sois le bienvenu", puis elle tourna les talons, entra chez elle, et ferma sa porte. Il est vrai qu'après tout ce que j'avais vécu en ce jour extraordinaire, je m'étais attendu à un traitement plus encourageant, plus ouvertement en sympathie avec mon ego qui s'en revenait de ses aventures avec un désir enfantin d'être fêté, admiré, cajolé, oui, comme mis en une cage dorée par des caresses de mots, et, pourquoi pas, de gestes aussi. Le breuvage si gentiment offert m'en avait semblé être les prémisses... Nenni! la porte venait de se refermer.

Dormir sembla le parti le plus sage, non pour soigner une amertume que j'avais la sagesse de trouver infantile, mais pour reposer mon corps qui était las d'avoir marché, et d'avoir été confronté à des émotions que j'étais incapable de comprendre. Je sentais bien que comprendre ne servait à rien, car rien ne pouvait me permettre de comprendre, mais l'effort me venait naturellement, comme une compulsion répétitive, une maladie mentale, il était une seconde nature, une culture pour tout dire. Cet effort vain me volait beaucoup d'énergie, celle que, peut-être, j'aurais dû utiliser pour revivre pleinement les événements étranges que j'avais vécus, et dont, à présent, le souvenir me gagnait comme un sommeil doux, comme une fatigue, comme une obsession calmée. Il est vrai que, comme me l'avait expliqué mon maître, Séko Baté Gléani: dans la forêt, j'étais entré dans un monde où il fallait vivre tout ce qui advenait. Oui! Le vivre! Sans perdre de temps à essayer de comprendre. Alors que la flamme de la bougie éclairait faiblement ma case, et que cette lumière faible, mouvante et dorée, faisait danser les masques et les statues que Sara la Rouge stockait dans la pièce où elle me logeait, je sentais venir le sommeil avec douceur et avec joie. C'est alors que, enfin, en rêve, elle revint me voir:

Je venais de me marier avec une femme africaine ou arabe, c'était une femme qui n'était pas blanche, même si elle était, comme l'on dit ici, de teint clair. Nous étions chez nous, comme des jeunes mariés. Voilà qu'elle insiste auprès de moi pour que je la circoncise ?!? Il n'en est pas question! Je refuse! Je ne le veux pas! je m'y oppose! Elle insiste, avec l'entêtement passionné et doux d'une femme amoureuse. À la fin, ne sachant plus que faire, je lui dis: " Et bien, soit! Mais tu le fais toi-même, et tu ne coupes qu'un tout petit peu!". Elle prend un couteau, et se coupe un tout petit bout de clitoris [si l'affaire n'avait pas lieu dans un rêve, c'est-à-dire dans un monde dont les lois nous échappent, je dirais qu'elle ne s'était coupée qu'un tout petit bout du minuscule capuchon de chair qui, comme un accent circonflexe, partiellement recouvre le ô en noyau de cerise du clitoris]. Je regarde son sexe. Il n'y a pas de sang. Je suis soulagé. Alors, elle me tend, comme une offrande, comme une pépite d'or pur, comme une perle de nacre rose et grise, ce petit lambeau de sa chair, qu'elle dépose au creux de ma main. Je suis horrifié et scandalisé. Pourtant, je mesure la portée du sacrifice, l'étonnant gage d'amour qu'elle me donne. Pourtant, c'est d'abord la colère qui me vient et j'ai envi de copieusement l'engueuler. Puis, c'est la gêne qui me vient, car je me pose en moi-même un problème très pratique: que faire de cette relique minuscule, pourtant plus encombrante qu'une armoire normande dans un studio d'étudiante fauchée? Je songe alors aux châsses que l'on faisait au Moyen Age, elles avaient, parfois, la forme d'une cathédrale miniature, image de l'édifice où reposait la châsse où était enfermée la relique, comme une répétition de l'adoration qui abolissait les dimensions visibles du monde: le temple contenant l'image du temple contenant l'image du temple qui était le corps d'un homme mort en sainteté, c'est-à-dire devenu temple lui-même, et par sa mort assurant le lien entre le visible et l'invisible. Je songe alors aux dagobas du Sri Lanka, ces édifices sublimes, comme des bulles blanches s'élevant dans un ciel bleu, au centre desquels une relique du Bouddha est le temple du temple. Avant de devoir me faire, moi aussi, architecte, je me résolus à regarder ce qui était au creux de ma main, c'était, en effet, un minuscule bout de chair gris rose, et brillant comme de la nacre dont la vision provoqua en moi une vague de tendresse qui me bouleversa. Je vis le petit bout de chair se dissoudre au creux de ma paume, il disparut en un instant, absorbé dans ma propre chair, ou évaporé dans l'air. C'est alors que je me suis demandé: "Mais de quel temple veut-elle que je sois l'architecte?"

C'est sur ce message de bâtisseur que je me suis éveillé soudain. Étonné par le réalisme farfêlé de mon rêve, j'en pris immédiatement note, comme si, en quelque sorte, je voulais, en changeant l'ordre du monde, et le sens des mots, m'assurer que je n'avais pas rêvé. Ayant noté mon rêve en petits caractères noirs sur un carnet de

papier blanc, alors qu'il avait, lui, gravé sa lumière blanche dans la nuit noire, je dus me rendre à l'évidence: je n'avais pas rêvé, pas un rêve ordinaire, pas un de ceux que Séko Baté Gléani réservait aux chiens, ou à Sigmund Freud, celui dont le seul tort est de toujours expliquer tout. Je ne saurais expliquer pourquoi je savais que mon rêve n'était pas ordinaire, certes, mon maître l'avait dit, je devais avoir un tel rêve, mais si le rêve avait été induit par la parole de Séko Baté Gléani, pourquoi ce rêve qui était mien me parlait-il d'une pratique initiatique africaine, la clitoridectomie, dont j'ignorais jusqu'à l'existence? Étais-je en train de changer de monde et d'entrer dans la forêt sacrée? Et pourtant, il n'était pas question, pour moi, Tournesol Picarêve, de me forcer à devenir ce que je n'étais pas: un chaman blanc ou noir de la forêt sacrée. J'étais, tout simplement, un homme de mon monde qui en découvrait un autre. Un nouveau monde, en quelque sorte, mais pas celui de Christophe Colomb qui se contentait d'être là, de l'autre côté de l'Atlantique, et découvert depuis longtemps par ses premiers indigènes, déjà massacrés ou repoussés en Patagonie par les Indiens, et que n'importe quel navire suivant pendant 21 jours les alizés saisonniers se devait de rencontrer. Mon nouveau monde à moi avait beau *être là*, comme me le disait mon maître, Séko Baté Gléani, c'était ce nouveau monde qui naviguait vers moi, et dirigeait et la manœuvre et le navire et l'océan, le vent, les vagues et les courants. Moi, je me contentais d'être là, comme un indigène sur un navire immobile. J'avais cependant conscience d'un fait dont la valeur était absolue: je n'avais pas le droit de me forcer, il était essentiel que ma découverte fût douce, car sans cette douceur mutuelle, il n'y aurait pas de découverte.

Je ne saurais dire l'heure qu'il était. Je venais d'éteindre la bougie sur le rêve que j'avais annoté comme l'inventaire d'un notaire. La porte s'ouvrit. Une lampe à pétrole à la lumière faible projeta une lueur incertaine sur la pièce. Sara la Rouge portait la lampe et la nuit. Elle était vêtue d'une seule pièce de tissu mordoré et vert doré où luisait la lampe et la nuit, et dans lequel tout son corps était drapé. La couleur du tissu et ses éclats seyaient à son teint, ce rouge qu'elle portait dans son nom. Elle posa la lampe sur le sol, elle souleva la moustiquaire, et vint lentement s'asseoir sur mon lit. Je m'adossais au vide dans la pénombre, accoudé des deux coudes sur le lit mon corps faisait un angle droit sur sa couche, mes abdominaux étaient contractés, j'étais nu sous le drap. Elle sembla prendre une vue d'ensemble, puis regarda mon visage et posa son regard dans le mien. Son visage était étrange, c'était bien elle; la noblesse de ses traits, beaux et réguliers; l'éclat rouge de sa peau si sensible et si douce; ses yeux où luisaient des éclats de satin sombre ... Mais il y avait autre chose... Il y avait sur son visage une expression que je n'y avais jamais vue... Un air de petite fille surprise... Un sourire liquide... Que sais-je? Elle me caressa le bras et mon désir fut immédiat. Elle s'en aperçut au soulèvement du drap qui me rendait plus impressionnant que nature.

Elle prit mon sexe en main d'un geste naturel et lisse. Comme le drap couvrait toujours mon corps, j'essayais de m'en débarrasser, j'y parvins, sauf pour mon sexe qui resta prisonnier de sa main et enveloppé du drap comme un objet d'art voilé de blanc dans une belle main de femme. Sa main me flatta de doux mouvements exploratoires, puis elle glissa une caresse sur mes poils pubiens, j'en profitais illico pour envoyer le drap au diable. Ce fut mon tour de la dévoiler. Je voulais le faire pas à pas, comme une promenade dans la forêt sacrée. Au début, je pus contrôler la lenteur de mes gestes et les mouvements capricieux du tissu, mais bientôt le tissu tomba et ne voila plus rien.

J'avais bien deviné son corps le premier jour où je la vis. Elle était comme dans ma perception d'alors. Mais quelle surprise! Mon désir et le sien la rendaient mille fois plus vraie que ma première vision qui n'était que bêtement exacte, car seul le désir peut donner à un corps merveilleux ses mensurations vraies. Et j'ai encore en bouche le goût du premier baiser. Il était effleurement des lèvres. Les siennes étaient merveilleusement dessinées large et ferme, en un dessin ourlé que suivaient avec lenteur mes lèvres, puis la pointe de ma langue. Par gestes lents de la tête, nous nous disions oui, non et oui pour goûter la sensation de nos langues étrangères venues dans la nuit parler la langue courante de l'amour. Cela dura longtemps, mais il n'y avait plus de temps, chaque caresse nous avait fait quitter le monde du temps pour entrer dans celui du désir, qui n'est ni temps ni monde, mais lent cheminement parmi les mystères de la chair. Et le désir, tout doucement nous conduisait au mystère de la vie, caché, bien caché, au cœur du plaisir. Si bien caché, qu'une fois de plus, comme tant d'amants heureux avant nous, notre plaisir, merveilleux, fulgurant, féroce, en un éclair long refermera la porte d'accès au mystère. Pourtant, il en restera quelque chose. Au seuil du mystère, là, devant la porte ouverte, ensemble, nous aurons jeté un regard, un clignement des yeux sur cet au-delà où l'amour peut conduire, et l'immensité nous aura dit ce qu'elle est: " Joie, joie, pleurs de joie ". Alors, bouleversés, dès le retour, les amants heureux se regarderont, et ils éclateront de rire, comme pour se dire: " Joie, joie, pleurs de joie ".

Tournesol Picarève était très éveillé au monde en cette nuit magnifique où, pas à pas, son éveil suivait celui de Sara la Rouge, qui éveillait le sien. Par une série de réflexes, que, peut-être, Messieurs Pavlov et Levinas se risqueraient à expliquer, la couleur sombre et rouge de la peau de Sara la Rouge, sa douceur splendide dehors comme dedans, stimulait puissamment le désir de l'homme. Peut-être y avait-il là, aussi, un effet secondaire du trop bref rapport dénoué avec la belle et troublante reine de Bagataï! Mais ces petits aspects du monde, aussi simples ou compliqués soient-ils, n'avaient aucune importance pour ces amants actifs qui n'en finissaient pas de se

découvrir, de se prendre et de se surprendre dans le silence, dans la nuit, dans le bruit fracassant du lit et des cris; et dans la joie. On ne sait si l'immortel Jean-François Marmontel, décédé, hélas, avait fait un compte, lui, qui, selon Stendhal, envieux, "allait à dix sans se fatiguer"; mais Sara la Rouge avait fait le sien, elle était allée à six, en se fatiguant pourtant, car depuis un instant les amants s'étaient endormis. Les fesses merveilleuses de Sara la Rouge, dans une caresse immobile, couvraient ventre et bas-ventre de Tournesol Picarêve qui, lui, tenait en sa main endormie un sein petit de la femme merveilleuse qu'il aimait.

Au matin, ils étaient encore éblouis par la nuit. Ils se tournèrent l'un vers l'autre. Dans la nuit, les corps s'étaient moulés l'un dans l'autre, comme pour conserver dans l'inconscient du sommeil la bouleversante sympathie organique dont l'amour était à la fois cause et effet; il fallut quitter cette adhérence charnelle, la quitter sans regret, car, à la longue, elle eût changé l'amour en une entrave. La douce adhésion des corps se serait métamorphosée en excès de chaleur, en sueur, puis en gêne. C'est que l'amour est un culte que deux corps en harmonie se rendent l'un à l'autre. Et que toute cérémonie religieuse comporte une phase de préparation au sacré, une phase de pénétration dans le sacré qui accueille ses adorateurs, une phase de retour au monde profane. Il y a dans l'amour physique comme un biais naturel vers le religieux, un autre biais est celui de la perversion, qui commence avec la gaudriole: simple et légitime timidité vis-à-vis du mystère. Ils n'étaient pas timides, ils étaient en amour, comme on le dit au Québec, en forêt, dans la belle province du souvenir. Il regardait ses yeux et son corps, émerveillé par la couleur de sa peau dont il connaissait l'incomparable douceur. Ce passé si proche se mêla au présent, et, comme une vague irrésistible, le désir revint vers eux, il la caressa sur tout son corps qu'elle lui offrit en tous sens en tous mouvements, il la sentit devenir humide, comme son regard, comme sa bouche entrouverte où sa langue rose humectait ses lèvres et les miennes. Il l'embrassait avec délices. Puis, il se mit à embrasser les pointes de ses seins avec tendresse, puis, avec fureur, lorsqu'il sentit que ces baisers pointus faisaient alliance avec les mouvements de son sexe dans le sien, ou, alternativement, avec ceux de son gland titillant son clitoris. Elle eut un orgasme brutal, presque douloureux, qui l'arracha à ses bras, à sa bouche, la fit glisser de l'autre côté du lit, en position fœtale, agitée par des tremblements qui tout entière la refermaient sur son plaisir. Il était exclu de sa fête, mais il était, comme elle, bouleversé par ce pouvoir étrange qu'elle avait bien voulu lui donner sur son corps.

- Eeeeh ! Mon amour, tu m'as marqué un sacré but!

C'était la première fois de sa vie qu'il voyait associés le football et l'amour; il est vrai que depuis quelques jours, tous les transistors du pays diffusaient les vivats de la Coupe d'Afrique de football; néanmoins, le ballon rond, pour lui, c'était une première leçon. Il était un peu fatigué pour, de suite, reprendre la partie, et puis... Quand on a gagné, on a gagné! Ce n'est pas ainsi qu'elle l'entendait, car elle avait décidé d'inventer les règles au fil du jeu. Elle voulait marquer *son* but. Elle lui fit des baisers mouillés glissants sur le ventre, puis, avec délicatesse, elle goba en l'aspirant son pénis enchanté dans sa bouche magnifique. Au passage, il la traita de cannibale. Elle éclata de rire – nouveau glissement hors du champ du désir -, un beau rire de gorge, sonore, aussi profond que la suite de sa caresse l'allait montrer. Elle marqua *son* but. Son plaisir fut comme le sien, violent, brutal, bestial, mais fort apaisant. Ce ne fut pas la fin de la partie, au contraire. Car comme Tournesol et Sara avaient cédé à toutes les exigences, c'est-à-dire à toutes les tyrannies, de leurs corps amoureux, voici que les corps apaisés n'imposaient plus la censure de leurs désirs à la liberté de leur rencontre. C'était comme si, enfin, ils allaient pouvoir commencer à s'aimer comme eux seul savaient, et sauraient, de toute l'éternité le faire. Car si l'on voit à Pompéi des peintures murales de lupanar qui ont immortalisé une belle fellatio stoïquement reçue par un sénateur en toge, comme on vient de le montrer, il y en eut, il y en a, et il y en aura bien d'autres, avant, pendant et après. Il ne faut donc donner à ces choses que l'importance qui est la leur. A les trop cacher elles deviennent tyranniques, ou vicieuses ; à les trop exposer on les rend ridicules, ou odieuses. Comme tout ce qui vient des mystères de la forêt sacrée, il faut simplement les vivre et en jouir dans la joie, car nous sommes plus faits pour la joie que pour le plaisir. Un plaisir qui ne mène pas à la joie est comme un poisson mal cuit: il est mort en vain.

Chapitre VII ⁷

Tournesol n'avait pas totalement oublié les conseils de son maître, Séko Baté Gléani: il observait tout ce qu'il voyait; il faisait ses courses à pied dans la forêt où il essayait, une fois encore, de sentir son propre poids magnifié par la présence de la *mère nourricière*; il essayait aussi de rêver. Mais, d'abord, il ne voyait guère plus loin que le bout de son pénis au bout duquel, et autour duquel, il y avait Sara la Rouge; ensuite, il ne se passait plus rien dans la forêt sacrée; et pire encore, il ne rêvait plus, et cela créait en lui une étrange nostalgie. Tout se passait comme si rien ne fût resté, hormis l'amour qui avait tout envahi, et fait le vide autour de lui. Il ne vivait plus que par, et dans le corps de Sara la Rouge. Leur joie amoureuse trouvait dans l'érotisme une lingua franca dont ils s'enseignaient les nuances. Les progrès étaient constants. Oui! L'amour avait pris toute la place, et ses excès étaient bons, car par-delà le plaisir, il créait entre leurs deux corps une sympathie puissante, régénératrice, une magie où les corps jouaient pleinement et joyeusement le rôle qui est le leur.

Si Sara la Rouge avait été une jolie femme ordinaire, il n'y aurait eu là qu'une histoire charmante, avec quelques condiments, et notamment, de cet érotisme couillard qui cherche un surcroît d'épice en jouant du blanc et du noir. Mais Sara la Rouge n'était pas une femme comme les autres. Alors, il n'y avait pas ici *que* la magie ordinaire, peu banale pourtant, de l'amour universel, tel qu'il essaye de se pratiquer un peu partout, et y réussit parfois. Car Sara la Rouge n'était pas une femme ordinaire.

Un jour, en début d'après-midi, il dit à Sara la Rouge qu' il aimait sa façon si libre de lui faire l'amour et de recevoir le sien.

- Moi aussi, ton amour me plait. D'ailleurs, tu le sais bien! À chaque fois, tu me fais *verser*; maintenant, je ne compte même plus.

- Tu dis *verser* ?

- Toi pas ?

- Moi, je le fais, mais je ne le dis pas.

- Comment tu le fais, ça je le sais, mais comment le dis-tu ?

- Je dis, jouir, ou encore éjaculer pour l'homme, ou avoir un orgasme...
- Jouir, c'est intéressant, ça remplit la bouche... mais les deux autres... éjaculer, ce n'est pas un joli mot; orgasme, ça fait savant mais ce n'est pas réjouissant, verser c'est mieux !
- On dit verser pour les femmes aussi ?
- Mais enfin, tu sens bien que je verse quand je verse ! Pour ça, les femmes et les hommes, c'est le même, *c'est poisson et poisson*.

Restait à savoir si c'était égal ou non, je pensais que contre l'esprit grec, Sara la Rouge, l'Africaine, avait raison. Les Grecs, peu savants de ces choses malgré une réputation usurpée, contaient l'histoire de Tirésias, qui, voyant deux serpents s'accoupler, fut changé en femme, puis, bien plus tard, ayant revu ses serpents, ou d'autres, retrouva sa forme d'homme et put dire, d'expérience, que si le plaisir était divisé en dix part, la femme en aurait neuf, l'homme une seule. La seule chose que cela prouve, c'est que les hommes grecs avaient une idée bien faible du plaisir de l'homme. De là à jouer aux dames en se trompant d'orifice, et d'entrer là où les matières mortes sortent, il y avait un faux-pas qu'ils ont gaiement franchi. Cette idée de découper le plaisir en jeu à somme nulle, comme un gâteau d'anniversaire, en dit long sur les limites de l'esprit grec. Nous n'avons pas fait beaucoup de progrès depuis, d'où un certain regain de mœurs grecques. La conversation avait dérivé sur les pouvoirs de l'amour.

- Le pouvoir de l'amour, c'est surtout le pouvoir du plaisir.
- Comment peux-tu dire, toi qui agis juste, une parole aussi fausse! Cela n'est pas vrai, amour et plaisir ce n'est pas le même! Moi, je t'ai aimé, d'abord; et le plaisir est venu, après. Je n'ai connu que deux hommes dans ma vie, mon mari et toi! Mon mari, je l'aimais! Et avec lui, j'avais du plaisir. Pourtant, ce n'était pas la même chose qu'avec toi, parce que toi, tu es accepté et voulu par des choses qui nous dépassent. Mon mari, ça allait, enfin, il était accepté à cause de moi, et aussi à cause de mon père, c'est mon père qui avait choisi mon mari, mais c'est moi qui avais accepté mon mari. Et moi, tu l'as peut-être déjà compris, je ne suis pas une personne comme les autres.
- Je le sais, je le sens, mais je ne le comprends pas.

- Moi non plus! C'est mon père qui me l'a dit; quand j'étais toute petite, déjà, mon père savait!

- Que savait-il?

- Mon père avait le pouvoir de donner des pouvoirs. Chez nous, on appelle ça un marabout. Mon père était un grand marabout. Peut-être le plus grand de son temps! Même des présidents venaient le voir! Tiens, le président Tolbert du Liberia, lors de sa dernière élection, il est venu voir mon père, mon père lui a dit qu'il pouvait le faire réélire, comme avant, mais qu'il ferait mieux d'y renoncer, car cela finirait très mal. Mon père le lui a dit, mais Tolbert était drogué par le pouvoir, il ne pouvait plus vivre sans, alors il a dit à mon père qu'il acceptait que cela finisse mal pourvu que, lui, il finisse avec le pouvoir, alors mon père lui a donné le pouvoir, et aujourd'hui le Liberia est détruit. Je le sais, j'étais là, cachée dans la maison de mon père quand ils ont parlé. Quand j'étais petite, je me cachais toujours dans la maison de mon père. Je crois que mon père le savait, car quand il voulait vraiment que je ne sois pas là, il me sortait de mes cachettes. Je le sais, car j'étais là lors de la destruction du Liberia, et j'ai failli en mourir!

- Mais c'est très grave! Comment ton père a-t-il pu faire une chose pareille?

- Tu ne vois le monde que comme le voient les Blancs! Mais le monde est bien plus grand! Car le seul vrai pouvoir est en Dieu! Les pouvoirs, c'est ce que Dieu nous donne, et notre devoir, c'est de ne jamais les négliger; ce que Dieu nous donne, c'est comme une balle qu'il nous lance, elle rebondit un peu partout, tu n'as pas le droit de la laisser perdre, tu dois la prendre au vol, si tu le peux; tu dois la trouver, et tu dois la lui relancer! Et ainsi, Dieu et toi, vous jouez à la balle ensemble. Le reste, ce n'est pas très important, ce sont les alliés que Dieu te donne, les règles du jeu de balle pour que le jeu t'intéresse, pour que tu y mettes ta force, ton intelligence, ton cœur, enfin, tout ce que tu es! Mon père, il avait le pouvoir de donner des pouvoirs; c'était sa loi à lui! Il faut être Blanc, ou fou, pour demander à Dieu pourquoi il fait ce qu'il fait! Il n'y a qu'Abraham qui a fait cela, il a bien négocié avec Dieu, il était un bon diplomate! Mais il ne savait pas organiser les choses sur la terre, il n'a pas pu éviter la destruction des deux villes que Dieu voulait détruire, et que seul Abraham aurait pu protéger, s'il avait été plus actif, et mieux organisé. Mon père, il avait le pouvoir de donner des pouvoirs, c'était sa loi! Comme celle du manguier qui donne des mangues; celle du figuier qui donne des figues; et n'oublie pas que ton Jésus-Christ a maudit un figuier stérile!

- Tu n'as plus ton mari?

- Les sorciers me l'ont tué. Mon mari n'était pas un sorcier, mais il avait un pouvoir, celui d'être respecté par les gens. Quand il parlait, on l'écoutait, et en plus, il était honnête et bon. Il a dû offenser un sorcier, ou provoquer la jalousie de quelqu'un de sa famille qui était sorcier. Mon mari était un Raranké. Ceux-là! ils sont tous sorciers – sauf mon mari qui, pour son malheur et le mien, ne l'était pas. Si tu vas dans leur pays, tu verras, ils sont tous pauvres, aucun ne s'élève au-dessus des autres, car s'il y en a un qui réussit mieux que les autres, ils se mettent d'accord avec un sorcier, et ils le tuent.

- Mais pourquoi?

- Pourquoi? Mais tu es naïf comme un nouveau né! – c'est comme cela que je t'aime, c'est grâce à ta naïveté que tu me baises bien, chéri – [elle avait amoureusement pris le sexe de l'homme entre ses deux mains et le malaxait sans pudeur, mais en douceur, puis, elle lui donna un long baiser]. Pourquoi! Mais parce qu'ils sont aussi jaloux que moi! Mais, moi, dans ma jalousie, je ne tue personne, car je respecte Dieu, je souffre toute seule et je ne tue personne. Pour mon mari, je savais qu'ils allaient essayer de le tuer, je lui ai dit de partir. Je lui ai dit que je le rejoindrais n'importe où il irait. Et lui, il me disait toujours qu'il partirait bientôt, bientôt, c'était toujours bientôt. Et moi, j'insistais, j'insistais, et lui, bientôt, bientôt. Trop tard! J'ai su que c'était trop tard quand j'ai vu un petit bouton dans son dos. Un petit bouton de rien du tout qui avait une toute petite tête noire, et qui ne guérissait pas. C'est par là qu'ils ont fait entrer la mort dans le corps de mon mari.

- Mais, si tu savais, tu ne pouvais rien faire?

- Je ne suis pas le prophète Mohammed! Je ne sais pas tout. J'ai fait ce que j'ai pu pour sauver mon mari, je lui ai dit, dit, et redit de partir quand il en était encore temps! Le plus triste, c'est que ce n'était pas la première fois que je lui aurais sauvé la vie, car jusqu'à ce jour-là, il m'avait toujours écouté. Mais, là, il a trop tardé, et les sorciers l'ont tué! Et puis, à force de me dire "bientôt", il m'a rendu confuse, je croyais qu'il allait partir d'un jour à l'autre, et je me suis habituée, j'ai un peu perdu mon pouvoir! Je te dis cela, chéri, pour que si un jour, je te dis de ne pas aller quelque part, de ne pas faire quelque chose; ou, même, de partir loin: Il faudra me croire! Je ne veux pas, une fois encore, perdre par la mort celui que j'aime. La mort, elle est méchante.

Elle s'était faite toute petite, elle s'était blottie dans les bras de Tournesol Picarêve.

Elle voulait aller au bout de son histoire, elle reprit:

- J'ai fait tout ce que j'ai pu pour sauver mon mari! Tu peux me croire. Je connais beaucoup de monde, j'ai les moyens de connaître tout le monde, c'est mon père qui m'a donné ce pouvoir-là ! Mais, lui aussi, mon père, il est mort. Tu vois, je te le dis! La mort, elle est méchante! Elle me prend tout ce que j'aime! J'ai emmené mon mari chez nous, chez un homme très savant, dans le pays des Malinké. Mais il n'a rien pu faire, c'était trop tard. Il m'a dit de rentrer chez moi avec mon mari, et qu'il serait sauvé, si Dieu le veut. Alors j'ai compris que c'était fini. Car cet homme de chez nous, il ne ment jamais, il fait, ou il ne fait pas. Et, s'il ne fait pas, il te confie à Dieu. J'ai compris que tout était fini, mais je ne l'ai pas cru. J'ai prié, j'ai prié tant et tant, et quand mon mari est mort, j'ai cru que j'allais devenir folle, que j'allais mourir aussi, enfin n'importe quoi pour ne pas être seule au monde. Nous ne pouvons pas comprendre Dieu, car mon mari est mort mais Dieu m'a permis de te rencontrer, et de te faire venir ici, d'abord pour que tu puisses faire tes petits trucs avec cette pute de reine de Bagataï! Mais maintenant tu es avec moi, et seulement à moi! Et c'est bon!

- Tu me fais rire! C'est bon de t'aimer! Parle-moi de tes pouvoirs...

- Les pouvoirs, c'est très sérieux. Si tu en parles, tu risques de les perdre. Il faut savoir garder tes secrets.

- Même avec ceux que tu aimes et qui t'aiment?

- Parfaitement! Je n'ai jamais dit à mon mari qui j'étais. Parfois, il s'apercevait que j'étais particulière, mais il n'avait pas le temps de chercher trop loin, il était occupé par ses propres affaires, il était antiquaire, comme moi! Et puis, il était un Africain et j'étais sa femme, il croyait qu'il pouvait me connaître facilement. Les hommes, ils sont souvent comme ça, ils ne voient pas ce qui est à côté d'eux. À toi, je te parle un peu plus... La vérité, c'est que, dans mon corps, je t'aime plus que mon mari, je peux te dire la vérité puisque tu es pour moi un cadeau de Dieu. Et ce que Dieu veut, c'est que je t'apprenne la grandeur du monde. La grandeur du monde, tu ne peux y entrer que si tu as des pouvoirs, car ceux qui sont sans pouvoirs, ceux dont le ventre est vide, ils ne peuvent rien savoir de la grandeur du monde, ils sont comme leur ventre, vides! Et ils voient tout comme ils sont eux-mêmes, vides!

Tournesol Picarêve essayait de fixer dans sa mémoire la saveur étrange de l'enseignement qui lui était donné par cette femme qui l'aimait comme, peut-être, il

n'avait jamais été aimé. Il sentait tant la force de cet amour, qu'il en vint à se demander si, lui, il l'aimait, elle, autant qu'elle l'aimait, lui.

- Tu te demandes lequel de nous deux aime le plus!

- Comment sais-tu cela?

- Tu vois mon chéri, j'ai le pouvoir de connaître les gens, ce qu'ils pensent, et tout! Je vais, moi, te répondre: c'est moi qui aime le plus, Dieu l'a voulu ainsi, pour que je sois obligée de te parler des secrets. Mais je ne suis pas trop triste, car je sais que tu m'aimes, toi aussi. Mais le signe plus est de mon côté, pas du tien!

- Vraiment? Tu sais ce que pensent les gens?

- Oui! Vraiment! Mais pas tout à fait comme tu le crois, parfois je sais et c'est très clair; parfois je sens que ça ne va pas, par exemple, je sens si la personne est sincère ou pas; parfois on peut me tromper, mais c'est très rare, seulement si *cela* qui me suit veut que je me trompe, mais autrement, j'ai ce pouvoir de savoir ce que pensent les gens, mais je ne le leur dis jamais, sinon je ne pourrais plus vivre avec les gens.

- *Cela qui te suit*, de quoi parles-tu?

- Chez nous, *suivre* quelqu'un c'est l'aimer, *cela* te suit déjà, mais tu ne le sais pas. Parlons plutôt des pouvoirs, en général. Certains n'en ont qu'un seul, d'autres en ont plusieurs, et certains n'en ont aucun, leur ventre est vide! À chacun ses pouvoirs, un des miens c'est de connaître tout le monde, c'est mon père qui m'a donné ce pouvoir-là; et toi, un de tes pouvoirs c'est d'être aimé des femmes! Partout où tu vas, une femme veut te suivre. C'est à cause de cela que je suis jalouse! Mais toi, tu es naïf et tu crois que le pouvoir c'est le plaisir. Le plaisir, il n'est que le résultat de ton pouvoir, et encore, c'est le moins important des résultats de ton pouvoir sur les femmes, car ce résultat, tu le partages avec la femme.

- Et c'est très bien ainsi!

- *Je n'en disconviens pas!* Mais ce n'est pas une raison pour confondre pouvoir et plaisir. Il y a beaucoup de pouvoirs, des grands, des petits, tu en as beaucoup, et moi aussi, mais moi, je sais!

- Alors, si tu le sais dis-moi quels sont mes autres pouvoirs!

- Eh! Le naïf, c'est toi! Ce n'est pas moi! On ne peut pas parler des pouvoirs des autres, car il faut respecter les secrets des autres. Et puis, si tu parles trop de tes pouvoirs, on risque de te les voler. Chéri! Tu as de la chance que je t'aime tant dans mon cœur, dans ma bouche, dans mon sexe, et sur ma peau, partout! Sinon, je mettrais tous tes pouvoirs en petits morceaux, et je te les volerais tous, oui! Tous! Comme une poule qui picore le riz pas décortiqué. Mais je ne suis pas une chasseuse de pouvoirs, je suis une femme qui t'aime et qui craint Dieu!

- Mais, les pouvoirs, qu'est-ce que c'est?

- C'est un secret que Dieu a donné à certaines personnes. Il n'y a pas de limites aux pouvoirs, car il n'y a pas de limites à ce que Dieu peut vouloir. Lorsque Dieu a fait le don, alors tu peux faire ce que les autres personnes ne peuvent pas faire. Toi! Connais-tu tes pouvoirs?

- Non. Comme je te l'ai dit... peut-être... finalement... non!

- Si tu ne connais pas tes pouvoirs, c'est dommage ou c'est dangereux. Un pouvoir que tu ne connais pas, soit il disparaît, soit il prend le pouvoir sur toi, et il domine ta vie. S'il domine ta vie, c'est terrible, car tu n'es plus rien sans lui, tu deviens l'esclave de ton pouvoir.

- ... ?

- Mais oui! C'est comme ça! C'est la loi des pouvoirs: tu les domines ou ils te dominent, ou disparaissent. Regarde! Toi et les femmes, par exemple. Si tu ne connais pas ton pouvoir, tu vas faire comme certains hommes de chez nous dont on dit: "Si tu mets un pagne à un arbre, il va essayer de le baiser". Tu comprends?

- Un petit peu...

- Regarde les acteurs et les actrices de chez vous les Blancs, tous ont le pouvoir que tu as. Ils en ont fait un métier.

- Bon! Et après!

- Ta naïveté me plaît, elle est comme ton sexe. Mais parfois, elle m'exaspère! Tu ne comprends pas?

- ... non...

- Il y a aussi les demoiselles-mannequins, elles ont aussi le même pouvoir que toi, celles qui réussissent bien... Tu ne comprends toujours pas ?

-... non!

Tournesol Picarêve avait pris un air buté, un peu forcé, comme, en quelque sorte, pour jouer la comédie de sa propre naïveté. Sara la Rouge le comprit, elle s'en amusa, et commença les caresses... d'abord des agaceries sur tout le corps... puis des baisers insistants sur les bouts des seins de l'homme qui commença une érection un peu laborieuse... qu'elle eut tôt fait de raffermir.

Après le plaisir, elle murmura à son oreille: "Tu as compris, chéri?".

Il dut confesser qu'il ne comprenait toujours pas ce qu'elle avait voulu dire.

- Tu as le pouvoir de l'intelligence, cela, comme tous les blancs qui sont comme toi, tu ne le sais que trop, mais si tu t'enfermes dans ton pouvoir, tu te perds, car ce n'est plus toi qui le contrôle, c'est lui qui te dévore... Alors, moi, je te fais l'amour et tu oublies ton pouvoir. Comme tu oublies ton pouvoir, il n'obsède plus ta vie, et tu peux t'en servir sans qu'il brûle ta vie.

Alors, soudain, Tournesol Picarêve comprit. Il se souvint de son amour éphémère pour la belle Sandra Paffer dont la beauté semblait étouffer la vie; qui vivait dans un miroir; sur une balance; dans un régime perpétuel, dont le seul but était de préserver les apparences; et qui même dans l'amour semblait soigner sa ligne, l'éclat de son teint, et la souplesse de ses reins. Il avait tenu trois longues semaines, puis il était parti, étonné de pouvoir abandonner avec tant de facilité une beauté aussi rare et aussi parfaite. Selon la pensée de Sara la Rouge, Sandra Paffer n'avait qu'un seul pouvoir: le pouvoir de séduction, mais elle l'avait totalement; mais elle était totalement dominée par son pouvoir. Il eut l'intuition horrible d'un suicide, celui de Sandra Paffer ayant perdu son pouvoir.

- Que se passe-t-il chez les gens qui perdent leur pouvoir?

- S'ils n'ont que celui-là, le pouvoir prend leur vie quand il s'en va.
 - Que veux-tu dire par "prend leur vie".
 - leur vie s'arrête, même s'ils continuent à vivre quelque temps après que le pouvoir a été repris.
 - Repris par qui?
 - C'est Dieu qui donne, c'est Dieu qui prend.
 - Mais une femme perd son pouvoir de séduction avec le temps, que vient faire Dieu là-dedans?
 - Rien, c'est ainsi. Eh! Toi! tu crois que les hommes vieux deviennent plus beaux! Le pouvoir de séduction, ce n'est pas seulement celui de la beauté qui passe. La vie est immense, dans un seul pouvoir il y a déjà toute l'immensité du monde! Un pouvoir, ce n'est pas une chose immobile, c'est une chose qui en appelle une autre, puis une autre ... À partir d'un seul pouvoir, si tu sais bien t'en servir, tu peux construire tout un monde, mais il ne faut jamais t'arrêter, un pouvoir c'est un cheval magique ... La salope à laquelle tu penses, elle se perdra, je le souhaite! (et que Dieu me pardonne), elle se perdra, car elle s'est arrêtée à la beauté de son cul!
- C'était peut-être vrai, mais la formulation était abrupte. Tournesol Picarêve sentit monter la jalousie de Sara la Rouge, il voulut dissiper l'explosion en renouant le dialogue:
- Si je comprends bien (l'expression la fit sourire), ce que tu me dis est valable pour celles et pour ceux qui n'ont qu'un seul pouvoir, mais cela s'applique-t-il lorsqu'il y a plusieurs pouvoirs?
 - Je le disais tout à l'heure: un seul pouvoir est dangereux car si tu le perds, tu as tout perdu; et s'il te domine, il te domine totalement. D'un autre côté, un seul pouvoir, si tu le domines bien, comme un cavalier sur son cheval, c'est intéressant, car il peut te conduire à l'immensité du monde.
 - " L'immensité du monde ", qu'est ce que c'est ? C'est le but ?

- " Le but ", c'est un mot. Il n'y a pas de but-mot ...

Tournesol Picarêve voulut faire l'intellectuel, celui qui comprend, alors il dit:

- Je comprends! Il n'y a pas de but! Car l'immensité du monde est infinie, on ne peut pas atteindre l'infini.

- Mais qu'est ce que tu racontes, tu joues l'intelligent? Tes mots, je ne les comprends pas tous, moi, ma vraie langue c'est le Malinké, pas le Français. " Infinie ", cela veut dire: " qui ne s'arrête jamais ?

- e,e,e,e (prononcé bouche fermée, cela veut dire un oui non compromettant).

- Mais ce n'est pas possible, tu dis des bêtises, des mots bêtises, si tu dis cela, notre magie à nous les Africains n'est pas possible, car si tu dis cela, il n'y a pas de vérité, car il n'y a pas de limites ! Et ce que tu dis, et ce que tu fais ne va nulle part car il n'y a rien pour l'arrêter, ton " infini " il fait que plus rien n'est possible. Essaie donc de jouer à la balle avec Dieu dans ton "infini"; ta balle, gros bêta, elle ne te reviendra pas, tu ne la retrouveras jamais! Quelle sottise ! Mais nous, les magiciens, nous savons qu'il y a des choses vraies, et nous les utilisons: les pouvoirs, par exemple! L'immensité du monde, cela signifie que c'est très grand, très beau, très étrange, car nous ne pouvons pas comprendre, car cela change tout le temps; mais il y a des limites, c'est grâce à elles que nous pouvons exister, et agir, et qu'il se passe quelque chose quand nous agissons. La limite, seul Dieu la connaît.

- Il n'y a donc pas de but ?

- C'est mieux ! Oui, il n'y a pas de but, sinon que toute ta vie soit intéressante. Si tu as des pouvoirs, et même un seul, il ne faut pas le laisser perdre. Il te faut monter dessus, comme sur un cheval, et partir au galop dans l'immensité du monde, alors Dieu t'envoie des aides.

"Partir au galop dans l'immensité du monde", la formule était surprenante. Toutefois, un des thèmes récurrent de la statuaire des Dogon est celle du cavalier au galop. Dogon, Malinké et Loma sont des peuples de même origine. Elle utilisait des expressions directement issues de son monde originel, elle les traduisait de façon littérale.

- Chez toi, on monte à cheval ?

- Oui, pour faire la guerre et pour faire le sorcier. Que crois-tu! Je ne suis pas une paysanne qui passe sa vie à cultiver le même riz sur le même champ. Je suis une noble (elle prononçait " neuble "), normalement, dans la rue, une servante devrait porter mon parasol et, en plus, je devrais monter une mule blanche. Mais ça ! C'était dans l'ancien temps ... c'est mieux maintenant, je suis plus libre. Dans l'ancien temps, j'aurais dû me cacher pour t'aimer ... Peut-être même que je n'aurais pas pu t'aimer! L'ancien temps, c'était bien pour les neubles, mais pas pour les autres ... Et même pour les nobles, c'était difficile, il y avait tant de choses que tu n'avais pas le droit de faire.

- Quoi ?

- Des choses, beaucoup de choses: tu ne pouvais pas te marier comme tu le voulais; tes amis, c'étaient toujours les mêmes; tu ne mangeais pas ce que tu voulais; tu ne te promenais pas où tu le voulais ... tant et tant de choses.

- Et l'immensité du monde, c'est quoi ?

- Alors là, tu exagères ! Ta question a autant d'intérêt que si tu jouais tout seul avec ton sexe. C'est comme si l'amour que nous faisons ne servait à rien!

- Allez ! Excuse-moi, j'ai dit une bêtise.

- Alors, " donne- moi un baiser, et je t'en rendrais cent plus chauds que braises ".

Après l'amour, ils se sont endormis dans la nuit calme. C'est alors *qu'elle* est revenue. Elle est entrée dans un rêve, comme l'avait prédit Séko Baté Gléani. Elle a demandé à Tournesol Picarêve de choisir:

C'est un temps gris et froid, d'un gris blanc, comme la neige qui tombe et refroidit un brouillard de fin d'hiver. Le brouillard est épais, cela le rend gris sur le blanc de la neige. Il y a beaucoup de neige. Picarêve est en pleine solitude, celle du skieur qui remonte une pente sur un tire-fesses, un jour de fin d'hiver très enneigé, dans le brouillard et dans le froid. Il est suspendu à la perche du tire-fesses dont il ne peut voir le câble porteur perdu dans le brouillard. Il flotte dans l'espace et hors du temps, la perche entre les jambes, comme un pénis excessif. Picarêve ne voit pas au-

delà du bout de ses spatules qui le mènent au sommet d'une montagne où se pratique le ski alpin. À l'arrivée du tire-fesses, il faut négocier un passage difficile sur de la glace vive. Picarêve est un skieur habile, afin de ne pas être entraîné par la glace et par la pente, il enchaîne des virages secs et précis. Ses changements de carres rayent la glace en soulevant de petits tourbillons de givre blanc. Ce passage difficile le conduit dans une caverne de roc et de glace. Bien qu'il soit alors sous terre, il remarque que la caverne a la même luminosité blanche et grise que celle qui éclaire le monde extérieur. Une femme vient l'accueillir, elle est comme le temps, comme la neige, comme le givre et le brouillard. Ses vêtements semblent tissés de fils de glace qui reflètent la lumière blanche et grise, avec, parfois, des éclats d'arc-en-ciel. Il remarque avec surprise que, pendus au plafond de la caverne de roc et de glace, sont des cuissots de gros gibier: sanglier, cerf, chevreuil; et des volailles grasses à la chaire blanche. La femme est âgée, ses cheveux sont longs et blancs, et gris comme le temps sur la montagne blanche. La femme accueille Tournesol avec une chaleur digne qui, à la fois, fait contraste avec l'aspect froid des éléments, et pourtant s'harmonise avec eux. Soudain, à deux pas de ses pieds, il voit un trou noir, qui fait un cercle presque parfait sur le sol blanc. Il ressemble à un ostensorio hussite dont le soleil rayonnant serait peint en noir. Il semble d'une profondeur infinie. Il lève la tête pour voir si le même trou apparaît au plafond de la caverne. Mais, au même moment, exactement, la femme lui dit: " Attention !" et elle montre de sa main gauche le trou profond qui est aux pieds de Picarêve. Il pense in petto, " Pas si bête, je l'avais déjà remarqué ". La femme propose alors de vendre à Picarêve quelque cuissot de viande faisandée qui pend au plafond de la caverne. Il a une moue de dégoût, car il vient de s'apercevoir que l'odeur des viandes faisandées est très forte. Cela ne semble pas incommoder la femme le moins du monde; elle n'insiste plus sur les viandes faisandées, elle propose un pâté d'oie, des rillettes, dont elle vante l'excellence. Il refuse poliment, car il n'a pas envie de manger des rillettes d'oie à cette heure. Elle insiste; mais avec la même politesse, il maintient son refus: il ne veut pas manger des rillettes. À bout d'arguments, elle en dépose le contenu de la pointe d'un couteau sur la face extérieure de la main droite de Tournesol qui, par politesse, sent l'odeur du pâté. Ce sont d'excellentes rillettes, elles viennent probablement d'un petit producteur de Gascogne, car elles fleurent la noisette, avec comme une pointe de truffe, ou d'Armagnac. Les sphères des grains de poivre noir se détachent de la masse filandreuse et blanche de ce beau pâté qui semble tout frais. Il est sur le point d'en goûter lorsqu'il se souvient qu'il n'a pas faim du tout. Il répète son refus.

Il le répétait encore alors qu'il s'éveillait. Il sut immédiatement que la vieille femme

des neiges était celle que Seko Baté avait appelée "la Mère nourricière". Pour le reste, il n'avait aucune idée du sens de son rêve. Il essaya Freud, mais ne réussit qu'à s'empêtrer dans les rillettes.

Au matin, tôt, il partit faire une longue course à pied dans la forêt. Au retour, il rendit visite à Sara la Rouge dans sa boutique et lui dit que, très tôt, le lendemain matin, il irait à Endoukou pour y voir Séko Baté Gléani. Elle voulut lui faire jurer qu'il reviendrait avant la nuit, car il ne devait pas passer la nuit dans le village du vieux maître. Il lui demanda pourquoi elle ne voulait pas qu'il passât la nuit dans le village de la forêt. Elle refusa de répondre. Il insista. Au bout de son obstination, elle concéda:

- Tu ne connais pas les sorciers, et tu ne connais pas tout ce qui vit dans la forêt. Tu en sais déjà trop, et tu n'en sais pas assez! ... Je t'ai parlé hier au soir!

Il promet.

Chapitre VIII ⁸

Mon second départ ressembla presque au premier. Certes, Sara la Rouge fut plus douce, et l'amour nous occupa à la tombée du jour, mais le sommeil fut aussi serein que lors de la nuit qui avait précédé mon premier voyage à Endoukou. Tôt le matin, alors que le jour n'était pas encore levé, elle me porta ce petit-déjeuner de gruau de riz rose dont j'aimais le goût et le parfum subtil. J'avais deux autres raisons d'aimer ce riz rose qui poussait dans les bas-fonds irrigués de la forêt sacrée: il était un merveilleux aliment pour le corps qui, satisfait, pouvait tenir l'effort de toute une journée sans, trop, ressentir une faim nouvelle. Mais il y avait aussi ce que j'appelais "ma prime", une belle ration d'huile rouge, une des meilleures de la région, qu'elle faisait venir d'un village lointain à l'est de la forêt, chez les Gerzé, près de la ville de Nzérékoré. C'était une huile dense, d'un rouge éclatant, qui, en glissant sur le riz chaud y traçait de brillants motifs d'un rouge orangé. Son goût était inimitable, entre amertume, miel, et noisette, comme les baisers de ma bien-aimée.

Je ne saurais dire si cela était vrai... il m'avait semblé que si Sara la Rouge ne comptait plus à combien, la nuit, elle était allée; au matin, je croyais pouvoir prendre la mesure de son contentement à la quantité d'huile rouge qu'elle me versait. Ce n'était, peut-être, qu'un fantasme, mais beau, rouge, luisant, glissant. Ce matin-là, elle n'avait pas lésiné sur cette huile rouge que donnent les fruits rouges du palmier à huile. J'avais remarqué que sa consommation régulière avait tendance à assombrir ma peau, à lui donner des éclats orange, comme une prise abondante de carotène pour un bronzage artificiel. Je le voyais aux paumes de mes mains, moins exposées aux rayons du soleil que leur face extérieure, et sur lesquelles mes regards tombaient de façon régulière et banale, en raison de cette particularité de l'anatomie humaine qui associe la main et l'œil; d'ailleurs, les gens de la forêt disaient que l'huile rouge était bonne pour la peau et pour les yeux. Les spécialistes disaient que c'était en raison de son incomparable richesse en vitamines A et E.

J'étais parti heureux de la nuit passée et du jour présent, non comme un mâle un peu crétin qui mesure ses érections, mais comme un homme heureux de savoir rendre heureuse la femme qu'il aime. Et puis, il y avait la joie de l'aventure. En ce lieu étrange, il me semblait que cette joie avait un parfum... aussi bouleversant que le parfum intime d'une femme, un parfum que le désir distille, cohobe, et qui donne à la

joie son ivresse. J'étais en effet un peu ivre alors que je marchais dans le brouillard matinal de la forêt sacrée. Je marchais vite, je courais parfois, afin d'aller plus vite, afin de me réchauffer, mais, surtout, afin de sentir mon souffle prendre possession de tous les parfums de la forêt, que je connaissais déjà, mais dont je cherchais les nuances, les variations, les métamorphoses, selon les saisons, selon le temps, et les caprices du vent qui voyageait ce jour-là plus vite que moi. Le vent m'apportait le parfum des orangers d'Endoukou. Elles étaient célèbres les oranges d'Endoukou, elles étaient meilleures que les autres. Non que les autres ne fussent pas bonnes, toutes les oranges du pays étaient délicieuses, mais celles d'Endoukou étaient comme l'amour de Sara la Rouge, le signe plus était de leur côté.

Ainsi qu'en tous les matins, il y avait beaucoup de brumes. Elles multipliaient les ombres mouvantes ou immobiles. Elles créaient du mystère dans le mystère, ma joie en était augmentée. Pourtant, il y avait du danger; souvent, ma route, ou ma course, croisait celle d'un serpent. Tous n'étaient pas mortels, mais rares étaient ceux qui étaient totalement inoffensifs. Mais je ne les craignais pas. J'avais pour eux, comme un respect, comme le souvenir d'une amitié ancienne, oubliée par la conscience, dont il reste quelque chose dans la grande forêt de l'inconscient. Nos routes se croisaient, je marchais à vive allure vers mon but, ils glissaient vers le leur, lovés sur quelque caducée que je n'aurais pas vu.

Alors que je marchais dans la forêt sacrée, j'avais, que ce fût dans la brume ou dans la lumière verte, l'impression de marcher et de courir en moi-même; et cette sensation, celle d'être en harmonie avec un monde qui me ressemblait, était à l'origine de la joie qui m'habitait alors que j'allais en hâte, vers Endoukou. À Kasséko, je passais les portes tracées par les serpents qui dansent, et par la pierre blanche, puis, très vite, j'eus la sensation de revenir "chez moi". C'était comme si la terre, les rocs, l'eau, les arbres, et la dense végétation me souhaitaient la bienvenue, en silence; un silence végétal, reptilien, car en ces lieux, seuls les singes étaient bruyants, les chimpanzés, mais, ici, il n'y en avait plus. Les cultivateurs leur reprochaient de vivre en volant les fruits du travail des hommes et des femmes. Ce qui restait de territoire aux chimpanzés était proche de la ville de Douaké Sésé. Ici, les hommes avaient exterminé les singes auxquels ils reprochaient leurs larcins, et de ne pas savoir respecter le silence, sauf au coucher du soleil, mais cela n'avait pas suffi aux hommes silencieux de ces lieux pour qu'ils épargnassent les singes prolifiques.

Il me fallut, à nouveau, franchir le pont d'accès à Endoukou. J'y retrouvais l'instant du vertige, celui où, en une fraction de seconde, se jouent passage ou chute. Avec la

venue de la joie, le vertige, lui aussi, était devenu plaisir. C'était comme si le passage, dont j'étais certain, avait besoin de la possibilité de la chute pour, sans danger, s'accomplir. Puis, pour finir, j'avais passé les orangers en fleurs dont le parfum doux m'avait guidé.

Séko Baté Gléani était chez lui. Il était dans la partie de sa case où il rendait certains oracles. Un couple était en train de le consulter, des gens d'une grande ville, à en juger selon leurs vêtements de type occidental. La porte de la case était ouverte, le vieux me vit dans l'encadrement de la porte. Il me vit exposé à la grande lumière du soleil qui approchait de son zénith. Il interrompit la séance, s'excusa auprès du couple, et, avec d'étranges précautions, comme s'il franchissait des obstacles imaginaires, il vint à moi, dans le soleil.

- Je t'attendais. Tu as bien rêvé? Tu as un peu tardé... Beaucoup de serpents sur ton chemin... Toutes sortes de serpents... Regarde bien celui que tu verras plus tard en repartant, ce sera le plus intéressant de tous. Nous avons beaucoup de travail aujourd'hui. Viens dans la maison. J'ai deux appareils reproducteurs à réparer, mais tout est favorable, ce ne sera pas long.

J'entrai dans la case. Il me présenta ses consultants qu'avec politesse je saluai. Ils étaient âgés, elle comme lui, d'une trentaine d'années. Séko Baté Gléani partit dans sa chambre dont la porte d'entrée s'ouvrait sur la pièce des consultations des oracles. Un simple rideau, trop étroit pour masquer totalement le lit, faisait une sorte de paravent entre la chambre à coucher et la pièce des consultations. Cette pièce, où nous attendions le retour du prophète, s'ouvrait sur les marches qui la séparaient du dehors. Les marches étaient hautes, en pierres taillées; mal commodes, elles contraignaient à des enjambements de géants (elles protégeaient des serpents). La pièce des oracles était asymétrique. Sur la droite, en entrant, elle prenait de l'expansion sur une vingtaine de mètres carrés; puis, elle se resserrait comme la roche inéluctable du fond d'une caverne. Une petite pièce en "carré long" formait une équerre dans l'espace clos, cette petite pièce était fermée d'une grosse chaîne cadénassée dont les maillons luisaient dans l'ombre. Les murs semblaient taillés dans une roche compacte et grise, presque noire. Espace et matière semblaient en appeler aux lois brutes de la nature, et non à un univers à la façon des hommes. C'était pourtant là, au fond de la caverne par lui bâtie, que le prophète rendait l'oracle sur les affaires humaines; et sur la plus humaine des affaires, celle qui concerne la reproduction des générations. Le vieux sortit de la chambre, il avait en main un tout petit tabouret dont le bois rouge sombre avait été poli par des générations de derrières qui s'y étaient assis. Conscient de n'être qu'un derrière

passant de plus, le mien, avec modestie, accepta de poursuivre l'œuvre philanthropique de polissage du bois. J'étais assis contre le mur de la chambre, celui qui formait une des parois de la caverne. Je voyais le profil du prophète, tout au fond. Il faisait face au mur qui n'était pas à plus d'un mètre de son visage. Posée dans une anfractuosité de la paroi du fond, une lampe à huile brûlait sans éclat: une petite boîte de conserve rouillée, un flotteur en bois, une m che allumée. Cela faisait comme une auréole dorée autour des cheveux gris et blanc du devin. Posé sur le sol, face à lui, il y avait une sorte d'autel: une peau de chèvre qui n'avait presque plus de poils roux et blancs; mal tannée, elle gondolait en tous sens sous l'effet de l'assèchement du derme blanchâtre, lisse, et craquelé. Sur la peau de chèvre, des objets étaient posés: trois cauris blancs qui brillaient; une clochette de bronze jaune; un verre vide, genre "Duralux". Le couple consultant était assis en retrait, dans l'espace ouvert, le mur en équerre leur masquait le prophète, mais ils pouvaient facilement entendre sa voix, car l'acoustique du lieu était remarquable. La séance commença.

Dans la case sombre et fraîche, les guêpes maçonnes, comme en traînant leurs pattes jaunes et noires, parcourent, lourdes et lentes, l'espace en volant. Respect dû au venin des insectes pacifiques mais têtus: elles volent dans un silence sombre. Par la porte grande ouverte, entrent les sons tranquilles du dehors, et l'aveuglante lumière du jour jaune. La clochette tinta, comme une clochette de Slovénie; harmonie brève que l'air accueille, joyeux.

Le prophète lança les cauris un   un. Puis, il fit tinter la clochette à nouveau. Et cela recommença, encore et encore, comme s'il semait des cauris sur une peau de chèvre dont le poil, autrefois, avait été aub re. Cela continua jusqu'à ce que j'entendis un bourdonnement rauque, entre guêpe et voix humaine; je supposais que c'était le vieux qui chantait. Mais alors quelle voix! Puissance de ténor, vibrations de basse. En plus, elle semblait venir de partout à la fois, la droite, la gauche, en haut, en bas; et le clair tintinnabulement de la clochette de Slovénie vibr it en harmonie avec le bourdonnement grave. Soudain, la case se mit à trembler dans un tourbillon crée par les sons; il me sembla qu'un grand vent s'était levé, celui, peut-être, de mon imagination qui allait à tout va, ou, peut-être encore, celui d'un songe. Je regardais les consultants, ils étaient calmes et paisibles. Ils me semblèrent plus jeunes qu'un instant auparavant. Puis, le vieux parla. Il parla d'un trait. C'était sa voix, mais je ne reconnaissais ni son timbre ni ses intonations; la même voix, mais comme si elle f t parl e par une autre personne. Il parlait une langue de la Côte, le Sousou, le Baga peut-être. Je ne comprenais pas ce qu'il disait.   peine avait-il commencé à parler que, bruit, vibrations et vent avaient cessé. Je pensai que le vieux était vraiment très fort.

Pour un peu, j'aurais applaudi. Je regardai les consultants pour chercher une complicité à mon enthousiasme. Rien! La dame était assise sur un petit tabouret semblable au mien, ses jambes (elles étaient fort belles) étaient allongées, rectilignes et croisées; un talon reposait sur la semelle usée d'un nu-pied chinois en plastique bleu, l'autre pied croisé était ainsi surélevé, et la dame, pensive, contemplait ses orteils qui s'agitaient avec la grâce exquise de petites choses vivantes et indépendantes, comme pour souligner les inflexions de voix de l'oracle. Le consultant, lui, était assis sur un fauteuil fait de planches mal équarries. L'homme portait des souliers de ville, noirs, aux bouts trop pointus et longs, comme des poulaines d'un Moyen Âge incongru. Son attention à la voix le rendait totalement immobile, même ses chaussures, qu'il avait ramenées contre le premier barreau du fauteuil, pieds en pointes; comme un écolier timide que la leçon captive et immobilise dans l'expression courante de sa timidité. Moi, j'étais bouche bée, et pour un peu les guêpes maçonnes y auraient logé leurs nids gothiques de dentelle cimentés. C'est pendant que j'observais ces menus détails de la vie que la séance s'était achevée.

Séko Baté Gléani vint sur le seuil de la porte et appela la Wawo, son épouse. Il lui demanda de préparer un plat de *riz sauce-feuilles* pour douze personnes. Puis, il prit une clef accrochée au mur de sa chambre et ouvrit le cadenas qui scellait la porte de la petite pièce en forme de "carré long" dont les murs en équerre dessinaient la pièce où venait de se faire la séance oraculaire. Il ressortit rapidement de la petite pièce avec une botte d'herbes vertes – genre ciboulette, en plus gros – liée par des fibres de raphia dont la couleur évoquait celle du beurre frais. Il referma la porte avec une chaîne que scellait le cadenas, puis, il sortit de la case d'un pas décidé. Dans la cour, il remit les herbes à son épouse, et revint lestement dans la case. Il montra sa chambre aux époux, et m'invita à le suivre dehors. Je saluais poliment les époux, et sortis avec le vieux. Je le suivais. Avant de quitter la cour du village, il avait fait tomber à ses pieds une petite poignée de riz non-décortiqué. Une poule rousse était venue en courant, il l'avait chassée d'un coup de pied dans le vide qui avait éloigné la galline, battant des ailes, et bientôt claquetant sa colère sitôt qu'elle n'avait plus eu besoin de fuir. Une belle poule blanche était venue, il l'avait laissée picorer le riz dont elle faisait sauter la bale en frappant du bec avec vivacité. En un éclair, le vieux avait fait comme une sorte de génuflexion, saisi la poule, lui avait lié les pattes avec une fibre de raphia.

- Tiens! Porte-la, nous allons à la source, elle sera ton sacrifice. Donne-moi vite un peu d'argent, le prix de la poule, car c'est *ton* sacrifice, pas le mien.

Je n'avais pas beaucoup d'argent sur moi, quelques pièces de monnaie, je lui donnais

les pièces de métal brun que j'avais en poche. Il les accepta avec indifférence.

- Maintenant, c'est *ton* sacrifice!

Et nous avons pris le chemin de la source, lui devant, et moi suivant, comme d'habitude. Nous avons passé les bananiers, les orangers, les goyaviers; puis les caféiers enfin dont les fruits en longues grappes n'étaient encore que des petits grains verts portés par de courts pédoncules étagés sur un long axe courbé. Bientôt, ce fut dans l'ombre des géants de la forêt sacrée que nous marchâmes. Arrivé au petit chemin qui menait à la source, avec la délicatesse que l'on doit à un être vivant, je posais la poule blanche par terre, puis, assis sur le sol, je quittais mes chaussures. Pieds nus, poule blanche en main, j'arrivais à la source. Seko Baté y était déjà, il était assis sur un petit rocher; sur sa droite, à quelques mètres du roc, il avait allumé un grand feu. Chose étrange dans ce milieu humide, le feu brûlaient de façon vive et sans fumée. De plus, la combustion était presque silencieuse. Le bassin naturel de la source était à gauche de Séko Baté Gléani. Il me demanda de déposer la poule blanche près de lui, ce que, délicatement, je fis. Il me fit signe de m'asseoir sur une des racines de flamboyants qui serpentait jusqu'au bord de l'eau. Je m'assis à califourchon sur une racine qui faisait un coude avant d'arriver au bord du bassin où coulait la source. Je faisais face au prophète, l'eau était à ma droite.

- Selon les rites, je vais procéder au sacrifice de ta poule blanche. Viens en face de moi!

Je dus poser ma main droite sur le flanc tiède de l'animal. Je sentais, à la pointe de mes doigts, la douceur du plumage qui, avec la chaleur de la vie, me transmettait le rythme soutenu des pulsations du cœur de ma belle poule. Entre deux battements de ses paupières pâles comme pleine lune en hiver, son œil solaire de gallinacé me regardait avec cette innocente stupeur où couve une pointe de cruauté, qui est comme le signe distinctif de l'espèce. Bien que n'ayant aucune expérience de ces choses-là, je savais que pour ma poule blanche, le sacrifice se terminerait mal. Mais, pas plus que les dindes avant Noël, ma galline ne pouvait pressentir la suite; et puis je l'aimais – un peu sottement, mais c'était ainsi – elle devait le sentir, comme sentent les bêtes, et mon amour lui cachait sa mort. J'éprouvais un remord, une honte particulière, j'essayais de combattre ces sentiments peu honorables, car stériles, en me disant que tout le monde mangeait du poulet, du bœuf, du mouton, du porc. Cela n'arrangea rien, car je songeais soudain que poulet, bœuf, mouton, porc, étaient des substantifs neutralisés afin de nommer la chair des animaux morts, dont les noms vivants étaient: poule, coq, vache,

taureau, brebis, bouc, truie, verrat... Et je vis dans cette hypocrisie sémantique l'expression d'un remord ancestral des humains carnassiers, inconsciemment obsédés par le regret du meurtre de leurs victimes. Séko Baté Gléani sembla ressentir mon trouble.

- Nous ne faisons pas beaucoup de sacrifice. Nous sommes trop pauvres pour cela. Si nous étions riches, ce serait la même chose; si nous voulons rester des hommes de bien, il ne faut pas faire trop de sacrifices. C'est mauvais! C'est dangereux! Certains de nos voisins en font trop. Pour un oui, pour un non, ils égorgent des bêtes belles et pures. Les pires sont ceux qui sacrifient des êtres humains, des enfants, des albinos. Ils n'ont pas compris que le monde du mal a toujours soif de sang, et que, plus tu lui donnes, plus il exige! Il n'y a que le monde du bien qui connaisse des limites, il s'en sert pour construire le monde du bien, chaque limite que tu as acceptée est comme une brique de terre que tu ajoutes aux autres pour construire ta case et la grande case du monde. Le monde du mal est sans limites, c'est pourquoi, à la fin, il dévore ses propres serviteurs. C'est ce qui est en train d'arriver à nos voisins, les voici qui nagent et se noient dans le sang de tous leurs sacrifices. Les voilà qui se dévorent entre eux. Je ne te mens pas! Ils se bouffent entre eux; comme nous, nous mangeons les poules. Quelle horreur! Il y a chez nous, les humains mangeurs de poules et mangeurs d'hommes, une force sombre. Elle est une grande illusion, mais elle est active, elle est forte! Il ne faut jamais oublier qu'elle n'est rien, mais quelle *force* dans ce rien! C'est pourquoi je te dis qu'il ne faut pas faire trop de sacrifices, car le sang peut toujours éveiller le mal, même chez cela qui te suit, t'aime et te protège, tu es, toi aussi, responsable de ce que deviennent les invisibles, ne l'oublie jamais! Moi, chaque année, je leur offre deux poulets blancs, je fais le sacrifice ici, comme nous allons le faire pour toi, et c'est tout!

- Mais, moi, je ne suis pas un homme de la forêt. Je suis un homme d'un autre monde!

- Ce que tu dis est vrai. Ce que tu dis est faux. Pour une fois, je vais t'expliquer. Voilà, les Chrétiens ne font aucun sacrifice, car ils disent que leur Jésus-Christ a arrêté les sacrifices en se sacrifiant lui-même. Mais les Chrétiens ont oublié cela, et maintenant, ils font beaucoup de sacrifices, beaucoup, beaucoup, beaucoup trop, peut-être plus encore que nos voisins; alors nous avons peur que tous vos sacrifices détruisent la terre. Parfois, quand je vais à Douaké Sésé, je vois des films des Blancs, dans les salles vidéo. Vos films montrent toujours des hommes ou des femmes qui sacrifient des humains pour obtenir des pouvoirs, je ne comprends pas toujours toutes les histoires, mais je comprends assez pour savoir qu'il s'agit presque toujours d'histoires de gens qui veulent des pouvoirs, ou de l'argent qui donne des pouvoirs sur les choses, et sur

les "gens faits choses", et que pour cela ils sacrifient beaucoup d'autres gens. C'est horrible! Ils font comme nos voisins qui tuent tout le monde. Vos sacrifices, ils me font peur! Dis-leur aux Blancs qu'ils doivent faire comme nous, peu de sacrifices, et seulement des poulets, ou, quand leur affaire est très, mais vraiment, *très* importante, un veau blanc taché de rouge, ou un veau rouge taché de blanc (Enfin! pour la couleur, ils peuvent faire comme ils veulent). Mais qu'ils arrêtent de sacrifier tant de gens dans les films vidéo, car cela va leur apporter de grands malheurs, à eux, et à tout le monde!

- Mais ... ce qui est au cinéma n'est pas vrai!

- Ne sois pas naïf! Un sacrifice est un sacrifice! Qu'il soit au cinéma ou pas! La preuve: nos voisins, ils parlent Anglais, ils regardent plus de vidéos que nous. Moi, je pense que ce sont tous les sacrifices des vidéos qui les ont rendus ivres de sang, et les ont transformés en cannibales (remarque, entre nous, eux, ils ont toujours eu tendance à ça!)

- Mais pourquoi dois-je, *moi*, faire un sacrifice?

- Parce que ça se fait ainsi, ici! Et que tu dois suivre le chemin du lieu qui t'aime! Ailleurs, ce serait autre chose, mais ça se passe ici, pas ailleurs. Et personne ne sait pourquoi, mais c'est ainsi! Tu es ici dans notre monde à nous! C'est vrai, tu es un Blanc d'un autre monde, et, heureusement, tu n'es pas un sacrificateur des films vidéo, alors tu ne connais rien du sacrifice. Cela crée un peu de difficulté, car tu ne peux pas suivre toutes nos façons. Mais, en vérité, ce n'est pas très grave, puisque tu es là parce que les invisibles te suivent depuis longtemps, et elles voulaient que tu viennes ici. Alors, le reste, et même les sacrifices, ce n'est pas très important... Mais, tout de même, le sacrifice de la poule blanche, c'est important pour toi, car celle qui t'aime aime ce don là. Elle te l'a dit dans tes rêves, ceux dans lesquels elle entre, mais tu ne l'as pas compris. Ce n'est pas un problème, elle sait que tu ne peux pas toujours la comprendre; alors elle me l'a dit dans mes rêves, à moi, pour que je t'aide. Tu vois! Nous vivons dans un monde passionnant!

Ces paroles avaient réglé le sort de ma belle poule blanche. D'un signe, il me fit comprendre que je devais, à nouveau, toucher le flanc de l'animal, comme, déjà, il le faisait lui-même. Nous étions accroupis près de la bête où palpait la vie. Il récita des sentences courtes que je devais répéter après lui. Puis, d'un geste rapide et sûr, avec un couteau sombre que je n'avais pas vu, lame de fer noire où brillait un éclat de mercure, il trancha la gorge de la poule blanche. Le beau duvet blanc du col immaculé se tacha

de rouge. Il me souvint du sacrifice du petit bout de clitoris que m'avait offert mon étrange amoureuse. Là, au moins, il n'y avait pas eu de sang. Alors que je me forçais à regarder l'agonie de l'animal, ce voile qui éteignait son œil d'or, une colère montait en moi: " Si de nombreux sacrifices ne sont pas nécessaires, pourquoi en faire? Pourquoi faire ainsi couler du sang? Et qui donc s'en réjouit? Le sacrificateur? Il semble s'en acquitter sans plaisir et sans dégoût, comme un fonctionnaire consciencieux met un point d'honneur à faire bien une tâche qui l'indiffère. Moi? Cela me dégoûte, et cela m'agace! Alors à quoi bon! Et pour qui? *Cela* que je vois dans mes rêves n'est que rêve, songe, mensonge. De plus, *cela* ne me demande aucun sacrifice. Rien!"

Séko Baté Gléani avait le même pouvoir que Sara la Rouge: il lisait en moi. Il voyait les images du passé proche ou lointain qui m'avaient le plus impressionné, et me les restituait, parfois, avec une question, ou une réponse, surprenantes. Seko Baté s'était levé, il portait le cadavre de la poule par les pattes liées de la bête morte, il imprima au corps un balancement, afin de projeter quelques gouttes de sang sur un roc près de la vasque qui recevait l'eau opaline de la source, mais en évitant soigneusement de projeter une goutte de sang dans l'eau. Puis, en traître, et avec dextérité, il en projeta une goutte sur mon front. Je me levais d'un bond, prêt à lui mettre mon poing sur la figure. Il ne m'accorda pas un regard, me tourna le dos, d'un bloc, mouvement étrange qui, net, stoppa ma colère; puis il déposa le cadavre blanc et rouge de la poule blanche sur le brasier aux flammes hautes et claires.

- Ne nous prends pas pour des meurtriers parce que nous venons de sacrifier une belle poule blanche! Et ne te mets pas en colère comme un vulgaire guerrier! Ne comprends-tu pas que tu es en train de quitter le monde des gens ordinaires. Et cela ne te coûte qu'une poule blanche; de quoi te plains-tu?... C'est vrai, si tu n'étais pas un homme violent, tu ne serais pas un homme qui combat, et qui remporte la victoire. Tu ne pourrais pas venir ici. Dans les temps anciens, tu aurais été un grand guerrier, la panthère serait venue en toi pendant les combats! Tu aurais été un grand guerrier... ou un jeune mort. Mais tu vis aujourd'hui, et tu viens du monde des Blancs d'aujourd'hui. Tu ne peux plus suivre les chemins d'autrefois, ni les chemins des autres, qu'ils soient Noirs ou Blancs, et de n'importe quel lieu dans le monde. La colère est aussi un chemin déjà tracé, et depuis très longtemps! Et que tout le monde suit. Ton point de départ, il est maintenant derrière toi! Ton point de départ, c'est le monde de la colère, c'est le monde des Blancs, c'est le monde des Noirs; car j'ai été, moi aussi, ton point de départ. Et tout cela s'envole maintenant avec ta poule, elle te donne ses ailes; voles-en de meilleures, si tu le veux! Regarde, regarde bien la fumée bleue de ton sacrifice, regarde comme elle joue avec l'arbre de la vie, de la mort, et de tous les mondes.

Regarde comme la fumée bleue monte au sommet du monde des hommes. Regarde comme on t'aime!

Il avait raison, la fumée était bleue; elle montait en spirales régulières qui s'enroulaient autour d'un colossal *Bambax costatum* qui, à lui seul, semblait soutenir les cieux où il eût pris racines. J'étais étonné qu'une si petite poule blanche pût faire autant de fumée bleue. L'ascension de la fumée si bleue s'enroulant comme un serpent qui danse autour de l'arbre immense, provoqua en moi un "choc de l'imaginaire": je vis le mont Ararat couvert de cèdres et de neige poudreuse dorée; sur son sommet enneigé, je vis, dans un tourbillon d'écume vif argent, une nef plaquée de cuivre s'échouer; je vis les spirales de lumière d'argent d'une nébuleuse où brillaient des étoiles; je vis des rosaces gothiques aux vitraux rayonnants; je vis les spires régulières aux couleurs arc-en-ciel de l'ADN ... Et tant de choses encore, en visions si colorées et mouvantes que la tête m'en tournait.

Chapitre IX ⁹

- Bravo! Bravo! Tu as bien dansé! Bravo! Maintenant, tu sauras voler.

J'étais debout, face au feu blanc et rouge, les braises achevaient de se consumer en créant une chaleur intense qui agitait comme un liquide la transparence de l'air et me faisait transpirer. J'avais les bras en croix, les paumes des mains tournées vers la terre, comme pour y prendre appui, et je tournais lentement sur moi-même, comme une toupie sur le point d'achever sa rotation. Je n'éprouvais aucun vertige, aucun trouble; au contraire, j'étais éveillé, et joyeux. Je poussai un long cri de joie qui monta dans la lumière verte.

- Ta joie, ce ne sont pas les invisibles qui te la donnent. C'est Dieu.

Maintenant, tu sais que notre monde est passionnant!

Tu sais que tout est déjà là! Car tout est là. Simplement. Tu n'as plus rien à chercher, tu as tout à découvrir. Il te suffit de voir ce qui est là: Tout. Tout est déjà là. Pour voir ce qui est là, le chemin, pour toi, c'est le rêve. Pas le rêve des gens ordinaires, celui que nous partageons avec les animaux, les chiens surtout. Non! Je veux parler du vrai rêve, de celui où nous rencontrons les invisibles, et même, parfois, Dieu.

Maintenant, pendant toute ta vie, tu seras un homme du rêve. Cela ne cessera que lorsque tu seras mort. Les morts ne rêvent pas. Ils sont entrés dans les rêves possibles de *cela* qui rêve, que *cela* soit homme, bête, ou autre chose. C'est pourquoi dans tes rêves, en plus des invisibles, tu rencontres des gens que tu ne connais pas. C'est pourquoi dans tes rêves, un simple caillou sur un chemin peut te parler, et t'enseigner. Ton chemin, c'est le rêve. Ton chemin aurait pu être n'importe quoi! Même un chemin sans chemin! Car Dieu est celui qui veut ce qu'il veut; tous les autres veulent ce qu'on leur a appris à vouloir, même les invisibles. Écoute-moi bien! Je dis: même les invisibles! Ils peuvent t'aider, mais ils ne sont pas Dieu. Ils peuvent t'aider, mais ils peuvent se tromper ou te tromper. Mais tu le sauras! Car un rêveur sait toujours quand ses amis invisibles le trompent. C'est ainsi, c'est la loi du rêveur: il sait! Sauf si cela qui te trompe est ton ennemi! L'ennemi, là, c'est compliqué. L'ennemi, tu l'as déjà rencontré; sinon, tu ne serais pas là! Presque tous les rêveurs en ont un: il arrive, vous vous battez, tu gagnes, il gagne, c'est match nul; et quand il part, il te laisse un signe. Toujours, il te laisse un signe.

En prononçant la dernière phrase, il avait détaché chaque mot, et accentué le dernier. J'étais sur le point de lui parler de "l'ennemi" et de l'enfant...

- Ne me dis rien de ton ennemi et de son signe! L'ennemi et son signe, c'est le secret dans le secret du rêveur. N'en parle à personne.

- Mais à quoi servent-ils?

- Pourquoi veux-tu qu'ils servent à quelque chose? Ils sont là, voilà tout. Ils font partie de ton enseignement, comme les *diabes*, les invisibles, les alliés, tout cela c'est poisson et poisson. Enfin, l'ennemi et son signe, c'est un peu différent. Sans eux, le rêve ne serait pas le rêve. Car tu peux faire des rêves très intéressants, mais si tu n'as pas, comme Jacob, vu l'ennemi et son signe, tu n'es pas un rêveur.

- Mais si on ne les voit pas en rêve, mais en vrai ... ou comme si c'était vrai?

- En vrai, en rêve, "comme si c'était vrai", cela compte pour les non-rêveurs. Pour un rêveur, c'est tout pareil. Mais, toi, surtout au début, tu dois faire attention! Il peut arriver que le rêve te prenne soudain, alors que tu es encore dans le monde ordinaire, et pas protégé par la nuit, par le sommeil, ou par la femme qui est avec toi. Quand cela t'arrive, reconnaît l'instant, assieds-toi, repose-toi; si le lieu est en sécurité, pars dans le rêve qui t'appelle; sinon reviens dans le monde ordinaire. L'autre jour, lors de ta rencontre avec la Mère nourricière, tu as très bien réussi à le faire, tu t'es assis, tu l'as laissée t'emporter, et tu es revenu. Tu vois, c'est simple, il te suffira de faire toujours la même chose; et puis, avec le temps, tu sentiras le moment longtemps avant qu'il ne survienne, comme la femme d'ici qui t'aime, Sara la Rouge, celle qui a parlé pour toi, elle sait longtemps avant. Ces instants sont dangereux, mais ils sont nécessaires, ils font partie de la splendeur de la vie des rêveurs. Car le danger est nécessaire pour que la grande aventure soit réelle. Alors tu dois toujours être très attentif, comme un homme sage et comme la panthère (le serpent est prudent dans tous ses mouvements, mais quand il dort, il dort). La panthère, elle sait être attentive, mais parfois elle est bête, elle cache tout son corps, elle est attentive, mais elle laisse pendre sa queue qui s'agite quand elle va bondir. Attention! Je dis: *attentif*, et je ne dis pas: *curieux*. Tu ne dois plus être curieux comme le sont les Blancs, ou les Africains. Tu as quitté ces mondes, ils ont été les marches qui t'ont mené dans ta nouvelle maison. Quand tu es dans ta nouvelle maison, tu ne regardes pas sans cesse les marches qui sont devant ta porte, sous le prétexte que, là, tu y vois mieux, qu'il y a plus de lumière! D'ailleurs, je

dois te le dire, dans le rêve, le soleil n'est pas bon. Il te parle toujours de malheur et de souffrance. Je veux dire le grand soleil, le soleil de midi, il est injuste! Il ne tolère pas d'ombre à sa lumière, il voudrait créer la sécheresse, il n'est pas bon! Mais si tu vois le soleil dans la brume; la pluie dans l'arc-en-ciel et le soleil à l'opposite; ou encore le soleil voilé de nuages; se levant; ou se couchant, c'est bon.

- Ce que vous dites du soleil dans les rêves, cela s'applique à mes rêves, seulement, ou aux rêves de tout le monde.

- Aux rêves de tout le monde.

Je vis qu'il allait ajouter quelque chose; visiblement, il n'était qu'à demi satisfait de sa réponse spontanée.

- ... Vois-tu ... Voilà! C'est comme les mots, on utilise les mêmes mots quand on parle, mais avec les mêmes mots, nous ne disons pas la même chose. Chaque personne a sa façon de dire, et ses choses à dire... Et pourtant, ce sont les mêmes mots. Mais c'est encore plus merveilleux: moi, ma langue, ce n'est pas le français, c'est le dang; mais à un mot dang, il y a un mot français; mais pas toujours, pas tout à fait; et pourtant nous pouvons parler toi et moi! Le rêve, c'est cela, en plus merveilleux. Si tu savais bien vivre dans tes rêves, ils te raconteraient l'histoire du monde entier, du plus petit détail aux choses les plus *géantes*.

- Quand on rêve que l'on vole, cela veut dire quoi?

- Pour le rêveur, c'est normal; il explore le monde ainsi, il rencontre les invisibles qui lui parlent, voler fait partie du monde du rêveur, il vole vraiment, mais seulement la nuit, car les invisibles aiment la nuit. Dieu vient quand il le veut! Mais, l'homme qui cherche Dieu voit et entend mieux la nuit. C'est comme cela, voilà! Pour le non-rêveur, voler signifie de l'argent, ou une longue vie, ou encore un message de Dieu. Il faut voir comment se fait le vol, et ce que voit celui qui vole, et comment il vole. S'il vole tout droit, s'élève dans les airs, tout droit, comme les fusées des Blancs, c'est longue vie. S'il vole comme un oiseau, mais pas très haut, c'est richesse, surtout s'il voit les feuilles des arbres. S'il vole très haut, Dieu va lui parler, soit dans son rêve (celui-là, ou un autre), soit dans sa vie ordinaire. Mais, n'oublie pas: pour le rêveur, voler est normal, c'est une des façons d'être du rêveur. Si Dieu le veut (mais peut-être Dieu n'agit pas sur cela), il peut même arriver, un jour, que le rêveur vole le jour, comme un oiseau ordinaire. Moi, cela m'arrive, parfois.

- Vous volez pour de vrai?

- Si tu dis que ce n'est pas pour de vrai, comment le dis-tu?

- Pour de rire!

- Ce n'est pas pour rire que je vole, cela me surprend toujours. Comme pour toi, je le sens avant. Et, hop, ils *m'envolent*!

- *Ils vous envolent?*

- Oui, mes alliés, mes anges, mes diables... Comme tu l'entends!

- Mais... Je croyais qu'ils ne venaient que dans les rêves!

- Il y a des portes par lesquelles ce qui existe dans le rêve peut passer dans le monde ordinaire, à ce moment-là, il se passe dans le monde ordinaire des choses du rêve, et tu voles pour de vrai! Cela n'arrive pas parce que tu le veux! Seuls les idiots non-rêveurs le veulent, et ils se cassent la figure! Mais, ce n'est pas seulement toi qui vole à ce moment-là! Toi, tu peux rester tranquille, mais tu fais voler les choses autour de toi, des tas de choses comme ça! Cela arrive parfois. Ce n'est pas la preuve que tu es rêveur; la preuve, c'est ce que je t'ai dit avant. Les histoires de vol, ce sont des choses qui arrivent ou qui n'arrivent pas au rêveur, voilà!

- Vous volez souvent?

- Non, pas souvent. Une ou deux fois par an. Je crois que je volerai d'ici deux mois, je le sens! Tu vois le gros rocher, là-bas. C'est là qu'ils m'envolent. Alors, les gens des villages viennent, et je prophétise, et je leur dis les sacrifices qu'ils doivent faire pour se protéger des dangers qui les menacent. Je le sais ! Je le sais !

Il ne leur a pas dit qu'Ebola venait.

Le rocher dont il parlait était un gros rocher qui devait faire un peu plus d'une dizaine de mètres de hauteur, et peser des tonnes. Je le contournais parfois, selon le chemin que j'empruntais pour entrer dans le village. Il semblait difficile à escalader, mais un grimpeur moyen en serait venu à bout. Seko Baté n'avait pas l'allure d'un

grimpeur classique, mais la musculature de la partie supérieure de son corps disait la force de ses bras. Je ne savais que penser.

- Tu ne me crois pas vraiment! Cela est sans importance, car cela n'est qu'un aspect secondaire de notre monde, ce n'est pas nécessaire. Pour toi, l'important, c'est le rêve. En tout cas, si cela t'arrive, ne sois pas étonné, cela arrive à certains rêveurs, et voilà!

- C'est que dans mon monde, je n'ai pas l'habitude que les êtres humains s'envolent pour de vrai!

- Ça, c'est étonnant! Mes rêves me disent que cela arrive, parfois, aux rêveurs de tous les pays, car je les rencontre, et je les salue. C'est que tu n'as pas entendu parler de ceux de chez toi! Peut-être qu'ils se cachent? Ou, peut-être, que cela n'arrive plus chez les Blancs qui voyagent tous en avion. Pourtant, des rêveurs blancs, j'en rencontre dans mes rêves... Va savoir! Mais, de toute façon, te retrouver volant dans l'air en vrai, comme un oiseau, ce n'est pas ce qui compte dans le monde du rêve. Cela vient ou ne vient pas, c'est peut-être mieux si cela ne vient pas! Finalement, cela n'impressionne que ceux qui ne connaissent pas le rêve. Car tous les rêveurs volent dans le rêve, et cela arrive aussi aux non-rêveurs. Voilà! Je t'ai prévenu de ce qui pourrait t'arriver.

Il fit une pause puis:

- Autrefois, il y a longtemps, les rêveurs étaient tous très puissants. Ils faisaient des concours de magie, par plaisir, pour améliorer leurs techniques en s'amusant, ils entraient dans les flammes, s'asseyaient, et ils en ressortaient, en riant; parfois, ils se combattaient, ou ils livraient combat à leur ennemi, tout le monde regardait, et apprenait. C'était beau! C'était il y a longtemps. Ni mes parents ni les parents de mes parents ne l'ont vu avec leurs yeux, mais ils m'ont transmis les yeux du souvenir, et puis, cela, je le vois, parfois, dans mes rêves de rêveur. C'était au temps où le temps passait dans un presque autre monde, un temps où nous pouvions voir les diables sans en avoir peur. Ils étaient peut-être beaux en ce temps-là! Va savoir! Et puis les choses ont changé. Les Chrétiens, les Musulmans sont venus; et s'il y a toujours des rêveurs, ils ont perdu leur puissance. Ils ne sont plus capables de faire de grands jeux comme avant. Tu vois, moi, je maintiens les rites, les sacrifices, je veille surtout à ce que les hommes n'en fassent pas trop. Je prophétise, je dis le sacrifice qui augmente le bonheur qui vient, et celui qui détourne le malheur de sa route. Et puis, je rends le pouvoir que ma mère m'a donné, j'aide les gens à faire des enfants, en espérant que, parmi eux, il y aura des rêveurs; il y en a, parfois. Voilà! Je fais des petites choses; en

Français, tu dirais: je bricole!

- Mais ce n'est pas bricoler! Tous les hommes ne sont pas capables de faire cela; ni aucune de ces choses en particulier!

- Je ne te parle pas du monde des hommes, je te parle de celui des rêveurs. Je ne te parle pas des gens ordinaires, je te parle des rêveurs. Ce qui est vrai là, *ici*, c'est faux!

- Mais, un rêveur, qu'est-ce que c'est?

- Voilà, un rêveur n'est pas un homme comme les autres. D'abord, il est aimé des invisibles, et cela n'arrive pas à tout le monde. Et puis, les invisibles qui l'aiment sont particuliers, ils sont intelligents, et ne sont pas méchants. Les invisibles bêtes et méchants, ils se montrent tout de suite à celui ou à celle qu'ils aiment. Ils sont sans patience. Cela te rend fou, ou cela te tue! Je te l'ai dit déjà, les diables sont laids, laids à faire mourir de peur! Encore heureux qu'ils puissent prendre n'importe quelle apparence! Alors ceux qui sont intelligents, et pas méchants, ils s'approchent de toi tout doucement, pour ne pas t'effrayer. Alors ils prennent la forme qui te convient et qui leur convient. Ils entrent ainsi dans ton rêve, et ton enseignement commence, voilà! Cela n'arrive pas à tout le monde, cela arrive aux rêveurs.

Si Tournesol comprenait les mots qui étaient prononcés, ce que les mots recouvraient lui semblait hors sens... pourtant ce délire surréaliste n'était pas sans intérêt, il éveillait sa curiosité, et tout compte fait, il écoutait le vieux prophète qui, avec sérieux, poursuivait ses explications étranges :

- Si tu étais une femme, je serais une femme aussi, et je te dirais tous les mots au féminin; en tout cas certains mots, car c'est l'homme qui donne le secret du rêve à l'homme, et la femme qui donne le secret du rêve à la femme. Je ne sais pas comment une femme donne le secret du rêve à une rêveuse. Mais le résultat est le même, homme ou femme, ils deviennent des gens du rêve. Tu le sais avec "la Rouge" qui t'aime. Toute leur vie, les rêveurs reçoivent un enseignement par le rêve: ils vont chercher leur enseignement, le rêve vient à eux, ils jouent ensemble. À sa mort, le rêveur entre dans le monde du rêve. Comme les autres morts, il ne rêve plus, mais, lui, le rêveur, il entre dans un monde qu'il connaît déjà. Un monde qu'il est prêt à quitter pour aller vers Dieu, sitôt que Dieu le veut. Tu vois, le rêveur n'est pas un homme comme les autres, il est un émerveillé qui unit des mondes! Il est, lui, comme il est, chacun a sa façon

d'être! Regarde comme nous sommes différents! Pourtant, nous sommes tous les deux des rêveurs. Ce sont les invisibles qui choisissent les rêveurs, et les diabesses plus que les diables. Pour les femmes, c'est peut-être différent? Mais ce sont toujours les invisibles qui choisissent les rêveurs, ce sont ceux des autres mondes qui te choisissent, et qui t'émerveillent, mais pour qu'ils acceptent de t'émerveiller, il faut que, déjà, tu sois, toi, un émerveillé: s'ils font pousser la petite graine du kapokier, ils ne vont pas là où la terre est vide (Tu sais, dans la forêt, c'est la graine la plus petite qui donne l'arbre le plus grand!). Moi, je suis rêveur, et je suis émerveillé! Mais je n'arrive pas à faire comprendre aux gens la splendeur des mondes, de tous les mondes, et d'abord de celui qui est là, si vrai et si loin pour ceux qui ne sont pas rêveurs.

Pendant quelques instants, il demeura silencieux, presque triste. Puis:

- Je n'arrive pas à faire comprendre aux gens la splendeur des mondes! Seulement à toi, et à quelques rêveurs et rêveuses que je connais, mais à tous les autres, mes émerveillements sont inutiles. Ils veulent des enfants, ou bien ils veulent connaître l'avenir, et souvent les deux choses à la fois. Je leur donne ce qu'ils savent recevoir, les enfants, c'est facile à faire... l'avenir... pour ce qu'ils savent en faire... Mais ce qui compterait vraiment, je ne peux le donner qu'à ceux qui l'ont déjà reçu! Tu vois! Je bricole! Parfois, cela me rend si triste que je bois cet affreux alcool que nous vendent les Peuls. Je me saoule! Comme celles et ceux qui, parce qu'ils n'arrivent plus à voler normalement, essayent de le refaire en fumant le bang, ou en utilisant d'autres produits de la forêt. Nous avons un champignon qui fait voler, mais, après, tu es malade, plus encore qu'avec l'alcool des Peuls. Ces amis ennemis nous aident, ce qu'ils te font ressemble à voler. Mais ce n'est pas voler! Et plus tu fais semblant de voler avec eux, plus tu t'éloignes du vol vrai! Tous les rêveurs sont exposés à ce danger, car il rend le vol facile! Tous, sauf toi! Toi, tu n'es pas tout à fait normal. C'est peut-être parce que tu es un Blanc. C'est la première fois que je transmets le rêve à un Blanc, alors je ne sais pas... En tout cas, ce que je sais, c'est que, pour toi, c'est différent. Ton chemin du rêve t'interdit l'alcool, le bang, et les champignons. Si tu en prends, paf! Tu ne rêves plus! Or tu aimes rêver. Tu es obligé de suivre le vrai chemin, tu n'as pas le choix. Sinon, tu n'auras même pas l'illusion de réussir, et tu perdras ce que tu aimes. D'une certaine façon, tu as de la chance. Je dois ajouter... c'est très important ! Pour toi, la vidéo, la télévision, c'est comme l'alcool, le bang, et les champignons, si tu en prends, toi, tu ne peux plus rêver, cela te coupe le chemin. Ne me demande pas pourquoi! C'est comme ça! Si tu veux maîtriser le rêve, évite la vidéo et la télévision, car, pour toi, ce n'est pas bon! Sara la Rouge, celle qui t'aime, elle, elle peut regarder n'importe quoi! Elle rêvera

toujours, et ses invisibles viendront. Pour toi, c'est différent. Voilà!

Picarêve était étonné par les paroles de son maître. Il les notait au crayon dans le carnet sur lequel il avait commencé à noter ses rêves, dès son réveil. C'était parfois en pleine nuit, et Sara la Rouge, sentant son corps absent, l'appelait en dormant. Il interrompait alors sa notation, il lui disait des mots d'amour, qui la replongeaient dans son sommeil; alors que, les masques muets et les statues silencieuses semblaient observer le rêveur qui, éveillé, notait ses souvenirs de voyage aux pays où les masques et les statues avaient été conçus.

- Nous allons quitter la source. Ma Wawo a préparé le riz sauce-feuilles qui va régénérer nos citadins sans enfant! Nous prendrons le repas avec eux. Mais, avant, nous allons voir s'ils viennent de concevoir une fille ou un garçon.

Il s'approcha de la source et de son eau opaline. Il y lança une petite boulette faite de farine de riz, elle coula avec lenteur dans le bassin, en un point peu profond. Puis, à croupetons, immobile, la colonne vertébrale droite comme un i, il attendit. Un petit poisson vint. Puis un autre, tout aussi petit. Ils furent bientôt quatre ou cinq à picorer la boulette de riz blanc qui se dissolvait dans l'opale bleue de l'eau douce.

- C'est une fille! Ils auront une fille!

- Ne me dis pas que ce sont les poissons qui viennent de te le dire!

- Comment l'as-tu deviné? Mais oui! Ce sont les petits poissons! Ils disent ces choses-là. Ce sont des spécialistes. Si nous avons vu les autres poissons, en premier, alors, là, c'était un garçon!

- Quels autres poissons?

- Regarde!

Il y avait, maintenant, une autre espèce de poissons, ils nageaient autour du point où la boulette blanche s'était dissoute.

- Tu vois la différence! C'est simple, ce sont des spécialistes. Les petits qui se tournent et frétilent en mangeant, ils disent que c'est une fille; les petits un peu plus ronds qui mangent tout droit, ils disent que c'est un garçon. Rien de plus simple!

- Et s'ils apparaissent tous les deux en même temps!

- Cela n'arrive jamais! Pourquoi poses-tu des questions à propos de ce qui n'arrive jamais, alors que tant de choses arrivent, et que tu ne sais même pas les voir! C'est tout de même étonnant! Toi qui regardes tout, tu ne vois presque rien. À cause de ta façon de penser, tu ne vois que ce que tu connais! Tu dois apprendre à voir ce que tu ne connais pas. Voilà! ... Chez les Loma, dans la forêt, plus loin, loin, il y a une rivière où les poissons parlent de toutes les affaires du monde. C'est une femme qui les comprend. Elle est très bien. Une grande rêveuse. Si tu marches longtemps, un jour tu iras là-bas, pas besoin de t'annoncer, elle saura que tu viens, elle saura que tu es un rêveur, comme elle!

- Est-il important que j'aie la voir?

- Tu y vas, ou tu n'y vas pas. C'est une question qui ne regarde que toi et elle. L'enseignement, c'est autre chose. Pour l'enseignement, tu demanderas à Sara la Rouge de t'emmener dans la grotte de Yaradou Sangö. Tu entreras, seul, avec une petite lampe ou des bougies, et de quoi faire un petit feu, je dis *petit*. Tu dormiras dans la grotte, dans le noir, il y a une sorte de pièce où tu te sentiras bien. Tu dormiras, et tu auras, là, un rêve spécial, deux, peut-être trois s'il le faut. Nous en parlerons, après. Mais ce qui compte, c'est que là, et pas ailleurs, tu auras un rêve spécial. Voilà! Maintenant, il faut retourner au village, ma Wawo ne sera pas contente si nous la forçons à cuire son "riz feuilles" trop longtemps. Elle n'aime pas ça! ... Aujourd'hui, tu as appris beaucoup. Tes rêves te le diront, et tu es prêt pour ton rêve spécial dans la grotte de Yaradou Sangö. Ce qui devait être fait ici est achevé. Partons!

Arrivés au village, nous étions attendus. Le repas de la Wawo était prêt, le riz sauce-feuilles fumait dans un chaudron impressionnant. Un drap était étendu sur le sol, dessus posé était un grand plateau en émail d'une blancheur immaculée. Dans le plateau, des couverts en aluminium gris (des cuillères à soupe et quelques cuillères à café) étaient posés en vrac, ainsi que des gobelets en plastique aux couleurs pures et éclatantes du spectre. La Wawo n'était pas encore fâchée, mais il s'en fallait de peu. Elle toisa le prophète, d'un air impérieux et magnifique, son silence semblait nous dire: "J'ai failli attendre!". J'aimais la Wawo, sa fierté, sa beauté. Elle était de petite taille, la peau de son ventre et de ses seins était fripée en plis nombreux, comme la paupière inférieure des petits éléphants de la forêt. Elle était mince, sa façon de se tenir droit comme un i minuscule lui donnait une silhouette de jeune fille, et lorsqu'elle allait

pêcher, portant comme les autres son petit filet en cerceau qui habillait de résille les corps nus des femmes, il fallait être bien près du groupe des pêcheuses pour s'apercevoir qu'elle était, et de loin, la doyenne du groupe. Son visage, lui aussi, était juvénile, sans rides, ce n'est que dans ses cheveux que le temps s'était permis d'apporter son grain de sel. Et puis, il y avait ce regard impérieux, comme celui de certains oiseaux, mais un oiseau qui porterait sur le monde un regard intrépide et doux.

Le prophète distribua les cuillères, les petites étaient pour les jeunes enfants qui étaient servis dans des bols, et nous nous mîmes à piocher dans le plateau où la Wawo avait versé le contenu du chaudron de riz fumant. Le couple en mal d'enfants avait l'air un peu coincé. Séko Baté Gléani leur annonça qu'ils avaient conçu une fille, ils remercièrent, mais restèrent toujours aussi coincés. Ils ne semblaient pas avoir l'amour heureux. Leur affaire avait peut-être ressemblé à celle qui m'avait brièvement conjoint à la reine de Bagataï. J'orientais la conversation sur les enfants qui étaient nombreux autour de nous: il y avait le dernier fils de Séko Baté Gléani et de sa Wawo, il avait six ou sept ans; les quatre enfants de leur fille aînée, Aïda; trois autres enfants que je ne connaissais pas, mais qui, visiblement, avaient avec Temba et la Wawo un air de famille. Tout en mangeant avec appétit, ils étaient bavards. Pour le reste, ils étaient sages, même une petite fille, adorable et morveuse, qui toute nue marchait avec vigueur, en assurant ses pas sur le drap blanc qui nous servait de nappe, se penchait avec élégance, et piochait avec entrain de belles poignées de riz. Fine mouche et maligne, elle piochait sur le pourtour du plat, là où la nourriture n'était plus chaude. Je demandais au prophète d'où venaient les enfants. Je voulais parler de ceux que je ne connaissais pas, et qui étaient parmi nous. Il ne le comprit pas ainsi, ou alors c'est délibérément qu'il s'empara de ma question pour en faire une question de portée générale, voire philosophique.

- Les enfants nous choisissent. Ils commencent par tourner autour de nous, dans nos rêves, ils tournent, ils tournent; parfois, on les voit, comme des enfants en vrai; parfois, ils prennent la forme d'un poisson, d'un serpent, d'un oiseau, ... ou même d'une étoile, ou d'un fruit.

- Si l'image change si souvent, comment savoir que ce que l'on a vu signifie un enfant, et pas autre chose?

C'est la femme maussade, mais aux belles jambes, qui prit la parole:

- Ce qui se passe autour du rêve te dit si l'image signifie un enfant ou autre chose. Moi,

j'ai rêvé que j'étais avec mon mari, ici, dans la brousse, et que je vendais des oranges. Je n'y ai rien compris. Mais je suis venu voir le vieux; et quand il m'a dit que j'allais avoir un enfant, puis d'autres, alors j'ai compris que mon rêve me l'avait déjà dit!

- Voilà! Cela est tout à fait exact!

Parfois, Seko Baté avait en français des formules qui me surprenaient par leur préciosité presque pédante. Il n'était pas rare qu'il me répondît: "Je n'en disconviens pas", comme un petit marquis. Ces formules faisaient partie de la langue parlée en cette partie de l'Afrique de l'Ouest.

Je sentais que le prophète était content de l'enseignement qui venait de m'être donné d'une façon qui semblait fortuite. Je sentis également qu'il me fallait renoncer à pousser mon questionnement plus loin. Car il m'aurait conduit à ce qui rendait ce couple, pourtant exaucé, maussade, voire triste. Je compris que cette tristesse ne m'appartenait pas, elle était cachée dans le rêve que la femme avait bien voulu me laisser entrevoir. Je compris que, si un jour, la porte de son rêve devait pour moi s'ouvrir, je devrais alors respecter le mystère de cette femme, qui avait voulu m'offrir un secret afin qu'il exhausât la tour solitaire et secrète de mon savoir des choses cachées. Au même instant, la porte du rêve que la femme m'avait donnée s'ouvrit, et j'ai compris la tristesse du couple heureux, et malheureux. Ils ont tous su que je venais de savoir, et nous avons continué notre repas, doucement bercés par les conversations simples et sérieuses des enfants qui parlaient du monde immense où l'on joue à se souvenir des temps anciens et du théâtre de la grande migration des âmes: "Quand j'étais grand, quand j'étais grande. Quand je serai grand, quand je serai grande".

Sur le chemin du retour, j'étais abasourdi, stupéfait, émerveillé!

Peu de temps avant de rejoindre la route de Lisaka, j'ai vu un beau serpent vert sur un arbre. L'arbre était un petit "Niangon" (*Heritiera utilis*) de moins de dix mètres de haut, il devait avoir sept ou huit ans. Il poussait, libre et seul, dans une mince clairière où la lumière verte donnait au lieu une fraîcheur de menthe à l'eau. C'était un long serpent mince, il semblait s'être égaré sur l'arbre, il voulait en descendre. Systématiquement, il explorait toutes les branches feuillues qui dessinaient dans l'air des parcours de labyrinthes. Au bout de chaque branche, il semblait scruter les cieux qui ne lui envoyaient aucun support. De temps en temps, il se trompait, il explorait une fois de plus une branche qu'il avait déjà, systématiquement, parcourue. Mais, dans l'ensemble, il suivait son système avec méthode, explorant chaque solution possible sans insister obstinément sur l'impasse grande ouverte sur les cieux qui achevait

chacun de ses parcours. Quand il eut tout exploré, tête en bas il s'engagea sur le tronc de l'arbuste, et en quelques spirales souples et brillantes, comme émeraude liquide, il retrouva la terre qu'il avait cherchée dans les cieux. Puis il partit en ondoyant dans l'herbe tendre de la clairière à ciel ouvert.

J'arrivai tard à Douaké Sésé, j'avais fait les derniers kilomètres de la route dans l'obscurité la plus totale. Sara la Rouge m'attendait. Elle me donna à boire comme elle le faisait toujours: cette eau où trempaient des racines concassées, ce mélange amer, puis étrangement doux, et très désaltérant. Je compris qu'elle n'était pas contente.

- Tu as tardé, tu as trop tardé! J'étais inquiète, j'avais peur qu'il te soit arrivé du mal! J'avais peur que tu aies rencontré une femme, et qu'il me soit arrivé du mal! Je ne savais plus que penser. Alors, raconte, qu'as-tu fait de tout ce temps!

Je ne racontais rien du tout! Je savais qu'elle préparait une crise de jalousie. Cela la prenait, parfois, avec violence; elle devenait alors un être excessif, violent, incontrôlable. Je me précipitais sur elle, et je commençais à la couvrir de baisers. Elle fut surprise. Elle commença à rire.

- Tournesol! Non! Pas dans la cour! Viens! Chéri, rentrons dans la maison!

Après que tout fût accompli, et caresses, et joie, et oubli, Tournesol Picarêve eut, pour la première fois de sa vie, le regret de l'enfant inaccompli. Il eut comme un remord du petit mensonge en latex qui, entre l'extase et la vie, avait interposé le mur insignifiant mais efficace d'un mensonge stérile. Le plaisir, parfois, mérite de créer la vie, et, s'il ne le fait pas, il laisse comme une douloureuse nostalgie.

- Sara, il faut que je te dise une chose importante.

- Plus importante que la mienne?

- Que veux-tu dire?

- Plus importante que la chose que, moi, je veux te dire?

- Comment le savoir? Qui va commencer?

- Commence, toi!

- Non, toi!

C'est elle qui mit un terme aux chicaneries amoureuses:

- J'ai rêvé d'un enfant métis! Un beau garçon. Il tournait autour de ma maison, je l'ai appelé, il était beau comme tout! Il était toi et moi. Je l'ai appelé, il est venu vers moi, je lui ai demandé qui il était, car j'étais surprise par sa beauté, il m'a dit: "Comment! Tu ne reconnais pas ton fils!". Il était adorable. Et depuis, j'ai envie d'avoir un enfant de toi. Après tout, on fait si bien l'amour!

Voilà qu'elle pensait comme lui! Il en fut bouleversé. Il ne voulait pas répondre. C'était trop tôt, seul le désir de vie était mûr, alors que rien de ce qui devait accompagner la vie n'était prêt. C'était tout le contraire de l'affaire avec la reine de Bagataï qui, elle, avait tout préparé pour accueillir la vie qui, chez elle, était une obsession qui avait réduit le désir et l'amour à l'état de catalyseur (biologiquement indispensable dans ce contexte aux technologies frustes) mais sans intérêt existentiel. Tournesol Picarêve laissa passer un long instant. Il était trop ému pour parler. Dans un monde plus doux au désir et à la joie qu'est l'amour, il aurait répondu:

- Faisons-le! Faisons-le tout de suite notre beau petit garçon métis que tu as vu en rêve, je le veux, je le veux, tout autant que toi!

Mais, las! Le monde n'était pas encore ainsi pacifié, en lui-même, et en chaque existence.

- Il n'est pas venu le temps où, toi et moi, nous pourrions faire un enfant!

Puis, de façon irrésistible, il se mit à pleurer, secoué par de gros sanglots qu'il ne parvenait ni à comprendre ni à réprimer. Sara la Rouge avait reçu sa première réponse comme une insulte, car elle y avait vu une allusion à la grossesse en cours de la reine de Bagataï, (bien qu'elle fût la seule dans tout Douaké Sésé à savoir de la reine, et la grossesse et l'origine de celle-ci). Pourtant, elle comprit que son homme était sincère, elle passa de la colère à la tendresse, et se mit à le consoler comme un enfant en console un autre. Il fallut longtemps pour que les vagues de tristesse qui battaient son rivage s'apaisent enfin sur des soupirs lents que bordaient les caresses lentes de la femme attentive.

- Il faut que je te dise: Séko Baté Gléani m'a demandé de te dire qu'il fallait que tu me conduises à la caverne de Yaradou Sangö, où je dois passer toute une nuit. Je dois, là, avoir un rêve important. Pourras-tu m'y conduire?

- Il veut que tu passes toute une nuit dans la caverne?

- Oui

- Alors tu vas connaître des secrets, si grands!, que, peut-être tu n'y comprendras rien! Nous reparlerons de cela demain.

Chapitre X ¹⁰

Au matin du jour du lendemain, peu après l'aube, il y avait du silence dans l'air. Ce n'était pas un silence vide et pesant. Gêne que l'on masque au plus vite, par le vide de paroles, qui se contentent de faire un peu de bruit. C'était un silence... détendu et léger, comme le vol d'un oiseau qui glisse dans l'air sur un imperceptible sifflement doux. C'était le silence du rêve, celui qui prépare une vision, une de celle qui nourrit la vie, donne une clef au rêveur qui l'emporte au jour, pour ouvrir une porte que la nuit laissait close. Dans sa robe à frous-frous autour de ses belles épaules, les mouvements de Sara la Rouge ressemblaient à ceux d'un oiseau, ils étaient d'un naturel vélicole, vifs et précis. Picarêve l'observait, alors que, dans le clair-obscur de la cour, elle préparait le petit-déjeuner en plein air, dans le coin cuisine où rougeoyaient les braises d'un brasero. Ils étaient davantage unis par leurs silences qu'un échange de propos ne l'eût peut-être fait, mais moins pourtant qu'ils ne l'étaient dans les unions longues de leurs corps surpris.

Sara la Rouge n'aimait pas aller dans la forêt sacrée. Encore moins pour y passer la nuit. Et moins encore pour y laisser toute une nuit l'homme qu'elle aimait dans une grotte des Dang. Une de celles que les Dang, ces sorciers obscurs, utilisent lorsqu'ils attendent une vision qui leur donnera un secret. Un secret qu'aux Hommes Dieu donne, quand ils sont de bons musulmans, ou si, LUI, Dieu, il les a choisis; même s'ils sont Dang, ou chrétiens, ou n'importe quoi! Car Dieu choisit ce qu'il choisit. Elle connaissait la grotte, tous les rêveurs de la région la connaissaient. Mais, elle, elle n'y était jamais allée, elle n'en avait pas besoin. Cette nuit, dans un rêve, son allié à la voix grave lui avait dit d'emmener Tournesol Picarêve, dès le prochain jeudi, dans la grotte de Yaradou Sangö. Il avait bien dit: "Yaradou Sangö", comme le vieux. Alors elle le ferait. Mais c'était pénible. Car une diablesse pouvait profiter de son homme cette nuit-là! Déjà, une nuit, une des premières nuits avec son homme, elle avait dû en combattre une, son ennemie, et la chasser du lit, où elle s'était installée, et attendait l'homme, son homme à elle! Dans cette sacrée grotte des Dang, tout pouvait arriver, et elle ne serait là ni pour le défendre ni pour se défendre contre sa rivale chez les invisibles. Mais si son allié à la voix grave, celui qui ne ment jamais, lui demandait de le faire, elle n'avait pas le choix, car cela signifiait que les invisibles voulaient parler avec son homme.

- Chéri! Tu es né un jeudi, n'est-ce pas?

- Comment le sais-tu? Un jeudi, à l'aube, pourquoi?

Le rêve serait donc important. Et cet idiot qui continuait à demander pourquoi, et comment elle savait le jour de sa naissance, et gnagnagna et ragnagna!

- Mercredi, demain, nous irons passer la nuit en forêt. Nous irons à Yaradou Sangö!

- Ah! C'est pour ça!

Elle aimait quand il jouait au Blanc, quand il disait des choses qu'il croyait comprendre, alors qu'il ne pouvait pas comprendre. Il avait des yeux de Blanc, ils voyaient le monde comme les Blancs le voient, et croient que le monde est d'accord pour n'être que ce que les Blancs en voient. Elle avait peur que ce que les invisibles allaient lui montrer dans la caverne de Yaradou Sangö ne soit trop fort pour lui, ne lui fasse du mal. Elle savait pourtant que son inquiétude n'avait pas de raison d'être, car elle avait interrogé son aide à la voix grave, celui qui ne ment jamais, il lui avait dit: "Elle le protège! Elle le protégera toujours!". C'était toujours ça d'assuré. Mais si une puissante diablesse aimait son homme, n'allait-elle pas le lui prendre un jour? Ce qui l'avait un instant rassurée était maintenant source d'angoisse. Peut-être pourrait-elle passer un accord avec sa rivale, en faire une seconde épouse?

Mais elle ne voulait pas partager son homme! Elle, elle n'était pas une femme comme les autres. Une de celles qui acceptent de partager l'homme qu'elles aiment, tout simplement parce qu'elles ne peuvent pas aimer. Leur clitoris a été donné aux fourmis, car les fourmis, les grosses fourmis, celles qui piquent et dévorent, sont là le jour de l'excision. Les filles coupées, elles ne sentent rien du tout. Elle, la *Tahara*, la mante religieuse, celle qui jette les racines du désir aux fourmis, celle qui fait l'excision, ne lui en avait tranché qu'un tout petit bout, trois fois rien. Son père l'avait exigé, et la *Tahara* savait qu'elle risquait gros à ne pas obéir à son père. Alors, la mante avait retenu son bras tranchant, la main armée n'avait presque rien découpé. C'est pour cela que Sara la Rouge avait été guérie plus vite que les autres. Trois jours. Elle avait été une des premières à danser devant la *Tahara* et devant son *Chien*. Le *Chien*, c'est celle qui aide la *Tahara*, elle deviendra *Tahara* plus tard, après la mort de la mante religieuse. C'est le *Chien* qui tient les jambes des filles écartées, plaquées sur les épaules, sa poitrine pressée sur le visage de la suppliciée, le *Chien*, elle est forte. Les filles qui ont des secrets, les rêveuses, les sorcières, elles donnent leurs secrets au *Chien*, avant l'opération; si on oublie, les pouvoirs sont perdus; c'est la *Tahara*, ou c'est le *Chien* qui les reçoivent, si elles en sont capables. Sara la Rouge avait déposé

ses pouvoirs au *Chien* qui les lui avait rendus, après qu'elle eut dansé devant la *Tahara* et devant son *Chien*. La *Tahara* et son *Chien* avaient observé la danse, elles s'étaient regardées, puis elles avaient dit à Sara la Rouge qu'elle pouvait aller s'asseoir à nouveau avec les autres; pour elle, c'était fini. Une de ses amies avait dansé aussi, mais là, la *Tahara* et le *Chien* avaient décidé que la danse montrait que la fille n'était pas assez excisée, et ça avait recommencé! Toutes les filles, elles avaient de douze à treize ans, étaient terrorisées par les cris, et par la douleur déjà connue de leur compagne, pour laquelle la vivisection du clitoris recommençait. C'est en silence que les fillettes pleuraient dans les cris de la fille martyrisée. Celles qui n'avaient pas encore dansé étaient paralysées par la terreur à l'idée que la danse pourrait les désigner pour une seconde opération. Et la terreur, comme toujours, faisait tout accepter.

Aujourd'hui encore, Sara la Rouge était amie avec celle, la seule de son groupe, qui avait connu deux fois la même atroce douleur; celle-là, il ne fallait pas lui parler du plaisir que donne l'amour, elle ne sentait rien du tout, et même, ça lui faisait mal. Pourtant, ce n'était pas faute d'avoir essayé. Son mari avait été un des plus grands cocus de la ville; et puis un jour, elle en avait eu assez de souffrir en faisant ce que certaines femmes disaient être une des rares joies que puisse donner la vie avec un homme. Alors, elle avait fait un enfant, et laissé son mari épouser une seconde, puis une troisième et une quatrième épouse, dont une, mal coupée, jouissait dans le coït, alors que les deux autres étaient presque aussi amochées qu'elle. Il y en avait une qui avait eu moins de chance encore, elle ne pouvait pas retenir son urine, elle puait. Il va sans dire que les co-épouses privées de plaisir en faisaient voir de toutes les couleurs à la jouisseuse, et puisqu'elle *s'amusait* la nuit, elle ne rigolait pas le jour. Sara la Rouge avait vu le sexe de son amie; étrangement, la fille était sans pudeur, son sexe était plat et plein d'aspérités, comme l'écaille qui sert de couvercle à l'huître, comme une planche mal équarrie. Même les poils de son pubis étaient en désordre, on aurait dit une petite fourmilière, de celles des petites fourmis qui font leurs nids dans la poussière. Ce n'était plus un sexe, c'était un petit trou triste et malheureux que grandes et petites lèvres tranchées ne protégeaient plus, et qui béait sans joie. Un mystère profané.

Le sexe de Sara la Rouge avait, grâce aux pouvoirs de son père, échappé à l'outrage et au crime. Il portait, non sans innocente fierté, un petit durillon sur le clitoris, là où la *Tahara* avait tranché le noyau de cerise et le velours commençant des petites lèvres, mais la morsure faite au clitoris avait été si superficielle que, tout naturellement, il avait redéployé ses splendides terminaisons nerveuses, son petit arbre de vie, et redressé la tête pour envoyer paître la tradition, et la cruelle sottise d'un monde perdu. Cela valait aux deux amants des nuits de joie et d'émerveillements splendides; comme

si ce sexe féminin, qui revenait de loin, offrait à la femme, à l'homme, et au monde, la preuve vivante de son existence, et la condamnation de la *Tahara* et de son *Chien*.

- À cause de toi, chéri, je vais devoir passer une nuit en forêt, chez les Dang. Je n'aime pas ça! Et puis... Si tu savais combien je déteste marcher dans la forêt...

- Pourquoi?

Elle hésita:

- Avec les sorciers, on ne sait jamais où on va! Et puis, je n'aime pas les fourmis de la forêt.

- ?

- Oui! Ça me fait peur! J'ai toujours eu peur de ces choses-là. C'est pour cela que je ne suis pas devenue une vraie sorcière. Je ne suis jamais passée de l'autre côté. Je me contente d'attirer ceux de l'autre côté, de mon côté. De temps en temps ils viennent, comme un travailleur que tu loues à l'heure!

- ?

- Je sais bien, chéri, que tu ne comprends pas toujours ce que je te dis. C'est fou comme la façon dont, toi, tu penses, est différente de ma façon, à moi, de penser! Il n'y a que dans tes rêves que tu sois, comme moi, intelligent! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle tu ne comprends pas tes rêves, tu les sépares trop du reste de ta vie. Mais tes rêves sont si puissants! Dieu l'a voulu ainsi, pour t'enseigner je pense?, car autrement ta tête est tellement dure! Moi, parfois, je viens dans tes rêves, je t'accompagne, mais tu n'en sais rien, je me déguise, j'aime me déguiser, je deviens un petit caillou sur ton chemin, un brin d'herbe, un petit arbre, tu me vois à peine, mais je suis là! C'est pour cela que je sais que tes rêves sont puissants. Si tu n'étais pas un Blanc, tu serais un grand sorcier! Mais la magie des Blancs a pris un autre chemin, alors tu ne peux pas devenir un sorcier! Et c'est très bien ainsi car pour les sorciers, les vrais, ne comptent que leurs sortilèges. Ton ami, Seko Baté, il est différent, d'ailleurs, s'il ne l'était pas, jamais je ne t'aurais guidé vers lui!

- Comment veux-tu que je puisse comprendre tes paroles, tu le dis toi-même, la magie des Blancs a suivi un autre chemin. Mes ancêtres ne pensaient pas comme les tiens!

- Et qu'en sais-tu nigaud ? Comment peux-tu être aussi sûr de ce que tu ignores. Là-dessus, je peux t'en apprendre, moi! Moi, je sais qu'il y a très longtemps, les Blancs et les Africains ils étaient les mêmes, ils vivaient près des invisibles, ils travaillaient ensemble, ils se servaient du vent, car lorsque viennent les invisibles, le vent se lève, et des rêveurs blancs et noirs faisaient le passage d'un monde à l'autre! Et puis, vous avez changé, et vous avez cessé de sentir la présence des invisibles, de les utiliser pour vous émerveiller de la splendeur du monde, et de faire des choses avec eux, et vous avez créé un monde riche et froid. C'est à cause de cela que je n'aimais pas les Blancs, en plus je les trouvais laids, avec leur peau qui au soleil devient rose comme une mauvaise blessure. Et leur odeur! Comme un riz aigre de la veille! Tu sais, celui que les Loma appellent le *riz cadavre*. Au fond, j'étais raciste. Et Dieu m'a attrapée! Il s'est servi de toi et de ton sexe pour m'attraper, moi qui pensais que la peau blanche devait faire l'effet d'un citron acide. Dieu, il doit rire de moi, moi, qui deviens humide rien qu'en pensant à toi! Une folle!

Elle semblait rêver, elle semblait ne parler que pour elle-même, alors qu'elle parlait à Tournesol Picarêve tout en surveillant la cuisson du riz du petit-déjeuner. Le chaudron chauffait son contenu sur le feu de bois dont les flammes étaient rouges comme le jour commençant.

- C'est dans certains de mes rêves que je t'ai rencontré. Tu m'amusais, car tu étais un puissant rêveur, mais totalement ignorant de ce qui t'arrivait. Moi j'avais besoin d'un sexe en bon état pour féconder cette pétasse de reine de Bagataï. J'ai su que tu ferais l'affaire, je t'ai même essayé, je me suis déguisée en blonde pour t'essayer plus facilement, pour que tu ne sois pas surpris, et moi non plus! Tu ne t'en souviens sûrement pas. J'ai joué avec toi. Ce n'est pas là que j'ai commencé à t'aimer: faire l'amour dans le monde du rêve et faire l'amour ici, ce n'est pas la même chose, sauf pour les non-rêveurs qui se donnent une illusion du monde. Mais, quand même, j'ai été un peu étonnée. C'est pour la reine que je t'ai fait venir, mais, c'est aussi pour moi, car j'étais devenue curieuse... . Je t'ai aimé quand je t'ai vu! C'est aussi simple que ça! Je t'ai vu, et mon cœur s'est mis à faire du bruit dans ma poitrine: boum! boum! J'avais peur que tu ne l'entendes, alors je marchais devant toi, aussi loin que je le pouvais, et je sentais que tu regardais mon corps, j'avais l'impression d'être nue, et cela me faisait plaisir. Et tout en marchant, je traitais la reine de Bagataï de pute! Je suis une femme jalouse. C'est difficile d'être une femme jalouse, on se fait du mal, ou l'on fait du mal, ou les deux à la fois. Moi, c'est à moi que je fais du mal.

Tournesol Picarêve ne comprenait pas plus ce que lui disait Sara la Rouge qu'il ne

comprenait ses propres aventures dans la forêt sacrée. Il avait décidé de jouir du mystère. Il sentait qu'entre ce que disait la femme qu'il aimait et les événements étranges de ce monde stupéfiant de nombreux liens existaient, des logiques similaires. Elles étaient hors les bornes de son univers. Parfois, alors que Sara la Rouge parlait, une image rapide, venue des lointains du monde, claire et distincte, lui apparaissait, comme un beau ricochet sur le calme océan du temps, celui de la durée longue, car celui du temps bref est en agitation constante. Ainsi, le vent dont elle avait parlé. Ce vent, il le connaissait, il l'avait utilisé, ou, n'avait-il pas lutté contre lui? Mais cet "il", était-ce lui, un autre, ou une autre façon pour lui d'être lui-même? Et cette femme blonde dont Sara la Rouge affirmait avoir pris l'apparence, ne l'avait-il pas rencontrée en effet? Son image s'imposait comme une évidence, une teutonne bien en chair, une bavaroise, avec des tresses et des seins abondants sur un corsage blanc. Elle aurait pu se prénommer Agathe, être issue du *Freichütz* de Weber, et voir en cauchemar, dans un cercle blanc, le cadavre d'une pie noire, baignant dans son sang: un drapeau nazi en somme. Il semblait à Picarêve que la parole de Sara la Rouge lui était un éveil, mais il était incapable de savoir ce qui s'éveillait en lui: s'éveillait-il comme le fait un dormeur qui passe de sommeil à veille? Ou comme un dormeur qui s'éveille au rêve? Ou comme n'importe qui ou quoi dans un labyrinthe de souvenirs? Car il avait atteint un tel point d'exaspération de toutes ses perceptions que n'importe quoi lui semblait possible, alors que tout lui était incertain. C'est cette incertitude, qui, toutes les portes de la joie lui avait ouvertes. Des certitudes, il n'en avait plus, et, désormais, la joie d'exister était sa seule certitude. Douleur et malheur auraient pu jouer un rôle semblable, celui d'éveilleur, mais l'amour de Sara la Rouge avait rendu la joie inévitable. Sa joie, il en connaissait, sinon les raisons, du moins quelques causes qui avaient des allures de motifs, comme on use de ce terme en architecture, en décoration, en musique pour dire une forme qui revient et s'impose, comme un leitmotiv.

On l'a dit, le premier motif, c'était Sara la Rouge, la beauté de son visage qui, pour un peu, eût pu déclencher en Picarêve une crise de larmes, des larmes de joie et de tendresse devant un visage dont la simple beauté le bouleversait. Le second motif, c'était le corps de Sara la Rouge, si doux dans l'amour, si violent et si fort, qu'il faisait croire à la réalité du monde. Le troisième, c'était le mystère de Sara la Rouge; selon ses dires, elle n'était pas une sorcière, et il était prêt à la croire. Alors elle était une enchantresse, une femme qui avait accès aux mystères cachés à la majorité des êtres humains. De ces mystères, elle parlait avec un naturel, une sorte de naïveté, qui forçaient à la croire, en toute simplicité. Mais il y avait plus qu'une affaire de croyance, il y avait les choses étranges qui, à son contact, par sa simple présence, advenaient.

Elle rendait au monde sa magie. Elle détruisait toute banalité.

Le soir venu, alors qu'il voulait l'entraîner dans la case où il dormait, elle se refusa en repoussant son corps d'un doux mouvement de hanche, et lui dit: "Ce soir, ton corps ne doit pas faire l'amour, il faut prier, car ce qui t'arrivera demain sera important".

Seul dans la nuit, Tournesol essaya de prier, mais ce qu'il pouvait pressentir des événements à venir ne lui facilitait pas la tâche. Dans quel monde était-il entré? Et quel Dieu pouvait en être le maître? Ne s'agissait-il pas du Diable? Encore que les gens d'ici utilisaient le mot dans un sens qui n'était pas celui qui avait cours dans son monde à lui. Penser ne servait qu'à l'amener à un état de confusion extrême, et, inutile. Ne pas penser du tout était une abstraction impossible. Il fallait donc s'efforcer, en douceur, de penser de façon différente. Cela, c'était possible, mais c'est alors que survenait la peur de la folie. En temps ordinaires, la folie ne faisait que l'effleurer, comme un lointain possible, mais aussi, vu les choses étranges qui ne cessaient de lui arriver, comme un signe de bonne santé mentale. *En temps ordinaires*, si toutefois l'ordinaire existait encore... En temps ordinaires, cela signifiait quand il était avec le vieux Séko Baté Gléani, ou, et de façon encore plus efficace que le vieux, du moins pour sa santé mentale, et la joie de tous ses sens, quand, après avoir vu le vieux, il était à nouveau avec Sara la Rouge, qu'il parlait avec elle, qu'ils faisaient l'amour, car sa présence à elle rendait toute chose réelle. Même la jalousie malade de Sara la Rouge aidait à établir pour vrai les choses étranges. Car cette faiblesse humanisait les événements qui, pour Tournesol, étaient hors normes. Mais, maintenant, alors qu'il était seul dans la nuit, l'étrangeté des choses prenait un caractère plus inquiétant, non pas en raison de l'obscurité (elle était d'ailleurs relative car il avait allumé une bougie), ni en raison des masques et des statues qui peuplaient la pièce et donnaient aux murs des regards étranges issus de la nuit. Ces choses-là étaient vides, dignes de Guignol, ou d'une épouvante de pacotille. La peur véritable ne logeait pas dans l'imaginaire infantile de Tournesol Picarêve, la peur véritable venait du rêve qu'il était en train de faire:

Il vient de quitter un rivage, il pilote son petit navire, et voici que soudain, il se retrouve escaladant une immense montagne, il peine sur la paroi abrupte, il sent qu'il approche du sommet, il le sent à la couleur du ciel. Il arrive enfin au sommet, là, il voit la mer immense, et un petit bateau, le sien, qui s'éloigne du rivage encore proche. Il appelle le navire, le barreur se retourne, et c'est lui-même qu'il voit s'éloigner dans le lointain d'un horizon qui lui semble sans fin. Alors un grand vent s'élève. Le barreur en mer ainsi que l'autre lui-même au sommet de la montagne doivent se courber pour résister à ce grand vent qui roule le monde et les hommes

comme un parchemin s'enroule sur lui-même lorsqu'une main l'a lâché lecture achevée. Voilà que le monde, la montagne, la mer et lui-même, s'enroulent sur eux-mêmes, comme si Dieu avait achevé sa lecture. Comme si Dieu s'apprêtait à abandonner un récit trop vieux et sans intérêt. Alors, arc-bouté de toute sa force pour résister au vent, il a prié avec toute l'intensité de son âme, de son esprit, de son corps même; il a prié et demandé à Dieu de continuer à lire.

Il s'est éveillé en sursaut et en sueur. Il a noté son rêve. Puis, il a prié dans cette élévation naturelle de l'âme que donne un grand songe, surtout s'il est incompréhensible. Puis, il s'est rendormi.

- Tu dois te lever mon amour!

Elle était dans la pièce, elle le caressait, pour le réveiller, elle y parvenait trop bien:

- Ah non! Plus tard! Nous ne pouvons pas faire l'amour, et je ne vais pas sucer ton sexe maintenant. Pas le temps!

Puis, constatant la constance du membre joyeux:

- Dis! Garde-moi tout ça pour plus tard, tu veux bien, dis!

Seules les apparences étaient contre Tournesol qui bandait par simple réflexe, pour saluer le lever du soleil, pour chanter un modeste hymne à la vie, pour dire aimablement bonjour à la femme qu'il aimait; bref, en toute innocence et sans avoir une intention de fornication générale, ou particulière: un homme qui bande est parfois le plus incompris des mâles. Et, comme son élévation avantageuse avait tendance à se maintenir, alors qu'il faisait devant elle sa toilette : unealebasse avec laquelle il aspergeait son corps d'eau fraîche, elle ajouta d'un air canaille, en arrondissant ses lèvres dans une pose gourmande:

- Dis donc! Tu veux vraiment me donner des regrets!

Il ne le voulait pas. Mais il y avait de la gaieté dans l'illusion de la femme, une vanité satisfaite aussi. Le silence, sans mensonge pourtant, était une façon de ne la pas détromper, et de lui dire son amour sans qu'elle sût de quel langage il usait pour lui faire cet aveu. Ce n'était qu'un aimable malentendu qui rendait la vie plus douce. Et s'il n'avait pas la tête à autre chose, c'est que le cauchemar de la nuit le préoccupait

toujours. Il l'encombrait, car il disait trop de choses dans ce sens du raccourci sublime qui est la caractéristique des grands rêves, ou rien n'est laissé au hasard, ou à l'imagination arbitraire du rêveur. Séko Baté Gléani l'avait dit à Picarêve un jour: "Ne t'y trompe pas, les grands rêves tu sens qu'ils sont grands pendant que tu les fais. Ce ne sont pas des rêves que tu fais, toi, ce sont des rêves que Dieu puise dans son sac à mystères, et qui te sont envoyés à toi, par Dieu, et par Dieu seul! Car dans ces moments-là, ce n'est plus toi qui rêve, c'est toi qui reçois la permission d'entrer dans la vérité de Dieu". Tournesol était toujours étonné lorsque son maître, un païen, un prophète-magicien de la forêt sacrée qui suivait des rites qui avaient traversé les temps depuis les origines des hommes et qui mêlaient un peu tout, lui parlait de Dieu; non selon la tradition, belle mais implacable, des religions monothéistes, mais selon une sorte d'envolée spontanée de l'âme vers une lumière sans nom, et sans origine. Quand Séko Baté Gléani parlait de Dieu, c'était rare, il avait comme une hésitation avant de prononcer ce nom, et une fois qu'il l'avait fait, il y avait comme un souffle de silence qui interrompait les mille et un sons de la forêt sacrée. Un jour, parlant bas, en confidence, Séko Baté Gléani avait dit: "Je dis cela, *Dieu*, comme tout le monde, mais personne ne connaît SON nom, ils font tous semblant". Ce qu'aucun bureaucrate attiré des religions révélées n'avait jamais su faire comprendre à Tournesol Picarêve, voilà qu'un païen – que les bureaucrates auraient mis à mort – le faisait spontanément sentir à son élève, et l'élève était émerveillé de sentir la présence secrète de tant de mondes cachés dans l'ombre et dans le silence de la forêt sacrée.

Ils sont partis peu après le lever du soleil. Elle avait assemblé un maigre bagage: deux couvertures, deux draps; deux barres de savon ordinaire, une petite trousse de toilette où elle avait mis leurs brosses à dents – systématiquement, elle prononçait *broche*, elle se *brochait* aussi les dents avec les droites tiges du "*Pécé*", un arbuste, comme le font tous les Africains de la savane. Il avait voulu porter le bagage, elle avait dit que depuis toujours, "il n'était pas convenable que l'homme portât ce genre de bagage"; et pour souligner le caractère infrangible de la coutume, elle s'était fendue d'un imparfait du subjonctif.

- Toi, tu vas prendre ton sac à dos, et, lorsque nous traverserons le marché, tu achèteras cinq kilos de sel, tu les offriras au chef de canton de Yaradou Sangö. Moi, j'offre du savon. Comme ça, ils sauront que nous sommes des gens biens, polis, et riches. C'est important quand tu vas chez des étrangers... Et puis, ces Dang, va savoir! Ils mettent de la magie partout, presque autant que les Raranké, mais en moins méchants. De toute façon, on n'est jamais assez prudent... Si tu es correct, que tu montres que tu es riche – mais pas trop (trop, c'est pas poli), alors ils se méfient,

personne ne te fera un *coup*, car ils espéreront que tu reviendras bientôt, avec d'autres cadeaux. Alors que si tu es mort, pour eux, c'est foutu!

- Mais, ne penses-tu pas que s'il y avait du danger, un rêve nous préviendrait.

- Et crois-tu que si j'avais eu un rêve, ou autre chose qui dit le danger, nous serions en route pour ce village où tu passeras la nuit! C'est exactement ce que je viens de te dire: on n'est jamais assez prudent. Quoi que puissent te dire les rêves et tes alliés, c'est dans ce monde-ci que tu vis, que tu peux mourir, et que tu mourras. On peut te faire du mal dans le monde des invisibles, mais bien ou mal, c'est dans ce monde-ci que tu reçois ce qui t'a été donné. Tant que tu es vivant, l'important dans le rêve, c'est ce qu'il te dit de ce monde-ci. Autrement, il n'aurait pas plus d'importance que la crotte d'un petit oiseau sur la branche d'un grand kapokier!

Dans la forêt, nous y étions déjà. Il y avait des oiseaux partout, ils faisaient un vacarme assourdissant et rayaient les espaces entre les arbres de traits désordonnés de couleurs vives. Il y en avait tant que cette abondance créait une rareté paradoxale, l'œil ne percevait plus que le plus remarquable: les oiseaux les plus gros, les plus colorés, ceux dont le vol était le plus lent, ou qui volaient en compagnies. Ainsi, les perroquets, ils étaient en groupes, leurs plumes vertes, jaunes et orange attiraient le regard. Tournesol Picarêve regardait les perroquets avec plus d'intérêt que les autres oiseaux. C'est que l'éclat de leurs plumes et la lourdeur de leur vol rendaient leur observation facile; de plus, ils étaient très bruyants, plus que l'ensemble des habitants de la forêt, si l'on fait exception des Hommes dont le cas est particulier. Les perroquets semblaient de la forêt reproduire tous les sons, par analogie ou imitation, sauf, celui, rare, d'un coup de fusil tiré par un chasseur solitaire. La détonation, violente et brève, pendant quelques secondes réduisait tout au silence; puis, elle rebondissait de collines en collines pour se perdre dans la forêt qui l'absorbait, comme elle absorbe tout ce qui ne la détruit pas. Car, on le sait, la forêt n'avait pu s'étendre que grâce à la folie des Hommes, et ce que la folie avait permis, elle le pouvait détruire: par la guerre, par le feu, les autoroutes, les engins mécaniques, les scieries et le riz des coteaux ; ou, plus simplement, par l'élevage extensif du bétail.

Les gens d'autrefois avaient vu croître la forêt sur la défaite des hommes, ils ne l'aimaient pas. Pourtant, ceux d'avant savaient que les Hommes, du temps où ils devenaient des humains comme ceux d'aujourd'hui, avaient quitté la forêt pour venir naître "Hommes" dans la savane. Cela avait pris trois millions d'années. C'est pourquoi les êtres humains revenaient dans la forêt quand le danger était grand, comme s'ils

avaient voulu, face à la peur, se replonger dans la complexité immense de la vie, quitte à en mourir et à servir de ferment humide et malodorant à d'autres vies qui pour *être* tuaient les hommes, ou utilisaient leur mort: les insectes, les parasites, les bactéries, les virus, les fauves, les mangeurs de cadavres et tout l'univers végétal. Il y avait tant de vies dans la forêt que les hommes savaient qu'ils n'y étaient jamais seuls. Ils devaient vivre parmi toutes ces vies qu'ils devaient respecter, afin qu'en retour, elles acceptent la présence des hommes.

C'est pourquoi, il n'y a pas si longtemps, dans certains villages des Loma, dans la grande forêt de Luanda, dans celle des collines de Zizanj, celle qui s'étend jusqu'en Côte d'Ivoire, en Guinée et jusqu'au Sénégal, cette grande forêt dont les noms changent comme changent les hommes qui donnent à toute chose un nom, là, il y avait des villages où les hommes, régulièrement, offraient un jour entier à la forêt, et à toutes les autres vies qui, de sous la terre à la canopée s'étagaient pour se combattre, se compléter, coopérer, se nourrir les uns des autres lorsque la mort de l'une devenait la vie d'une autre, sans cruauté, peut-être, mais dans un réalisme insupportable aux hommes, qui, pour le supporter, devaient faire alliance avec les vies invisibles qui rendaient la fatalité des forces puissantes de l'inertie moins cruelle. Oui, les hommes offraient un jour entier en sacrifice. C'était un jour où ils ne sortaient pas du monde des hommes, du village, car celui, où celle, qui en aurait usé autrement, se serait entendu dire par la première vie non humaine croisée: "Que fais-tu ici? Rentre chez toi! Ce jour n'est pas le tien!". Mais aujourd'hui, il y avait déjà trop d'hommes dans la forêt pour qu'ils puissent entendre les reproches des autres vies. C'est ce qui désespérait Séko Baté Gléani, c'est ce qui lui faisait boire dans son verre "Duralax" l'alcool que lui vendait le marchand peul, car Séko Baté Gléani aurait voulu que tous les hommes comprennent l'art de rêver, qui seul peut apprendre aux hommes à la tête dure la simplicité de l'amour, qui, pour lui, n'était pas un sentiment mais une façon d'être. Et puis il y avait la guerre au Libéria et en Sierra Leone, la guerre avait effacé le souvenir du jour du sacrifice, celui où les humains offraient la forêt aux autres vies. Avec la guerre, les hommes avaient pris tout l'espace, pour tuer, pour chercher l'or et les diamants. Dans la lenteur silencieuse du végétal la forêt s'est vengée, Ebola est venu... pour que le vide des hommes face place au végétal, comme autrefois, comme autrefois... hélas.

Sous la couronne des grands arbres, la lumière était verte, souvent austère, comme il en est dans les grandes forêts de sapins de Bohême, mais elle scintillait parfois quand le souffle agitait les feuillages, cela rendait le mystère aimable, comme le fait, par analogie, la lumière des vitraux d'une cathédrale d'Île-de-France, lorsque le soleil les

enchante. Tournesol Picarêve suivait les pas de Sara la Rouge, ses pas qui les conduisaient à la caverne de Yaradou Sangö. La femme portait leur bagage dans un petit baluchon de drap; dans sa marche, elle avait passé le bras droit sous l'anse de fortune que faisait le drap noué sur le bagage, elle portait ainsi sa charge sous le bras. Pas sur la tête, car ce mode de portage ne convenait pas à une fille "neuble", et si Sara la Rouge ne pouvait plus s'offrir une mule blanche et des servantes porteuses d'ombrelle et de paquetages, elle voulait encore tenir son rang en ne portant pas son bagage, et celui de son homme, comme l'eût fait une simple paysanne: en équilibre au sommet de sa tête. Son homme, lui, était plus prolétaire, il portait ses cinq kilos de sel, et quelques menus objets, dans son sac à dos, comme un ouvrier des chantiers emporte son casse-croûte. Tournesol Picarêve rêvait. Il rêvait dans le balancement des hanches souples et des fesses bien dessinées de la femme qu'il aimait. La grâce de ces mouvements tenait au miracle, elle inventait un espace qui sans elle et sans le corps de Sara la Rouge n'eût pas existé, un éternel espace de beauté, de désir doux et précis, lové en secret dans l'immensité de la forêt sacrée. Il y est encore. Il y sera toujours. Il nique Ebola !

Il se souvenait de leur première rencontre, de ce jour où elle l'avait conduit chez elle, sans raison apparente, mais où, lui, il l'avait presque aveuglément suivie. Comme aujourd'hui, c'était son corps à elle qui lui avait servi de guide, de repère, et d'attraction. Il comprit soudain que la beauté des mouvements de la femme, sa marche devenue danse, inventait le chemin alors même qu'elle le semblait suivre; et il était doux de sentir passer le temps dans la beauté de leurs pas lents dans la forêt sacrée. Même si, dans la forêt sacrée, ils n'y étaient pas tout à fait. Ils étaient dans la forêt qui sert de prélude aux forêts consacrées aux initiations. C'est pourquoi, de temps en temps, ils croisaient des signes étranges: des herbes nouées en gerbes qui dessinaient des motifs compliqués, comme des idéogrammes; des lianes tressées faisant d'arbre en arbre une barrière banale dont l'étrangeté tenait à des offrandes de riz, de percale, ou (mais une seule fois !) un œuf d'un blanc immaculé posé en sacrifice sur une immense racine de Frake, *Terminaria superba*, qui lui servait d'autel. Une bannière de tissu blanc était plantée en terre, au pied de l'autel, un vent faible agitait la percale.

- Mon chéri, ne touche à rien, nous devons changer de chemin!

- Tu connais le sens de toutes ces choses?

- *Un peu!* À cause de mon père, qui m'a enseigné. Car, nous, les Malinké, avant de devenir musulmans, nous avons inventé toutes ces choses. Je suis bonne musulmane!

Mais je n'ai pas tout oublié!

- Peux-tu me parler de ces choses?

- De quoi?

- L'œuf?

- Tu vois la percale blanche. L'air ne l'agite pas beaucoup, et pourtant, elle dit: *"Le monde tient l'œuf que la terre attendait"*.

- C'est beau! Mais qu'est-ce que ça veut dire?

- Personne ne peut comprendre, car ce sont des mots qui veulent dire plus que les mots. Ce sont des mots qui servent de chevaux aux rêveurs. Mais pas à tous!

- Sont-ils importants pour moi?

- Peut-être oui, peut-être non. Tu le sauras ce soir. Regarde bien ce que tu vois, mais ne touche à rien, et ne force rien, car nous n'avons peut-être rencontré cela que par hasard. Il ne faut rien forcer. Même si tu es un rêveur, j'ai toujours un peu peur qu'avec tes habitudes de Blanc tu en fasses trop, que tu te forces ou que tu forces les choses à devenir ce que tu veux. Là où tu vas il ne faut pas faire cela, c'est une perte de temps, en plus, c'est dangereux. Si tu fais cela, tu peux devenir comme les sorciers d'avant, tellement obsédés par leurs sortilèges que leur chemin s'est perdu avec eux! Leur œuf s'est pourri, comme pourrit celui des Blancs d'aujourd'hui.

Il fallut faire demi-tour. Car entrer sur le territoire de la forêt sacrée, celui où se font les initiations, était dangereux aux non-initiés: amis, on les initiait de force; ennemis, ils étaient mis à mort, leur tête était tranchée avec un lourd couteau de cuivre rouge.

Il ne fut pas nécessaire de parcourir une longue distance pour éviter le sacrilège, une petite piste contournait l'autel étrange qui servait de porte à ce qui était une forêt sacrée, une vraie. Celle-ci servait aux femmes, et seules les femmes initiées, ou leurs apprenties, avaient le droit d'y pénétrer. Autrefois, il y a très longtemps, l'initiation durait trois ans plus cinq, plus sept ans. Un enfant entrait dans la forêt sacrée, en ressortait un homme, ou une femme qui connaissaient tout de la civilisation de son peuple: de la cuisine à la magie, en passant par la chasse, la pêche, l'agriculture, et la

guerre. Le savoir le plus étendu était celui des femmes, car à tous les savoirs s'ajoutaient ceux du sexe, de l'accouchement, et des soins aux enfants. Pour ce qui concerne le sexe, c'était assez sommaire, avec pourtant, chez certains peuples, d'heureuses surprises. Comme le jeu de la plume: on "effeuille" une plume de poule, un peu comme pour empenner une flèche. Ce n'est pas facile, il y faut une certaine technique, qui laisse le sommet de la plume – et seulement lui – bien emplumé, alors que le reste devient une tige souple, longue de six ou sept centimètres. La mise au point doit être parfaite car il est de la plus haute importance que la plume ne se brise pas pendant le plaisir. La plume est alors introduite dans le canal auditif, dans l'oreille. Puis, la femme, ou l'homme, tourne la plume, en la roulant entre le pouce et l'index: effet garanti pendant l'amour, ou même comme un substitut, léger et euphorisant, au plaisir. Si, en raison de son volume relatif, l'introduction de la plume pose quelque problème, la solution consiste à l'humidifier avec un peu de salive afin qu'elle prenne l'allure d'un petit pinceau; une fois le sommet de la plume dans l'oreille, le mouvement de rotation séchera le pinceau, assurant ainsi une caresse délicate qui fait partie des petits plaisirs de la vie, et qui peut se combiner avec d'autres, ou leur servir de préliminaire. Si la plume est de bonne qualité, et bien préparée, c'est sans danger, et ne coûte qu'une plume à un oiseau. Tous les mystères de la forêt sacrée ne sont donc pas austères. Malheureusement, c'est aussi dans la forêt sacrée que les *Tahara* jettent les clitoris aux fourmis, et l'ordre du monde, ici, en dépend.

Tournesol Picarêve se souvenait de deux conversations qu'il avait eues avec Séko Baté Gléani et avec Sara La Rouge, le thème en était "l'ordre du monde". Les deux conversations avaient eu lieu séparément avec ses deux interlocuteurs, et à quelques jours d'intervalle. D'ailleurs, Tournesol n'avait jamais vu son maître et la femme qui l'avait guidée vers lui, ensemble. Ils se connaissaient pourtant, et il transmettait régulièrement les salutations de l'un à l'autre. Mais ils ne se rencontraient jamais. Tournesol ne se souvenait plus avec lequel des deux il avait commencé à discuter de ce thème de l'ordre du monde, pourtant, il se souvenait avec précision de ce que son maître et Sara la Rouge lui avaient dit. Son maître, lui, ne croyait pas à l'ordre du monde, ou très peu, il croyait plus au désordre qu'en autre chose:

- Car, tu crois, toi, qu'il y a de l'ordre dans le monde! Moi pas! Il n'y a de l'ordre que dans la mort ; là, tout est prévisible; la vie, la vraie, aime le désordre, c'est là qu'elle se sent le mieux. L'ordre, c'est la mort. Regarde tes rêves, ils n'ont pas d'ordre, car ils te parlent des splendeurs imprévisibles de la vie. Les morts ne rêvent pas, souviens-t'en! C'est parce que les gens ne sont pas des rêveurs qu'ils aiment l'ordre, qu'ils en ont besoin. C'est comme cela qu'ils préparent le chemin de la mort. L'initiation des filles,

quand la Tahara coupe le petit pénis de la femme, c'est exactement cela. Nous faisons cela en Afrique depuis si longtemps, et tu ne sais pas pourquoi?

Évidemment, Tournesol ne savait pas pourquoi. Mais Sara la Rouge avait, elle, son idée sur la question:

- C'est simple, les femmes coupées, elles ne sentent rien du tout! Si elles voient faire l'amour devant elles, ou si elles voient des films pornos à la vidéo, ça ne les excite pas du tout, elles n'y comprennent rien de rien! Elles vont rire comme des idiots. C'est aussi pour cela qu'elles se montrent nues sans complexe, elles ont un corps comme le riz a des épis, sans y rien comprendre. Moi, je suis pudique. Même aux femmes, j'évite de montrer mon corps, cela me gêne, je suis pudique, sauf avec toi, quand je suis excitée, j'aime tout te montrer, ça me plaît, et même, j'aimerais te montrer encore plus que ce que j'ai, c'est bizarre, mais c'est comme ça, et c'est ça, aussi, qui me fait savoir que je suis amoureuse de toi, et de personne d'autre. C'est à cause de ça que nos vieux polygames peuvent marier beaucoup de femmes, elles n'ont besoin de rien, alors qu'elles aillent avec celui-là ou avec un autre, c'est égal! Ils leur font un enfant tous les deux ans... Compte!, même avec six femmes, c'est rien à faire, ils donnent l'argent, le tissu, les bijoux, et c'est tout! Pour le reste, la nuit, il ne se passe rien d'intéressant! Moi, je sais ce que j'aime, c'est toi, je sais ce que je veux, toi comme tu es, et ce que tu es, et que tu t'agites bien où c'est bon; et je sais qui je suis: MOI! Et pas une vache qui fait des veaux. Une vache ne peut pas être amoureuse, elle est toujours la même et prévisible, une vache en vaut une autre ou peu s'en faut ! La bête est toujours calme et tranquille, elle n'a pas besoin d'être coupée ! Elle n'a pas son petit pénis à elle, elle n'est qu'un trou où le taureau vient faire un veau ! Elle ne crée des problèmes à personne! Tu la mènes à droite, elle y va! Tu la conduis à gauche, c'est égal! Tout droit, même pour l'égorger! Pas de problème! Où tu veux, elle va, et elle n'est pas jalouse!

Quand Sara la Rouge s'exprimait avec passion, elle avait un vocabulaire imagé et précis, sinon étendu. Alors qu'il marchait en suivant les beaux mouvements du corps de la femme qu'il aimait, il se disait que, ce jour-là, elle lui avait fait une description de ce que Racine, en son temps, dans un autre style, aurait pu nommer "le désordre des passions". Ce qu'ainsi on nommait au XVIIIe siècle, c'était l'amour et le sexe confondus, séparés, mêlés selon des proportions indéterminées, et qui déterminaient les vaines recherches des amants, leurs ruses aussi. Vivant des temps plus simples, Tournesol Picarêve se contentait de s'émerveiller en se remémorant les paroles de son vieux maître:

- C'est dans les choses du sexe que le désordre est le plus grand! Il est deux fois grand, il est puissant, et, en plus, il est sublime! Deux fois grand. Car c'est une force qui crée la vie, et pas seulement les enfants. Pour faire les enfants, c'est simple et facile! Mais personne ne comprend que cette force qui crée la vie, c'est en vérité la force qui crée le rêve, et le rêve, c'est le désordre de la vie. Vous, les Blancs, vous appelez cela un mystère; moi, je dis une force, un pouvoir, peut-être le plus mystérieux des pouvoirs: ils l'ont dans le sexe, mais ils ne le savent pas, ils ne s'en servent que pour faire des enfants, mais ils devraient faire bien plus que ça! Le cheval que tu montes et qui te conduit dans le rêve, c'est cela, c'est cette force avec laquelle tu peux tout faire, tout vaincre, même la mort. Et ils se contentent de faire des enfants! Et vous les Blancs, vous vous contentez de jouir, vous êtes des bêtes à plaisir! Nous, des bêtes à enfants! Quelles sottises! À présent, tu comprends pourquoi je bois! C'est pour cela que l'on coupe les filles. Par peur du désordre de la vie! Les anciens disaient qu'il devait en être ainsi, car homme et femme étaient porteurs du désordre de l'origine du monde, je parle du monde où la vie n'avait pas besoin des sexes pour durer, durer, durer. Les anciens disaient que nous avons gardé de ce temps sans désordre l'origine du désordre: la petite peau sur ton sexe d'homme, c'est un sexe de femme qui porte le signe du désordre en toi! Le petit pénis près de l'entrée du sexe de la femme, c'est le signe du désordre en la femme. La circoncision fait de l'homme un homme, et de la femme une femme: on coupe le désordre! Ce qui reste du temps où homme et femme n'avaient pas besoin de se rencontrer pour continuer la vie, on le coupe une fois pour toutes. On coupe le désordre, afin que la femme ne puisse plus s'approcher du savoir de la vie qui n'est pas celui par lequel nous faisons les enfants. Celui-là n'est qu'un petit savoir, le même que celui des animaux qui nous ressemblent. Car si la femme était capable de ce savoir, elle pourrait le transmettre à l'homme. Et tous deviendraient des rêveurs, alors commencerait la grande découverte du monde, et de tout l'univers.

- Mais pourquoi avoir peur de ce savoir?

- Hééé, rêveur, mon frère! Tu as prononcé le mot: ils ont tous peur de la lumière et de la liberté. Contrairement à ce qu'ils disent tous, ce n'est pas Dieu qu'ils adorent et respectent : l'ordre est leur idole! Nous, nous savons que Dieu est le maître du désordre. Il ne faut donc plus avoir peur. Il faut rêver. Il faut se servir de cette porte du désordre pour voyager!

C'était pourtant vrai que la simplicité des tragédies de Racine cachait un grand mystère. Car, comme une parabole, elles répètent le même message: tout va bien au sommet de la pyramide du pouvoir, le roi est roi, la reine est reine, et princes et

princesses sont dans leurs coins, rongant leur frein; voilà que deux idiots tombent amoureux, je t'aime, moi aussi, mais je ne le devrais pas, c'est défendu! Je t'aime, "moi non plus" mais j'aime l'autre, c'est défendu! Et voilà que le désordre des passions fait entrer la vie dans l'ordre mortel qui règne au sommet de la pyramide tombale, et risque de la détruire. Mais, comme cette vie par l'amour est du désordre, celles et ceux qui y croient en meurent, et tous, par force, vivants ou morts, s'arrêtent au seuil du mystère. Une fois de plus, le clitoris est jeté aux fourmis. Tout comme aujourd'hui, nous commettons le même gâchis, confondant le véhicule et la mission. Ce n'est pas le cheval qui s'agite qui compte, mais l'ivresse du galop qui mène à la splendeur du rêve.

Ainsi parlait Séko Baté Gléani, le maître de Tournesol Picarêve, le magicien de la forêt sacrée, celui qui connaissait les secrets des femmes et des hommes. Et qui parfois parlait de Dieu.

Ils avaient contourné la porte de la forêt sacrée des femmes et poursuivaient en silence leur marche dans l'ombre et la lumière. Tournesol Picarêve s'enivrait de mythes et de souvenirs. Il se sentit soudain marchant dans la forêt de Bretagne, lui, Tristan, elle, Iseult la Blonde; cheminant côte à côte dans un grand désordre; ayant quitté la cour du roi Marc (dont le nom, en Celte évoque le cheval); ayant par sortilège bu le philtre d'amour qui devait à jamais unir Iseult et Marc; ne pouvant, sous peine de mort immédiate, vivre un seul jour sans unir leurs corps dans l'amour; dormant dans la forêt de Bretagne, séparés et unis par l'épée de Tristan qui, posée sur le sol, divise la forêt sacrée de Bretagne en deux territoires, celui des hommes et celui des femmes. Ces deux territoires, ils doivent, pour survivre au sortilège, les unir en unissant leurs corps une fois par jour. Il y avait donc un mythe qui, enfin, ne jetait pas le clitoris aux fourmis. Un mythe qui s'achève sur un triomphe végétal: sur la tombe des amants poussent deux chênes, ils unissent leurs branches au-dessus d'une église qui séparait les corps des amants. Oui! Un triomphe végétal, puisque le philtre d'amour a aussi pour nom "*vin herbé*".

Malheureusement, les héritiers de Tristan et Iseult n'ont fait aucun progrès, ils se contentent de passer leur temps à jouir en cadence. Lorsqu'ils en sont capables, ils croient avoir là accompli un exploit, alors qu'ils n'ont fait que le tout premier pas. Le premier pas devient ennui ou perversion, s'il n'est suivi du second...

- Chéri! Regarde devant toi!

La forêt était dense, sous les grands arbres, des arbustes poussaient et leur feuillage

masquait la lumière que les grands arbres n'avaient pas captée. Les dabéma, *Piptedania africana*, étalaient à l'horizontal leurs branches et leurs ramures comme des ailes immenses où la feuille eût remplacé la plume; des albizia, *Albizia ferruginea benth*; des Samba, *Triplochyton scerexylon*; des parkia, *Parkia biglobosa benth*, aux troncs tous massifs hauts de quarante à soixante mètres, lançaient leurs branches en bouquets de géants à l'assaut des cieux, à la verticale. Leurs feuilles, hissées si haut, laissaient passer la lumière qui favorisait la pousse, à leurs pieds, d'arbustes et d'arbres fruitiers. Sous toutes ces feuilles qui procédaient à la photosynthèse, il ne restait pas beaucoup de lumière pour les êtres humains. Le chemin longeait une clairière minuscule, elle servait de parvis à une nouvelle porte de la forêt sacrée. Celle-ci n'utilisait rien de végétal, c'était un petit mur de moins d'un mètre de haut qui se perdait dans la végétation plus dense qui limitait la clairière. Le mur s'étendait à droite et à gauche d'une arche haute d'une quinzaine de mètres, remarquablement bien bâtie. Le plus stupéfiant du monument était peut-être le matériau utilisé pour sa construction: des milliers de termitières de cinquante centimètres à un mètre de haut, et dont les cônes avaient un diamètre d'une trentaine de centimètres. Elles étaient empilées les unes sur les autres, la construction était sans ciment, elle tenait par la force de la gravitation. Les termitières avaient la forme de phallus en érection, comme certains champignons de toutes les forêts du monde. Leur agencement sur l'arche était très habilement fait en arête de poisson, en carrés, en octogones... L'arche semblait solide, et sa beauté était singulière en raison de l'esthétique de l'ensemble, mais, simultanément, en raison de l'étrange beauté des détails qui l'ornaient, car les termitières étaient agencées de telle sorte qu'elles dessinaient des motifs sur les parois de la construction. La forme de ces motifs se situait entre l'univers de la géométrie et celui des idéogrammes, Tournesol pensa à l'Égypte antique, la terre où, peut-être, naquirent les Hommes et leurs savoirs. Alors lui revinrent en écho ces vers de Baudelaire:

*Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.*

En quel lieu de mémoire, la forêt l'avait-elle fait entrer? Et, soudain, il se mit à trembler d'amour, comme il advient, parfois, lorsqu'un désir trop fort rencontre un amour trop grand. Devant la porte de la forêt sacrée des hommes, la *Mère nourricière* venait de le saisir, comme elle l'avait fait une fois déjà près de la source, lors de sa première rencontre avec son maître Séko Baté Gléani. Il fut terrassé par le poids, il se mit à suer en abondance, comme lors de sa première rencontre. Il eut le temps de dire

à Sara la Rouge:

- Il faut que je m'arrête, ne me dérange surtout pas!

Elle crut qu'il devait satisfaire un besoin pressant, et fut sur le point de lui recommander de ne pas se satisfaire n'importe où. Elle se retourna et le vit allongé sur la terre, parmi les racines humides qui surgissaient du sol parmi les herbes folles. Elle connaissait suffisamment le monde des enchantements pour comprendre qu'il n'était pas malade. Aucun doute, ce qui se passerait dans la caverne serait important.

Il fut transporté par la *Mère nourricière* dans un monde d'avant le temps où il y a la guerre. Ce n'est pas un monde très vieux, il a existé il y a trois mille ans, environ. Peut-être. En ce temps-là, dans la forêt sacrée, la guerre était remplacée par des duels de magiciens ; c'est du moins ainsi que l'on peut le dire pour le faire comprendre à ceux qui vivent au temps où il y a la guerre et le sida et Ebola. Il vit un de ces duels, il opposait deux hommes, ils dansaient leur combat, et parfois ils s'envolaient sur les branches d'un *Bombax costatum*, dont les fruits mûrs laissaient s'échapper dans les cieux des milliers de gros flocons de kapok blancs, translucides et ronds, légers au vent comme des bulles de savon. Ils étaient si nombreux qu'ils blanchissaient la lumière dorée du soleil. Au centre de l'œuf blanc, il y avait une graine de kapokier que le vent doux offrait à la terre pour une parfaite fécondation. Lorsque le kapokier femelle pond ses graines dans le vent, il ne déploie pas ses feuilles, elles ne surgiront qu'après la ponte. C'est un arbre colossal, une femelle nue, qui, aidée par le vent, remet ses graines aux cieux; comme le fait, à sa modeste façon, la fleur métamorphosée du pissenlit. Sous cette pluie de graines portées par les fibres tissées en sphères légères, les deux magiciens luttèrent. Ils bondissaient du sol jusques aux branches hautes de l'arbre cathédrale, et de là, ils revenaient en bas, où, après une danse guerrière au contact du sol, ils s'élançaient à nouveau dans la splendeur de l'arbre qui égrainait au vent ses milliers de bulles blanches. Une foule silencieuse, où les gens étaient beaux, noirs et nus, regardait le duel des magiciens. Les magiciens étaient masqués, ils étaient – comme on le dit encore aujourd'hui "*en masque dans la forêt sacrée*" - ils portaient de beaux masques en bois, l'un était polychrome, l'autre était taillé dans un bois sombre. Les masques figuraient un oiseau pour l'un, comme un calao au bec épais, rouge et blanc; pour l'autre, une chose mi-animal,(un chien, un loup, peut-être), mi-hominidé, *pithécanthrope erectus*, éventuellement. Dans leurs bonds si proches du vol, dans leur danse, dans leur lutte, les magiciens semblaient aussi légers que les graines ouatées du kapokier femelle et géant. N'était leur taille, ils auraient presque pu passer pour des graines que l'arbre venait de pondre dans le vent. Tournesol Picarêve vit une

graine laiteuse qui touchait le sol, un vent léger la reprit du sol pour la conduire devant le visage de Picarêve. Les fibres ouatées étaient d'un beau blanc que la lumière du soleil irisait. Au centre de la sphère, la graine était aussi brune que la peau des Hommes.

Soudain, l'un des magiciens, celui dont le masque figurait la tête de calao, retira son masque qui lui donnait l'allure d'un personnage du carnaval de Venise, lequel, en ce temps-là, n'existait pas puisque Venise n'était alors qu'une lagune nauséabonde et insalubre que les hommes de ce temps qui parcouraient la côte évitaient comme la peste. Le magicien regarda dans la direction du regard de Tournesol Picarêve qui observait les magiciens danser et lutter dans la pluie des graines du kapokier femelle. Le magicien sourit à Picarêve. Tournesol Picarêve était sur le point de rendre à l'homme son salut, son sourire; mais, en dépit de l'état étrange qui était alors le sien, il comprit que son sourire n'était pas possible, car, celui du danseur-magicien ne l'était pas non-plus. Pourtant, dans le monde du visible ordinaire il ne retint rien du tout, et rendit le sourire qui lui avait été donné. Sara la Rouge vit ce sourire sur les lèvres de son homme, elle en fut jalouse, car elle craignit que son homme fût en train de faire la cour à sa rivale chez les invisibles. Encore que le style et la brièveté du sourire la rassurèrent bientôt, car, connaissant les sourires de séduction de son homme, elle dut admettre que celui-ci n'appartenait pas à ce registre.

Le magicien avait remis son masque et repris ses bonds qui, en quelque sorte, "*l'envolaient*" jusqu'aux plus hautes branches du kapokier, à plus de cinquante mètres au-dessus du sol, dans une pluie de graines de kapokier blanches et légères comme de gros flocons de neige qui, drus, volent lentement au printemps dans un retour de l'air froid. Tournesol Picarêve était surpris de ne pas l'être par la magnificence du spectacle, alors qu'il l'était par le naturel et la simplicité de ce qu'il voyait. Mais avant tout, il y avait la joie, elle était partout: dans la danse, dans la lutte, dans les regards de la foule, dans la splendeur de l'arbre femelle qui semait la vie dans un tourbillon de lumière dont l'opalescence illuminée était celle du lait. Il y avait dans l'air pur une récolte d'immortalité que le vent souhaitait répandre sur tout l'univers comme une Voie lactée. Il n'y avait plus à attendre que l'arbre naquît du barattage de la mer de lait, l'arbre était là; et bientôt, les filles de la *Mère nourricière*, les diablasses, les Apsara, danseront sur la terre, elles tiendront un rameau de l'arbre du centre du monde dans leur main gracieuse. Car, comme chacun le sait, tout est issu du barattage de la mer de lait et de l'arbre de Jessé: "... *il y avait en ancien français un mot barate signifiant agitation, confusion...*" bref, une fois encore, il y avait du désordre, des clitoris et des prépuces; du désordre, ainsi défini par Séko Baté Gléani: " Ce que les gens appellent *désordre*,

c'est l'ordre de Dieu ".

Brusquement, il prit conscience du fait que ce qu'il voyait n'était pas un spectacle. Car s'il voyait danser les magiciens volants, il voyait, simultanément, les flocons du kapokier venant vers lui alors qu'il parcourait l'espace et la lumière; il voyait aussi les branches de l'arbre dont la couleur était d'un gris très clair, alors que leurs surfaces créaient sous la plante des pieds et dans la paume des mains une sensation tactile entre douceur et callosité, celle que donne la peau d'un éléphantéau; il voyait le sol tout en bas; et, simultanément, la foule de tous ces gens, beaux, nus et silencieux, comme s'il fût placé à quelques pas de leur assemblée. Puis, il vit son adversaire au masque étrange, entre chien et loup. Il avait aussi une touche humanoïde qui le rendait stupéfiant, comme s'il fût en train de se métamorphoser. Soudain, Tournesol Picarêve sut qu'il était, lui-même, l'homme-calao. Il était celui qui avait quitté son masque. Il était celui qui avait lancé salut et sourire par-dessus le temps et les identités trop simples.

A la rigueur, s'il n'était pas cet homme, pas totalement, il était son double, en un autre temps, en un autre lieu. Il en avait la certitude alors qu'il se sentait faire tous les mouvements qu'il n'avait cru qu'observer. De chacun d'eux il recevait des sensations différentes. C'est alors qu'il se mit à observer avec plus d'attention son adversaire, celui contre lequel il menait ce combat étrange qui durait depuis la nuit des temps. Car l'adversaire de son double était son *ennemi*, celui contre lequel il combattait depuis toujours, celui qu'il parvenait toujours à vaincre; mais contre lequel le combat toujours recommençait. Il pensa que, cette fois-ci, il se devait de parvenir à lui arracher son masque. Il s'efforça de se rapprocher de son adversaire en volant dans le rebond de ses bonds, il s'efforça de le rejoindre. Il y parvint. S'étant approché, il s'aperçut que l'autre chantait. C'était un chant puissant, beau, fou, incompréhensible:

*Une fois je donne
 Une fois je prends
 A ceux qui n'ont pas compris
 Je prends!
 J'en jette trois
 J'en trouve neuf
 J'en rends douze
 S'il y a un trou dans l'œuf
 Il faut le jeter
 Une fois je donne*

*Une fois je prends
A ceux qui n'ont pas compris
Je prends!
J'en jette trois
J'en trouve neuf
J'en rends douze
S'il y a un trou dans l'œuf
...*

Il n'était pas facile d'arracher au magicien son masque. Ce n'était pas qu'il s'y opposât de façon active. En vérité, cela lui semblait égal. Qu'il ait perçu les tentatives du double, de Picarêve, ou non, il poursuivait son chant, son rêve, ses bonds, son vol, sa lutte, sans accorder d'importance à cette volonté de Picarêve et de son double de parvenir à leur propre but. Le masque tomba. Picarêve ne saurait dire, qui, de son double ou de lui-même, réussit cet exploit, ni même si c'en fut un. L'homme avait un visage normal, un simple visage d'homme noir, d'une quarantaine d'années, un visage qui se préparait à la vieillesse. La surprise venait de ses yeux clairs, qu'il illuminait, ou qui luisaient simplement clairs, dans son visage sombre, selon ce qui semblait être sa volonté. Quand il illuminait ses yeux, ils projetaient des rayons vert turquoise, opalescents, fluorescents. Cette même couleur, ou substance?, qui avait effrayé Tournesol Picarêve lors de son premier grand rêve dans le monde de la forêt sacrée. Alors, il se prépara à la peur panique que, comme lors de la première rencontre, la *Mère nourricière* allait lui causer.

Chapitre XI ¹¹

La *Mère nourricière* est venue, ou quelque déesse de son entourage, ou autre chose encore. Elle n'a pas fait peur à Tournesol Picarêve. *Cela* avait la forme d'une chienne levrettée, une très belle bête à la robe fauve, comme une lionne. Elle était superbe, elle ressemblait à un grand lévrier. Elle vint se coucher sur Picarêve, amicale et joyeuse, comme le sont les chiens heureux. Puis, elle se roula sur lui, en restant sur le dos, comme le font les chiens sur un lieu qui leur plaît et leur donne force et souplesse. Elle lui présenta son ventre qu'elle offrit en toute quiétude à ses caresses qu'il accorda comme le fait un maître un peu distrait qui flatte son chien de la main. Elle montrait son sexe de chienne, et, bien rangées le long de ses flancs souples ses tétons, élégants et discrets, qui disaient qu'elle appartenait à la famille des mammifères, comme Tournesol Picarêve, et beaucoup d'autres. Il cessa bientôt ses caresses, car la chienne était devenue une jeune femme, une métis à la peau resplendissante qui caressait le visage de Picarêve dans le même état d'esprit, semble-t-il, que le sien, alors qu'il caressait le ventre argenté de la belle chienne. Il ne savait pas si la jeune femme métis était belle, c'est sa puissance qui, plus que sa beauté, le frappa. Les invisibles ont-ils le sens de l'humour? Voilà que, tout en caressant le visage de l'homme, la femme disait: "*comme il est beau, comme il est beau!*". A la façon d'un maître parlant à son chien. Puis elle dit d'une belle voix claire: "*À chaque carrefour, demande-moi, je suis celle qui conseille, et qui ne te ment jamais!*". Immédiatement, l'état étrange qui avait immobilisé Picarêve cessa; s'il n'avait pas vu et senti la main de Sara la Rouge qui caressait son visage encore humide de sueur, il se serait mis debout à la seconde même. En ouvrant les yeux, il fut illuminé par la beauté du visage de la femme qu'il aimait, et c'est naturellement qu'il s'exclama:

- Dieu! Que tu es belle mon amour!

Elle sourit d'un air presque timide, de ce sourire liquide qu'elle avait quand elle fondait d'amour, et répondit d'un simple et doux "merci", puis:

- Il nous faut reprendre la route. C'est encore loin. Un secret vient de t'être donné, ne le dis à personne.

Et la marche dans la forêt sacrée a recommencé: des arbres, des ombres, de la

lumière; et des efforts. Partis très tôt de Douaké Sésé, ils n'arrivèrent à Yaradou Sangö qu'en fin d'après-midi. C'était un beau village dang, il était riche, car nombreuses étaient les cases dont les toits étaient couverts de tôles. C'était un grand village qui devait compter une centaine d'habitations. Au tout début du village, un homme et son fils étaient en train de construire les murs de leur maison. Le jeune homme foulait au pied et, alternativement, pétrissait une boue noire et grasse qu'il mêlait à de la paille de riz hachée à la machette. Une partie du mélange servait à faire des briques qu'un groupe d'adolescents façonnaient dans des moules en bois, avant de les aligner, polies et régulières, au soleil. L'autre partie de la boue onctueuse, avant d'avoir reçu la paille de riz, servait de ciment et de mortier à l'homme qui le recevait des mains de son fils, et l'utilisait pour assembler les briques que le soleil avait séchées. Les bâtisseurs étaient presque nus, et la boue habillait leurs corps de taches gris clair lorsque le soleil l'avait asséchée sur leur peau sombre. Tout à côté une case était juste achevée, des femmes crépissaient les murs extérieurs et les décoraient de motifs végétaux et animaux: des plantes diverses, dont des palmes du palmier à huile ; des poissons, des serpents, des lézards et des oiseaux. Pour faire les bruns, les rouges et les jaunes: l'ocre leur servait de peinture; une écorce réduite en poudre dans un mortier donnait au soleil un pourpre violacé; il y avait aussi un bleu d'Egypte, elles le cuisaient dans un chaudron, où, selon la recette égyptienne, vieille de trois mille ans, devait cuire un mélange de sable, de salpêtre, de calcite et de limaille de cuivre. Tournesol Picarêve voulut s'approcher des femmes afin de leur demander les recettes de leurs couleurs, car ces poissons qu'elles faisaient nager sur un mur bleu du Nil le fascinaient. Et, là, à côté, n'était-ce pas un varan d'Egypte qui, sur une dune ocre regardait le fleuve d'éternité? Mais Sara la Rouge le rappela à l'ordre:

- Ici, les couleurs sont un secret des femmes, ne leur demande rien. Parfois, elles tuent pour protéger leurs secrets. Tu es déjà trop près!

On raconte que dans certains villages dang, lorsqu'une femme va accoucher, les hommes courent se cacher dans la forêt. Celui qui assisterait au secret de l'accouchement serait, par les femmes, empoisonné. Le secret et l'obsession de l'ordre, les deux ennemis de Seko Baté, qui ne sait pas avec qui partager ses secrets sur le désordre.

Ils traversèrent le village à la recherche de la case du chef de canton. Celui-ci vint à leur rencontre. Dans une forêt où tous les savoirs étaient secrets, aucun mouvement des hommes ne l'était, c'était un peu comme si la forêt avait été un grand village, avec des yeux partout. Le chef de canton nous accompagna dans sa case, et fit les

présentations: sa famille, les notables... Sara la Rouge présenta Tournesol Picarêve, et je n'eus rien à dire car le chef de canton savait pourquoi j'étais là; Séko Baté Gléani, le prophète du pays dang, le lui avait fait dire par un autre apprenti de passage qui, lui aussi, avait eu recours à la grotte. Picarêve remit les cinq kilo de sel au notable qui fit circuler le sac entre les mains de toutes les personnes présentes dans et autour de la grande case, puis, ce fut le savon de Sara la Rouge qui circula de main en main; pour l'offrande de savon, les femmes récitèrent les litanies de remerciements qui étaient d'usage. Puis, elles emmenèrent Sara la Rouge et lui montrèrent la case où elle passerait la nuit. Elle revint bientôt, pour la montrer à Tournesol Picarêve qui l'inspecta, s'en déclara satisfait, remercia les femmes, et revint en remercier le chef de canton. La fin du jour approchait, le notable désigna deux jeunes hommes:

- Ceux-là vont te conduire à la grotte, ils passeront la nuit sous le rocher, dehors. Quand tu sortiras, ils te reconduiront au village.

C'était aussi simple que cela. Tournesol Picarêve prit son petit bagage que Sara la Rouge lui remit avec cette expression de grand calme, qui, chez elle, traduisait toujours une tempête intérieure. Coutume locale ou pas, il embrassa la bouche de la femme qu'il aimait. Puis il partit avec ses deux compagnons silencieux et dignes. Il avait dans son sac à dos un drap, une petite couverture, trois bougies, un briquet jetable, une gourde d'eau, et un petit fagot de ce bois qui brûlait sans fumée et que, selon les instructions de son maître, il devait allumer dans la grotte : ce n'était que des bûchettes, un peu plus épaisses que des allumettes.

La caverne de Yaradou Sangö était à une trentaine de minutes de marche du village. Elle était parmi les arbres et les rochers, cachée. La sente qui y conduisait était minuscule, elle serpentait dans la forêt dans un entrelacs de sentiers si peu visibles que l'ensemble ressemblait aux vaisseaux capillaires d'un tissu vivant et sain: les pas des hommes, hésitants, constants, inconstants, obstinés, et sans cesse renouvelés. Les rochers étaient immenses, des petites montagnes de jeune granite dont, parfois, les cristaux de feldspath rose luisaient d'un bref éclat dans la lumière verte des sous-bois. Pourtant, et quelle que soit leur taille: dix mètres, trente, quarante parfois! Aucun rocher n'était aussi haut que les grands arbres qui dominaient tout. Il y avait aussi des bosquets de gros bambous dont les tiges longilignes formaient d'énormes bouquets dont le vert tendre éclairait de vastes clairières. Leurs minces feuilles, longues et sèches comme des flammèches, crissaient sous les pas comme un feu qui crépite. Pour le reste, c'était un monde d'oiseaux et de serpents. Peu, ou pas chassés, ils pullulaient, on les respectait. Pour les oiseaux, c'était facile, leur mode d'existence n'autorisait

aucune familiarité; sauf si l'on était sorcier, prophète, ou rêveur, car alors on pouvait voler avec eux. Pour les serpents, c'était plus délicat, ils aiment la chaleur et les petits mammifères; la première réchauffe leur corps sensible au froid, les seconds les nourrissent. Or, les hommes produisent de la chaleur dans leurs corps et dans leurs cases, et ce qui nourrit les hommes nourrit aussi rats et souris. Cela suffit pour créer bien des malentendus, d'autant que les pas et les mains des humains s'appuient à bien des choses, et en touchant une multitude d'autres où s'enroulent, rampent et se cachent les ventres fragiles des serpents. Bref! En dépit d'une mutuelle volonté de s'éviter, sauf si l'on est sorcier, prophète ou rêveur; ou chez certains gros mambas mal élevés qui ont fait de la colère une seconde nature, - certaines rencontres sont inévitables. Il n'est pas rare qu'elles se terminent mal, sauf si l'on est sorcier, prophète, ou rêveur (et encore, il y aurait beaucoup à dire là-dessus). Et puis, à ce que l'on dit, il y a l'histoire d'une femme, une certaine Ève ou Éva, dont la rencontre avec un serpent qui nichait dans un arbre fruitier a eu de graves conséquences. Ça n'arrange rien. Mais c'est dommage, car les serpents, enfin ceux qui en ont les moyens, ne tiennent pas à donner la mort aux gens, ils sont – comme tant d'autres – victimes de leurs réflexes: avant même qu'ils aient eu le temps de vouloir ou de ne pas vouloir, c'est foutu!

L'entrée de la caverne était masquée par un épais bouquet d'arbustes, qui poussait au pied d'une masse rocheuse haute de quelques dizaines de mètres, et qui semblait s'enfoncer sous la terre. Il faisait encore jour, mais, sitôt franchi le rideau des arbustes, le jour vert tendre du sous-bois passait au sombre, puis, la forme du rocher dessinait un parvis que la roche surplombait, et dont la partie qui donnait accès à la grotte était comme obstruée par deux gros rocs, comme des tours parallèles, ou des dolmens, sombres et humides. C'est tout en haut de ces rochers luisants que l'œil, qui s'était accoutumé à la rareté de la lumière, finissait par distinguer l'entrée de la caverne de Yaradou Sangö, elle avait la forme d'une de ces mandorles qui parfois sont inscrites dans la rosace des cathédrales. Dix mètres d'un sentier taillé à même la roche y conduisaient. C'était une fente sombre, mystérieuse, inquiétante peut-être, fascinante certainement. Elle était le but de la longue marche dans la forêt sacrée.

On ne pouvait accéder à la fente dans la roche qu'en escaladant une des tours de pierre érigées devant le passage, elles permettaient d'accéder au sentier taillé dans la roche. Les guides de Picarêve lui indiquèrent le rocher qu'il devait escalader, c'était le rocher des hommes, l'autre était celui des femmes. L'un n'était pas plus haut ou remarquable que l'autre, encore qu'ils fussent totalement différents l'un de l'autre à la façon dont, dans la nature, un rocher diffère d'un autre, et pourtant lui ressemble. C'est ainsi que les rêveurs, hommes et femmes, accédaient à la même voie par deux rochers

semblables et différents. Il fallait donc grimper. Le rocher s'élevait à cinq mètres au-dessus du sol, sa surface était glissante. Picarêve devait chercher ses prises avec soin, surtout celles qui servaient d'appui à ses pieds qui, sur la roche humide, dérapaient. Après avoir péniblement fait deux mètres sur la paroi du rocher, il s'aperçut que, comme les marches de certaines églises, la pierre avait été façonnée par les mains et les pieds nus des générations successives de rêveurs qui étaient venus rêver dans la grotte de Yaradou Sangö. Les prises étaient adaptées à des pieds nus, et non à ceux d'un homme portant chaussures. Il se laissa tomber sur le sol, il quitta ses souliers, et, pieds nus, recommença l'ascension, qui, en dépit du rocher humide, s'avéra bien plus facile qu'il ne l'aurait pu croire après son premier échec. Lorsqu'il eut atteint le sentier taillé dans la paroi rocheuse, il remarqua qu'il s'agissait d'une longue corniche naturelle, à peine aménagée par les hommes afin qu'elle les conduise sans grand danger à l'entrée de la caverne, cette fente en amande dans la roche qu'il voyait à présent à quelques mètres de lui. De véritables empreintes de pieds nus, comme gravées dans une argile cuite, ou dans un ciment prompt, rendaient la progression vers le but facile: il suffisait de mettre ses pas dans les pas de ceux qui, avant, avaient fait le voyage. En quelques foulées souples de chat – genoux fléchis, dos arrondi - il atteignit l'ouverture dans la roche. Elle béait paisible, elle sentait bon, un parfum d'air marin, avec une nuance qui stupéfia l'odorat de Tournesol Picarêve. Il s'agissait de l'ylang-ylang, ce nom aux jolis sons, qui, dans une langue des îles Comores, ou de l'Indonésie, signifie: "la fleur des fleurs". Il se retourna, fit un bref "Au revoir" à ses deux compagnons, et sans l'ombre d'un regret, il s'engagea dans l'obscurité. Après un instant, lorsqu'il eut atteint le noir absolu, il sortit de son petit sac à dos une bougie qu'il alluma avec le briquet. Au début, la progression était facile, car de véritables marches étaient taillées dans la roche, et c'est en toute confiance que Picarêve avançait avec vaillance dans l'obscurité humide, et traîtresse. Soudain, il n'y eut plus de marches, mais une surface polie, glissante, humide et douce sous la plante des pieds. Il partit en glissade dans le noir absolu, car les mouvements de balancement des bras qu'il faisait pour garder l'équilibre avaient soufflé la flamme de la bougie. Il sentit le suif chaud couler sur sa main et se figer en une peau inutile.

La cavité était devenue une sorte de toboggan, pas très rapide, mais irrésistible. Il tenta de se retenir aux parois, il n'y gagna qu'une chute, et c'est tantôt sur les fesses, tantôt sur le ventre ou sur le dos qu'il poursuivit son avancée dans la caverne. Comme un enfant qui chute et se cramponne à un jouet inutile, il se tenait à la bougie éteinte; comme si cela pouvait freiner sa chute qui se poursuivait, assez rapide maintenant pour être inéluctable, point trop pourtant pour créer une panique: un chaos de l'imagination et des sens. S'il sentait pourtant la peur le gagner, il en conservait le

contrôle, mais tout juste, et si sa peur ne prenait pas le contrôle de tout, ce qui l'aurait réduit, lui, à rien, c'est qu'il y avait dans tout cela un plaisir certain: celui de glisser dans un mystère doux; celui de savoir et de ne pas savoir; celui d'être là où, depuis très longtemps, aucun homme de son monde, avant lui, n'était venu; celui de se sentir reçu par les ténèbres comme s'il fut devenu homme lumière; celui d'être aimé par la *mère nourricière*. Sa chute s'arrêta comme elle avait commencé, en douceur. Il constata que la caverne semblait tapissée d'argile douce qui, à la fois, rendait la chute inévitable, mais agréable. Il resta un moment immobile sur le sol mol et presque élastique, et qui semblait battre comme une artère qui reçoit le flux sanguin. L'immobilité le rendit plus sensible à l'obscurité, elle était totale, le noir d'un tissu de deuil. Mais la mort si proche semblait si loin, car si tout semblait l'évoquer, un détail subtil inversait le sens de tout, c'était le parfum qu'il avait perçu quelques instants avant de pénétrer dans la grotte, ce parfum d'air marin et celui de l'ylang-ylang. Un parfum qui si bien mêle douceur et puissance d'une fragrance. Dans le noir intégral, voici qu'il percevait une nuance nouvelle de ce premier parfum, une note moins douce, presque âpre, comme un mystère dans le mystère, comme une touche de tubéreuse, si mystérieuse dans sa blanche simplicité. Elle offrait une fête subtile au sens olfactif qui, libéré par l'obscurité totale, ne subissait plus la concurrence de l'œil que le noir intégral privait de repères et de distractions.

Il ralluma la bougie qui n'avait pas quitté son poing. La salle était vaste, la flamme jaune et bleue n'en dévoilait pas les limites. La forme convexe de la voûte était irrégulière, il y avait comme des vagues dans les ténèbres. Tout ce qu'il voyait de la voûte était décoré de peintures pariétales, et de sculptures polychromes qui, toutes, utilisaient le relief des rocs pour créer du mouvement dans la roche immobile. Peinte et gravée en bas-relief sur le plafond de la grotte, il y avait comme une grande nébuleuse tourbillonnante, une *roue à feu* celtique; un ostensor solaire hussite, mais en noir sur la voûte jaune d'or que la lumière de la bougie faisait scintiller de mille feux. De minuscules paillettes de mica étaient incorporées à l'ocre jaune qui peignait la voûte; par endroits, le sol en était imprégné, il scintillait sous la lumière de la bougie, cela faisait comme des étoiles tombées au sol, comme certaines dunes scintillent sous la lune dans le désert de Nubie. C'était si beau et inattendu que Picarêve s'était mis à explorer la caverne en souriant aux anges. Puis il vit les animaux. Ils étaient gracieux et vivants, comme issus du roc et saisis à l'instant de leur naissance. La flamme de la bougie animait les mouvements que les artistes et la caverne avaient donnés aux bêtes. Les animaux dansaient leur joie de vivre. Ils étaient tous ensemble, qu'ils soient domestiques ou sauvages, herbivores, frugivores ou carnivores; et parfois, la forme de l'un se fondait, se superposait à la forme de l'autre, comme dans une sorte de création continue de formes qui naissaient les unes des autres dans le relief de la roche. Ils

dansaient leurs joies de vivre. Les panthères étaient souples et calmes, elles ne montraient pas les dents. Les éléphants avaient l'air intelligent. Avec amour, une vache paisible flairait son veau qui venait de naître et qui, avec maladresse, essayait de se mettre debout; une biche regardait la scène, alors que d'autres bondissaient parmi un vol de calaos, de perroquets, d'oiseaux-lyres. Un cerf montrait ses bois qui dessinaient sur la paroi des ogives gothiques dont la pure élégance se confondait avec l'élan vertical des arbres. Il y avait aussi des flamants roses, des blancs et des noirs dont le tracé réaliste multipliait les lignes droites; et des autruches (harmonie de droites et de courbes). Des renards, des lévriers, des chacals et des loups assemblés devant une pleine lune argentée, et dont les reflets sur une eau bleue d'Égypte serpentaient parmi des vaguelettes qui, sur un impossible rivage, devenaient de vrais serpents de toutes les couleurs, et de toutes tailles. Il y avait aussi des figures géométriques, des spirales, des carrés et des grilles, des lignes brisées alignées en bûchettes parallèles, groupées par deux, par trois... jusqu'à sept. Cela évoquait des exercices de calcul élémentaire faits par des enfants. Ou les efforts d'un prisonnier comptant les jours. À cette évocation, Tournesol Picarêve eut soudain peur de ne pas être capable de ressortir de la caverne. Il revint à l'entrée, cette sorte de demi-entonnoir qui avait guidé sa chute, et tenta de remonter le long de la paroi.

Sur la droite, la paroi était lisse et sans prise, il fallait faire des efforts surhumains en s'aidant de tout le corps dans une reptation instable pour avancer un peu; il était clair, toutefois, qu'au moindre dérapage, il dévalerait la pente jusqu'en bas. Il essaya à gauche et fut presque immédiatement rassuré: il y avait une série de prises, tant pour les mains que pour les pieds, qui suivait la paroi, et, si rien ne l'interrompait en chemin, elle devait permettre un retour facile. Tout, en ce lieu, le portait à s'abandonner à la confiance. Il ne douta pas que les prises ne se poursuivissent jusqu'à l'entrée de la caverne. Il retourna donc dans la salle pour y passer la nuit.

Son maître, Séko Baté Gléani, avait dit qu'il trouverait dans la caverne une pièce, ou un lieu, où il se sentirait bien. Il se mit à explorer la salle à la recherche de ce lieu. C'est alors qu'il vit un rocher, à peine modifié par le travail d'un sculpteur. Le roc figurait une sorte d'ermite drapé dans un froc de capucin, sous la capuche ses yeux étaient tout ronds, et comme cerclés d'un trait blanc qui luisait dans la lumière de la bougie. Ce personnage de pierre brune avait l'air de surgir de la voûte dont il était une excroissance, une arche royale, une clef de voûte, la clef d'un message intraduisible. L'artiste lui avait fait des mains grossières, mais dont la puissance d'expression était extraordinaire. Elles étaient refermées sur un objet invisible, immergé dans la matière, mais tellement là que la présence de cette chose absente avait la force d'un sortilège.

Sa bouche semblait esquisser un sourire, que les yeux reprenaient... Et si ce n'était pas un sourire, alors, c'était une expression d'urgence, à la fois grave et presque ironique, comme s'il avait dit: "Prends vite ce qui t'est donné, car il n'y aura pas de seconde fois!". Tournesol Picarêve ne pouvait plus détacher son regard des mains, des yeux et du visage de pierre de la statue que le temps hors échelle humaine avait modelée, et qu'un artiste par le rêve inspiré avait révélée, tirée de la matière, qui, sans le rêveur, n'aurait pas su exprimer le rêve déposé dans le roc. La modeste bougie qui éclairait le regard de Picarêve ajoutait sa vie à celle de l'œuvre du rêveur, de l'univers et du temps. C'est spontanément que Tournesol suivit le regard de la statue. Il menait à un couloir dont l'entrée, sur chaque paroi, était marquée d'une spirale dont les nombreuses spires couvraient la surface pariétale de bas en haut, cela ressemblait au labyrinthe que l'on voit sur les dalles de certaines de nos cathédrales, celui de gauche était tracé en noir, celui de droite en blanc, ou l'inverse. Il s'engagea dans le couloir. Ses parois étaient décorées de motifs végétaux: des guirlandes de feuilles; des palmes bien dessinées; des colas blanches, rouges et roses, bien rangées dans leurs matrices vertes et noires; des fruits parfois: mangues, oranges, bananes, cabosses, et même des ananas surmontés d'un plumet de feuilles vertes dont la peau jaune était ornée de pentagones réguliers et bruns. Il y avait aussi des arbres qui partis du bas des deux parois s'épanouissaient et unissaient leurs branches sur la voûte en berceau.

Puis, une scène le stupéfia. C'était un kapokier femelle qui semait ses graines dans le vent: des flocons blancs flottent sur la paroi bleu pâle. Deux hommes masqués semblent bondir dans les airs, parmi les flocons. Au pied de l'arbre, une foule où chaque être est distinct regarde la scène. Dans sa stupeur, Tournesol Picarêve a la bouche ouverte, cela lui donne l'air d'un simple d'esprit. Il regarde la scène sous tous les angles que le couloir, large de quatre ou cinq mètres, permet de placer dans l'espace, il regarde de près, de loin... Oui, un des hommes en masque dans la forêt sacrée porte le même masque que lui, un masque figurant un calao au bec puissant. Il ne peut distinguer si l'autre personnage masqué qui bondit dans l'arbre porte le même masque étrange, mi-homme, mi-loup, que celui qu'il a arraché à l'*ennemi*. Parfois, il lui semble qu'en effet, c'est lui! Puis, vu sous un autre angle, de plus près, de plus loin... ce n'est plus ça! Et l'image, en apparence si simple et précise, se brouille pour devenir un assemblage de taches de couleurs formant une figure abstraite où l'imagination peut voir n'importe quoi, ou presque. Pourtant, le reste de la scène ne prête pas à confusion, mais voici que le doute qui est entré par le biais du second personnage fait tache, et envahit toute l'image, lui fait perdre son innocence : celle du temps où tout avait un seul sens. Heureusement, les arbres étaient là, ils ne prêtaient pas à confusion, car il fallait faire de gros efforts pour les transformer en autre chose que des arbres, dont

certaines caractéristiques étaient si réalistes que l'on pouvait reconnaître l'espèce représentée, et lui donner son nom savant: *Terminalia superba*, *Bambax costatum*, *Ceiba pentandra*... pour ne citer que ceux qui, pour Picarêve, étaient les plus reconnaissables. C'était rassurant. Cela pouvait évoquer l'écrivain oublié Bernardin de Saint-Pierre qui dans « Études de la Nature » (1791) écrit : « Un arbre, avec toutes ses harmonies, nous inspire je ne sais quelle vénération religieuse. Aussi Pline dit que les arbres ont été les premiers temples des Dieux. »

Il poursuivit sa marche dans le couloir qui s'ouvrait sur une salle moins vaste que la première, mais elle aussi décorée de superbes peintures où animaux, végétaux et étoiles se mêlaient dans une harmonie de création du monde, avec, pour couronner les cieux, le même soleil noir qui décorait le centre de la première salle. Mais, plus encore que dans la salle précédente, tout ruisselait de lumière, comme si ce soleil noir ne fût là que par métaphore inversée d'une lumière inexprimable. Le long des parois, sur le sol parfois, des coulées de calcite à gros cristaux pyramidaux ou cubiques multipliaient à l'infini la lueur dorée de la flamme de la bougie. Sur le sol, presque au centre de la pièce, des coulées de calcite formaient un gour rempli d'une eau plus pure que cristal. À intervalle régulier, une goutte d'eau se détachait d'une grosse stalactite qui touchait presque la surface de l'eau, elle tombait dans la vasque d'albâtre brillante. Alors la surface de l'eau s'animait d'un doux mouvement de vagues cristallines qui faisaient vibrer la lumière, comme si elle se fût mise à chanter sur la pierre et sur les couleurs. Un murmure chantant et lisse, celui d'une clepsydre mesurant le temps dans le flux lent du silence.

S'écoulait ici le goutte-à-goutte d'un temps liquide. Un temps de l'ombre, ténébreux et souterrain. À nouveau, la mort était tout proche. Et pourtant, rien n'en semblait plus loin que tout ce qu'il voyait et ressentait. Car si les soleils étaient noirs, tout le reste était lumière. Il décida que ce serait ici, près de la vasque d'eau pure qu'il passerait la nuit. Il installa le drap et la couverture sur le sol. La terre était à cet endroit d'une douce plasticité, celle de l'argile pure, elle semblait vibrer sous son corps allongé. Puis, il prépara le petit feu avec les bûchettes qu'il avait transportées dans son sac à dos. Les bûchettes furent très faciles à enflammer avec son briquet dont le brûleur en métal lui chauffa le pouce. Les petites bûches donnaient un feu remarquable, sans fumée, et dont la douce chaleur exhalait le parfum naturel de la fente; cette harmonie d'air marin, d'ylang-ylang et de tubéreuse. Il éteignit la bougie en en pressant la mèche entre le pouce et l'index. Les flammes vives du feu firent danser la caverne dans un émerveillement de cristal, de couleur, et de joie: la sienne, et celle de toutes les choses vivantes peintes, gravées, et révélées dans la caverne de Yaradou Sangö. Alors, dans la

sérénité et dans la joie il s'endormit.

Tournesol Picarêve est vêtu d'une aube blanche. Il est en voyage. D'autres personnes voyagent avec lui, ils ne se parlent pas, chacun et chacune est concentré sur son voyage. L'atmosphère est solennelle, un peu pesante, excessive. Il arrive en un lieu qui ne ressemble à rien, il y fait très sombre, tout y est dans le noir, mais il s'aperçoit qu'il voit très bien dans le noir; pourtant, il sait qu'il ne le devrait pas, on ne voit pas clair dans le noir. Un autre voyageur, ou une personne quelconque, lui dit qu'il doit attendre "un vieux maître", ici, dans ce lieu si sombre, mais où, pourtant, il peut voir, pas comme en plein jour, mais comme quelqu'un qui ne saurait pas que l'on ne peut pas voir dans le noir. Alors il attend, il a l'impression qu'il devra attendre longtemps. Mais non, pas du tout, "le vieux maître" arrive assez rapidement, c'est un vieux maître conventionnel, vieux et digne, à la fois humain et majestueux, il ressemble au "Moïse" de Michel-Ange, ou à un doge de Venise. Est-il blanc? Est-il noir? Il ne le saurait dire. Tournesol Picarêve comprend qu'il est un "maître de la nuit", telle est l'expression qui lui vient spontanément à l'esprit. Le vieux maître dit à Picarêve: "Tu dois voir des ossements blancs! C'est très important pour toi!". Sans plus attendre, Picarêve quitte le lieu où il a rencontré le "maître de la nuit". Il marche, et voilà qu'il se retrouve dans une autre partie du même lieu, mais là, tout est noir, il ne voit presque rien, tout est si sombre qu'il cesse bientôt d'avancer. Il s'arrête, il s'assied, il attend, sans même savoir ce qu'il attend. C'est sans raison qu'il attend de façon naturelle. Alors, soudain, à moins d'un pas de lui, bien à plat sur la terre noire du lieu enténébré, une porte coulissante, au rectangle parfait, s'ouvre sur le sol dans un glissement automatique et lent qui déclanche l'ouverture, largeur vers largeur (et non longueur vers longueur), du rectangle tracé sur la terre noire. C'est une tombe. Il voit dans cette tombe des ossements humains: crânes, tibias, mains... blancs, immaculés, et brillants dans une puissante lumière blanche et dorée. Les ossements, si blancs, rayonnent de cette lumière dorée qui, non seulement illumine le rectangle dans la terre noire, mais aussi le lieu tout entier qu'elle domine de son étrange puissance. Tournesol Picarêve a le temps de remarquer que cette lumière si puissante, qui devrait l'éblouir, ne l'éblouit pas, car sa puissance est douce. Aussi vite que le rectangle s'était ouvert, aussi vite, et par le même mouvement, il se referme. Sans qu'il soit possible d'en voir la moindre trace sur la terre noire. Tournesol Picarêve est encore émerveillé, empli d'une joie sereine qu'il ne croyait pas humainement possible, lorsque, la même scène, trait pour trait, os pour os, lumière pour lumière - devant ses yeux se reproduit.

Il s'est éveillé dans la nuit. La caverne était dans le noir absolu. Il sentait en lui

comme une fièvre d'émerveillement. Le feu de bûchettes n'était plus que cendre et braises. Il alluma la bougie dont la flamme, instantanément, lui rendit la vision des peintures pariétales. Il lui sembla que la multiplication de la lumière sur les cristaux de calcite et dans l'eau pure était plus intense qu'auparavant. Sa tête et tout son corps étaient encore pleins de la lumière du rêve. Il prit note de son rêve dans le petit carnet qu'il utilisait désormais à cet effet. Les extrémités des bûchettes reposaient bien à plat sur le sol, les bords exposés au feu portaient encore des braises, il rassembla ces restes de combustible, puis les regroupa sur les cendres blanches où des braisettes rougeoyaient au centre du petit foyer. Le feu reprit bientôt, alors il éteignit la bougie, et c'est dans la fantasmagorie des rêves peints et gravés de ses frères et sœurs d'autrefois, d'aujourd'hui, et de toujours que, joyeux, il se rendormit.

Tournesol Picarêve est à une sorte de réception, il y a beaucoup de monde, certaines personnes portent un déguisement, elles sont masquées. Lui, il est sans masque et sans déguisement. La réception se passe dans une grande caverne faiblement éclairée. Il parle avec un jeune homme et lui montre dans la caverne trois roches de forme oblongue. L'eau de la caverne a roulé ces roches et les a recouvertes de calcaire, mais au centre de chacune des trois roches, il y a un diamant. C'est le jeune homme qui le dit, c'est le jeune homme qui le sait. Ces trois pierres de calcaire déposées et roulées par les flots ont été créées par le temps, et par le ruisseau qui traverse la caverne. Pour ce qui concerne les diamants, ils viennent de plus loin encore. Puis, il voit des femmes, des femmes blanches, elles sont nombreuses. Parmi elles, il en est une qui est très belle. Il ne parle presque pas avec cette femme si belle; sa beauté l'intimide, mais il parle avec toutes les autres, avec facilité et avec plaisir. Vient le moment de la fin de la réception. Il faut partir. Une femme est montée sur un petit monticule, une montagne blanche en miniature, cette femme n'a pas grand charme, mais elle est son amie; pour descendre de ce qui n'est guère plus qu'un tas de sable blanc, elle demande à Tournesol Picarêve de l'aider. Il lui ouvre ses bras, elle y tombe en riant. Mais la belle s'est jointe à elle, et voici qu'il reçoit les deux femmes dans ses bras, il sent leurs corps contre le sien, pour ce qui est de son amie, cette sensation est agréable, sans plus. Le plus, un gros plus, est avec l'autre, car en tombant dans ses bras, sa jupe s'est légèrement soulevée, et la main droite de Picarêve est délicieusement tombée en caresse sur une belle fesse bien faite. L'amie de Picarêve s'est comme volatilisée dans le désir qu'il éprouve pour la belle. Alors, tout naturellement, la belle et Picarêve se mettent à parler. Il lui demande: "Avez-vous aimé le poulet que je vous avais préparé?", elle répond qu'il était bon, mais qu'elle ne l'a pas bien digéré (Et toc! Autant pour les sacrifices de poules!). Tournesol Picarêve lui présente ses regrets, que la prochaine fois il préparera le poulet de

façon plus simple. Ce à quoi, d'un air d'exquise urbanité, elle répond que ce n'est pas grave, que cela est sans importance. Avec surprise, il voit un soleil rouge gravé sur la poitrine nue de la belle femme. Au même instant, il s'aperçoit que le visage de la belle est devenu très rouge, un rouge grenat, ou celui d'une fraise très mûre. Comme si sa beauté était en train de faire place à une secrète laideur. Pourtant, elle est toujours belle, et lui plaît, d'ailleurs ils sont en train de marcher côte à côte, en amoureux, aussi unis l'un à l'autre qu'ils peuvent l'être sans trop gêner leur marche, lente, sure et forte.

C'est un nouveau temps qui passe. Un temps de sommeil dans la caverne redevenue sombre, car ni le feu des hommes ni la lumière du rêve n'éclairent l'obscurité. Alors, caverne et obscurité s'ennuient, et dans l'ennui du monde sombre, libre de tout jugement sur le clair et sur l'obscur, un nouveau rêve surgit:

Tournesol Picarêve est dans un lieu qui ne ressemble à rien, un lieu qui donne l'impression d'avoir connu la destruction car il y a comme des vestiges de tout, mais cela ne ressemble à rien. Il vient de sortir d'une sorte de tombeau à demi détruit, ce qu'il en reste, outre un tumulus d'allure étrusque, ce sont des carreaux noirs et blancs, comme les cases d'un jeu d'échecs, comme un pavé mosaïque. Il est sur le seuil de ce tombeau dont il vient à peine de sortir. Tout autour de lui, il y a comme une rumeur de guerre. C'est plus qu'une rumeur, car la guerre est là, en quelque sorte, et c'est à cause d'elle que le lieu est un vestige de beaucoup de choses, mêlées, détruites, assemblées et séparées par les hasards de la guerre. Bien qu'il puisse voir toutes ces choses, aucune ne lui apparaît comme claire et distincte, il les reconnaît sans pouvoir les identifier, seul le damier dont il voit les cases sous ses pieds est clairement identifiable. Même si certaines cases blanches et noires semblent avoir volé en éclats, avoir été dispersées, avoir été ébréchées par quelque explosion, comme la marque des éclats d'un obus dont l'acier brûlant a griffé l'asphalte. Un vieil homme vient à lui. C'est un vieil Arabe au teint clair, il porte une belle gandoura de coton blanc écru, ce n'est pas un blanc resplendissant, un blanc de l'au-delà, c'est un blanc du monde des hommes, mais sa pureté est le signe d'un plus qui n'appartient pas totalement au monde des hommes ordinaires. Il marche d'un pas vif et serein vers Tournesol Picarêve. Tournesol pense: "Ce vieux, il est fort comme un chêne!". C'est alors que Tournesol s'aperçoit que le vieillard vif porte dans ses bras un enfant dont les cheveux sont parés d'une coiffure magnifique. Ce qui est extraordinaire chez cet enfant, c'est que cet être n'est ni blanc ni noir ni métis, ou, si cela peut avoir un sens, il est tout cela à la fois. C'est un enfant sans parents, et pourtant ce n'est pas un orphelin. L'enfant est nu sur les puissantes mains tendues du

vieillard, sa position est étrange, harmonieuse car son petit corps semble s'inscrire dans un ovale presque parfait, une mandorle. Le vieil homme remet l'enfant à Tournesol Picarêve qui le prend dans ses bras avec joie. Il se sent transporté d'allégresse alors qu'il reçoit cette enfant dans ses bras, il en est fier. Comme l'enfant est nu, il voit qu'il s'agit d'une petite fille, elle n'a pas plus de trois ou quatre ans, elle est belle comme le jour, et la voir suffit à vous transporter d'amour, car elle est, déjà, tout un univers.

L'allégresse éprouvée alors qu'il tenait dans ses bras l'enfant reine du monde a réveillé le rêveur. Il s'est mis à écrire ses rêves. Il était dans un tel état de concentration qu'il en est devenu insensible à la splendeur de la caverne que, pourtant, la flamme de la bougie éveillait comme le fait un rêve dans la nuit du sommeil. Après qu'il eut noté ses souvenirs des mondes d'ailleurs, il regarda sa montre, il était six heures du matin, l'heure où, à Douaké Sésé, le muezzin avait le droit de commencer son vacarme. L'heure où, dans la forêt sacrée, toute la vie diurne naturellement reprend, presque sans transition entre vie de la nuit et vie du jour. Il pensa à Sara la Rouge, elle devait être inquiète, par jalousie, peut-être, puisque telle était sa nature. Il décida de rentrer. Mais avant, il voulut faire une dernière exploration de la grotte.

C'est alors qu'il la vit! Elle était là! Elle était dans une petite excavation, dans le même alignement que le "capucin" dont le mouvement et le regard l'avaient guidé dans la salle où il avait passé la nuit. Elle était un peu plus grande que la sculpture du capucin, mais avant tout, elle était plus svelte, plus gracieuse. On eut dit une statue de la Vierge de Lourdes. Une de ces statues qui font sourire les esthètes, les gens qui se prétendent tels. Elle avait cette forme élancée, élégante, que, spontanément, les visions populaires donnent à la Vierge. Une flamme bleue montant aux cieux, et qui, parfois, en redescend pour apparaître aux enfants. Elle était, en effet, peinte en bleu, bleu d'Egypte, bleu du Nil – celui qui vient de l'Ethiopie -, bleu d'éternité copte où navigue la barque du soleil lorsque l'âme passe du lit du fleuve au bleu de la mer calme, et s'unit au ciel serein. Rien ne permettait de distinguer son visage que la draperie de son voile laissait voir en transparence. En résultait une impression de clarté, qui donnait au visage une beauté et une force qu'un dessin plus précis eût été incapable de rendre avec autant de puissance. La pierre semblait chanter un de ces "*Ave Maria*" qui donnent aux musiques sacrées les accents d'un hymne à la douceur.

Tournesol Picarêve, pour la première fois de sa vie comprit le sens du mot *sacré*, ou plutôt, il en fit l'expérience immédiate, d'une façon aussi évidente que la sensation d'un frisson. Cela venait après ses rêves qui avaient fait éclater toutes ses inutiles

carapaces, cela le saisissait dans sa nudité la plus grande, celle de l'âme, si l'on peut ainsi dire, lorsque l'on s'efforce de dire l'indicible de l'expérience secrète du sacré: un frisson! Pauvre mot qui compare à un coup de froid une sensation dont la douceur... (tout devient sucre, tout devient miel et pétales de roses, cela se sent d'abord dans la saveur sublime que prend la simple salive dans la bouche de l'être que le sacré saisit) ... n'a d'égal que la puissance qui balaye tout devant elle. Mais en douceur, cette étrange puissance de la douceur. Alors il comprit combien, jusqu'à ce jour, il avait été un homme lourd, brutal, - non comme les bêtes qui ne savent pas ce qu'elles font, et dont la cruauté, horrible pour la victime, garde son essence d'innocence -, mais brutal comme le sont les êtres de ce temps qui, dans leurs cruautés, ont toujours, mais à demi, conscience de ce qu'ils font. Il tomba à genoux devant la statue de la madone, l'argile flexible du sol amortit le choc dans la masse de sa douceur plastique. Combien de temps resta-t-il ainsi? On ne le saurait dire, et, le saurait-on, ce serait sans intérêt, car ce temps d'adoration, d'action de grâce, n'était pas le temps des montres, le temps de la mesure, il était un temps qui se glisse entre les instants du temps, un temps qui échappe au temps, le non-sens de la grâce.

Quand il sortit de la caverne, le soleil resplendissait sur la forêt sacrée, les chants des oiseaux éclataient comme un triomphe, et, naturellement il sourit à la lumière verte qui illuminait le sous-bois près du rocher où ses compagnons l'attendaient. Ils n'échangèrent que des sourires, Tournesol Picarêve n'était plus capable de parler. Ce n'était pas qu'il fût devenu muet, mais il était tant concentré sur les visions qu'il avait eues dans la caverne que parler lui était un effort trop brutal, il avait besoin de la douceur du silence pour, avec lenteur, revenir au monde des hommes. Pour l'heure, c'était comme si le silence de la pierre l'habitait, sa force aussi. Pourtant, il savait que s'il l'avait vraiment voulu, il aurait pu prononcer des sons et des mots; ces mots que, comme des clochettes, il entendait tinter dans ses pensées. Mais cette volonté lui semblait inutile.

Arrivé au village, il vit Sara la Rouge qui l'attendait, elle était près d'une case où des femmes étaient assemblées. Elle lui lança un sourire rapide et fin dans lequel il sentit son soulagement de le voir revenir vers elle. Quelques instants plus tard, ils étaient face à face, il lui embrassa la main, et, presque dans le même mouvement, alors qu'il allait lâcher sa main à elle, elle prit la main qui avait tenu la sienne et y déposa un baiser léger et rapide, dans lequel elle avait avec discrétion mis toute sa joie. Il lui sourit, puis, ensemble, et toujours accompagnés par les deux guides de Picarêve, ils allèrent saluer le chef de canton. Le départ fut simple et rapide, Sara la Rouge remit une petite somme d'argent, pas considérable, mais conséquente, aux deux jeunes gens

qui avaient guidé son homme jusqu'à la caverne. Comme il la regardait avec une expression d'incompréhension, elle se pencha vers lui et murmura à son oreille: "Ce que j'ai promis, je l'ai promis!". On échangea des mercis, on partit. Dans le village, elle reprit son maigre bagage dans la case où elle avait dormi, elle salua ses compagnes qui leur firent escorte jusqu'aux premiers caféiers où elles prirent définitivement congé.

Ils marchaient en silence. Il était devenu un homme différent. Il ne savait pas comment le lui dire. Le beau pays du désir lui était devenu étranger. Le souple balancement de ses hanches, et la douce rondeur de ses fesses, qui, il y a si peu de temps lui chauffaient le corps dans le premier mouvement du plaisir, aujourd'hui, il les regardait avec joie et tendresse, mais sans qu'il pût ressentir la moindre excitation, celle que l'on nomme habituellement le désir. Cela lui était passé, comme il en advient d'une habitude, bonne ou mauvaise, ou d'une dépendance, qui cessent un jour, et dont la puissance passée ne laisse pas de surprendre, en raison, précisément, d'une si soudaine disparition. Cette découverte le surprenait; pourtant, il ne lui accordait pas beaucoup d'importance, car tout ce qu'il vivait lui semblait naturel et simple. Il se contentait d'être avec aisance l'homme en mouvement qu'il était devenu. Il était tant centré sur lui-même, que le désir de l'autre, du sexe féminin dont la douceur est essentielle, lui était devenu étranger. Il était devenu un être asexué. Pour l'instant, cette expérience le fascinait. Ce n'était pas qu'il eût la moindre aversion pour la vie sexuelle, le moindre dégoût, nenni! Il éprouvait une sorte d'inappétence positive. Elle était positive car, connaissant de l'union des sexes les splendeurs, il lui gardait toute sa sympathie attendrie, comme le voyageur quitte un pays heureux où le bonheur lui fut donné, et pourtant, s'en va sans regret, parce que le temps du départ est venu, pas à pas, sans qu'il fût possible de savoir que toutes les joies du pays ami étaient des dons délicieux qui, chacun, préparaient l'abandon final. C'est peut-être cela que l'on appelle "une belle mort", allez donc savoir! Mais lui, il ne voulait pas savoir, pas encore, pas déjà, alors il savourait son inappétence positive comme un gourmet le ferait d'un fruit rare et subtil. Comme cet aviateur d'autrefois, Saint-Exupéry, perdu dans le désert qui savourait son orange. L'amour qu'il éprouvait pour la femme qu'il aimait était toujours là, mais il avait changé, il ne parlait plus la même langue. Il ne savait pas dans quel langage il exprimerait cette nouvelle réalité à la femme qu'il aimait.

Le soir venu, à Douaké Sésé, ce fut le drame:

- Tu ne m'aimes plus! Je le sais bien que tu ne m'aimes plus! Tu en aimes une autre! Tu aimes une diablesse qui t'a volé à moi! Tu es fou! À force de baiser ta diablesse dans

tes rêves, tu vas te perdre! Devenir malade! C'est moi que tu dois baiser, chéri, moi!
Moi seul!

- Tu te trompes! Tu te fais du mal pour rien! C'est dans la caverne que cela m'est arrivé. Je ne suis plus le même, c'est tout simple! Je ne sais pas pourquoi. Pour combien de temps? Je ne le sais pas. Il faut que je voie Seko Baté, il pourra peut-être, lui, m'expliquer ce qui m'est arrivé.

- Innocent et bête, voilà ce que tu es! Une diablesse! Elle t'a pris pour mari! Ah! Ha mais! Ça ne se passera pas comme ça! Je vais la jeter hors de notre lit, cette pute! Une salope qui serait capable de te donner le sida des invisibles!

- Mais tu t'excites pour rien, aucune diablesse ne m'a pris pour mari, comme tu le dis! Sida des invisibles! Quelle histoire de fous! Alors là ! C'est le pompon ! [un long silence] Voilà... j'ai vu des choses qui m'ont troublé, et je dois penser pour savoir où je suis maintenant. J'ai changé, je ne comprends pas comment. Je ne comprends plus rien, alors il faut que tu me laisses le temps...

- Le temps de mieux me tromper...

- Je ne te trompe pas! Ce qui m'arrive est plus sérieux qu'une de ces histoires de cul, cocu, trompé, ridicule! Ce qui m'arrive est sérieux et important, et c'est à toi que je le dois...

Pas le temps de lui dire qu'il en était heureux, et qu'il lui était reconnaissant de lui avoir fait connaître ces mondes inconnus, elle était déjà repartie dans ses obsessions de femme jalouse.

- Ah, parce que pour toi, me faire l'amour ce n'est pas une affaire sérieuse...

Evidemment, faire l'amour avec elle était une affaire sérieuse, mais ne pas avoir envie de le faire l'était tout autant.

Cela faisait beaucoup d'embarras pour une affaire peu ordinaire et pourtant simple, il venait de découvrir l'inappétence sexuelle, ce doux repos que certains hommes âgés appellent « la paix du slip », qui déplaisait fort à la femme qu'il aimait! Car il n'est pas aisé de prêcher l'abstinence et la vertu à une femme qui veut être comblée, non parce qu'elle serait saisie par un désir incontrôlable, lequel n'existe, parfois, que dans

l'imagination courte des mâles balourds en manque et en rut, mais parce que le coït apaisait sa jalousie malade, il la rassurait quant à la fidélité de son homme. Et pour simpliste qu'elle fût, l'attitude de Sara la Rouge n'était pas sans bon sens physiologique et sentimental, car un homme amoureux, ça le montre, et les femmes aiment ce genre d'évidence, quand elles sont amoureuses de cet homme-là, et donnent alors au sexe de l'homme qu'elles aiment toutes sortes de petits noms charmants: Doudoune, Claudio, Garafiri... Jean Jehan Passe et Dédé Meilleur. Seulement voilà! Ce plaisant agrément, à présent, laissait Picarêve froid. Pourtant, il aimait toujours la femme qu'il aimait, plus que jamais, et comme toujours, mais l'amour n'était plus où il avait l'habitude de se placer. Elle essaya quelques caresses d'autrefois, pratiqua un bouche à sexe d'urgence, réanimation de fortune. Ce fut maladroit, car le cœur n'y était pas, et le délice d'antan n'était plus qu'une montre flasque. Elle pleura beaucoup. Il en fut malheureux, mais, comme scandalisé qu'elle ne puisse comprendre une affaire qui, à lui, semblait une évidence: il avait fait une découverte plus importante que l'érotisme, un au-delà du sexe qui donnait à la sexualité une dimension nouvelle. Mais dans ce nouveau monde, il était un homme sans repères, d'où cette immobilité qui lui rendait la parole pénible, et qui glaçait ses sens.

Il la berça comme une enfant, il lui dit et redit qu'il l'aimait. Les larmes avaient apaisé Sara la Rouge, elle avait fini par sentir qu'il lui disait la vérité, sa jalousie était entrée en repos. Il lui dit alors qu'il partirait tôt le lendemain matin pour Endoukou afin d'y demander l'avis de son maître Séko Baté Gléani. Il y eut un bref débat dans la nuit, car elle voulait savoir quelle sorte "d'aide" il voulait recevoir du vieux chaman. Il lui dit qu'il souhaitait que le maître lui expliquât certains rêves qu'il avait faits dans la caverne de Yaradou Sangö, car il pensait que ces rêves pourraient expliquer, peut-être, son absence de désir. Rassurée, elle lui dit: "Cela tu peux le faire, je t'ai envoyé à lui pour le rêve. Pour tout ce qui concerne le rêve, ça va! J'avais peur que tu te lances dans quelque sorcellerie. Cela! Je suis contre, ce n'est ni pour toi ni pour moi".

Peut-être se sont-ils alors endormis dans une tendresse nouvelle ?

Chapitre XII ¹²

Quelques instants avant le lever du jour, Tournesol Picarêve partit.

Il avait embrassé la femme qu'il aimait, il avait caressé son corps en le pressant contre le sien, il avait mis toute sa tendresse dans ces gestes anciens, aussi vieux que la tendresse des corps, et, pour lui, aussi nouveaux que l'exil du désir. Alors qu'il marchait dans l'obscurité d'un jour qui n'avait pas encore atteint le bout de la nuit, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était en train de perdre la femme qu'il aimait. Car l'amour s'affirme d'abord dans les corps dont, hors amour, la séparation est plus radicale que celle des esprits. On échange plus facilement des pensées que des baisers, surtout si les baisers sont aussi bien reçus que donnés. Hélas! Nos pensées sont souvent aussi pauvres que nos baisers.

Alors qu'il traversait la petite ville calme, verte, et sombre; alors que la nuit semblait retenir un soleil qui était encore dans l'incertitude de venir au jour, il sentait entrer dans son cœur l'angoisse de perdre la femme qu'il aimait. La femme qui l'aimait. Fallait-il qu'elle fût puissante l'aventure issue du rêve pour qu'à l'évocation de ce sacrifice il ne se révoltât pas. Il est vrai que, alors qu'il avançait dans cet instant sombre et magique où nuit et jour se confondent dans une obscurité grise où le temps est immobile, tout, tout en lui, était confus. Il marchait pourtant, car telle était sa dignité; confus et nébuleux, il marchait d'un bon pas, "*comme un bon cheval qui en suit un autre*" dit le "*Yi King*" taoïste. Ah! Il s'agissait bien de suivre un cheval, mais quelle était la bête? Le blanc coursier des enchantements doux, ou la sombre jument dont les chamans celtes firent les cauchemars?

Ses songes étaient sombres et vagabonds quand, soudain, le jour vint, blanc et lisse. Livide comme la mort d'une soprano de Verdi que chanterait Maria Callas. Tant la brume était dense qu'à peine voyait-il le chemin, si souvent parcouru en courses de fond que son corps l'avait en mémoire, alors que ses yeux ne voyaient rien, ou presque. Dans ses tout premiers instants, le jour était si pâle qu'il permettait à l'œil de percevoir les ombres qui avaient peuplé la nuit, mais rien de plus. C'est à ce moment-là que l'on entendit la voix disgracieuse du muezzin. Comme d'habitude, les ombres de la nuit firent sagement retraite dans la terre sombre qui accueillit leur lumière, en attendant qu'à nouveau la nuit les appelât. Il marcha longtemps dans la brume dont les

vagues épaisses semblaient battre la forêt comme l'écume océane un rivage. Un instinct étrange le guidait dans la blancheur de deuil, c'était sa seule lumière, elle était cachée à l'intérieur de lui-même, sans elle il eût désespéré et se serait perdu sur le chemin qu'il croyait connaître. Tout autour de lui, le frôlant parfois, il sentait les vies qui parcouraient la forêt en même temps que lui: des animaux, des hommes, et la grande chauve-souris de la forêt. Mais en ce jour toute vie semblait triste, non pas à en mourir, car tout ce qui vit dans la forêt sacrée ne meurt pas, mais triste comme peut l'être un rite qui célèbre une vérité douloureuse: celle des vies inaccomplies. Et c'était comme si toute cette tristesse entraînait pas à pas dans son être, elle l'eût réduit en miette sans cette lumière intérieure qui métamorphosait la douleur lourde en sérénité triste, elle rythmait sa marche dans le lieu qu'il aimait. C'est en traversant le village de Rangkassé qu'il vit le ciel, il était orageux et sublime. "Le village entre les kapokiers", qui marque le passage entre le territoire des enchantements ordinaires et celui du rêve, était désert. Les habitants devaient profiter de la fraîcheur étrange du temps pour faire quelques gros travaux champêtres. Même les chiens étaient aux champs. Il ne vit que le vieil Atoum vêtu de neuf, le benêt du village, presque centenaire, il avait 99 ans. Il était assis sur une sculpture de Martha Pan qui flottait sur le temps et, près de la porte du pays du rêve, il marmonnait des incantations aux sons lumineux, mais incompréhensibles. Tournesol Picarêve le salua comme il avait l'habitude de le toujours faire, Atoum ne sourcilla pas, il se contenta de hausser le volume sonore de ses incantations et de cracher sur un rocher rond, sur sa gauche, alors que Tournesol passait à sa droite, et franchissait la porte.

Sitôt qu'il eut franchi le passage étroit entre la pierre blanche et les racines des grands kapokiers, il se sentit dans le pays des rêves. L'orage y grondait déjà et les cieux bouillonnaient blancs et noirs. Brassés par les vents, les nuages accumulaient toutes les nuances des gris. Au sommet des nuées, les plus grandes confusions tonnaient. Hauts et sublimes dans les cieux mis en relief gris par les cumulo-nimbus, les grands arbres, des *Bambax costatum* et des *Ceiba pentandra* en étages dominants, veillaient, stoïques, la beauté de la forêt sacrée. Des structures tripolaires se formaient dans les airs, un éclair traça une ligne de lumière dorée et désordonnée dans les nuées folles, le fracas du tonnerre affola les feuilles dont le vert s'assombrit sous les battements des premières gouttes de pluie. Picarêve accéléra le pas, sans vraie raison, car il n'avait aucune chance d'échapper à l'orage, sauf s'il retournait à Rangkassé pour y trouver abri. Il préféra vivre l'orage au pays du rêve, au pays qui était le sien. Alors il s'avança plus loin, chez lui, sans espoir de retour dans les ailleurs du monde qui lui seraient désormais des exils.

En suivant les frondaisons, il pouvait, en partie, marcher sous un parapluie naturel. Il était trop loin d'Endoukou, la pluie trop forte, le ruissellement de l'eau sur les feuilles créa bientôt des voies d'eau dans l'air, elles coulaient du haut des arbres comme des cascades. Il se mit à l'abri d'un rocher où il se dévêtit, il bourra ses vêtements humides au sec, dans son petit sac à dos, il remit ses chaussures, et nu, il repartit sous l'averse. Oh! la caresse de la pluie sur son corps nu offert aux doigts mouillés de la *Mère nourricière*, qui parcouraient son corps comme pour l'unir à la forêt sacrée. Il marchait dans la joie de l'eau, et la forêt luisait dans l'eau des cieux. Quand il eut atteint le pont de fortune, le ruisseau était devenu rivière. De plus, les trombes d'eau éclaboussaient les troncs minces du passage étroit, ils étaient glissants, mieux valait attendre la fin de l'orage avant de s'élancer sur le pont dangereux jeté sur le "gué périlleux". Il s'abrita sous un grand et haut buisson de *Dracena draco*, un arbuste dont les têtes vertes ressemblent à des chrysanthèmes géants, et qui, selon les gens de la forêt, résiste au feu et, comme les bambous, ne reçoit jamais la foudre. Comme abri, c'était sommaire, mais suffisant pour qu'il pût renfiler ses vêtements humides, et attendre que l'orage cessât. Il n'avait pas froid, il se sentait en sécurité, il était joyeux dans l'orage comme l'était la forêt qui semblait jouir du glissement de l'eau à la surface de toute chose. La pluie frappait la surface de l'eau brune de la rivière qui grossissait d'instant en instant. Alors qu'elles frappaient la surface de l'eau brune, les gouttes de pluie, lourdes et rapides, soulevaient des couronnes d'eau qui agitaient la surface de la rivière d'une vibration étrange et belle, comme un dense scintillement d'étoiles dans la voie lactée. Saisi par l'hypnose des mouvements lumineux qui jouaient sur l'eau, porté par les roulements du tonnerre dont la violence répétée créait une harmonie, Tournesol Picarêve fut pris d'émerveillement, il se laissa guider par le tonnerre qui le conduisit au cœur de l'éclair, où la foudre est lumière, où la lumière est un magma liquide qui luit comme une galaxie. Et là! Dans le cœur de la *Mère nourricière*, il connut la joie sublime de l'extase. bercé par une vision douce, vaincu par la tristesse acceptée de son cœur qui se faisait douceur, il pleurait de joie sous la pluie. Tout son corps était brûlant, il le sentait comme s'il fût une flamme s'élevant vers les cieux qui déversaient sur lui l'eau du ciel. Il n'était plus ce fou en haillons qui porte sur son dos son maigre bagage, qui prend appui au bâton rouge de ses passions, et marche avec vaillance sans savoir où il va. Il avait franchi la porte du rêve.

L'arrêt de l'orage le sortit de son ravissement. Il se leva, il allait partir lorsqu'il vit une aigle sur un arbre tout près de lui, ses serres enserraient une branche, elles ressemblaient à de minces croissants de lune sombres. La bête regardait Picarêve d'un œil intrépide et doré, elle prit son vol, et disparut dans les nuages bas des cieux.

La brise et la chaleur avaient séché les minces traverses du pont de brousse. Il franchit la rivière, et constata qu'en amont et en aval l'orage avait inondé les rizières. Sur l'autre rive, la puissance excessive de la pluie avait répandu au sol des fleurs blanches de caféiers fleuris. La bourrasque avait fait flotter au vent les feuilles des bananiers comme des oriflammes, elles s'étaient fendues comme une misaine qui éclate sous la force d'un grain. Alors qu'il passait le rocher d'Endoukou, les feuilles fendues des bananiers bruissaient en douceur dans le calme de l'air apaisé. Pourtant, le ciel était toujours nuageux, mais à présent, il était d'un gris métallique qui donnait une lumière sans ombre, et dure.

Séko Baté Gléani était dans sa case. Il n'avait pas bonne mine. Tournesol lui demanda s'il était malade:

- *Un peu!*

Cet *un peu* inquiéta Picarêve qui savait que, dans cette partie de l'Afrique francophone, les gens étaient cornéliens: ils pratiquaient la litote en langue française. Si le vieux maître disait *un peu*, c'est qu'il allait très mal.

- Qu'est-ce qui ne va pas?

- Rien en particulier, tout en général. Je vais bientôt aller la voir, car l'enfant est maintenant sevré.

- Pardon?

- Avant de mourir, si j'en ai le temps, et si je le veux, je te dirai mon secret. Mais, aujourd'hui, c'est à toi de parler. L'orage m'a dit que tu avais eu des rêves importants dans notre caverne, car, pendant quelques instants, l'orage a transformé notre pays en caverne du rêve, tu l'as bien vu n'est-ce pas?

- Cela, je ne le sais pas. Mais l'orage était beau!

Séko Baté Gléani eut un sourire navré. Dire que l'orage avait été beau n'avait aucun sens pour le maître qui jugeait le mot inutile.

- L'orage nous a annoncé des voyages difficiles! Avant la Grande Guerre de chez vous les Blancs, et de tout le monde, en 1914, il y eut un orage comme celui-ci, sur un

grand lac entouré de montagnes, mais vous avez oublié. Ne perdons pas de temps, raconte!

Alors Tournesol Picarêve raconta ses trois rêves au maître. Il se contenta de lui en faire lecture à partir du petit carnet sur lequel il notait ses songes. Quand il eut achevé sa lecture, il regarda Séko Baté Gléani comme un jeune écolier regarde le maître d'école après avoir récité sa leçon. Il sentit l'inanité de ce réflexe surgit de l'enfance, mais c'était trop tard, le message infantile était déjà parti, et le vieux l'avait capté.

- Tu vois! Même face à la splendeur du monde, nous avons du mal à grandir! Ne t'en offusque pas, j'ai le même problème, comme les autres. Mais tu vas grandir, tu es allé trop loin, tu ne pourras plus jamais revenir en arrière, car tu as vu les ossements blancs. Maintenant, je veux que tu écoutes mes mots sans chercher à comprendre, car il n'y a rien à comprendre. Moi-même, je ne comprendrai pas toujours ce que je vais te dire. En plus, je ne sais même pas par où commencer car tes trois rêves ils se parlent l'un à l'autre comme la terre et les deux nuages qui font s'éclairer les éclairs des orages. Oh! Il est si merveilleux et si terrifiant notre monde, écoute!

Tournesol était captivé, le vieux maître n'était plus malade, il avait soudain recouvert son visage fin et vif, ses yeux doux et brillants, ses bras et ses pectoraux de gymnaste.

- Le troisième, c'est toi! Deux fois, tu as vu les ossements qui disent la mort et la résurrection, ils ont voulu te dire une chose tellement mystérieuse et étrange que je ne peux même pas la prononcer, je n'en ai pas le droit! Mais tu as compris que la mort, telle que ceux qui ne rêvent pas la croient être, n'existe pas, car une fois que la vie est venue, elle transforme tout en vie. Il n'y a que certains êtres humains, les maudits, qui fabriquent de la mort dans ce monde spécial des ténèbres que, sans Dieu, ils créent. C'est le monde des enchantements ténébreux, c'est dans ce monde-là que tu vas devoir aller. Quelle horreur! Tu vas connaître les enchantements ténébreux des humains. Les invisibles t'ont renforcé pour que tu puisses supporter le voyage, le voyage au pays du mal!

- Mais... comment vais-je voyager dans ce pays du mal?

- Tu en connais déjà la porte noire! Elle te l'a montrée dans un rêve. La porte noire, tu l'as vue, encore, dans la caverne de Yaradou Sangö. Elle est toujours là, car un homme libre peut toujours faire le mal! Un homme proche de Dieu ne le fait pas, il sait qu'il n'y a pas de raccourcis sur le chemin des actions de la vie. Un ignorant peut prendre un

raccourci, car il n'a pas encore compris que le mal nous attrape en nous faisant croire que les raccourcis font gagner du temps. Remarque, le mal est correct, il ne trompe pas, car les raccourcis font gagner du temps. Mais ce que tu fais pour gagner le temps que tu gagnes, te fait perdre tout! C'est cela l'histoire des hommes et du mal. Le rêveur, lui, il est comme les bons danseurs, il sait qu'il doit aller lentement ou vite selon les battements de Dieu sur le tantam de l'immensité du monde. Un bon danseur ne se trompe jamais de pas. J'ai pitié de toi, car tu vas voir la magie du mal, cela fait partie de ton chemin, et c'est ainsi. C'est par le rêve que tu vas aller là-bas. Et moi, je suis là pour te conseiller. Si tu reviens du pays du mal, si tu ne restes pas avec eux, ton cœur sera déchiré. Je ne dis pas cela pour t'effrayer, car tu ne peux pas être effrayé, cela fait partie de ton chemin... Ne pas avoir peur du pays du mal fait partie de ton chemin! Pour moi, cela est incompréhensible! Car à la simple idée de là où tu vas, j'ai envie de vomir! Vois comme nous sommes tous différents, et comme le monde de Dieu où nous sommes est splendide! Vois-tu, Dieu nous attrape le plus souvent par la connaissance, et c'est pourquoi, on veut que je t'enseigne le rêve; mais avec toi, je viens d'apprendre que Dieu peut nous attraper au moyen de l'ignorance. Avec toi, les deux sont utilisés à la fois. Et je suis émerveillé!

- Pourquoi êtes-vous émerveillé?

- Parce qu'elles n'ont pas essayé de t'apprendre ce qu'est le mal, elles ont totalement respecté ton ignorance! Mais elles ont renforcé le bien en toi, afin que seul et innocent tu puisses traverser les flammes sombres du monde des ténèbres. Je n'ai jamais vu cela, et je n'étais pas même capable de penser que cela puisse être possible. Voilà!

- ?

- Il est normal que tu ne comprennes pas. Je ne comprends pas, moi non plus. Car il n'y a rien à comprendre, il faut vivre ton chemin, tout est là!

- Et comment cela?

- Ton chemin, c'est le rêve! Il vient vers toi, et tu le refuses ou tu l'acceptes, c'est tout! Mais il te faut l'accepter de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme, comme tout ce qui vient de Dieu. C'est là que j'interviens pour te guider. Te guider, c'est facile, il me suffit d'être près de toi, il suffit que je te reconnaisse comme mon apprenti, car ce qui compte ce n'est pas ce que le maître dit, mais sa présence. Trouver le maître! Tout est là! Le reste se fait naturellement. Le maître et l'apprenti sont l'un pour l'autre créés

par Dieu, mais c'est la liberté des hommes qui les fait se rencontrer. La Rouge, celle qui t'aime, c'est à elle que tu dois la rencontre, le lien qui te lie à elle ne finira jamais.

Il fut un instant silencieux, puis :

- Il faut que tu fasses confiance au pays qui t'aime. Alors, ton corps tout entier sera pris par le vol des rêveurs, tu l'as déjà fait souvent! Alors, continue! Continue sans chercher à expliquer ce qui doit être fait, et non expliqué. Quand une belle fille danse, tu la regardes danser avec plaisir, tu ne lui demandes pas de t'expliquer chaque mouvement de sa danse. C'est la même chose pour toi! Les diablasses se disputent pour danser avec toi. Alors va! Tu es maintenant assez fort pour affronter les voyages que tu dois faire.

- Mais... Je vous ai dit mes trois rêves, et vous ne m'en avez presque rien expliqué? Vous m'aviez dit de venir vous voir, après ma nuit dans la caverne... Il faut que vous m'expliquiez ce qui m'arrive...

- Tu n'as plus envie de la femme, c'est ça ton problème !

- Exact! Comment le savez-vous ?

- Normal ! C'est la signature de ton envol ! Moi, cela m'a duré trois mois, ma Wawo n'était pas contente, comme la tienne ! En plus, je m'envolais sur les grands arbres ou sur notre rocher, là-bas. Et puis, je ne mangeais presque rien, je buvais beaucoup d'eau, j'étais chaud comme braises. C'est aussi comme cela que tes invisibles te renforcent : en brûlant ce qui inutile. C'est normal, donc je n'ai rien à en dire. Tes rêves, ils te disent ton mystère, tu es prophète comme moi, ce qui t'advient cela se passe entre toi et Dieu. Moi, je suis ton guide seulement, je ne suis qu'un instant de ton chemin, je ne suis pas le chemin. Je t'aime bien, car tu es tellement différent de tous les rêveurs que j'ai connus... Bien sûr! C'est parce que tu es Blanc que tu es si différent, mais pas seulement. Comme les autres, tu es différent. Et cela me plaît.

- Mais, moi, je n'ai pas chaud et je n'ai pas toujours soif, et je ne vole pas!

- Qu'importe ! Tu as eu trois rêves ! Toi que, chez les rêveurs, on appelle le "Blanc du chiffre trois"; ton machin reproducteur est en panne, tu vis « la paix du slip » ; et tu as vu le secret de la mort qui s'est dévoilé devant toi à deux reprises. Sois un peu sérieux ! Tu n'as plus rien à désirer du monde des invisibles, tu es entré dedans mieux

encore que dans une femme. Assez bavardé ! Il faut maintenant rêver !

- Rêver ! Encore ? Mais comment ?

- Mais comme d'habitude: tu dors, tu rêves, tu te réveilles !

- Donc, rien n'est changé !

- Tout est changé ! Tu es maintenant sur ton chemin à toi, à toi seul ! Et ton chemin va te faire traverser le pays de l'horreur. Il te faudra tout voir, tout ressentir, vivre tout, et ne jamais t'arrêter. Après cela, tu pourras revenir me voir, ou ne pas revenir, cela n'a plus d'importance, je n'ai plus à te guider, et pourtant, si tu en éprouves le besoin, je vais être, dans ton histoire, ton guide pour toujours... . Il est tard déjà, il te faut rentrer. Ce qu'il fallait dire a été dit, et je suis content.

Tournesol Picarêve quitta son maître sans effusion aucune; presque sans un adieu. Il le regarda avec intensité, comme pour garder en lui la vision de cet homme auquel il devait sa seconde naissance. Il traversa le village d'Endoukou, regardant toute chose avec cette intensité qui veut forcer la mémoire à refuser l'oubli, écoutant en lui la voix qui disait: "Regarde ! Regarde de toute ton âme, car si tu en reviens, rien ne sera jamais plus comme aujourd'hui". Car en cet instant, pas à pas, aujourd'hui exécutait le basculement de tout dans le passé, à la façon des grands événements qui jalonnent le temps. Dans la forêt, ce fut la même chose. La même intensité était en lui: tout voir, tout ressentir, vivre tout, et ne jamais s'arrêter ! N'est-ce pas ainsi que s'érigent les tours du souvenir ? Ces au-delà du temps, menacés par le temps, mais que le temps, mystérieusement, respecte s'ils sont transmis par le noir de l'écriture sur le papier blanc du rêve.

Au tout début de la nuit, lorsqu'il arriva à Douaké Sésé, Sara la Rouge l'attendait. Elle lui servit à boire le liquide amer et doux. Mais, au lieu du fière et rusé détachement d'autrefois, elle était fébrile, elle tournait autour de lui, comme une chatte que la faim rend insistante. Sitôt qu'il eut perçu le trouble, il en fut affecté, il lui dit avec une vivacité excessive: "Il m'a dit que c'était normal! Que, chez-lui, cela lui a duré trois mois". La surprise de Sara la Rouge fit retomber la tension de façon presque instantanée. Dans la nuit, il avait du mal à distinguer les expressions du visage de la femme qu'il aimait; mais ce visage de la femme qu'il aimait, il le sentait en lui, comme une image rayonnante.

- C'est donc bientôt que je vais te perdre. Même si je suis jalouse, je sais faire la différence entre ce qui est à moi et ce qui ne m'appartient pas. Il ne sert à rien que je me révolte. Je vais te perdre car j'ai trop bien fait ce que je devais faire. Je n'ai que le droit d'être triste.

- Mais, ma chérie, pourquoi veux-tu que nous nous perdions l'un l'autre. Dans quelques mois, je serai normal à nouveau, et nous serons à nouveau ensemble. Pourquoi rends-tu compliqué ce qui est simple.

Elle eut un sourire amer, que, dans la nuit, il ne vit pas.

- J'aurais préféré ne pas réussir aussi bien. Mais maintenant, c'est fait ! Tu es entré totalement dans le monde du rêve, et tu le maîtriseras de mieux en mieux. Tu iras de victoires en victoires, et d'épreuves en épreuves. Avant de dormir, tu dois allumer une bougie et prier. Alors tes rêves te feront voyager dans le monde des hommes, tu vas voir des choses vraies. Au retour, le matin, si tu sens que tu peux me dire ce que tu as vu, dis-le-moi! Sinon, ne me dis rien. N'oublie pas! Le rêveur doit protéger ses secrets.

Elle donna un baiser chaste à Tournesol Picarêve, puis, elle rentra dans sa case à elle, elle en referma la porte sombre sur l'obscurité de la nuit.

Il y avait des fêtes dans Douaké Sésé, on en voyait les feux qui jetaient des lueurs rouges sur l'obscurité; on entendait la rumeur des chants, le battement des mains, les sons des balafons et des tantams qui, dans l'air calme, s'élevaient vers une lune mince et blanche, effilée comme la serre d'un aigle, une virgule dans un ciel sans parole.

Il rentra dans la case qui servait d'entrepôt aux masques et aux sculptures, et qui lui servait de chambre. Il se dévêtit dans l'obscurité. Lorsqu'il fut nu, il alluma une bougie, puis il s'assit sur son lit, sous sa moustiquaire, et commença à prier. D'abord, la prière ne vint pas, il avait oublié les formules sanctifiées de son enfance. Puis, des bribes de formules revinrent. Cela n'allait pas, cela sentait trop la mémoire, le moulin à prière. Manquaient aux formules les ailes de la foi, un quelque chose qui vînt du cœur. Déçu et désorienté, il ne sut plus quoi faire. Soudain, il sentit une impulsion étrange, un sentiment qui n'avait rien de sentimental, mais qu'il fallait appeler "amour", par convention, sans doute, mais, surtout, parce qu'il n'y avait pas d'autre mot qui pût nommer une sensation qui n'avait pas de nom.

Chapitre XIII ¹³

Le lendemain matin, il s'éveilla à l'aube. À demi conscient, il chercha par des avances légères du torse, du ventre, des jambes, des pieds et des mains, le corps de la femme qu'il aimait. L'absence de la femme ne l'éveilla pas tout à fait, mais elle remit sa mémoire en marche. Il se souvint qu'il avait prié dans la nuit, il comprit que dans la prière, il s'était endormi. Puis, il se demanda s'il se souvenait de ses rêves. Rien. Il n'avait pas fait de rêve important, de ceux qu'il savait reconnaître à leur saveur particulière: ensemble de personnages, de couleurs, de mouvements, de sensations extraordinaires (car elles ont la *forme* de celles de la vie ordinaire, sans en donner les sensations attendues), et qui appartiennent aux rêves que le prophète, Séko Baté Gléani, appelle "les grands rêves". Il n'y avait pas eu de grand rêve. Tout au plus un peu d'écume à la surface de l'inconscient. Décevant. Il décida d'aller courir dans la forêt.

Sara la Rouge était sortie, elle devait vaquer à ses affaires d'antiquaire. Elle lui avait laissé de quoi manger, un morceau de pain dans une écuelle fermée par une petite assiette; le tout était posé dans une bassine qui contenait un peu d'eau. Cet arrangement compliqué procédait d'une stratégie complexe dont le but était de défendre la nourriture contre les insectes. Contre les fourmis, surtout, très entreprenantes en ces lieux; et que Sara la Rouge n'aimait pas, car, disait-elle, "elles se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas". Lui, il aurait préféré du riz dang, rouge et à gros-grain, mais la provision d'huile rouge était épuisée. Il mangea de bon appétit. Il partit.

Depuis longtemps déjà, la forêt était éveillée. Sans nuages et sans brume, le ciel était un centre de lumière à l'opposé d'une nuit sans rêve, qui ajoute ténèbres sur ténèbres. Il partit en petites foulées dans la lumière du chemin et du jour, avec l'idée, à demi formulée, qu'il allait courir aussi longtemps que son corps le lui permettrait. Ce qu'il fit en effet. Il courut tout le jour, où presque, dans la lumière vert émeraude qui filtrait au travers des feuillages de la forêt sacrée, il fit ainsi son parcours; comme un pèlerin d'autrefois eût, sous la lumière des vitraux, à genoux, parcouru le labyrinthe d'une cathédrale d'Île-de-France.

Il revint à la nuit tombée, en nage, épuisé, courbatu, la bouche écumante, comme un cheval qui a pris le mors aux dents. Sara la Rouge attendait. Un peu plus tôt, elle était

montée sur une colline. De là, on pouvait voir au loin les sentiers qui entraient dans la forêt. Dans le soleil couchant, elle vit les méandres de mercure de la rivière d'argent, et les pêcheurs sombres qui ramenaient les pirogues brunes sur le rivage doré. Elle vit aussi son homme qui sortait d'un des sentiers de la forêt, il allait du train boitillant d'un coureur épuisé. Rentrée en hâte, elle avait broyé des feuilles de Sosö et des racines de Bolocoïnololon qu'elle avait infusées dans de l'eau fraîche. Un remède universel, un thériaque qu'utilisait son père qui lui en avait donné la recette: il changeait la soif en apaisement, la fatigue en quiétude, et l'épuisement en joie.

Il entra dans la cour obscure, elle puisa dans un seau en matière plastique rouge, elle lui donna longtemps à boire. Il buvait à grands coups, l'eau amère ruisselait aux coins de ses lèvres, le long de son menton, sur son vêtement de corps trempé.

- Doucement, mon chéri, doucement...

C'était un conseil amoureux. Il n'était plus prononcé, comme autrefois, pour se guider l'un l'autre sur le chemin du plaisir et de la joie d'être ensemble. C'était un conseil qui allait guider l'homme sur son nouveau chemin. Quand il fut rassasié, il alla s'allonger sur un petit lit de cordes qui, dans la cour, servait de banc lorsque Sara la Rouge faisait la cuisine, ou recevait une visiteuse familière. Elle vint s'asseoir à la tête du lit, du bout des fesses, dans l'espace laissé libre par la tête de Picarêve qui par épuisement laissait errer son regard dans les cieux sombres. Elle caressa son visage, et, ayant senti qu'il était toujours en sueur, elle couru dans la case pour en rapporter une serviette et une petite couverture. Elle essuya le visage de son homme, puis couvrit son corps avec la couverture. Elle caressa son visage apaisé, elle plaça son pouce gauche au centre du front de Tournesol Picarêve, au niveau où, selon René Descartes, se trouve la glande pinéale où l'âme est logée. Sara la Rouge se recueillit, et récita à mi-voix une formule incantatoire.

Ce fut presque immédiat, il sentit un grand apaisement intérieur. Son corps qui lui faisait mal en chaque muscle devint source de joie. Il eut l'impression d'entrer dans un sommeil merveilleux dont la splendeur tenait à ce qu'il n'aboutissait pas à l'inconscient du sommeil, mais semblait une sorte de ravissant voyage sans autre but que la joie d'une aventure paisible. Son regard se mit à vagabonder dans la Voie lactée. Sara la Rouge se leva, le déchaussa, lui lava les pieds, les sécha, puis elle les massa avec une crème camphrée. Bientôt, dans l'état de béatitude consciente qui était le sien, il sentit son corps devenir chaud, une chaleur sèche qui semblait vaporiser la sueur qui humidifiait sa peau, et qu'il lui semblait voir s'évaporer à travers la couverture autour

de son corps doux et chaud. Il eut l'impression de prendre son vol, avec puissance, comme un grand papillon de nuit de la forêt sacrée.

Sous un soleil jaune et brûlant, il vit une foule assemblée. Il pensa, "Libéria, Monrovia, novembre 1985". Il y avait beaucoup de gens dans la foule, tous les âges confondus, hommes et femmes, beaucoup de jeunes, quelques enfants. Tous allaient dans un grand stade de foot. Une exécution s'y préparait, une vingtaine d'hommes, ils étaient nus ou demi-vêtus, les pieds entravés, les bras liés dans le dos d'une façon étrange et douloureuse qui rejetait les épaules en arrière et les faisait saillir, ainsi que les côtes; les liens serrés entravaient en les joignant les coudes et les biceps. Ainsi sont attachés les prisonniers des rois khmers sur certaines fresques d'Angkor Vat. Ici, cela s'appelait "taber" quelqu'un, la pratique en était venue d'une brève mission de coopération chinoise en matière de police; quant au mot, certains disaient qu'il venait de l'expression du jeu de base-ball "*to tag out*" qui signifie: mettre hors jeu. Les visages étaient déformés par la douleur, par la terreur, et, souvent, par les coups reçus.

L'un des hommes était déjà mort, il était pendu à une petite potence, les pieds au raz du sol, les bras non-entravés tombants, écartés du corps, raides déjà. Son corps ne présentait aucune marque de coups ou de blessures. Il s'était empoisonné, un poison rapide et puissant. Il n'avait pas été pris vivant.

Un groupe de soldats, aux uniformes sales et fripés, poursuivaient les exécutions, ils pendaient les hommes aux potences, tout près du sol. Les pieds entravés et ballants des suppliciés essayaient de prendre appui sur la terre, leurs efforts désespérés faisaient rire la foule et les soldats qui insultaient les pendus suspendus dans l'air, et dont les pieds tendus en pointes en appelaient à la terre qui ne parvenait pas à se tendre à leur secours.

Le dernier qui fut porté au supplice était un militaire corpulent, son gros ventre saillait sur la ceinture de son pantalon kaki en lambeaux. Alors qu'il se balançait de la pointe d'un gros orteil à l'autre sous le gibet et sous les quolibets, il se mit à déféquer dans ce qui lui restait de pantalon. Les selles étaient tellement abondantes qu'elles débordaient de partout. La foule cessa d'insulter l'homme, elle se mit à rire par saccades, au rythme où se vidaient les intestins de l'homme martyrisé. Un soldat vint vers le supplicié, il lui ouvrit le ventre avec une baïonnette. Les viscères se mirent à pendre du corps pendu qui continuait sa trépidation atroce. Le soldat se mit à fouiller le ventre ouvert. Pointe en avant, il y introduisit la baïonnette, un cri atroce du supplicié couvrit les bruits de la foule, la main du soldat était sortie du ventre de

l'homme toujours vivant. Le soldat avait en main un morceau de foie, il le montra à la foule comme un toréador victorieux exhibant l'oreille du taureau foudroyé dans l'arène; il se mit à y mordre avec entrain.

Ce fut le signal de la curée. Les autres soldats et la foule se mêlèrent dans un festin monstrueux. Le premier mort, celui dont l'uniforme d'officier et le corps étaient intacts fut particulièrement visé. Lorsque la foule s'éloigna des gibets, le cadavre de l'officier était comme une carcasse dépecée par les vautours. Les autres pendus, si l'on peut dire, avaient moins souffert.

Très rapidement, Tournesol Picarêve perçu des signes de malaise dans la foule et parmi les soldats qui s'étaient mêlés à la foule. Beaucoup de gens mouraient. Ils s'étaient empoisonnés en consommant la chair de l'officier. La chair de celui qui avait choisi le suicide, après avoir compris que le coup d'état qu'il avait fait contre le tyran avait échoué. L'homme s'appelait Thomas Quiwonkpa, il était né dans la région du Mont Nimba.

Dans la foule, il vit une petite fille en pleurs. Elle avait tout vu, elle voyait tout. Elle était adorable, et Tournesol eût voulu la prendre dans ses bras et la bercer pour apaiser sa détresse. Il remarqua que sa peau belle et lisse avait une nuance rouge, sombre et douce. Alors, il sut qu'elle était Sara la Rouge, la femme qu'il aimait. Il sut qu'il venait d'entrer dans un souvenir de la femme qu'il aimait.

Il demeura un instant en arrêt devant Sara la Rouge petite fille en pleurs, se demandant que faire pour lui venir en aide. Il savait qu'il était entré dans une dimension de l'univers où l'action ne suit pas les lois du monde ordinaire. D'abord, il pensa prier. Ce qu'il fit, selon l'habitude que lui avait donnée sa culture. Mais, bientôt, il comprit que ce genre d'habitude ne pouvait donner que des ailes en prothèse, à celles et à ceux qui ne savent pas voler, comme Icare dont le malheur fut la lumière du soleil. Alors, il confondit ce qu'il percevait comme son corps, à lui, avec celui de la petite fille, comme une ombre entrant dans la pierre froide d'une statue. Il fut emporté par la puissance des émotions de l'enfant; cela avait une force immense, la force d'un cyclone déchaîné, la force du chagrin que rien ne limite dans l'innocence de la découverte du mal. C'est au cœur du cyclone que Tournesol Picarêve chercha le point où placer sa prière; au centre de la *roue de feu*, ce point, qui à l'extrême du détachement de la raison peut être perçu et retenu pour qu'enfin s'envole la prière vraie. Il le trouva, et senti que la petite fille en pleurs le sentait aussi, alors il lui dit: "Rentrons à la maison". Sitôt que l'enfant se fut mise en route vers sa maison, sitôt qu'elle eut tourné le dos à

l'horreur, Picarêve se sentit comme expulsé du corps dont il avait été l'hôte bénévole. Étrangement pourtant, il garda de cette expérience une sensation qui évoquait une saveur: un mélange de citron vert et de cannelle. Il la suivit, en volant à ses côtés, un peu comme l'aurait fait une pie apprivoisée. Elle longea un rivage bordé de cocotiers qui n'en finissait pas d'être beau et de défier l'horreur du jour. Un paysage paisible près de la mer que des vagues de houle faisait moutonner sur le sable doux de la rive où vivaient et mouraient les hommes.

Après qu'elle eut franchi la porte du lotissement clos, elle fut dans la cour de sa maisonnée. Il y avait cinq ou six petites maisons aux toits en tôle ondulée, l'une d'elles avait deux étages, elle était en arrière des autres, près d'une étroite porte lourde, en métal peint en bleu. Dans la cour, il y avait de nombreux enfants, petits et grands, les frères et demi-frères; les sœurs et demi-sœurs de Sara la Rouge; son père avait quatre épouses. Certaines épouses étaient dans la cour que Sara la Rouge traversa d'un pas décidé, sans répondre aux demandes et aux salutations. Car, en entrant chez elle, elle avait retrouvé son assurance d'enfant, son rôle heureux dans la maisonnée, celui de la fille préférée du vieux patriarche. Elle fila vers la maison qui était en arrière des autres, celle à deux étages, la maison de son père. Un escalier extérieur, tout droit, donnait accès à la pièce où, généralement, se tenait le vieil homme quand il n'était pas en visite à l'extérieur, où chez une de ses épouses. Elle monta les marches à vive allure. La porte du vieux était ouverte, il n'était pas en consultation pour dévoiler l'avenir, ou rectifier le destin d'un riche visiteur, ou d'une riche visiteuse. Elle entra. Le vieux était en prière, il égrainait sur son chapelet une formule de protection, une brève sourate coranique dont l'efficace particulière était de protéger la famille de celui ou de celle qui la prononce avec l'intensité et la connaissance voulues. Il la tenait de son père, le plus célèbre marabout de la ville de Mopti, la ville de ses ancêtres, une lignée où se transmettait le savoir maraboutique de père en fils, ou, si aucun fils n'était digne du grand savoir, de maître à disciple. Elle entra. Il leva son regard sur la petite fille qu'il avait entendue monter, reconnaissant son pas, et à son pas, reconnaissant son humeur: aujourd'hui, la peur. Le regard du vieil homme était d'un brun très clair, doré, comme l'est parfois la pupille de certains chats. Cela lui donnait un air singulier. L'air d'un homme qui n'est pas seulement de ce monde que nous croyons connaître, mais l'air d'un homme qui pratique ces autres mondes que nous frôlons sans voir.

Sara la Rouge mit son regard dans les yeux de son père, il n'y avait rien qu'elle n'aimât pas dans ces yeux et dans ce regard. Elle y trouvait l'amour, toujours l'amour, et la beauté, la beauté des iris aux couleurs de cette gemme nommée œil-de-tigre. Sara la Rouge ne connaissait pas cette pierre fine dont les plus beaux spécimens viennent

d'Afrique du Sud, alors elle disait que son papa avait les yeux d'un chat. Elle en était fière, et même elle regrettait de ne pas avoir les mêmes. Une fois, elle avait parlé des yeux de son papa à ses camarades de classe, ils avaient tourné son lyrisme en ridicule:

- De chat! T'es sûre? Et pourquoi pas de crocodile! avait dit l'un; ou de lézard! lançait un autre; de vieille tortue...

Ulcérée, elle était partie bouder, ce qui n'avait rien arrangé, au contraire. À la fin de la journée de classe, les larmes aux yeux, elle avait fui les piques qui faisaient défiler tous les noms d'animaux pourvus d'yeux et connus des enfants. Sauf le chien, qui eût été insultant pour une petite musulmane. Il est rare que, de façon spontanée, les enfants perdent le sens de la mesure. Rentrée à la maison, elle était allée pleurer dans le giron de son père, racontant son humiliation dans des sanglots où elle n'exprimait pas une vanité blessée, mais la douleur d'une confiance trahie.

Le lendemain matin, le vieux accompagna sa fille à l'école. Sans ostentation et sans insistance, il plongea son regard doré dans les yeux des enfants qui, en uniforme et bien rangés, attendaient d'entrer en classe. Personne ne moufta. De son côté, Sara la Rouge plus jamais ne parla des yeux de son père à des étrangers. C'est que le vieux avait, comme l'on dit ici et là-bas, "l'œil du sorcier". Les enfants l'avaient vu, car les enfants voient tout, même s'ils ne savent pas à tout coup ce qu'ils ont vu. Dans ce pays où la sorcellerie avait pignon sur rue, les enfants savaient. Ils en savaient trop. Ils savaient qu'en décembre, lors de Noël, la secte des *Amés* se livrait à des sacrifices humains qui longtemps avaient assuré sa puissance, tant dans le monde de la magie noire, que dans celui de la puissance de ce monde, ce que l'on appelle *richesse*. On reconnaissait les membres de la secte au drapeau qu'ils hissaient au toit de leur maison, le 24 décembre, un double drapeau, d'un côté celui des Etats Unis d'Amérique, de l'autre un drapeau noir qui portait en emblème une hache de bourreau de couleur bleue.

Certains, même, connaissaient l'histoire du pauvre Malinké, un petit mécanicien qui était devenu membre de la secte. Il avait accepté d'en payer le prix: une victime pour le sacrifice du solstice d'hiver. Comme dinde, il avait invité sa vieille mère à venir passer Noël chez lui, à Monrovia. C'est qu'il en avait désormais les moyens! Le pauvre mécanicien malinké, travailleur émigré de Guinée, était du jour au lendemain, ou presque, devenu garagiste, et parmi sa clientèle, il avait nombre de propriétaires de limousines aux vitres teintées, qui étaient comme un autre emblème des membres les plus éminents de la secte. Alors la vieille maman était venue, tardivement fière de ce fils non désiré né d'un homme non aimé. Elle était si heureuse, qu'à peine arrivée, elle

avait confié sa fierté de Mère à tout le voisinage. C'est un vieux, compatissant, qui avait dévoilé à la vielle dame ce que serait son sort quelques jours plus tard, et l'avait aidé, une fois quelle fût convaincue, à fuir, juste avant la nuit du 24 décembre. Les adeptes étaient venus à l'heure dite, accompagnés du fils sacrificateur. Faute de trouver le sacrifice annoncé, ils avaient sacrifié le fils. Cela se passait dans le grand temple des *Amés*, à Monrovia même. L'homme y fut tué à coups de hache. Son corps fut consommé par les adeptes de la secte.

Les *Amés* étaient nés de la terreur des esclaves noirs américains libérés sur un rivage hostile. Confrontés au cannibalisme des peuples de la zone, ils avaient réagi en créant une autre terreur qui, épouvantant les indigènes, leur avait assuré une domination longtemps indiscutée. Logique de Ku Klux Klan, mais comme ils étaient noirs, cela n'avait jamais intéressé personne.

Tournesol Picarêve s'éveilla. Il était aussi calme que la nuit. Sara la Rouge dormait sur un banc étroit qu'elle avait placé près du lit où dormait son homme. À droite et à gauche des deux lits de fortune, deux petits braseros en argile brûlaient des parfums âcres qui devaient éloigner les moustiques, il n'en entendait aucun et n'avait pas été piqué. Il sentit que le jour allait bientôt venir. Il se leva et partit chercher le carnet où il notait ses rêves. Il venait de terminer son travail lorsqu'il entendit l'appel du muezzin. Sara la Rouge fut debout en un instant, elle ne s'était pas dévêtue pour dormir. Elle fit de rapides ablutions et partit prier dans sa case. Lorsqu'elle revint, l'aube commençait à chasser la nuit. Elle prépara le petit-déjeuner. Il l'aida en soufflant sur le feu, puis il lui apporta de l'eau:

- Chéri, ne fait pas cela, chez nous, cela ne se fait pas. Ce n'est pas le travail de l'homme. Tu me fais honte. C'est comme si je ne savais pas m'occuper de mon homme.

- Mais, je sais, moi, m'occuper de ces choses, je suis un homme autonome. Tu n'es pas ma servante!

- Pourtant, il est une façon dont j'aimerais bien te servir, et que tu te serves de moi... ne m'en veux pas si je regrette ton sexe, et tes façons à toi de me servir et de te servir de moi. Quand, entre un homme et une femme ça va bien, il est normal qu'ils se servent l'un l'autre.

- Fais comme tu l'entends! Mais, pour le reste, je dois me libérer de mes rêves, ou me

libérer par mes rêves... Aide-moi, Chérie, j'ai besoin de ton aide... Je dois te raconter mon rêve de cette nuit, car je pense être allé te voir dans ton passé.

- Ah! Tu as commencé cela.

- Ce n'est pas normal?

- Mais oui! C'est normal, tout ce qui t'arrive est normal! Tout! Alors ne me parle plus de normal. Moi, je regrette ton normal d'avant ton normal de maintenant! Et j'en ai le droit, non?

- Ne t'énerve pas... Je peux te parler de mon rêve voyage enseignement?

- Pardonne-moi, mon chéri, mais c'est difficile pour moi... Je sais plus de choses que toi. Et puis, ton rêve voyage enseignement, comme tu dis, il me confirme ce que je sais. Et puis... je sais pourquoi tu as fait ce rêve... Tu fais tes premiers voyages avec quelqu'un que tu aimes, c'est...

- normal!

- Oui! C'est ça. Au moins, c'est une façon de me dire que tu m'aimes... Raconte!

Il raconta. Il se contenta de lire le récit écrit à vif dans son carnet à rêves. C'était la façon la moins fautive qu'il eût trouvée pour saisir les rêves. Comme la vie qui passe, les vrais rêves sont insaisissables. Les noter, c'est déjà les traduire et les trahir. Mais il n'est pas de connaissances vraies sans erreur, l'erreur acceptée signe l'authenticité du savoir, le reste n'est que certitudes d'idéologues. Alors il lisait, avec application il lisait pour la femme qu'il aimait. Picarêve lisait, Sara la Rouge écoutait. Quand il eut terminé sa lecture, il la regarda avec anxiété. C'était, une fois encore, son angoisse de normalité qui cherchait dans le regard de la femme aimée un signe rassurant, un signe qui justifierait la persévérance dans l'effort. Que le signe vint ou non, il savait qu'il continuerait l'aventure, de toute façon. Son courage n'était plus un vouloir, mais une nécessité qui le dépassait. Pourtant, il cherchait avec anxiété les yeux de la femme qu'il aimait, ils étaient doux et brillants, comme, autrefois, avant, puis après, le désir et l'amour.

Tournesol ne parvint pas à lire dans l'éclat doux de ce regard qu'il croyait connaître, car les amants changeaient lentement de registre, et ni l'un ni l'autre ne maîtrisait

encore le nouveau répertoire des offrandes amoureuses.

- Ton rêve, il est triste. Il ne te ment pas, il te dit la vérité, mais il est triste. Mon chéri, même quand nous nous baisions comme des fous, je me sentais moins nue devant toi que je ne le suis maintenant.

Elle dit et elle baissa la tête.

Il la prit dans ses bras, il commença à l'embrasser. Elle l'entraîna dans sa chambre, et là, ils refirent l'amour. Comme le lit n'était pas très grand, il leur fallut un peu, beaucoup d'imagination; et, passionnément, de fougue dans les positions, pour ne rien céder à la fatigue des corps. Ce fut très réussi, elle jouit à grand bruit, d'abord dans les basses, puis à mesure que la mesure était comble, dans les aiguës. Avant, lorsque l'on en arrivait là, l'orgasme, ou les orgasmes, de Tournesol Picarêve devenai(en)t incontrôlable(s). Alors son plaisir se mêlait à celui de la femme qu'il aimait, leurs cris s'unissaient comme les corps qui s'agitaient de plus en plus lentement au fur et à mesure où, dans le plaisir, leur union devenait plus profonde. Au choix, cela évoquait le barattage de l'océan de lait d'où, selon les Vêda, serait issu le monde; ou l'agitation des particules et des anti-particules sur l'océan virtuel du "vide quantique". Mais cette fois-ci, il n'y eut rien de tel. Il eut de la joie, mais, sans ce que, dans l'évidence éjaculatoire, il eût pu identifier comme un orgasme masculin, le sien. D'ailleurs, sa belle, sa splendide amoureuse, n'allait pas rester en reste; elle s'étira comme une dormeuse tirée d'un doux sommeil. Puis elle bondit:

- Chéri! Tu n'as pas versé!

Elle était inquiète. Il ne l'était pas. Il était émerveillé de cette nouvelle façon d'être dans l'amour qu'il venait de découvrir. Virilité, et douceur des mers du Sud. S'il n'y avait eu que la virilité, la chose n'aurait pas eu d'intérêt, il ne serait rien devenu de plus qu'un godemiché, un bilboquet faisant perdre la boule aux dames. La douceur changeait tout, et le sexe en devenait presque inutile. Presque.

- Non, mais c'était tellement bon que cela m'est égal.

- Ah mais! Si moi je verse, je veux que toi aussi tu verses!

Joignant le geste à la parole, avec caresses et attention, elle désencaouchouchouta le phallus, vérifia d'un doigt le contenu de la capote, contrôla la viscosité du liquide

trouvé à l'intérieur en frottant le majeur au pouce immobile:

- Tu as quand même versé, mais un tout petit peu, que faire?

- Mais rien du tout, mon amour, rien!

Ce n'était pas le moment de faire un cours théorique d'éducation sexuelle, et d'expliquer à Sara la Rouge, irréprochable pour tout ce qui touchait à la pratique, qu'il est courant que lors des prémisses amoureuses, l'homme émette des quantités plus ou moins grandes de liquide séminal, sans qu'il éjaculât pour autant. Ce qui s'était passé était, pour l'homme, un nouveau chemin de l'amour où le sexe ne jouait plus le même rôle qu'avant. Il y avait d'abord le désir qui n'était plus le même, il ne se fixait plus sur des détails du corps de la femme qu'il aimait, sur une vision, une imagination, une odeur, une forme: la rondeur d'un sein, des fesses, hanches, la délicatesse d'une jambe, d'un pied, d'une main, de la fente d'un sexe orné des pétales des grandes et des petites lèvres... qui déclenchait une réaction en chaîne où bientôt tout le corps était pris et donné. Il avait en quelque sorte quitté l'étal du boucher sur la place du marché, où le désir se débite à la criée, comme sur un marché de Provence: "Té, mes fesses, toutes belles mes fesses", et un peu plus loin, "Vé les beaux tétons, pas chers mes beaux tétons", et tel autre, "Mes couilles, des vrais melons mes couilles", et les chalands de s'agglutiner en lorgnant palpant tout ce qui passe. Il était entré en solitude. Plus de marché, plus de Provence, plus de chalands, mais une immense tendresse qui, parfois, se faisait désir, comme par accident, lorsque la tendresse débordait à la source de la lumière vive.

- Mais, mon chéri, ça ne va pas ça! Moi je verse bien, et toi, juste un peu, et tu veux, toi, que je ne fasse rien, moi. Mais ça ne va pas!

Joignant le geste à la parole, elle partit puiser un seau d'eau à la pompe de la cour. Il entendit le bruit vigoureux et monotone du bras levier de l'instrument qui faisait son travail mécanique. Elle revint dans la chambre, et commença les ablutions du sexe de Picarêve. Comme elle n'aimait pas le goût du caoutchouc, il comprit où elle voulait en venir. A sa grande surprise, il en fut contrarié. Il n'avait aucun désir de se faire sucer le sexe. C'était surprenant, car il adorait cette caresse délicate, avant. Outre les doux stimuli qui en résultaient, elle était un signe de confiance mutuelle, un jeu, une alternance: "Je te donne le mien et tu me donneras le tien", un prêté pour un rendu où les goûts échangeaient des saveurs issues du cœur de l'identité des deux amants. Mais la saveur de la femme qu'il aimait, il n'avait plus besoin d'aller la boire à la source pour

la retrouver. Ce goût de limon cannelle, il l'aurait en bouche pour l'éternité, car il l'avait ainsi reçu en entrant dans le souvenir de la femme qu'il aimait.

Et c'est avec gêne et tristesse qu'il la voyait refaire les gestes d'autrefois, après. Après qu'il fut devenu un homme du rêve. Après qu'il fut devenu un de ceux qui voyagent dans les souvenirs du monde. Ils en reçoivent un surcroît d'amour et de solitude. Il voulait lui demander de cesser, mais il ne l'osait pas, de crainte qu'elle ne comprît pas le sens de sa requête, et lui fit, à nouveau, une crise de jalousie. Le plus agaçant, c'était qu'il était ferme comme il l'avait été, avant, dans la chaleur du désir d'autrefois. Ce n'était pas que son corps eût joué au mensonge du désir, son corps était sincère; pourtant, il n'exprimait pas ainsi un désir sexuel routinier et précis, il exprimait la tendresse qu'il éprouvait pour cette femme qu'il aimait au-delà du corps et du monde. Dans ce nouvel état de grâce de l'être mâle, il ne pouvait plus mentir, même pour faire plaisir à la femme qu'il aimait. D'où son embarras d'être ainsi dressé à tout vent, alors qu'elle lui prodiguait caresses buccales et manuelles avec toute la persistance mécanique et amoureuse dont elle était capable, ne ménageant ni ses soins ni sa salive. Il se sentait dans le même état d'embarras que celui qui, autrefois, avait été le sien, lorsque la reine de Bagataï lui avait fait sa demande, qui l'avait laissé sans voix et sans érection. Il souhaitait une débandade, elle ne venait pas. Pourtant, la subtilité tactile de la bouche de Sara la Rouge sentit que le cœur de son homme n'était pas là où elle avait coutume, dans les mêmes circonstances, de le trouver. Elle leva sur lui un regard d'abord absent, car elle avait concentré ses sens dans sa bouche, puis, soudain, son regard s'anima:

- Ça ne va pas!? Tu n'aimes pas l'amour de ma bouche?

Il s'agenouilla devant elle:

- Je t'aime tellement d'avoir compris que je ne suis plus comme avant. J'aime toujours, mais ce n'est plus la même chose.

- Tu veux que je m'arrête, c'est ça?

- Oui, ce sera mieux ainsi

Elle prit un air résigné et point trop contrit

- Alors, c'est d'accord, je n'en disconviens pas! Mais, dis-moi pourquoi, ton sexe, là, il

fait de la provocation.

Elle avait dit et re-saisi d'une main ferme le sexe roide de Picarêve. C'était une affaire de circulation du sang, d'intensité de vie, de résurrection par érection. Une forme de joie dont la *mère nourricière* lui avait fait la révélation lors d'une première rencontre. Il ne savait pas comment expliquer à Sara la Rouge cet état naturel, mais surprenant, qui était devenu le sien. Naturel, en effet, car son état n'avait rien d'une crise de priapisme, "état pathologique caractérisé par une érection permanente et souvent douloureuse". D'abord, l'érection n'était ni permanente ni douloureuse. Ensuite, priapisme vient de Priape, dieu grec mineur, fils d'Aphrodite et de Hermès, ou de Dionysos (le dieu "deux fois né" qui préside aux états extatiques, et protège les petits arbres). En dépit de son pedigree, Priape est un nain lubrique affublé d'un corps difforme, et d'un sexe vigoureux qui fait peur aux nymphes, elles résident près des sources par monts et forêts. Or, on l'a vu, Sara la Rouge, qui valait toutes les nymphes compliquées de la mythologie grecque, n'avait pas peur du sexe de Picarêve, au contraire. Il ne fallait donc pas compter sur les grecs pour y voir plus clair, même si leurs histoires compliquées pouvaient, ici ou là, jeter quelques lumières sur ces affaires obscures. C'est, peut-être, à la source des savoirs grecs, en Egypte, que l'on trouvera une première clef au mystère. Car les Egyptiens étaient prudes. Ces tagueurs antiques qui laissaient des fresques sur toutes les parois et sur tous les murs n'en ont commis aucune qui, de près ou de loin, évoquerait le b.a.-ba d'un Kama-Sutra réduit à ses positions les plus élémentaires. Et pourtant, on sait que le défunt accède à l'immortalité lorsque, avec succès, ayant vu sa vie mesurée à l'aune du maât, il bande. Pour les Egyptiens de l'Antiquité, le sexe en érection, c'est la joie du mortel qui vient d'accéder à l'éternité. Tous les égyptologues vous le diront. C'est que, dans notre bel univers, des petits riens peuvent avoir de grandes conséquences.

- Il ne fait pas de la provocation, ma chérie, il se contente d'exister, comme le tien! Et comme tout l'univers.

- Donne-moi encore de ta philosophie, chéri, ça me plaît!

Chapitre XIV ¹⁴

Elle avait dit: "Puisque nous avons fait l'amour tout le jour, pour continuer tes rêves voyages enseignement, tu dois te purifier toute une nuit!"

- Toute une nuit! Me purifier...? C'est quoi?

- C'est faire un sacrifice de riz et de colas au bord de la rivière. Après, tu pries toute la nuit.

- Et si je m'endors?

- Je te ferai du café de chez nous, tu ne dormiras pas.

C'est par jeu qu'il lui posait ces questions. Il n'arrivait pas à prendre au sérieux les réponses qu'elle lui donnait. Il y avait dans toute cette aventure un parfum d'enfance. Ils jouaient tous à faire semblant. Il n'y a que la mort et la souffrance qui ne jouent jamais à faire semblant. Pourtant quelque chose en lui, l'enfant d'autrefois dont il était le fils, lui disait que ceux qui jouent à faire semblant ont tout juste, et tout vrai. Alors il voulait bien continuer le jeu, jusqu'au bout, si donner au jeu une fin avait un sens... Il allait partir au marché acheter ses noix de cola.

- Les colas, je les achète de quelle couleur?

- C'est pour toi: il faut neuf blanches! Comme c'est moi que tu aimes, il faut aussi neuf rouges!

Il suffisait d'y penser. Arrivé au marché, il alla chez le vieux qui était son fournisseur habituel. Il était là, comme d'habitude et comme s'il avait attendu Tournesol Picarêve. Ce n'est pas que ce dernier ait été un gros consommateur; mais de temps en temps, pour un sacrifice, pour soigner une petite maladie, pour faire un cadeau à un ami, comme stimulant qu'avec amertume on croque, il achetait des colas.

Tournesol Picarêve les choisit avec soin, elles devaient avoir une belle forme: un peu comme de grosses châtaignes de chez nous, proprement épluchées comme le sont les marrons glacés, mais lises et non en relief comme le sont les châtaignes et les noix. Pour les couleurs, c'était simple, les blanches sont blanches, rouges les rouges; pourtant, si l'on en croque une - et là, ça fait croc crac sous la dent - on sent l'amertume qui rétracte les gencives, fait saliver en abondance. Quelle que soit sa couleur d'origine, la cola secrète sur l'espace lisse tranché par la morsure un suc laiteux qui en quelques secondes prend une coloration brune, comme celle de la "tenue d'honneur" des nazis d'autrefois. Il est aussi une variété dite "ni rouge ni blanche"; il en est une autre dont la forme est étrange, elle est recherchée pour certains sacrifices. Les noix de cola ont toutes les vertus; elles scellent tout engagement solennel: mariage, héritage, divorce, réconciliation, droits d'usage sur la terre; portées sur soi, une dans chaque poche, elles protègent des maladies, et des "mauvais coups"; elles apportent la chance... En attendant, à croquer, elles sont très amères, mais font oublier la fatigue et coupent la soif en quelques instants. Dans les années trente, un médecin militaire de la Coloniale voulait en faire des biscuits, pour doper les soldats. Certains vieux en croquent tout le jour, c'est un puissant remontant, mais elles colorent les dents en brun orangé, comme le fait la noix de bétel dans la bouche des Indiens et des Indiennes. Ce qui n'est pas ragoûtant! Dégoûtants ces chicots bruns et orange pointant dans le vide sombre de la bouche, c'est que, avec le temps, l'apparence prend de plus en plus d'importance, car, avec le temps, chaque faute s'inscrit dans la chair et dans le monde de la matière, qui n'oublie rien et nous rend nos erreurs en cancers.

Il était comme ça, le vieux qui, assis sur un petit tabouret portable du pays dang, vendait des noix de cola au marché de Douaké Sésé. Les colas avaient teint ses chicots en brun. Il confondait les b, les p et les v.

- Il t'en faut compien, de quelle couleur?

- Neuf rouges et neuf planches.

- Choisis! Et n'oublie pas, dans ce monde merveilleux des vetits riens beuvent avoir de grandes conséquences.

Tournesol Picarêve eut comme l'impression d'avoir déjà entendu ces mots. Il commença son choix, car nombreuses étaient les colas qui avaient un défaut; outre les irrégularités de formes qui n'étaient qu'une expression de l'inertie des forces de la

nature, il y avait les défauts dus aux gestes des hommes: parfois, en tranchant la matrice noire et verte qui protège les fruits (ils vont par six ou par huit), le couteau va trop loin, il érafle la noix, une coupure nette, dont la cicatrice d'une propreté parfaite se marque d'un trait brun, comme un trait de crayon à sourcils sur un front épilé. Ces défauts ne rendaient pas les noix impropres à la consommation, on pouvait toujours les croquer. Une des qualités remarquables des colas est le fait qu'elles sont imputrescibles. Laissées à l'air libre, les colas sèchent comme une momie bien apprêtée et maintenue au sec dans la matrice de la montagne, ou de la pyramide.

Les noix de cola étaient en tas, deux tas de même forme parfaite, de tailles inégales, comme Kheops et Khephren à Guizèh. La régularité de leurs formes pyramidales était le seul ordre apparent, car, il n'y avait pas un tas pour les rouges, un autre pour les blanches, non! Tout était joyeusement encore que régulièrement mêlé. Pour sélectionner les meilleurs éléments, il fallait que les mains courent d'un tas à l'autre, qu'avec adresse la cola soit saisie entre le pouce et l'index, qu'elle soit sélectionnée ou replacée avec vivacité et délicatesse dans le tas, avant que prise ou remise ne provoquât un effondrement de l'édifice. Très vite, cela devint une sorte de jeu de ma-jong. La partie dura plus de trente coups, plus ou moins également répartis entre les deux piles.

Picarêve ne pouvait pas le savoir; pourtant, ses mains étaient en train de mimer la course à pied de Pharaon entre les deux collines. Comme autrefois, lorsque Pharaon avaient accompli un règne de trente ans, et que, devant son peuple assemblé, il devait par sa course joindre les deux collines afin de montrer au monde visible et invisible que sa vieille jeunesse lui permettait de toujours unir les deux mondes. Le rite commençait à la première heure du soleil déclinant que l'on représentait sous les traits d'un vieillard voilant sa lumière sous un ample manteau de nuit. Atoum était son nom.

Lorsqu'il eut terminé sa sélection, il recompta les rouges et les blanches qu'il avait soigneusement étalées sur deux grandes feuilles de papier brun récupérées sur des sacs de riz chinois. Neuf de chaque sorte, il paya, et salua le vieux qui lui dit:

- C'est intéressant! De t'avoir bu faire m'a fait du bien, je me sens blus jeune. Ma

bensée vénit ton sacrifice!

Tournesol Picarêve se demanda si le vieux n'était pas un autre initié. Mais personne ne lui avait jamais parlé de lui, alors que les *vrais* se connaissent tous les uns les autres, même s'ils ne se fréquentent jamais de façon régulière, comme eût pu le faire une confrérie quelconque (un jour, il avait demandé à Seko Baté Gléani pourquoi il ne fréquentait pas les autres prophètes et prophétesses, le vieux avait dit: "On se voit de temps en temps, par hasard, ou presque... seuls les mauvais parmi nous ont besoin de s'assembler").

Picarêve remercia le vieux commerçant avec politesse, il lui souhaita encore cent ans de vie, et beaucoup d'enfants.

Lorsqu'il arriva à la maison, Sara la Rouge venait d'achever de cuire le sacrifice de riz. Elle n'avait pas lésiné sur l'offrande, c'était du bon riz dang, à gros-grain, le préféré de Picarêve, il devait y en avoir trois kilos, environ. Il se demanda si l'huile rouge faisait partie du sacrifice, il fut soulagé de voir que non. Les invisibles étaient au riz bouilli à l'eau, mais servi sec! Ça leur ferait les pieds!

Elle contrôla les colas une à une.

- C'est bien! Tu as choisi comme il faut. Nous allons laisser le riz refroidir, car les invisibles ne mangent jamais chaud, ou pimenté.

Intéressant! Dans les récits chinois qui content les aventures d'une femme renarde et d'un mortel, on reconnaît la femme renarde au fait qu'elle ne mange jamais de la nourriture chaude ou épicée. Les diablasses d'ici ressemblent aux femmes renardes de là-bas; toutefois, ici, elles se métamorphosent en tout et en n'importe quoi, en chienne, en loup, en panthère, en biche, en serpent, en jument... et en renarde aussi. La splendeur du rêve, c'est de transformer les images de l'imagination humaine en expériences sensibles, comme le fit à sa façon le musicien tchèque Leos Janacek lorsqu'il composa son merveilleux opéra « La petite renarde rusée ». Pour en arriver là, il faut, dit-on, faire quelques sacrifices.

- Chéri! Va prendre ton sac, nous allons faire le sacrifice au bord de la rivière.

Et les voilà partis, elle devant et lui suivant, comme d'habitude. Avec discrétion, ils prirent un chemin qui menait à la rivière. Pour le chemin, ils avaient l'embaras du choix, tous les chemins du coin peu s'en faut menaient à la rivière; seule la subtilité de la discrétion faisait problème. À Douaké Sésé, tout le monde voyait tout à propos de tout le monde. La vie se passait au grand air. C'est pourquoi, la discrétion était si importante. Évidemment, tout le monde verrait qu'ils allaient faire un sacrifice au bord de la rivière demander une faveur secrète. Seulement les voyant agir avec discrétion, ceux qui les voyaient respectaient le secret du sacrifice. Ils n'en parleraient à personne. Agir avec discrétion était une attitude générale du couple que Sara et Tournesol formaient. Il ne s'agissait pas d'actes précis qu'ils pouvaient accomplir, ou ne pas accomplir d'où le problème de la subtilité. Car les actes, qui n'existent que dans le domaine du visible, ne pouvaient qu'être vus alors que la subtilité de la discrétion était invisible, elle ne pouvait qu'être ressentie par celles et par ceux qui voyaient passer le couple. Cette sensation invisible, subtile, imposait le secret aux autres. De la même façon dont, mystérieusement dit-on, opère le sacrifice. Alors ils marchaient avec discrétion sur un chemin à travers ville puis bientôt à travers champs, qui menait à la rivière.

Par discrétion car l'impolitesse se montre et se voit, il fallait en ville saluer toutes les personnes connues rencontrées; et, dans les champs, où les rencontres étaient plus rares, il fallait saluer tout le monde, connu ou inconnu. Et, plus on approchait de la rivière, plus la salutation devait être polie et banale, afin que les personnes rencontrées comprennent qu'ils allaient en secret faire un sacrifice au bord de la rivière, et qu'il ne fallait pas les déranger, ni leur poser des questions inutiles. Leur subtilité fut efficace. Lorsqu'ils arrivèrent au bord de l'eau, il n'y avait plus personne alentour. Ce n'était pas normal à cette heure du jour, mais tout le monde avait compris, même les petits enfants que les adultes retenaient dans les cours des maisonnées.

La rivière était belle et vertes ses eaux. La crue de la saison des pluies venait de commencer, il y avait encore des bancs de sable dans le lit du cours d'eau. Ils ressemblaient à des draps de lit séchant sur l'herbe verte. Ils formaient des îles claires que l'on pouvait rejoindre à gué. Ce sable avait une couleur douce, un brun

clair, proche du blanc, mais sans en avoir la dureté quand le soleil rend le blanc éclatant, comme neiges en août. La plage adoucissait le soleil, elle lui donnait des rayons de miel. Sara la Rouge repéra une petite île qui lui plut. Elle s'engagea dans le gué sans même retrousser son pagne. Elle avait drapé son corps dans un long pagne de couleur indigo dont le décor, des tâches claires, était dit "à diamants". Il s'agissait d'un motif très technique dont les femmes Peul s'étaient fait une spécialité, le résultat ne manquait pas de charme; bien que, mal fixé, l'indigo déteignît au simple contact de l'humidité de la peau. Résultat, le soir la peau de la femme qu'il aimait prenait des allures de zèbre femelle un peu particulières: elle avait des zébrures rouges et noires. Après la fête charnelle, par contraste, Tournesol Picarêve, lui, avait l'air d'un drôle de zèbre ou d'un dalmatien. Les lendemains matins, pendant la douche, cela les faisait rire aux éclats, et s'embrasser sous les ruissellements de l'eau, pour dissoudre au frottement de leurs baisers l'indigo que l'eau emportait au loin.

Pour les fêtes charnelles, dans l'immédiat les perspectives n'étaient pas brillantes. D'abord, Tournesol Picarêve était entré dans un nouveau monde qui ôtait à la chair son beau parfum d'antan; ensuite, il y avait de la purification dans l'air. Dans les cultes des humains, ces cérémonies de purifications ne vont jamais sans libations sanguinaires; au mieux, c'est le monde animal qui fait les frais des expiations des hommes "en sacrifice complet" ou "en sacrifice de communion" (selon les formules bibliques de l'Ancien Testament); faute de bête, ou si l'irrationnel s'emmêle, ce sont les *esprits animaux* des humains qui passent à la casserole: *abstinence!* En effet, l'abstinence était au programme. Et tous les regrets de Sara la Rouge n'y pouvaient mais. Enfin, pour cette fois, on avait affaire à des *invisibles* végétariens, qui s'en tenaient à un sacrifice de riz (mais du meilleur) et de noix de cola. Plus de l'abstinence.

Alors qu'ils traversaient le gué, Tournesol toucha du pied droit un animal qui nageait avec vivacité, il pensa à un poisson, et le chercha des yeux dans l'eau que le gué peu profond et la clarté du sable rendaient translucide. C'était un gros serpent clair et brun, vigoureux et long, qui sortit la tête de l'eau pour jeter un regard noir et doux à Picarêve. L'homme fut plus surpris du regard du serpent que le serpent ne l'avait été de toucher le mollet de l'homme. Pourtant, Tournesol Picarêve n'eut aucune crainte; déjà, au contact senti sur son mollet, il avait su de façon instantanée qu'il n'avait rien touché de dangereux, d'où sa première idée, celle d'avoir effleuré un poisson. Le plus surprenant fut pour l'homme de sentir que ce regard du serpent

n'était pas dénué de *sens*. Cela n'aurait aucun sens de chercher à savoir le sens de ce *sens*. Pourtant, cela suffisait pour donner au monde, un instant, un instant de plus, sa splendeur permanente, évidente, cachée, si proche, si lointaine, et pourtant toujours là! La rencontre des êtres dans le sein de la *mère nourricière*. Intuitivement, il savait aussi que Sara la Rouge avait vu le serpent qui avait la couleur du sable, mais elle n'avait rien dit, et il lui semblait qu'il ne convenait pas de parler alors qu'ils étaient en train de franchir le *gué périlleux*.

Arrivés sur l'île, alors qu'il sortait du sac les colas bien emballées, puis, avec soin, la marmite de riz bien fermée, il dit à Sara la Rouge:

- Tu as vu le serpent, tu le connais?

- Il fait partie de ma famille.

La questionner était inutile. S'il l'avait fait, une fois de plus, il serait passé pour un lourdaud qui ne comprend rien à rien. Mais elle était une femme qui, de façon étrange, mêlait douceur, violence, et finesse.

- Ce genre de serpent est associé à ma famille. Chez nous, dans notre ville à Mopti, lui ou ses semblables gardent les tombes de mes ancêtres, un jour, moi aussi, ils me garderont. Ils ne nous font jamais de mal, les enfants de notre sang peuvent jouer avec eux. Un jour, j'ai vu un tout petit qui mordait la queue du serpent pour se faire les dents, rien, le serpent a libéré sa queue, sans mordre l'enfant. Parfois, sur la tombe de mon père, je leur donne du lait, en cachette, car ma mère dit que les bons musulmans ne font pas ça! Mais moi, je le fais quand même, car, autrefois, j'ai vu mon père le faire pour son père.

- Mais, en vrai, ils sont dangereux?

- Ça, tu peux le dire! Si tu n'étais pas avec moi, ou, en quelque sorte de mon sang à force de nous froter l'un contre l'autre, de nous boire l'un et l'autre: tu serais déjà mort, la rivière t'aurait pris! Elle t'a regardé n'est-ce pas?

- Oui

- Avant, dans l'eau, elle t'a touché, comme ça... en passant

Stupéfiant! De sa main légère et humide qui venait d'essorer le bas de son pagne, elle avait effleuré le mollet de Picarêve toujours accroupi près de son sac. Avec une précision folle, ce contact avait redonné à l'homme l'exacte sensation que lui avait transmise la bête.

- Mais oui!

- Vite! Jette une pièce de monnaie dans la rivière! Elle vient de te donner longue vie!

Alors, pour lui faire plaisir, et ne pas sembler bouder le cadeau, il a jeté une pièce de cent sous dans la rivière.

- Tu vois, moi, je suis ta chance! Et toi, tu es ma chance... Maintenant, nous allons faire notre sacrifice.

- Mais, dis-moi, s'il est si dangereux, pourquoi les enfants viennent-ils si souvent se baigner sur ces îles? Je n'ai pas entendu parler d'enfants, ou de gens, mordus!

- Alors, c'est que tu n'es pas attentif. Il n'est pas agressif, il ne cherche pas à frapper sans raison comme certains mambas, mais il est très dangereux. Si tu passes au mauvais endroit, au mauvais moment, paf! Et c'est foutu. Il y a trois jours, elle où un autre, a mordu un enfant.

- Et il est mort?

- Et alors, tu crois qu'elle mord pour rien!

Tournesol Picarêve se disait qu'un monde où le même serpent, (en tout cas, la même espèce), donne, ici, la mort, et, là, "longue vie", sans que ni le mort ni le vivant ne lui aient rien demandé, n'est pas un monde normal. Il est vrai que, depuis qu'il avait abordé ces rivages, la normalité du monde n'était plus qu'un souvenir.

- Tu as dit, *elle*, comment sais-tu que le serpent était femelle?

- Elle t'a touché sans te tuer, donc pour te faire un don, alors c'est une femelle, c'est normal.

Il ne faut s'étonner de rien. D'ailleurs, étonné ou pas, c'est du pareil au même: c'est là, cela arrive, et cela ne veut rien dire, tant qu'une femme n'apporte pas du sens.

- Tu viens, on le fait ce sacrifice!

Avec un quart en matière plastique bleu, elle commença à disposer le riz en petits tas près du rivage, ils étaient en rangs par trois, sur trois files, cela formait un "carré long" d'environ trois mètres carré.

- Entre les espaces, on va mettre les colas mêlées, en groupes de trois: deux blanches, une rouge; deux rouges, une blanche. Tu vois, comme ça!

Elle disposait les groupes de colas avec soin. En suivant les diagonales du "carré long", elle plaça quatre tas de trois colas. Pour finir, dans l'axe de la longueur, elle plaça les deux derniers tas, entre deux petites pyramides de riz dang blanc et rose. Il avait envie de lui demander le sens de ce tracé complexe, qui semblait évoquer un symbolisme élémentaire... Mais, il craignait, une fois de plus d'avoir l'air d'un sot, et de se faire rabrouer. De toute façon, il savait que s'il devait y avoir une explication, elle viendrait, car Sara la Rouge était ainsi faite qu'elle pressentait toujours les

questions qu'il se posait. Pourtant, ce fut plus fort que lui:

- Toutes ces lignes, ces formes, ces choses, cela veut dire quelque chose de précis?

- C'est pour faire joli! Si tu fais un sacrifice, il faut que sa forme soit plaisante, c'est une façon d'être poli avec les invisibles: tu ne leur dis pas: "bouffe, fous-moi la paix et donne-moi ce que je veux!"... même si ça marche (car avec eux, tu ne peux jamais savoir!), pour ta propre estime, ça n'est pas poli. Donc toi, tu es poli. Le reste, c'est leur affaire. Tu comprends, toi, tu vas jusqu'où tu peux aller, mais tu y vas bien, *correctement*, pour le reste, cela se passe entre des choses qui nous dépassent.

- Donc, les rangées disposées comme ceci et comme cela, cela n'a pas de signification particulière?

- Tu veux souvent que ça soit ça *ou* ça, alors que pour moi, c'est presque toujours ça *et* ça. Là, on est différent! ... Tu vois, la politesse, la beauté, c'est bien; mais il faut que cela parle aussi. Regarde! On a fait des lignes, trois partent en haut, trois partent en bas. Par cela, nous leur disons que nous voulons que tu sois uni à ce qui est en haut de la même façon que tu sais si bien t'unir à moi.

Puis, soudain, son visage changea, sa beauté devint si grave qu'elle en fut presque effrayante. Dans un souffle, d'une voix altérée, rauque:

- Ne me questionne plus sur cela! Faisons notre sacrifice.

Ils s'accroupirent sur le sable clair, au grain doux sous les pieds nus. Les deux bras tendus en repos, les coudes en extension relaxée sur les pointes des genoux pliés, en position de grenouilles que la lune ébahie, les paumes des mains ouvertes sur l'infini du bleu du ciel. Ils étaient face à face. Elle récita les formules du sacrifice, après chaque phrase courte, elle levait sur lui un regard qui disait: "répète!". Autour de l'île clair, dans la douceur du soleil, la rivière verte coulait paisible dans l'irrésistible lenteur de la puissance du temps qui passe.

Lorsque le sacrifice fut achevé, ils se remirent debout; et, sans se retourner sur les produits qui avaient cessé d'être un sacrifice, ils retraversèrent le gué. Ils arrivèrent à la maison de Douaké Sésé peu de temps avant le coucher du soleil. Ils parlèrent peu, il savait ce qu'il avait à faire: allumer une bougie, s'asseoir sur son lit, sous sa moustiquaire, et prier toute la nuit, jusqu'à ce qu'il prît son envol, pour aller Dieu sait où.

Mais avant, elle devait lui faire du café du pays, un solide "robusta", riche en caféine. Bientôt, le parfum du café que l'on torréfie s'éleva dans la cour. Dans un petit poêlon en fer, elle grillait des grains de café qui, pour l'instant, étaient aussi blancs que la nuit qu'ils promettaient. Quand elle pensa les avoir grillés à point, elle les fit tomber en pluie dans une corbeille en joncs tressés, elle porta la corbeille à Tournesol, lui faisant humer les grains torréfiés, elle agitait un éventail au-dessus des grains fumants pour en diffuser l'arôme. Un peu surpris par la cérémonie, il apprécia le parfum euphorisant, il approuva le degré de torréfaction des grains. Elle salua l'homme d'un air modeste, mais avec le pointe d'humour d'une femme qui jouerait à la geisha. Puis, elle partit piler les grains dans un mortier en bois. Elle avait mis un récipient d'eau à bouillir, il y avait près d'un litre d'eau. Quand elle eut broyé les grains, elle transforma une feuille de papier d'écolier en entonnoir simple et ingénieux. Ces feuilles de papier provenaient des cahiers usagés des élèves qui les vendaient au marché, et que les marchands utilisaient pour emballer les achats. Elle plaça le bout de l'entonnoir au goulot d'une sorte de bouteille d'argile qui avait un long col et un ventre tout rond. Avec soin, elle versa le café moulu dans le ballon d'argile. Puis, de la même façon, elle ajouta du sucre en poudre.

- Chéri! Le café, c'est très amer! Tu veux beaucoup de sucre!?

- Si tu le veux! Je ne savais pas que tu savais si bien faire le café.

- Je n'aime pas son amertume, et nous deux, normalement, on boit du thé. C'est la voisine qui m'a prêté sa cafetière, et montré comment faire, elle le fait à la façon des gens du Soudan. Tu vas boire le café à la façon des nomades; mais il y en aura plus... Alors, après ça, si tu dors... c'est pas possible. C'est une technique de certains marabouts qui préparent une rencontre importante de la nuit.

- Une *rencontre importante de la nuit*, cela veut dire quoi?

- Certains cherchent Dieu, et la nuit, ils l'approchent; d'autres cherchent un diable, et la nuit, il vient les voir. Dieu, seuls ceux qui l'approchent et dont il s'approche peuvent en parler, mais ils n'en parlent presque jamais. Les diables, c'est plus simple.

- Pourquoi plus simple?

- Ils sont plus près de nous, même si peu nombreux sont ceux qui les voient, ils sont plus près de nous; car, cela leur plaît de mêler leur vie à la nôtre. Les diables, ils ont été créés par Dieu, comme nous...

- ... Et ce n'est qu'après la mort d'Abraham qu'ils sont devenus invisibles.

- Seko Baté t'a enseigné! Pourquoi poses-tu les questions si tu as déjà les réponses? Tu veux savoir si on te répond pareil! Tu fais des tests. Mais tu te trompes de chemin, ce n'est plus comme cela que tu peux apprendre. Toi, maintenant, c'est par le rêve que tu apprends. Bois ton café!

- Mais, comment puis-je rêver si je ne dors pas?

Un premier regard vérifia si Tournesol Picarêve ne plaisantait pas. Le sérieux de la question assuré, elle prit un air outré qui navra l'homme apprenti sur les chemins du rêve. Mais elle l'aimait, elle ne pouvait pas le mépriser. Elle eut une expression de lassitude.

- Pour moi aussi, c'est difficile de te comprendre. Tu fais beaucoup de choses qui montrent que tu es un grand rêveur, et puis, tout d'un coup, tu poses une question que seul un ignorant de chez nous pourrait poser. Alors moi, je ne sais plus où j'en suis.

Il dit:

- Tu sais, je n'ai pas l'habitude de penser sans penser.

- Oui... Tu le dis comme ça? Nous on dit: "monter le cheval au galop dans la nuit"; ou "dormir en regardant la bougie"; d'autres disent qu'ils s'envolent comme un oiseau. Les Loma disent que "l'initié a été mangé par Afoui", c'est pour ça qu'ils font des blessures sur la peau, elles ressemblent aux marques que feraient les dents d'un grand crocodile. Afoui, il est homme et monstre à la fois. C'est le maître des sorciers, c'est le plus grand de tous leurs diables, il sait beaucoup de choses. On dit que c'est grâce à lui que les Loma ont découvert le fer, l'or et l'argent. Le plus important c'est le fer fondu en tiges, les *guerzins*. Autrefois, les *guerzins*, ils servaient de monnaie, aujourd'hui on en met un sur la tombe de l'homme mort, car il absorbe l'âme comme le sable boit l'eau. Le lendemain, on met le *guerzin* où l'âme est entrée dans le musée du village, et les spécialistes peuvent venir rêver près d'eux, car les morts apaisés aident les vivants à rêver bien. Afoui, les sorciers dansent en le portant sur leur dos. C'est le même, mais chacun a le sien qu'il porte sur son dos, c'est une sorte de masque.

Tout en conversant, il avait bu son café, l'équivalent de plus d'un demi-litre, il était bon, il était fort. Mais, en plus de la saveur riche, et presque grasse du robusta, il percevait une saveur d'épice, forte et pourtant délicate, entre poivre et écorce amère de limon.

- Que mets-tu dans le café qui lui donne cette saveur étrange?

- Ça ne te plaît pas?

- Si. Mais... à la fois, je connais et je ne connais pas. Qu'est-ce que c'est?

- Poivre de Guinée ou maniguette, d'autres l'appellent cardamome, on le fait pousser sur certaines montagnes de chez nous. On le met aussi dans le thé, tu veux que j'en mette dans le thé, le matin?

Il réfléchit un instant, bientôt ses yeux furent clos; puis, ayant retrouvé dans sa bouche la saveur délicate du thé de Chine; puis, celle de la manigquette, il ne pensa plus à rien, et s'entendit répondre:

- Non, chérie, cela gâcherait la saveur du thé.

- Tu vois, je t'ai appris une nouvelle saveur. Toi aussi, tu as appris à ma bouche des goûts nouveaux.

Comme les gestes s'apprêtaient à suivre les paroles, Sara la Rouge se reprit:

- Eh là! On n'est pas ici pour ça! Pas après un sacrifice pour les rêves de la nuit! Mon chéri, tu vas chez toi, je vais chez moi!

Il n'éprouva pas une déception. Il en fut surpris. Il n'y a pas si longtemps, un désir aussi net n'aurait pas pu s'interrompre aussi facilement. Après un échange de deux petits baisers chastes (abstinence, abstinence), il alla "chez lui", elle alla chez elle.

Il se lava, se sécha, souffla la lampe et alluma une bougie neuve qu'il posa sur le sol, au centre de la pièce, comme ils le faisaient pour une nuit d'amour. Puis, seul et nu, il alla s'allonger sur son lit dur, sous la moustiquaire. Le café faisait effet sur Tournesol Picarêve; il sentait une sorte d'excitation dans ses jambes; il entendait les battements de son cœur, son pouls résonnait dans son tympan. Une fois de plus, Sara la Rouge avait raison: en totalité, le sommeil est soluble dans le café.

Il se mit en recherche de cet état particulier qui permettait l'envol. Il fallait d'abord relaxer le corps, en dépit de l'énervernement provoqué par le café, ce n'était pas trop difficile. Puis, il fallait laisser l'imagination produire ses images, à toute allure, en toute folie. Ce n'était pas facile, car il fallait accepter de donner tout pouvoir à ce qui ressemblait à une divinité folle, la *mère nourricière*, peut-être. Puis, venait l'instant le plus délicat, celui que l'on peut appeler "*le contrôle de la déraison*". Il fallait arrêter le flot des images, n'en conserver qu'une seule, et, à la fois, la guider et se

laisser guider par elle. Sara la Rouge avait raison de donner à cela le nom de *"monter le cheval au galop dans la nuit"*. Alors le rêveur prenait son envol. Tournesol Picarêve était là, comme un cavalier fou, parmi des chevaux fous, cherchant dans la nuit ce qui, pour lui, serait la meilleure monture. C'est l'image de Sara la Rouge qui l'emporta. Evidemment.

Il était sur un pont métallique, dans la brousse, posé comme un oiseau sur une longue poutrelle en fer. Tout en bas, coulait une rivière, aux eaux brunes et sombres. Au loin, il y avait une ville, une grande ville au bord de la mer. Il pensa: "Monrovia, 1990". Il vit une file de gens, ils attendaient pour franchir le pont. Il y avait un bus multicolore, très dégingué, le pare-chocs avant tenait grâce à du fil de fer, et lorsque, pour avancer dans la file, le chauffeur mettait le moteur en marche, le pot d'échappement exhalait une abondante fumée noire. Des courants d'air brassaient l'air sur le pont, et selon les caprices des brises la fumée montait dans les airs, s'éloignait du pont, ou bien était rabattue sur la file de gens qui, avec docilité et dans le calme, s'avançaient vers le contrôle. Lorsque la fumée du bus submergeait les gens, on entendait des petites toux sèches s'élever de la foule. Une vingtaine de soldats contrôlaient le pont. C'étaient les hommes d'un seigneur de la guerre, il s'appelait Prince Johnson. Le contrôle était assez rapide, les passants montraient leurs papiers, et répondaient à quelques questions. Toutefois, les soldats s'intéressaient avec acuité au faciès des gens. Questions et réponses étaient posées et données en Anglais. Le soleil était haut dans le ciel, il n'y avait pas d'ombres.

C'est alors qu'il vit Sara la Rouge. Elle n'était plus la petite fille de son papa, elle était une jeune femme. Elle était très jolie. Elle avait peur. Elle avançait dans la file des gens qui allaient au contrôle, dans le calme, et dans le silence. Alors que les gens se soumettaient aux questions des guerriers, Tournesol Picarêve s'aperçut que les soldats groupaient les civils en trois ensembles inégaux: les plus nombreux étaient renvoyés au bus qui, tant que le contrôle allait son train, alternait ses arrêts brefs et sa marche lente. Un autre groupe, qui comptait une vingtaine de personnes, était embarqué dans un camion bâché, Sara la Rouge le rejoignit (elle fut une des dernières à passer le contrôle). Dans le dernier groupe, il n'y avait que trois personnes lorsque le dernier passant eut été contrôlé. Il y avait un homme, et ce qui semblait être ses deux épouses. L'homme parlait l'Anglais, les deux femmes ne parlaient qu'un peu de Français, elles parlaient le Malinké. C'est cela, et certains traits de leur visage qui les avaient signalés à l'attention des soldats. Les soldats de Prince Johnson faisaient le tri entre les "bons" Libériens et les "mauvais". Les

Malinké faisaient partie des "mauvais". Les "bons" allaient poursuivre leur chemin dans le bus qui, une fois de plus, démarrait dans son nuage de fumée noire. Ceux dont les soldats n'avaient su dire s'ils étaient "bons" ou "mauvais", le camion allait les conduire à Monrovia, au quartier général de Prince Johnson où des "experts" feraient un nouveau tri.

Les trois Malinké commençaient à s'inquiéter. Un soldat lança à la cantonade: " On va prendre les plaques des voitures! ", le mari dit alors aux soldats: " On n'a pas une seule voiture, on est des pauvres ". Cela fit rire les hommes qui se répétèrent le bon mot: " Ils disent qu'ils n'ont ni voiture ni plaque ", à les voir s'esclaffer, c'en était une bien bonne. Puis, un soldat, un chef quelconque, lança un ordre bref: " Tabez-les! ". Ce fut fait simultanément sur les trois personnes. Les soldats étaient des professionnels du " tabage "; car en un tour de main, ils eurent lié les mains des prisonniers dans leur dos, puis, en un ensemble parfaitement coordonné, qui transforma les trois souffrances en un seul cri de douleur, ils lièrent les biceps des victimes l'un contre l'autre, coudes serrés. La douleur était telle, que les trois personnes étaient à présent silencieuses et immobiles, tétanisées par la souffrance due au déchirement des muscles de leurs cages thoraciques, à la pression exercée sur les côtes et le sternum, au broyage des épaules et des clavicules. Dans le camion bâché, les passagers regardaient la scène. Sara la Rouge, la femme que Tournesol Picarêve aimerait plus tard, et qu'il aimait déjà, récitait en silence la prière musulmane des morts.

À l'entrée du pont, il y avait un petit promontoire métallique qui se prolongeait dans le vide par une sorte de déversoir qui, en saison des pluies, devaient permettre d'évacuer dans le vide, puis dans la rivière, l'eau de ruissellement de la route avant qu'elle n'allât s'accumuler sur le pont. Le déversoir était poisseux de sang, comme une guillotine qui, un jour de Terreur, aurait beaucoup servi. D'ailleurs, sagement alignées le long d'une poutrelle métallique, il y avait cinq ou six têtes coupées. Entre les poutrelles métalliques du pont, il y avait des courants d'air, des courants frais ascendants; ils montaient de la rivière qui coulait brune et paisible, vingt mètres plus bas. Cela rafraîchissait les têtes et éloignait les mouches qui n'aiment pas les courants d'air froid. Ces " plaques minéralogiques " étaient la récolte de la matinée. Pour humilier l'homme " tabé ", les soldats commencèrent par ses épouses. D'abord, la plus âgée, celle qui, peut-être, était la *première épouse*. Ils lui arrachèrent ses vêtements et, en riant, lui firent subir des attouchements obscènes et brutaux, lançant à l'homme, qui regardait l'accomplissement du mal, des quolibets ignobles.

La femme ne bougeait presque pas, le " tabage " avait transformé son corps en un objet douloureux et passif; elle ne disait rien, elle gémissait parfois, sa plainte était douce, presque inaudible, comme un silence qui eût préparé la colère de Dieu. Les soldats poussèrent la femme nue près du promontoire du pont, elle dut s'agenouiller, tête droite, les seins pendants, le col raide (c'était un des effets du " tabage " que de raidir la nuque). Puis, un soldat la décapita avec un coupe-coupe, le modèle qui sert aux paysans pour détacher les régimes de bananes, ou pour sarcler. Soit le soldat était maladroit, il avait fumé beaucoup de marijuana, avant; soit le coupe-coupe s'était émoussé à l'usage, en tout cas, la section ne fut pas nette: la femme tomba en avant, la tête à demi détachée. Dans le sang et les sursauts du corps le bourreau acheva son ouvrage. Tournesol Picarêve ne voulait plus rien voir, il regardait Sara la Rouge, la femme qu'il aimait et qui, dans le camion, regardait les exécutions en récitant la prière des morts. Un groupe de soldats s'étaient mis à violer la plus jeune des épouses, elle criait très fort, ce qui fit entrer la terreur dans tout ce qui était en vie. Les oiseaux cessèrent de chanter, et plus un seul ne vint survoler le pont. Un soldat coupa la langue de la femme, qui ne put plus qu'ahaner sa douleur. Comme des ombres, les passagers du camion bâché assistaient au malheur, la bâche était à demi pliée sur les deux derniers arceaux de la carcasse du véhicule, certaines personnes s'étaient regroupées, serrées les unes contre les autres sous l'abri dérisoire de la bâche ficelée aux arceaux métalliques. Les viols prenaient un peu de temps et les candidats faisaient la queue avec une certaine discipline. Deux hommes qui avaient été parmi les premiers violeurs procédèrent à la décapitation du mari. Son exécution fut mieux menée, au premier coup sa tête tomba, elle fut placée le long de la poutrelle, près de celle de sa première épouse, un espace attendait la seconde, un peu comme si les bourreaux avaient eu le sens de la famille. Le corps de l'homme fut, comme tous les autres, poussé dans le déversoir sanglant d'où il glissa dans le vide et tomba dans la rivière. Des crocodiles s'intéressaient aux cadavres. Le camion ne prit la route qu'après l'exécution de la seconde épouse.

Tournesol Picarêve aurait voulu fuir ce rêve, arrêter ce voyage en se retirant dans la paix du sommeil. Mais le café noir interdisait cette évasion. Il ne servait à rien de chercher à s'éveiller pour de bon, car, d'une certaine façon, il était déjà éveillé. Il devait donc rester en selle sur ce cheval noir lancé en plein galop dans la nuit.

Dans le camion, Sara la Rouge récitait en secret les formules de protection que son père lui avait apprises. Lorsqu'elle en eut fini, elle sut que rien de mal ne lui arriverait. Tournesol Picarêve eut la sensation de percevoir cette certitude, cela prit

une forme imaginaire, celle d'un gros cadenas métallique qui soudainement se referme sur les maillons d'une chaîne: il eut la sensation du métal solide et froid, et celle du son du cadenas qui claque en se refermant. Puis, il pensa que, de toute façon, il était évident qu'elle serait protégée, puisqu'il devait la rencontrer, plus tard, dans la vie ordinaire du monde. Cette pensée le ranima.

À travers l'œil intérieur du rêve, il pressentait, parmi les passagers du camion, ceux qui bientôt allaient mourir. Ceux-là, en général, le savaient d'une façon secrète et intime. À l'insu des trois soldats qui, dans le camion cahotant, gardaient les passagers, ils s'approchaient discrètement d'une autre personne, presque toujours un futur survivant, et, dans leur langue maternelle, ils disaient dans un murmure couvert par les bruits de la route: " Mon frère (ma sœur), on ne se connaît pas, je suis comme toi Malinké, mon nom est ***, j'habitais le quartier de ***, dans la ville de ***. Si tu vis toujours, vas voir mes parents (ma femme, mes enfants...), la dernière fois que je les ai vus, ils vivaient dans la ville de ***, quartier de ***. Dis leur que je suis mort". En ce moment, silencieuse et inquiète, Sara la Rouge recevait le message d'un certain Lamine Camara, qui serait égorgé par les soldats peu de temps après l'arrivée du camion, à Monrovia, dans le quartier de Christmas.

Chapitre XV ¹⁵

Ils arrivaient à Monrovia, dans le quartier de Christmas. Autrefois, c'avait été un quartier chic, où vivaient les *Américains*, c'est-à-dire les descendants des esclaves libérés par les anti-esclavagistes, avant la guerre de sécession américaine. C'est d'ailleurs dans ce quartier que se trouvait le temple de la secte des "Amés", ceux qui pratiquaient ces meurtres rituels, suivis d'anthropophagie, qui, peut-être, avaient, en terrorisant les populations locales, permis aux *Américains* de se poser en ethnie dominante sur ce rivage hostile concédé, en 1822, à la *American Colonization Society*. La révolte des populations autochtones, en 1980, avait abouti à la destruction du temple des "Amés", à l'interdiction de la secte, et au départ de nombre de ses membres aux Etats Unis d'Amérique. Ils étaient retournés dans ce qui avait toujours constitué une seconde patrie pour ces noirs Américains revenus dans un pays qui n'était pas le leur, sur un continent trop vaste, et trop bouleversé, pour se souvenir de ceux que les esclavagistes avaient, un ou deux siècles plus tôt, humiliés et vendus. Aujourd'hui s'apprêtait à ajouter son malheur à tous ceux du passé.

Les passagers du camion étaient déchargés dans une sorte de cour bordée de petites maisons et de blocs d'habitation. Cela avait été un ensemble résidentiel pour gens aisés, des civils. Mais aujourd'hui, la guerre faite par les hommes avait changé les gens et l'architecture. Les gens étaient devenus des tueurs, des victimes ou des morts, et l'on passait de l'une à l'autre de ces deux dernières conditions avec beaucoup de peines, mais en peu de temps si l'on avait de la chance. Pour l'architecture, de ses mains monstrueuses, la guerre avait effondré les murs et les toits, brûlé certaines maisons, transformé une école en prison et en centre de torture. C'est là que les soldats conduisaient les passagers du camion.

Sara la Rouge connaissait ce lieu, elle y était venue il y a longtemps, pour y voir sa mère, sa vraie mère. La mère de Sara la Rouge était une *Américaine*, on disait aussi: une *Congo*. Le père de Sara la Rouge l'avait séduite, mais elle n'avait jamais voulu épouser le vieux marabout malinké, musulman, polygame, et que la haute société libérienne consultait pour résoudre ses problèmes de cœur, d'argent, et d'ambition... comme le dernier tsar des Russes consultait Raspoutine. D'ailleurs, cela finissait de la même façon, dans le sang. En reconnaissant le lieu, Sara la Rouge se sentit rassurée.

Tous les passagers du camion de l'armée furent conduits dans une grande maison, dans un vaste rez-de-chaussée, celui de l'ancienne école.

À partir de cet instant, le rêve de Tournesol Picarêve perdit son caractère linéaire. Le galop devint chaotique, comme si le cheval qu'il montait avait soudain pris des ailes, Bucéphale devenu Pégase.

Tournesol Picarêve vit, mais n'entendit pas, l'interrogatoire de Sara la Rouge. Pourtant, il lui semblait tout comprendre; même lorsque les soldats parlaient dans une langue qu'il ne connaissait pas. L'interrogatoire était mené par un chef quelconque, mais bientôt, Prince Johnson vint. Ils cherchaient à savoir si Sara la Rouge était une Malinké. Elle, elle ne voulait pas mourir. Comme son teint était clair, plus clair que celui des Malinké en général, elle leur disait qu'elle était une Peul. Heureusement qu'elle n'avait pas dit autre chose: Bassa, Mano, Loma ... Des ethnies du Libéria, généralement de religion chrétienne. Nombreux seraient celles et ceux qui mourraient pour avoir tenté un si pauvre mensonge, car Prince Johnson, immédiatement, entonnait les premiers versets d'un hymne chanté dans les temples, et que tous les protestants de la région connaissaient. Évidemment, les musulmans ne connaissaient pas. Sara la Rouge jouait la Peul à la perfection, et le fait qu'elle soit musulmane était parfaitement normal. Ce fut plus délicat lorsqu'un soldat, un mercenaire du Burkina-Faso, prononça quelques mots en langue peul. Pourtant, elle ne se démonta pas, elle expliqua, avec son plus bel accent anglais du Libéria, qu'elle était née au Libéria, et n'avait jamais appris à parler la langue des Peuls. Prince Yomi Johnson commençait à la trouver intéressante. Cela augmentait le danger, car sa petite amie, une femme soldat, dont les seins bien développés tendaient sa chemise kaki, mais qui, par ailleurs, avait une sale tête, commençait à donner des signes de jalousie. Elle lançait des regards mauvais à Sara la Rouge, Prince Johnson s'en était aperçu, ce qui avait accru sa sympathie pour la petite "Peul". De ce côté-là, le danger diminuait, car Prince Yomi Johnson n'était pas un violeur, il était un officier de l'armée régulière rendu fou par le massacre de tous les siens par le tyran du moment, un ex-sergent qui avait servi sous ses ordres, et qui, depuis avril 1980, s'appelait le Président Samuel Kayon Doe.

Sara la Rouge fut renvoyée dans la grande pièce commune du rez-de-chaussée, où tous les suspects étaient entassés. Elle continuait à se réciter les formules de

protection de son père, afin de se protéger d'un mauvais coup de la maîtresse de Prince Johnson. Parfois, un interrogatoire se terminait mal, le suspect était "tabé", sorti de la pièce, et égorgé au bord d'une fosse commune, derrière les bâtiments. Lorsque le vent venait de la mer, cette fosse, sur laquelle les soldats jetaient de la chaux vive, répandait sur tout le quartier une odeur atroce. Cette odeur de puanteur, le rêveur parvenait à la sentir.

La folie de Prince Johnson était un autre monde où le rêveur était entré. Il y avait les images de tous les siens massacrés sur ordre de Doe, les siens, c'était les gens de l'Ouest, les Gio et les Mano, ceux de la région du Mont Nimba. Il y avait la boule de feu de la haine qui brûlait Prince Johnson. Il voulait la peau de Samuel Kayon Doe, et d'ailleurs, il l'aurait bientôt, et privé de l'objet de sa haine, plus rien ne l'empêcherait de basculer totalement dans la folie. S'il faisait la chasse aux Malinké, ce n'était que par esprit de système, afin, pas à pas, d'être certain d'anéantir Samuel Doe.

Étrangers au pays, mais influents dans le monde des affaires, les Malinké avaient toujours soutenu le pouvoir en place. Avant 1980, avant le coup d'état du sergent Doe, c'était facile, car les *Américains*, les *Congo*, avaient tenu le pouvoir pendant plus de cent cinquante ans. Par nécessité, et par habitude, lorsque Doe avait pris le pouvoir, les Malinké avaient continué, comme avant. Malheureusement, lorsque, entre 1984 et 1985, Doe avait commencé à tuer tout le monde, sauf ses gens à lui, les Krahn, et ceux qui le soutenaient financièrement (les Malinké), les Malinké s'étaient retrouvés pris au piège: coupés des autres ethnies en raison du soutien financier qu'ils accordaient au pouvoir meurtrier; otages du tyran, qui les massacrerait comme les autres s'ils venaient à faire preuve de tiédeur dans leur soutien traditionnel. Prince Johnson pensait que les Malinké n'avaient pas le choix, mais lui non plus! Alors il les tuait, sans passion, et même à regret. C'était ses hommes, de tout jeunes gens, qui s'étaient mis "à aimer ça". La folie malheureuse du vieux chef était devenue le mode de vie des jeunes. Et lui, il exploitait leur dévotion pour atteindre son but: anéantir le Président Samuel Kanyon Doe. Dans ce marché de dupes, personne n'avait le temps de comprendre qu'il s'était trompé. En moyenne, la durée de survie d'un soldat était de deux ans. Les plus jeunes avaient dix à onze ans, les plus âgés en avaient 23. Le régime de terreur, puis la guerre, avaient, en cinq ans, fait 53.221 victimes. Les cyniques appelaient cela "le contrôle des naissances post facto", les cyniques ont toujours des formules rationnelles.

Tournesol Picarêve vit Prince Johnson arriver dans la grande pièce où étaient les suspects. Il avait une vieille guitare à la main, sur la guitare: un portrait de John Lennon, le Beatles. Le portrait était un peu endommagé par les frottements qui avaient usé la patine de l'instrument, mais enfin, il était encore reconnaissable. L'arrivée de Prince Johnson plongea la pièce dans le silence. Une vingtaine de suspects vivaient là depuis plusieurs jours, chaque jour les soldats en tuaient, chaque jour, des soldats en envoyaient des nouveaux. Sara la Rouge était dans son coin. Avec pudeur elle venait d'achever sa toilette. Par faveur spéciale, chaque jour, un soldat lui apportait un seau d'eau et une petite cuvette. Une fois dans la pièce, Prince Johnson avait jeté un regard circulaire, puis, il était ressorti dans le silence qu'avait créé son entrée. Son ordonnance – ce n'était pas la femme soldat, sa maîtresse – pénétra alors dans la salle et dit quelque chose que Tournesol Picarêve ne pouvait pas entendre, mais qui disait: "Peuple! Voici ton Président!". Puis, alors que Prince Yomi Johnson faisait une seconde rentrée: "Président! Voici ton peuple"(les formules étaient des répliques bouffonnes des formules que Samuel Kanyon Doe avait repris à *l'ancien système*). En toute simplicité mégalomane, le "Président" avait pris une chaise, il y avait posé le pied droit, s'était penché en avant, sa cuisse mise en appui pour placer la guitare. Dans la pose classique de l'artiste donnant un récital, il avait fait quelques accords, réglé les cordes, et commencé sa chanson. Picarêve comprenait que ce cérémonial avait un sens caché, et que le spectacle n'était pas destiné au plaisir des suspects. D'ailleurs, plusieurs soldats, des costauds, étaient entrés dans la pièce, d'autres stationnaient devant la porte. Tous avaient en mains des cordes, et cela n'avait rien à voir avec la guitare. Sans la terreur qui remplissait la salle, la chanson de Prince Johnson aurait prêté à rire. C'était une chansonnette sentimentale, sirupeuse, fleur bleue, ridicule, une sorte de "Lili Marlene". Tous comprenaient qu'elle annonçait le malheur:

Eh! La fille au teint clair

Ta peau ressemble à l'or des Malinké

Mais tu es mariée à un autre

Ne t'approche pas de moi!

Je suis un homme sans problème

Je ne veux pas de problème!

Ça, c'était le refrain, le reste était à l'avenant. Après quelques couplets, tout le monde devait chanter le refrain en frappant dans ses mains. Il y avait parfois des

enthousiastes. À la fin, soldats et suspects applaudissaient, sans que l'on sache très bien quoi. C'est là que ça se jouait. Certains spectateurs manquaient-ils d'enthousiasme? Est-ce que d'autres en faisaient trop? Ou bien encore: la décision avait-elle été prise bien plus tôt, à la suite des interrogatoires, et des vérifications faites par des informateurs? Tournesol Picarêve n'aurait pas su le dire. Mais soudain, avec un index vengeur qui s'agitait dans le vide en désignant des personnes bien précises, Prince Johnson disait: "Toi! Toi! ...". Avec une férocité habile, les soldats "tabaient" les condamnés. Lorsqu'ils étaient plusieurs, il y en avait toujours un qui était pendu dans la salle, il y avait un crochet au plafond. Autrefois, il servait aux enfants de l'école qui, là, s'exerçaient à la corde lisse. Les autres étaient égorgés à genoux, face à la fosse commune, sauf s'ils avaient de l'argent pour payer la balle de leur exécution. Mais cela ne garantissait rien, surtout si, et c'était courant, l'exécution était faite par des enfants soldats qui encaissaient l'argent pour acheter des bonbons, et tiraient au ventre, laissant le mourant en longue agonie dans la fosse, parmi les cadavres. La nuit, Picarêve les voyait agoniser sous la lune; il en vit pourtant un, blessé et laissé pour mort, qui, dans la nuit, réussit à s'échapper.

Un matin, alors que Sara la Rouge faisait sa toilette, la maîtresse de Prince Johnson vint la voir. Elle avait un colt à la ceinture. Sara la Rouge se passait un linge mouillé sur tout le corps, sans quitter son pagne, ce qui l'obligeait à des contorsions adorables et touchantes où s'exprimaient sa dignité de femme et son innocence de jeune fille. C'était tellement incongru en ce lieu-ci, que même le soldat qui apportait et remportait le seau d'eau en était attendri, cela faisait comme un lien qui préservait encore l'humanité du tueur. La fille aux gros seins gifla Sara la Rouge à la volée, un violent aller-retour, qui fit perler le sang à la commissure des lèvres. Sara la Rouge avala son sang comme un sanglot. Elle acheva sa toilette, avec un peu de hâte, peut-être. Puis, elle tendit au soldat le seau et la petite cuvette où elle essorait sa débarbouillette.

Comme beaucoup de rêveurs, Tournesol Picarêve ne maîtrisait pas le temps. Ce qu'il voyait du passé, c'était les émotions les plus fortes de la femme qu'il aimait, ces émotions lui servaient de véhicule, elles étaient comme les étapes d'un voyage qui ne comportait que des étapes, et non la continuité de la route.

Sara la Rouge était libre. Elle marchait dans la ville détruite par les combats. Elle passa devant l'hôtel "Decoy", détruit, pillé; le temple des "Amé" non loin de là,

détruit, pillé. Elle n'osa pas entrer dans les ruines pour voir si la statue de "l'homme à la hache" était toujours là, ni si celle de celui qui montrait aux visiteurs la tête d'un homme décapité y était encore. Elle n'était venue qu'une seule fois en ces lieux, lorsqu'elle était enfant, avec la sœur de sa mère, une "Américaine". C'était une réception très civilisée, il y avait là toute la "bonne" société de Monrovia, peu ou prou; mais ce lieu l'avait remplie de terreur. Elle ne savait pas si sa tante était une "Amé" ou non, mais comme elle était une "Américaine", les "Amé" la respectaient, ils ne sacrifiaient jamais des "Américains", seulement des locaux, ou des étrangers. Sara la Rouge ne voulait pas retourner chez elle, chez son père, ni dans la maison où, heureuse, elle avait vécu quelques années avec son mari. Elle savait que toutes ces maisons étaient détruites et pillées. Son père était mort avant d'avoir eu le malheur de voir tout ça, il était allé mourir dans leur ville à Mopti. Avant de mourir il avait prophétisé la guerre du Libéria. Personne ne l'avait cru. Comme il était en train de mourir ils avaient pensé qu'il parlait dans un dernier délire. Même Sara la Rouge n'avait pas cru son père. Son désir de rentrer chez elle à Monrovia l'avait trompé. Pourtant, alors qu'elle était enfant, cachée dans la maison de son père elle l'avait entendu prédire au président Tolbert la fin du Libéria. Mais elle avait oublié...

Tout le monde était revenu au Libéria où la vie était douce, les affaires prospères, les maisons agréables, et les souvenirs heureux. Tous les demi-frères de Sara la Rouge étaient morts pendant la guerre, égorgés chez eux, sauf un, qu'ils avaient épargnés car la terreur l'avait rendu fou. Un autre, le plus jeune de tous, était resté dans la famille à Mopti. Les femmes et les jeunes enfants étaient partis à temps pour se mettre à l'abri au Niger. Ils étaient partis en convoi, à plusieurs voitures, dont une conduite par le mari de Sara la Rouge. Sara la Rouge était restée avec ses grands frères, avec une voiture, pour sélectionner des objets de valeur, des antiquités, et certains objets de pouvoir ayant appartenu à son père, et dont elle seule connaissait l'usage. Ces objets, elle les avait enterrés dans la cour de leur concession, juste avant l'arrivée des soldats, puis, elle était allée se cacher, comme ses frères l'avaient fait. Les soldats avaient découvert les cachettes de ses frères, pas la sienne. Plus tard, elle s'était jointe aux pillards, profitant de la confusion qui régnait pendant le pillage de sa maison pour quitter sa cachette, et sa maison. Elle avait laissé les cadavres égorgés de ses frères dans la cour, sans sépulture. Quant à celui devenu fou, c'était miracle que par ses propres moyens il eût réussi à venir en Guinée, tout seul, en se joignant à un convoi. C'est en chemin qu'un voisin l'avait reconnu et ramené à la maison, à Mopti.

Sara la Rouge marchait dans la forêt. Elle n'était pas seule, ils étaient des centaines. Ils marchaient vers le Nord. Presque tous étaient des Malinké. Ses pieds étaient douloureux, elle n'avait pas l'habitude de marcher, d'ailleurs, elle ne portait pas des chaussures de marche, pas même des baskets, mais des petites sandales en plastique, des claquettes, qui protégeaient la plante de ses pieds, mais, à la longue, avaient blessé ses orteils, surtout l'espace entre le gros orteil et le doigt de pied suivant, où la peau était à vif et purulente. Malgré ses blessures; malgré la faim, le manque de sommeil, le froid de la forêt la nuit et au petit matin, elle marchait avec les autres. Ils mangeaient des fruits, des racines – il fallait faire attention car certaines étaient toxiques – heureusement, il y avait des gens qui connaissaient ces choses. Ils mangeaient aussi des insectes, et pas seulement des termites dodus; enfin, ils mangeaient n'importe quoi, ou presque. Il fallait aller au Nord, toujours au Nord. Parfois, ils rencontraient la rivière Saint Paul, ses rives marécageuses rendaient la marche difficile, mais son lit, qu'il fallait remonter, indiquait le Nord, la sécurité. Une nuit, ils s'étaient perdus. La rivière semblait immobile, impossible de savoir s'ils remontaient son cours vers le Nord, ou s'ils suivaient le courant vers le Sud, vers les soldats égorgeurs. Une femme était entrée dans la rivière immobile, elle portait une brassée de feuilles sèches. Arrivée au milieu de l'eau, elle avait éparpillé les feuilles autour d'elle; et lentement, lentement, dans leur dérive, les feuilles avaient indiqué le sens du courant. Sans cette femme, ils se seraient tous perdus. Elle était aussi intelligente que courageuse, les soldats l'avaient violée "en masse", ce que dans certains quartiers, en France, on appelle "une tournante".

Cette femme courageuse marchait vers le Nord pour y mourir en paix, du SIDA (en ce temps-là, on ne mourrait pas encore d'Ebola). Sara la Rouge avait eu honte de sa chance à elle lorsque la femme lui avait raconté son histoire. La femme ne savait pas qu'elle était atteinte par "la maladie", mais, à "la maladie", Sara la Rouge avait pensé sitôt que les soldats l'avaient arrêtée. Cette nuit-là, elle avait prié pour remercier son père de toutes les protections qu'il avait placé sur sa tête; elle avait prié Dieu pour le remercier d'avoir accepté les bénédictions de son père. Elle avait aussi remercié le Prophète Mohammed, parce que c'est le Prophète Mohammed et qu'elle était une bonne musulmane.

Ils n'étaient plus très loin de la frontière guinéenne, là, ils espéraient tous entrer dans un pays en paix. Malheureusement, il y avait quelque chose qui n'allait pas. Droit devant, la guerre était revenue. Les tirs étaient tout près, ils se déplaçaient, se répondaient. Il y avait un combat, il dispersait les marcheurs dans tous les sens.

Certains, déjà épuisés et le moral brisé par ce nouveau drame, se cachèrent dans des fourrés trop maigres pour les dissimuler; d'autres couraient parmi les grands arbres immobiles qui fractionnaient l'espace en zones où l'on voyait successivement apparaître puis disparaître les fuyards. Sara la Rouge fuyait. Elle ne comprenait pas comment, épuisée, les pieds ensanglantés, elle pouvait courir aussi vite, plus vite même que certains hommes costauds qu'elle dépassait dans sa course. Ce sont des hommes en armes qui l'arrêtèrent. Des hommes aguerris qui lentement se dirigeaient vers la zone des combats. Ni hostiles ni amicaux, ils lui demandèrent qui elle était. La question avait été posée en Malinké. À leur physionomie, elle comprit qu'ils étaient des vrais Malinké, et pas des soldats égorgeurs de Malinké qui lui auraient tendu un piège. Dans la même langue, elle répondit qu'elle était une Malinkée de Monrovia, qu'elle avait fui pour sauver sa vie. Son père lui avait enseigné un Malinké raffiné et classique, les hommes parurent surpris, certains comprenaient mal cette langue aristocratique, cela les rendait méfiants et dangereux. D'autres avaient compris à qui ils avaient à faire; en usant des formules de politesse requises, ils lui demandèrent son nom et sa généalogie. Après l'avoir entendue, l'un d'eux lui dit:

- Eh, ma sœur! Nous sommes cousins, mais nous ne pouvons pas nous marier. Je ne suis pas surpris de rencontrer un membre de ta famille qui fait la course à pied dans la forêt, vous, vous courez toujours sans savoir ni où ni pourquoi!

Il la taquinait, comme il était coutumier de le faire entre ces deux grandes familles. Alors, elle du tac au tac:

- Et toi, grand sifflet qui joue au plus malin dans cette grande forêt, je parie que tu n'es même pas capable de m'indiquer où est la frontière avec la Guinée. Ne rien savoir, c'est votre vocation!

Le soldat, qui était un beau garçon, éclata de rire:

- Tu vas tout droit, puis, tu vas traverser l'endroit où nous avons coupé beaucoup d'arbres. Après, tu contournes les "portes" d'une forêt sacrée que nous avons faites avec les boyaux de nos ennemis; puis, tu vas à droite, tout droit, c'est le Nord. Après un jour de marche (il regarda ses pieds en sang), deux jours peut-être, tu trouveras les Guinéens. Fais un peu attention, parfois, ils bombardent, il y a des mines, ça fait

du bruit, mais ce n'est pas trop dangereux!

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de "boyaux de nos ennemis" ?

Le soldat "de sa parenté" la regarda avec surprise et gêne.

- Tu connais notre chant de guerre?

Elle en chanta un passage que tout le monde connaissait:

Mon frère, ma sœur

Autrefois, c'était nous qui fuyions

La terreur au ventre

Aujourd'hui, lorsque nous approchons

Nos ennemis s'enfuient dans la terreur

Si grande, si grande que leur ventre se vide

- Bon! Alors, c'est ça! On fait ce qu'il faut pour leur rendre le mal qu'ils nous ont fait! Quant à leur "forêt sacrée" de païens, on en coupe les arbres, on les vend aux Libanais, et on achète des armes aux Iraniens. Ceux de nos ennemis qui ne font pas des bons esclaves, on leur ouvre le ventre, et avec leurs tripes on fait des guirlandes, comme celles qu'ils faisaient avec des lianes et des herbes nouées, pour délimiter leurs forêts sacrées de païens... Oui! Je sais! Ce n'est pas très civilisé. Mais tu sais ce qu'ils nous font quand ils nous attrapent, nous au moins, on ne les bouffe pas... Je dois aller combattre ! Je te souhaite bonne chance, ma cousine! Je ne peux rien te donner à manger, car nous n'avons rien. Ne fais pas comme ceux de ta famille, ma cousine, ils jeûnent pour se rendre invisibles, en sont incapables, et ne réussissent qu'à coller la peau de leur ventre à leur dos! Suis le chemin que je t'ai indiqué et après... deux jours... pas plus... tu pourras manger chez les gens de la Guinée.

Sans hâte, et sans se retourner, le soldat avait pris la même direction que ceux qui

étaient partis plus tôt. Il allait au combat. Peut-être l'engagement avait-il pour but de protéger la fuite des fuyards? Mais tout cela n'était peut-être que fortuit. Sara la Rouge retrouva un groupe d'une centaine de personnes qui s'étaient rassemblées sous les grands arbres, une variété sans valeur marchande, des fromagers qui bordaient la zone fraîchement déboisée que le soldat, son "cousin", avait indiqué à Sara la Rouge. Les gens s'étaient rassemblés sous ces grands arbres, sous leur abri, pas dans la clairière, il est vrai qu'elle était lugubre, elle avait été nettoyée par le feu. Parmi les cendres, des cadavres calcinés. Le bruit des combats était loin maintenant, ils se remirent en route. Sara la Rouge suivit le vague chemin qui longeait la clairière, assez rapidement, l'odeur de putréfaction lui indiqua la direction de la "forêt sacrée" que lui avait indiquée son "cousin". Il ne fallut que quelques minutes pour arriver aux viscères des hommes éviscérés qui faisaient des guirlandes macabres aux arbustes qui n'y pouvaient mais. Ils contournèrent en silence ce lieu de supplice. Sara la Rouge guidait le groupe, elle prit à droite, puis, après quelques kilomètres, trop fatiguée, et les pieds douloureux, elle fit signe aux plus vaillants qui étaient sur ses pas de continuer tout droit. Elle s'assit sur un petit rocher, et se reposa un moment en regardant les gens passer devant elle. Il y avait des visages connus, des gens de Monrovia, amis d'amis, auxquels elle n'osait pas parler de peur d'apprendre qui et qui encore était mort. Elle se sentait à bout, un rien aurait pu la faire décrocher de cette obscure et puissante obsession de survie qui depuis plusieurs semaines soutenait son corps. Elle vit passer une petite fille qui marchait avec sa mère, elle avait une robe rouge, une jolie petite robe qui lui allait à ravir. Malgré sa fatigue, elle marchait avec vaillance dans l'ombrage des grands arbres de la forêt, à l'ombre douce de l'amour de sa mère qui la soutenait de la voix et du geste. Sara la Rouge se remit en marche et rejoignit un groupe de traîneurs aussi épuisés qu'elle.

Sa dernière nuit dans la forêt ne fut qu'un long délire. La malaria et l'infection de ses pieds provoquèrent une forte fièvre. Au matin, dans le froid, étrangement, elle se sentit bien, légère comme un oiseau. Légère, elle l'était, même ses fesses splendides commençaient à perdre leur rondeur. Elle se remit en marche, le ventre vide, comme, plus ou moins tous les autres, avec l'idée toutefois que ce jour serait le dernier, soit qu'elle arrivât en Guinée, soit qu'elle se laissât mourir dans la forêt sans fin.

C'est alors que Tournesol Picarêve, le rêveur amoureux, entra dans un secret de la femme qu'il aimait.

Sara la Rouge courait, elle courait de toutes ses forces; pourtant, elle ne courait pas vite du tout. C'est son cœur qui courait vite, épuisé, affolé, à bout, comme son esprit qui n'était plus qu'un battement de cœur au rythme chaotique qui donnait l'impression d'une course à perdre haleine, alors qu'elle se mouvait avec lenteur parmi des explosions qui lui étaient incompréhensibles. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle devait aller droit devant, car la frontière de la Guinée était droit devant elle. Mais il y avait la forêt, encore, et encore. Il y avait une petite rivière, un gué de sable sombre, et après, la Guinée, la paix. Il lui semblait même voir dans ce paysage lointain des gens paisibles qui la regardaient, lui faisaient des signes, lui montraient de la nourriture. Alors, même si tout cela était encore très loin, elle courait, elle avançait, elle ne tombait pas, car tomber signifiait ne plus jamais se relever. Autour d'elle, beaucoup de gens étaient tombés, aucun ne se relevait. C'est alors qu'elle vit la petite fille en robe rouge; elle n'était plus vaillante, près de sa maman. Elle était seule, toute seule. Elle pleurait. Sara la Rouge voulut l'entraîner avec elle, elle fit mine de la porter, mais elle comprit qu'elle en était incapable, qu'en la portant, elle allait tomber, et comme les autres, ne plus jamais se relever. La petite fille dans sa robe rouge lui tendait les bras. Mais Sara la Rouge refusera pour l'éternité de s'en souvenir. Alors, un peu plus tard, une heure, deux heures après, seule, elle a traversé, le gué, laissant l'enfant seule et morte dans le champ de mines.

Chapitre XVI ¹⁶

Tournesol Picarêve revint à la dimension du monde qui, pour lui, représentait encore ce que, de façon spontanée, il eût appelé le monde normal. Celui que tout le monde croit connaître, que personne ne connaît tant il est immense. Car nous ne voyons que ce que nous connaissons déjà, comme nous ne connaissons pas grand-chose, nous ne voyons pas plus. La bougie depuis longtemps avait fondu. Le jour venait. Picarêve avait vécu son voyage avec une force telle que l'appel du muezzin ne l'avait pas réveillé. De toute façon, dans le monde du rêve il n'avait pas dormi: il s'était éveillé au rêve. Un bruit peut-être aurait pu le distraire et le sortir de son voyage... Mais rien ne l'avait pu distraire. Il était allé jusqu'au bout de la vision du rêve, il s'était éveillé au rêve, puis il était revenu. Il alluma une nouvelle bougie sur le suif lisse de celle qui avait fondu. Puis, il se mit à écrire les visions que lui avait données la nuit.

L'écriture l'aidait, elle l'aidait à reconstruire sa mémoire. Elle ne parvenait pas à retranscrire l'immensité des images et des sons du rêve, où tout avait un sens. Mais pour être capable de retranscrire la totalité du message, il aurait fallu qu'il comprît le puissant langage parlé dans la nuit. Il en était incapable. Pourtant, il était heureux d'être pleinement conscient de cette immensité dans laquelle il s'était baigné comme dans une fontaine de jouvence, comme un papillon heureux près d'un point d'eau. Il ne lui était pas demandé de tout comprendre, mais d'être là (c'est-à-dire, d'être capable d'y aller), et de faire des efforts.

L'écriture était son effort. Elle rendait le voyage réel, elle lui donnait un sens, même s'il savait que, par essence, le rêve est à sens multiples. Mais en écrivant le rêve, il l'immobilisait, il le rendait humain et presque rassurant dans cette unidimensionnalité par lui construite. Savoir et ne pas savoir, savoir la différence entre les deux, et ne pas perdre le goût du savoir, voilà l'autre voyage que ses guides lui avaient enseigné. C'était peut-être cela que Sara la Rouge appelait "jouer à la balle avec Dieu". Mais, pas à pas, il en venait à moins s'intéresser au savoir, et plus au *sentir* dont il voulait faire un savoir nouveau. Car les rêves qu'il avait réduits à une dimension du savoir lui avaient donné des sensations qu'il n'avait ni su ni voulu décrire. Car se sentir oiseau avait été pour lui le signal d'une magie qu'il espérait conserver toute sa vie, retrouvant ainsi, la nuit, l'instinct du vol, et l'exquise

métamorphose de l'homme émerveillé, qui goûte la saveur du *changement de l'être*.

Il drapa sa taille dans un pagne, et sortit de la case où il avait rêvé. Il traversa la cour, où la nuit blanchissait dans un voile pâle, un voile tombé de la lune sur la brume issue de la forêt tout proche. Il alla frapper à la porte de la femme qu'il aimait. Elle prononça son nom et lui dit d'une voix ferme d'entrer. Il entra nu dans le lit après avoir jeté le pagne sur le sol. Sara la Rouge avait le sens de l'humour dans l'amour, elle dit: "Ben ça, c'est sérieux!". Il la prit dans ses bras, il la couvrit de baisers. Elle lui dit qu'il était bien membré, elle usait de ce terme dans un sens un peu particulier, mais très évident, et bien approprié aux événements, encore qu'il n'y eut aucune fornication. Il l'embrassait avec fougue, mais son élan s'achevait sur une tendresse de baisers et de caresses, elle donnait à leurs sensualités une saveur qui n'était pas celle d'un désir animal, mais, celui, déjà, de cette pleine humanité où il nous faut tous aller. Il la serra contre son corps, comme s'ils allaient se fondre l'un dans l'autre, dans le creuset de leurs tendresses. Puis, il se mit à la bercer, comme si elle fût un enfant, et dans un élan de cette tendresse qui lui redonnait la sensation et les images du rêve, il lui dit soudain: "Ma petite fille... Ma petite fille à la robe rouge... Ma petite fille à la robe rouge... Comme je t'aime!". À la troisième invocation, avec une infinie douceur, la blessure de Sara la Rouge s'ouvrit à nouveau. Elle se mit à pleurer. D'abord, doucement, si doucement qu'il crut que les larmes étaient les siennes, à lui, car ses yeux, sans sanglots, rendaient à la terre de l'eau et du sel. Il voyait ses larmes couler sur la peau sombre et merveilleuse de la femme qu'il aimait, et cette eau faisait luire dans la lumière blanche de l'aube les formes douces du corps de son amour. Elle pleurait de plus en plus fort. Il la berçait avec de plus en plus de douceur. Les larmes de Tournesol Picarêve étaient des offrandes de sel et d'eau faites à *la mère nourricière*. Celles de Sara la Rouge étaient l'expression de sa douleur; ce secret trop lourd qu'elle avait pu cacher au monde entier, mais pas au rêveur qui l'aimait. Elle pleurait aussi de se savoir tant aimée, et mise à jour, et pardonnée. Elle pleurait dans son remord, celui de n'avoir pas pu agir comme tout son être le voulait faire; son corps l'avait trahie, en ne lui laissant que le choix de mourir avec la petite fille, ou de laisser l'enfant mourir seule. Alors qu'elle pleurait, elle regrettait de ne pas avoir choisi la mort avec l'enfant. Cela ne réussissait qu'à accroître sa douleur, car elle savait que son corps épuisé n'avait pas assez de forces pour choisir. Tout était allé trop vite, hors de son contrôle, comme un cauchemar qui impose sa terreur au rêveur. Et puis, il y avait les explosions, elle ne comprenait pas d'où elles venaient, elles l'avaient rendue folle: faisant une chose, croyant en faire une autre. Elle pleurait dans l'incohérence de sa douleur, que personne au monde ne pouvait comprendre, - pas même le rêveur qui

l'aimait. Elle pleurait le pardon qu'elle implorait aux pieds de l'enfant morte dans sa jupe rouge.

Avec lenteur, la lumière du jour chassa la douleur. Alors, elle lui demanda de la faire jouir et de la prendre. Elle voulut d'abord qu'il la fît jouir par ses lèvres, sa langue et sa bouche. Puis, après un instant de repos et de calme jouissance, elle le voulut recevoir longuement dans son sexe, elle voulut prendre l'homme.

Post coitum homines tristes: docte maxime imbécile, et fausse! Après, soit on dort, soit on se sent joyeux, ou les deux. La tristesse est réservée aux coïts tristes, qui n'ont comblé aucune attente. Ils venaient de se combler l'un l'autre, et d'apaiser leurs tristesses.

Il était plus de midi lorsqu'ils sortirent de leur sommeil. Ils résolurent de s'aimer à nouveau. Puis ils bavardèrent jusqu'au soir. Elle lui apprit qu'il avait *bien rêvé*, qu'il avait vu la vérité des choses passées; Et qu'à partir de ce soir-là, il serait dans les mains de Dieu, car ses rêves lui diraient tout, ou presque, et qu'en faisant des efforts, il pourrait comprendre tous ses rêves, ou presque, car, avait-elle dit:

- Dieu n'enseigne pas les choses importantes dans le langage des hommes. Pas même en Malinké, ni en Arabe! Il parle une langue qui ne se traduit pas en mots! Dans le rêve, il parle dans un langage secret avec les rêveurs. C'est pourquoi, si tu veux comprendre le rêve, tu ne dois pas essayer de le faire du dehors, tu dois le faire du dedans! Comprends-tu ce que cela veut dire? ... Quand tu es dans le rêve, le vrai, tu es près de Dieu; quand tu es hors du rêve, réveillé, tu es déjà plus loin de la vérité que Dieu te donnait dans le rêve. De toute façon, que tu comprennes ou que tu ne comprennes pas, c'est *le même!*

- Toi, tu comprends toujours ce qui t'es dit?

- Non ! Une fois, j'ai fait un rêve tout simple, il disait qu'il allait y avoir une grande inondation, et que la seule façon d'éviter la mort de beaucoup de gens était que toute la ville fît un sacrifice de haricots.

- Ça voulait dire que ce rêve comptait pour des haricots !

- C'est ça, ris de moi! Ris de moi chéri! Moi aussi, j'ai cru que c'était une histoire idiote. Mais le lendemain soir, j'ai vu l'inondation en rêve, avec beaucoup de gens morts dans l'eau. Une voix disait: "une femme a rêvé qu'il fallait faire un sacrifice de haricots pour éviter l'inondation, elle ne l'a dit à personne, et tous ces gens sont morts pour rien. C'est un vrai accident". Derrière une porte, le Prophète Mohammed m'a dit d'aller dire mon rêve à l'imam. C'était derrière une porte, car si tu vois le Prophète Mohammed devant toi, en vrai dans le rêve, c'est que tu vas mourir bientôt. Mais, je ne peux pas trop te parler de cela! C'est mon secret à moi. Tu dois toujours garder tes secrets de rêveur. Quand tu sens que la chose du rêve est ton secret, alors écoute la voix en toi qui te dit de n'en parler à personne, ou seulement à telle ou telle personne, mais jamais aux autres, à ceux que la voix n'a pas nommés.

- Vous parlez toujours de secrets, c'est si important que ça les secrets? Et puis, l'imam, tu es allée le voir, avec ton histoire de haricots ?

- Ha ! Non ! Tu ne vas pas recommencer à jouer à l'ignorant! Tu rêves comme un prophète, et tu poses des questions que l'idiot du village n'oserait pas poser! Ça ne va pas ! Bien sûr ! Je suis allé voir l'imam, il venait de recevoir la visite d'un vieux qui lui avait dit qu'il avait rêvé que j'allais venir le voir pour une chose très importante. Alors toute la ville a fait le sacrifice d'une poignée de haricots, une poigné par personne. Et quand l'inondation est venue, deux mois plus tard, personne n'est mort, l'eau s'est arrêtée au raz des premières maisons. Demande aux gens si tu ne me crois pas!

- Je te crois, je te crois toujours, chérie! C'est toi qui ne me comprends pas. Écoute-moi! Quand les potières font des pots, c'est un secret! Quand les femmes peignent une case dans un village de la forêt, c'est un secret! Quand nous allons faire un sacrifice au bord de la rivière, c'est encore un secret! Il n'y a que ça! Secret, secret. Tu veux que je te dise! Je trouve cela naïf!

- Le naïf c'est toi! Tu crois que tout le monde est pareil, et peux savoir la même

chose. Ce n'est pas vrai. Il n'y a que les poissons qui se ressemblent tous! Mais les gens... Ils sont tous différents. C'est pour ça que je t'aime, toi! Et pas un autre. Tu t'imagines que tout le monde rêve comme toi? Mais pas du tout, il y en a qui ne rêvent presque pas, il y en a qui rêvent comme les animaux; et même chez les rêveurs, il n'y en a pas deux qui rêvent de la même façon. Alors, ils ne sont pas tous capables de se comprendre... en tous cas, pas de la même façon. Il faut être subtil et prudent. Les secrets, ils servent à ceci: éviter que les gens ne se comprennent pas, et commencent à se battre pour rien, pour des choses qu'ils ne comprennent pas.

- Mais... Toi et moi nous sommes différents, et pourtant...

- Mais nous on s'aime, c'est le secret qui rend les secrets compatibles.

- Compatibles ?

- C'est pas français *compatible* ? Ça veut dire que ça peut aller ensemble, que ça ne se combat pas, cela fait alliance en quelque sorte, cela crée du nouveau... c'est compatible quoi!

À croire que Sara la Rouge avait lu la définition du mot *compatible* selon l'Abbé Furetière dans son dictionnaire de 1690: "qui peut demeurer avec un autre sans le détruire".

- Donc, les secrets, cela permet d'éviter le désordre du combat, la rivalité, la jalousie...

Elle pensa longuement, prolongea sa pensée dans une caresse, puis:

- Ce n'est pas seulement cela, mais, en effet, c'est aussi cela! Le secret est aussi nécessaire que ce qui est révélé, ce n'en est que l'autre face ! Regarde ! dans l'histoire de ton pays, la France, au temps où les Allemands vous avaient envahis, vous avez lutté contre eux en devenant un pays du secret ! Le secret de ceux qui

combattaient ! C'est la France du secret qui vous a sauvé, pas celle que tout le monde croyait connaître. Les secrets, ils sont les seules choses que tu possèdes vraiment. Alors, ils sont les seules choses que tu puisses donner pour de vrai. Moi, je t'ai donné beaucoup de mes secrets; et toi, le Blanc aussi puissant qu'ignorant, tu m'as donné beaucoup des tiens. Les secrets, cela ressemble à l'amour quand nous le faisons doux et fort. La différence c'est que cela se passe entre Dieu et toi!

C'était un mercredi soir. Son maître, Seko Baté Gléani, lui avait dit que le jeudi, le jour de sa naissance, il ne devait pas faire l'amour. Il devait ce jour-là faire un *jeûne du sexe*! Il n'était pas un homme tenté par l'abstinence. Elle lui était toujours suspecte, source de fanatisme, d'obsessions obscènes. Comme antidote à ces injonctions récurrentes et obscures, il aimait se réciter ces vers de mirliton dus à Voltaire:

"Les dieux à leur interprète
 Ont fait un étrange don:
 Ne peut-on être prophète
 Sans qu'on perde la raison ?"

Il est vrai que Seko Baté Gléani ne déraisonnait pas, ou bien peu. Il n'avait pas cette obsession de lui-même qui caractérise la majorité des prophètes armés, qui ne croient en rien, hormis en leurs prophéties qui deviennent instruments de tyrannie.

Un jour, ils parlaient de la colère, Seko Baté disait qu'elle était le plus vieil ennemi de l'homme qui veut devenir un sage. Puis, il avait ajouté:

- Tu dois faire des efforts pour rester d'esprit égal. Moi, si on me dit que mes prophéties sont des bêtises, je ne serai pas en colère, je ne répondrai rien! Car mes prophéties ne sont pas mes propriétés, je dis ce que je sens que je dois dire, mais ces choses ne viennent pas vraiment de moi. Si c'est juste, très bien! Si c'est faux, j'ai peut-être mal parlé, mais de bonne foi; ou alors, c'est que les invisibles m'ont trompé – ça, c'est rare, car s'ils me trompent, je le sens; sauf si Dieu ne le veut pas. Moi, tout ce que je sais, c'est que les invisibles, nos diablasses, me parlent; et Dieu

aussi, parfois. Et puis, il arrive qu'ils m'envoient, mais je n'en fais pas une histoire. Que l'on me croie, que l'on ne me croie pas, cela n'a pas d'importance. Alors, pourquoi se mettre en colère. C'est inutile, voilà! Entraîne-toi à faire cela, à ne pas te mettre en colère. Si tu y parviens, chaque année, Dieu te fera monter en grade, de lieutenant à colonel, et de plus en plus haut.

Il est vrai que, même s'il pouvait arriver que Seko Baté Gléani usât de métaphores issues de la vie militaire, il n'était pas un prophète armé, tout au contraire, il était un prophète doux, issu d'une forêt sacrée, plus tendre que barbare, l'opposé symbolique de la forêt germanique façon Wagner revue par Hitler et toute sa clique. En raison des rares traits militaires de son langage, Picarêve se demandait parfois si le vieux prophète n'était pas un de ces anciens combattants de la France Libre, ce qui aurait pu expliquer sa maîtrise de la langue française. Mais le vieux n'avait jamais parlé de son passé, et l'élève respectait tout autant la parole que le silence de son maître. Cela ne changeait rien à la gêne de Picarêve devant ce "jeûne du sexe" du jeudi. Le plus étonnant, c'est encore qu'il s'y résignait, enfin ... parfois ... certains jeudis. Ce soir, il ne voulait pas rompre son "jeûne du sexe" du jeudi car il attendait un rêve. Il sentait qu'un rêve devait venir. Et puis, il avait un peu triché, mais de façon honnête, ce mercredi ils avaient beaucoup parlé et beaucoup fait l'amour. Il était rassasié. Il était près de minuit lorsqu'il quitta la couche de Sara la Rouge, il remit son pagne, et regagna la case qui servait de dépôt aux antiquités, et de chambre à coucher à Tournesol Picarêve.

Il ne tarda pas à trouver le sommeil. Il prit son vol avec puissance, non comme un papillon de nuit, mais comme un grand oiseau de nuit. Alors qu'il commençait son ascension il croisa un groupe de grandes chauves-souris mangeuses de fruits qui poussèrent des petits cris qui ressemblaient à des cliquetis aigus.

Il volait dans un paysage immense, il voyait le début de la courbure de la terre sur une ligne d'horizon qui ne servait plus de limite à sa perception du paysage. Il faisait l'expérience de la rotondité de la planète. Il était fier de son vol. Il n'y avait presque pas de nuages; les rivières, l'océan, la forêt, les monts et les plaines, tout était clair et distinct dans la douceur de la nuit. Dans cette douceur, il lui semblait percevoir la nature profonde du monde, un mystère inconnu, une vérité cachée, qui lui donnait envie de proclamer que le monde est doux, que nul ne le sait, et c'est pourquoi il est si dur. Que la pratique du meurtre, qui aide chaque vie à survivre, n'est qu'une

malédiction passagère que les âmes heureuses peuvent éviter. Il volait comme un oiseau, mais il n'était pas un oiseau, « *entre l'oiseau et lui il y avait une différence; et c'est cela que l'on appelle la transformation des êtres* ». Il lui semblait recevoir la dernière leçon de son vieux maître, ce fichu menteur, cet alcoolique qui disait la vérité. Dans le vol du rêveur, dans sa puissance, il faisait l'expérience de la douceur du monde. Il se sentait devenir joie, une joie si forte qu'elle passait toutes les joies qu'il avait, avant, pu connaître. Quand la joie baissait d'un cran, il pouvait penser d'une manière plus *normale*, et se dire: "le secret du monde n'est donc pas triste". C'était une façon de faire rebondir sa joie, comme une balle qu'il eût lancée à Dieu, et qui lui aurait été renvoyée. Il jouait à voler, et tout l'univers aimait à jouer avec lui. Il vit un fleuve majestueux et puissant; ses eaux étaient jaunes, chargées d'un limon fertile qui semblait annoncer un nouveau monde, ses eaux étaient soulevées par une vague puissante, un mascaret qui bondissait comme un jeune taureau tacheté annonçant les temps nouveaux. Il dit à haute voix: "Tu vois la belle vague?", et il entendit en réponse: "Bien sûr, je suis dedans!". Puis, le vol cessa et il eut un rêve dans le rêve: *Il descendait, sans se hâter, un petit chemin dans la forêt sacrée. Il reconnut le pays dang, le paysage et la lumière qu'il aimait. Il vit un grand bâtiment, avec un toit en tôles, un bâtiment solide, bien construit, ni totalement moderne, ni totalement traditionnel. Il pensa que c'était une école. Devant l'école, dans la cour, il vit une grande tombe, un long monticule de terre noire. Pivarêve n'était ni heureux ni triste, mais comme frappé par la grandeur du lieu. Cette grandeur, il la percevait dans la splendeur des couleurs, et dans la douceur du soleil. Il s'était arrêté devant la tombe noire.*

Lorsqu'il s'éveilla, le muezzin psalmodiait son "*Allah hoAkbar*" et sa profession de foi depuis un moment déjà. Il était enrhumé, il toussait et crachait dans le micro. Ça faisait désordre et pas sérieux, si des « intégristes » avaient été au pouvoir, il aurait risqué gros. Tournesol Picarêve nota son rêve, et soudain, il sut que son rêve lui disait que son vieux maître allait mourir. Il décida de partir sur-le-champ pour Endoukou. Il alla voir Sara la Rouge. Elle achevait sa prière. Il attendit qu'elle en eût fini. Puis, il lui annonça son départ pour Endoukou. Elle ne lui posa aucune question, elle lui demanda de rentrer avant la nuit. Rapidement, elle lui fit boire un liquide sucré, et lui donna du pain à manger. Puis, elle lui dit: "Pars vite! Et rentre avant la nuit!". Il partit dans la nuit, en emportant dans son sac à dos une petite somme d'argent.

Il y avait déjà du mouvement et des sons du jour dans la nuit: des femmes

transportaient du bois mort sur leur tête, de longues perches dépassaient des fagots et traînaient en chuintant sur la chaussée; des commerçants ouvraient leurs boutiques dont les volets en bois claquaient contre les murs de terre battue; il y avait beaucoup de petits transporteurs dont les charrettes convergeaient en grinçant vers le marché de la ville. Le ciel rougeoyait lorsqu'il arriva au pont métallique qui franchissait la rivière. C'était un modèle standard et portatif, autrefois dessiné par Gustave Eiffel. Tout en bas, il voyait dans les reflets sombres de l'aube le vert foncé des eaux ténébreuses. Ces reflets d'obsidienne évoquaient des masques funéraires. Il se sentit comme imprégné des images et des sensations que lui avait données son rêve. Il songea à son vieux maître. Il accéléra le pas. Il était presque honteux de savoir. Mais, en même temps, il essayait de n'y pas croire, il se disait que le vieux serait dans sa cour ou dans sa case, en pleine forme, en train d'accueillir des clients, ou de réparer quelques appareils reproducteurs en panne. Tant mieux! Il en serait quitte pour cette longue course sportive dans la forêt. Il avait pris le pas de course, pour tromper par l'effort cette angoisse que le rêve avait fait naître. Il était honteux de savoir. Il prenait la mesure de l'affection qu'il éprouvait pour le vieux. Il percevait à peine les brumes matinales qui, alors qu'il courait de plus en plus vite afin d'atteindre Endoukou au plus tôt, l'enveloppaient comme un linceul. Il comprenait à quel point il aimait le vieux, ce père non-biologique qui lui avait donné une folle naissance, aussi unique et mystérieuse que la première. Il lui semblait errer dans la forêt sacrée qu'il croyait si bien connaître. La mort du vieux avait tout changé.

Dans la trépidation de ses pas pourtant souples, il lui semblait que les arbres frissonnaient, comme le faisaient toutes les feuilles sous la brise de l'aube. Le lever du soleil dans la forêt fut sublime; d'un seul élan, ou presque, tous les oiseaux se mirent ensemble à chanter la symphonie du jour alors que les *hypsignathus monstrosus*, les grandes chauves-souris porteuses saines du virus Ebola, étaient revenues se suspendre dans l'ombre obscure des feuillages de la forêt sacrée. De façon spontanée, le chant des oiseaux accéléra sa course, alors que, dans le même moment, il sentait son souffle prendre un rythme plus lent et plus profond. Les battements de son cœur de plus en plus calme retentissaient dans ses tympanes. Comme le chant du soleil levant. Le plaisir des mouvements bien coordonnés du corps et de chaque muscle prenait le pas sur l'angoisse qu'il ne supprimait pas. Le rythme de sa course le mettait à l'unisson de la sérénité végétale. De façon objective, il n'allait pas vite, neuf kilomètres à l'heure, tout au plus. Sur ce terrain difficile, c'était un modeste exploit, mais c'était avant toute chose une joie que de mêler le rythme de ses pas aux harmonies des mondes, végétal, animal et minéral, qui l'entouraient de toutes parts, et agréaient de lui laisser à chaque pas, pour une

fraction de leur temps, une place dans l'harmonie universelle.

Lorsqu'il arriva à Rangkassé, il regarda sa montre; il avait fait le parcours en à peine plus d'une heure, et il n'éprouvait aucune fatigue. Il croqua la moitié d'une noix de cola. L'amertume révolta la muqueuse de sa bouche. Puis, à goûter la saveur amère, il éprouva bientôt un plaisir malheureux.

Il y avait encore beaucoup de gens dans le village, tous n'étaient pas dans leurs champs, sur les coteaux ou, en bas, dans les rizières. Il demanda des nouvelles du prophète. On lui dit qu'il était malade. C'était pas bon. Il reprit sa course sans même prendre une orange qu'une jolie fille lui tendait. Tout ce qu'il put faire d'aimable fut de lui dire merci avec douceur, au gré de sa tristesse qu'il sentait croître alors qu'il était à mi-chemin d'Endoukou.

Il franchit avec élan la porte que faisait la pierre blanche entre les deux racines serpentiformes des grands kapokiers. Sa joie d'entrer dans le pays du rêve fut déchirée par la peine qu'il commençait à ressentir. Son rêve ne l'avait pas trompé. Il avait honte de cette certitude qui rythmait ses bonds. Il accéléra son rythme, afin de trouver le prophète vivant encore. Il se souvint que le vieux lui avait parlé d'un secret qu'il lui dirait, peut-être, s'il le voulait, avant de mourir. Il voulait arriver à temps, non pour connaître ce secret dont il n'était pas curieux, mais pour donner au vieux maître la possibilité d'être libre de parler ou de se taire.

Les grands arbres étaient sublimes et funèbres, et le bois mort des sous-bois avait la blancheur des os séculaires. Dans ma course parmi les grands arbres, je me souvenais que le vieux m'avait enseigné leurs noms dans la langue des Dang: les dabema, il les appelait *lollo* ou *melo*; les framirés, *basi bundo*; il appelait *kongolen* les frakés et *yalando* les acajous. Il me disait aussi que *les diables*, pas ceux des histoires des Blancs, les siens, ceux de la forêt sacrée, aiment loger dans des *yalando*. Dans ma course maintenant haletante, ces mots dang sonnaient comme les mots d'amour que je ne lui dirai jamais. Tournesol Picarêve traversa une belle clairière lumineuse plantée de palmiers à huile. Ils étaient à tous les stades de la croissance de cet arbre qui, comme le cèdre au Liban ou l'érable au Canada, pourrait être l'emblème des peuples de la forêt sacrée. Tant ils l'aiment qu'ils lui donnent des noms différents selon son âge, sa taille, l'aspect de ses écailles. Il s'appelle *Yosso*

entre un et huit ans, alors qu'il n'a pas encore perdu ses écailles, il mesure, à ce moment-là, entre deux et six mètres. Entre huit et douze ans, il mesure de six à dix mètres et s'appelle alors *Wawo*, il perd ses écailles, son tronc devient lisse. Après quatorze ans, il va continuer à vivre et à croître, il prend le nom qu'il gardera jusqu'au bout, *Gbella*. Parfois, il peut devenir centenaire, atteindre trente mètres de haut et plus, mais il attire alors la foudre qui le tue, car il est trop grand et trop seul.

Le palmier à huile, *Elaeis guineensis jacq*, est un arbre dont tous les éléments sont utiles. En plus, il a l'élégance d'un corps de femme sculpté par Giacometti. Comme le petit bouleau en Russe, son nom en dang peut servir de mot doux pour désigner la femme que l'on aime. Ainsi, Seko Baté Gléani appelait-il *Wawo* sa femme. Le palmier à huile est un ami sûr, qui donne tout ce qu'il a, comme le fait une femme amoureuse. Cuits, ses fruits donnent de l'huile; on peut aussi les consommer alors qu'ils sortent du chaudron brûlant, ils ont un goût très fin, qui évoque celui des fonds d'artichauts. Ses fibres font des cordes; son écorce un tissu; ses palmes tressées font des paniers, des auvents ou des toitures; son tronc sert à la construction des maisons; et sa sève fait le vin de palme qui donne l'ivresse. Le contraire du palmier, c'est l'arbre *Nongo*. Le vieux maître le lui avait montré dans la forêt, c'est un arbre qui ne donne rien, il prend tout. Il commence comme un surgeon, qui pousse sur un arbre qui lui sert d'hôte. Puis, il croît en parasite qui se nourrit de son amphitryon, et, à la fin, le tue. Plus grand est l'hôte, plus grand devient le *Nongo* qui mime à la perfection la splendeur de l'hôte avant de le tuer; et de mourir avec lui, car il est incapable de prendre racine. Seko Baté Gléani disait qu'il y avait des gens qui vivaient et mouraient comme l'arbre *Nongo*.

Tournesol Picarêve courait de plus en plus vite, guidé par les parfums des orangers d'Endoukou, guidé par la senteur sublime des fleurs des caféiers, guidé par des petites fleurs bleues suspendues aux taillis, en grappes menues et douces, comme des signes sur le chemin, comme un chèvrefeuille nain. Et tant pis si de toutes ces splendeurs, la saison en était passée. Le souvenir suppléait au manque, le souvenir voulait faire taire l'angoisse qui grandissait plus vite que l'espérance du coureur de fond; l'angoisse croissait comme l'arbre *Nongo* lorsqu'il tisse le réseau serré de ses rets efficaces et grossiers autour du fût d'un géant de la forêt, qui, par sa faute, n'atteindra jamais les cieux auxquels il était destiné. Il avait mis son âme dans sa course, comme un skieur habile fixe des ailes à ses pieds. Il franchit le pont périlleux sans presque s'en apercevoir; bientôt, essoufflé, en sueur, il entra dans le village. Il savait! Et son savoir était sa peine.

Il vit la Wawo en pleurs. Les enfants et les petits-enfants étaient groupés autour d'elle, chaque visage exprimait la même douleur. Tournesol Picarêve salua tout le monde; quand il fut arrivé à la Wawo, il la prit dans ses bras; et pendant quelques instants, il y eut un bercement mutuel où chacun voulait exprimer sa peine, et consoler celle de l'autre. Elle lui montra l'entrée de la case, dans un geste qui l'invitait à y entrer. Dans la caverne du vieux, cette longue pièce en équerre où il rendait les oracles, il y avait un groupe d'hommes, de tous âges, ils attendaient avec gravité. Tournesol Picarêve les salua, puis il entra dans la chambre, un des hommes l'accompagnait. Il pressentait un choc, mais ce choc fut plus fort que celui qu'il attendait. Il lui fallut un long moment pour reconnaître le vieux. Il avait tant maigri que son corps ressemblait à du bois mort. Son visage s'était resserré sur les os de la boîte crânienne. Il semblait mort, mais ses yeux étaient vivants, si vifs que la scène en semblait irréelle. D'un presque imperceptible mouvement des yeux, il demanda à Tournesol d'approcher. D'un autre, il signifia qu'il devait approcher son oreille des lèvres rêches du mourant encore conscient. L'homme qui accompagnait Picarêve avait quitté la pièce.

- Tu as un peu tardé, dit-il dans un souffle qui sentait déjà la mort. J'ai demandé aux autres de me porter chez toi. Je ne voulais pas mourir sans t'avoir dit un secret. Mais ils ne voulaient pas me porter jusqu'à toi. Je vais aller les voir. Ma diablesse, il y a longtemps, je l'ai *enceintée*. Elle a eu un fils, il est maintenant sevré, elle veut que je m'occupe de son éducation. Alors je vais mourir. Bien sûr, dans le monde des Blancs, c'est l'alcool des marchands peuls qui me tue, mais la vérité la plus vraie, c'est ce que je te dis.

Picarêve ne comprenait pas. Il pensa que le vieux avait perdu la tête. Seko Baté Gléani sut immédiatement ce que son élève pensait:

- Non! Je ne suis pas fou! Je te dis mon secret, car il faut que tu saches que dans notre monde de rêveurs, tout est possible! Je te dis cela pour que tu sois toujours en éveil, que tu ne deviennes pas raide et mort, comme le sont ceux qui ne croient qu'en ce qu'ils savent voir. Maintenant, je m'en vais! Mon secret, ne le dis pas à ma Wawo, elle serait trop jalouse. Maintenant il te faut partir, va-t'en ! Voilà.

Sa voix était à peine perceptible; pourtant, elle était parfaitement audible, elle avait même une sorte de puissance. C'était bien la voix du vieux, avec toutes ses inflexions particulières, sa douceur aussi; et même, cette espèce de malice, qui, presque toujours, donnait un air d'humour à ses propos. Il mourait comme il avait vécu, dans un imperceptible sourire. Hélas, cela ne rendait pas la mort moins triste, ou plus supportable aux vivants. Car le mourant, lui, il était déjà entré, ou presque, dans le monde des rêveurs. En signe d'affection, et comme pour atténuer le sens de ses derniers mots, Seko Baté Gléani voulut prendre la main de Tournesol Picarêve; elle était tout près du corps desséché du vieux maître, la main de Tournesol Picarêve pendait impuissante et toute proche au-dessus de l'agonie de son maître. Mais le vieux était déjà trop faible, sa main droite glissa sans énergie sur son thorax sec et décharné, sa main sembla un instant s'élever au-dessus du sternum qui saillait, la pointe du doigt majeur erra une seconde sur la peau sèche, puis la main et tout le bras retomba, vaincus par la pesanteur. Picarêve ne comprit pas l'intention du maître. Il sortit de la case comme le lui avait demandé Seko Baté. Il pleurait. Il embrassa la Wawo, la famille et les enfants. Il remit à la Wawo l'argent qu'il avait apporté. Puis il partit, toujours pleurant toujours marchant. Il prit le chemin qui conduisait à la source. C'est là que le vieux maître avait été initié. Il avait d'abord vu les diables en rêve près de la source, puis, un jour, il les avait vus comme en rêve, mais en vrai. Son enseignement avait alors commencé. Puis, très vite, il s'était envolé. Il ne savait pas comment il l'avait fait, mais il s'était retrouvé sur la branche d'un grand kapokier. Pendant quarante jours, il n'avait plus pu manger. Il ne pouvait que boire, de l'eau, avait-il dit dans un de ses sourires malicieux.

Il arriva à la source entre les trois rocs, l'eau y était couleur d'opaline. Elle coulait lentement hors de la vasque de pierre tapissée de mousse verte et de fleurs bleues. Elle coulait en un mince filet. Il voyait pour la première fois la fuite lente de l'eau, et aujourd'hui, dans son désarroi, il lui semblait que ce mince écoulement de la source suffisait à nourrir la forêt tout entière. Il regardait la source et son lent écoulement. Il se mit à songer à la mort du vieux, à son histoire abracadabrante d'enfant *sevré*. Il pensa que son vieux maître avait dû forcer sur la bouteille. Il pensa que toute cette affaire n'avait aucun sens. Il cherchait à comprendre, lorsque, soudain, il cessa de penser comme nous avons appris à le faire. Il partit dans le rêve, il prit son envol, sans effort, avec une facilité qui lui procura une grande joie, celle qu'il connaissait et qui annonçait un grand rêve.

Il était sur le rocher d'Endoukou. Celui-là même où le vieux prophète disait que

ses diables *l'envolaient*. Il attendait le vieux. Il savait qu'il allait venir. Et en effet, il vint se poser près de lui. Tournesol était heureux de le voir, le vieux l'était aussi; mais ni l'un ni l'autre ne proférait une seule parole. Ils se faisaient face sur le rocher, le vieux lui montrait la beauté du paysage vu de cette hauteur. Il avait raison, le regard portait très loin, et dans le lointain, les arbres se confondaient avec le bleu du ciel. Tout autour du rocher, il y avait des arbres immenses, si grands et montant si haut dans les cieux, que leurs feuillages ne faisaient presque pas d'ombre sur le rocher. Tout cela produisait un effet singulier qui abolissait la différence entre le haut et le bas, il n'y avait plus que des couleurs, un monde de couleur dont l'existence était distincte et pourtant concomitante à celui que nous avons l'habitude de voir. Tournesol passait de l'un à l'autre à volonté, comme dans un jeu; comme un enfant qui appuie sur ses globes oculaires pour stimuler sa vision intérieure des couleurs élémentaires, pour créer l'illusion de la splendide lumière dorée. Le prophète avait l'air de prendre plaisir aux jeux enfantins de son ancien élève. Tournesol Picarêve avait la sensation et la vision d'un soleil couchant dont la lumière était dorée et douce, elle illuminait les arbres de l'intérieur, comme un rayonnement issu des profondeurs du monde. Le vieux était éclairé de la même façon. Tournesol Picarêve regarda ses propres mains, c'était la même chose, une luminosité douce venant simultanément du dehors et du dedans. Ensemble, ils volèrent jusqu'à la source. La descente dans la forêt fut magnifique, ils croisèrent des oiseaux, Picarêve eut l'impression de comprendre leur langage, et fut surpris de leur niveau de sophistication. Il pensa que si les humains savaient cela, ils seraient plus modestes.

Arrivé à la source, Picarêve se tourna vers le vieux qui alla prendre place, en position accroupie, en face de lui, comme il avait l'habitude de le faire. Puis, le prophète disparut. Il fondit dans l'air. Il ne resta de lui qu'un cercle bleu et lumineux qui, pendant quelques instants, se déplaça de la même façon vélicole dont ils avaient usé lors de leur voyage du rocher à la source. Ce cercle de lumière bleue se déplaçait avec douceur dans l'air, il était le vieux maître, Tournesol Picarêve le savait par une intuition d'évidence qui ne laissait pas de place au doute, comme une intuition mathématique chère à René Descartes, comme une dernière illustration de la pensée du maître le jour où il lui avait dit: "Ne cherche plus! C'est tellement plus simple de trouver!". Le cercle disparut à son tour. Alors il comprit que le vieux était mort. Alors, il comprit que la mort n'était pas ce que les hommes croient. Alors il comprit que son vieux maître venait de lui donner sa dernière leçon. Il regarda l'eau couleur d'opaline, la douceur verte de la mousse, et le bleu des fleurs; il regarda les rocs, les arbres et la racine qui dansait comme un serpent près de la source. Puis il partit dans la forêt, suivant comme un fil invisible le petit sentier du retour sans

retour.

Il ne se pressa pas pour rentrer. Il avait le temps, comme une sorte d'éternité, celle de la vie de la nature, qui peut manquer de tout: d'air, d'eau, de terre et du feu du soleil; mais jamais de temps, de temps pour fabriquer de la vie nouvelle: c'est aussi cela que l'on appelle *le changement des êtres*. Lui, il savait qu'il n'était pas seulement une vie dans la nature; car, du temps, il savait n'en avoir que peu, car tôt ou tard, un enfant sevré lancerait son appel à la *mère nourricière*, qui demanderait au père de faire l'éducation du fils ou de la fille. N'ayant que peu de temps, il avait tout son temps, comme la graine aérienne d'un grand kapokier flotte dans l'air sans se presser. Arrivé au village de Rangkassé, on lui demanda des nouvelles du vieux. Les yeux remplis de larmes, il dit qu'il venait de mourir. Puis, il poursuivit sa route en mangeant une orange que lui avait donnée une belle fille, celle dont il avait refusé le don quelques heures plus tôt. Maintenant, il était enfin sans hâte, et si la mort était tout aussi triste, elle avait perdu son masque de terreur, sauf si elle devait être donnée par les hommes qui n'avaient toujours pas compris la douceur du monde, et l'étrange enchantement de la mort naturelle. Il poursuivait sa route sans songer à mal ou à bien, une part de son esprit immobilisé entre tristesse et nostalgie, celle du savoir, celle de l'ignorance; ne sachant pas choisir entre le regret et la satisfaction, celui du passé proche, celle d'avoir vécu ces aventures qui avaient fait de lui un autre homme. En ce point d'incertitude où était sa conscience, une vérité émergeait avec beauté et avec force. Cela avait la saveur d'une sagesse heureuse. Elle emplissait toute la forêt, elle jouait dans la lumière verte des arbres, elle ressemblait à une colombe, elle proclamait que le monde est doux, même si les hommes et tous les mammifères ne le savent pas encore, les serpents non plus.

Il arriva à Douaké Sésé bien avant la nuit, à une heure où le soleil du jour était encore puissant. Alors qu'il marchait dans la ville où les passants cherchaient l'ombre, il se souvint que son vieux maître n'aimait pas le soleil; et que, dans sa lecture des signes du monde, le soleil puissant était toujours un message de malheur. Car les amulettes de la magie noire se préparent dans le plein soleil qui garantit leur puissance.

Sara la Rouge n'avait pas commencé à l'attendre dans ce délire de jalousie et d'inquiétude qui, souvent, avait transformé ses retours tardifs en scènes. Elle était dans sa cour, assise sur le petit lit de corde qui, avec le foyer pour la cuisine, et

quelques tabourets, servaient de mobilier de plein air. Ce lit, dont le cadre en bois était tendu d'un sommier de cordes tressées, ressemblait à ceux que l'on voit gravés sur les murs des sépultures égyptiennes, où, quand ils se sont conservés, à ceux posés parmi le mobilier d'éternité du défunt. Le modèle existe encore dans la vallée du Nil où il est d'un usage courant, on le nomme *angarèb*. Elle était en conversation avec une amie qui était venue *la visiter*. Elles prenaient le thé. Il salua les deux femmes. Sara la Rouge sut tout de suite qu'un malheur était advenu. Pour chasser sa compagne devenue une intruse, elle commença une étrange comédie... Elle fit semblant de s'endormir, puis, faussement sortant de son faux sommeil, elle demanda à sa compagne de l'excuser, elle prétextait une crise de malaria qu'elle aurait eue quelques jours auparavant. Bien sûr, la femme n'était pas dupe, elle savait que si Sara la Rouge avait eu la malaria, elle en aurait été la première informée, et la première à lui rendre visite. Mais cela était sans importance. Elle savait gré à son amie de savoir, avec délicatesse, lui demander de partir. Avec délicatesse, cela voulait dire sans lui faire perdre la face, et sans faire perdre la face à l'homme qui, visiblement, avait besoin d'être seul avec Sara la Rouge. L'exquise politesse de Sara la Rouge consistait à savoir dire la vérité en la cachant. Cacher, c'était dire avec douceur; dire ne pouvait qu'être brutal, cela aurait été le comble de l'inconvenance.

Sitôt la visiteuse partie, Tournesol Picarêve annonça la mort de Seko Baté Gléani à Sara la Rouge. Il lui dit qu'il avait donné une somme d'argent à la Wawo.

- C'est bien, oui, tu as bien fait, cela l'aidera pour l'enterrement. Dis-moi si tu sais comment il est mort.

- J'ai volé avec lui après sa mort, puis...

- Ne me parle pas de ce qui ne me concerne pas! Dis-moi comment et de quoi il est mort.

- Il m'a dit de ne parler de cela à personne.

- À personne ?

- À personne !

- Bon ! D'accord. Mais cela m'embête ! Tu es le seul à savoir comment il est mort ?

- C'est pas vraiment comment, mais de quoi et pourquoi.

- Tu m'énerves ! Comment, de quoi, pourquoi. Pour la mort, c'est le même !

- Non ! Car il ne m'a pas demandé le secret pour toutes les réponses aux questions.

- ??!

- Oui ! Il est mort parce qu'il buvait trop de cet alcool que lui vendaient les marchands peuls. Cela, il ne m'a pas demandé de le garder secret. Mais la raison pour laquelle il est mort, il ne veut pas que j'en parle.

- Mais tout ça, c'est *poisson et poisson* ! Tu m'énerves à la fin ! C'est exactement ce que je disais: Tu es le seul à savoir ! Et si quelqu'un d'autre a reçu de lui le secret, c'est comme avec toi, le secret sera gardé. En tout cas, tu vois ! Notre Prophète Mohammed il a raison de nous interdire l'alcool, car l'alcool, il détruit les gens !

- Tu as raison.

- Evidemment, s'il t'a donné le secret de sa mort c'est que tu étais seul avec lui quand il te parlait.

Elle pensait tout haut, elle ne s'adressait à personne. De son côté, Tournesol Picarêve pensait aux derniers instants qu'il avait vécu avec le vieux dans sa case, il se sentait gagné par l'émotion du souvenir; et par l'affection qu'il éprouvait pour son

vieux maître. Il aurait voulu dire à Sara la Rouge l'étrange espérance que lui avait donnée sa rencontre avec le vieux, juste après que le prophète fut mort, ou, peut-être, alors qu'il était encore en agonie. Mais il ne savait pas si ses paroles ne seraient pas jugées déplacées, comme elles l'avaient été au début de leur conversation. Une fois de plus, Sara la Rouge devina sa pensée:

- Ne me parle pas de ta rencontre avec lui, pendant sa mort. Ce n'est pas pour moi. C'est entre toi et lui. Je connais les choses, je ne suis pas un têtard qui se prend pour un poisson.

Elle ajouta pourtant: " Cela veut dire que toi et lui, vous avez décidé d'être de la même famille, du même sang. Car on ne rêve que de ses ancêtres, pas des autres morts. Moi, mon meilleur conseiller, c'est toujours mon père".

- Mais, à ce moment-là, ce n'était pas vraiment un rêve, c'était...

- Ne recommence pas à jouer avec les mots qui embrouillent les autres mots. J'ai dit la vérité, et quand on dit la vérité, il n'y a rien à ajouter.

Quelque chose n'allait pas. Il ne voulait pas lui demander quoi. Il savait que c'était inutile. S'il devait y en avoir une, l'explication viendrait en son temps. Il alla se laver. Alors qu'il se dirigeait vers une petite douche installée entre les deux blocs d'habitation, elle lui dit: " Je vais te préparer un bon repas ". Il allait lui demander de n'en rien faire, car il voulait rester le ventre vide, comme pour mieux digérer sa peine, son deuil. Mais, soudain, il eut faim, une faim anormale, même s'il venait de parcourir près de quarante kilomètres, et les vingt premiers à toute allure. C'était une faim de vie, gargantuesque, folle, comme une sorte de cadeau que le maître mort eût fait à l'élève vivant. Alors il la remercia, et ils surent que leur nuit serait belle.

Le lendemain matin, elle s'éveilla en pleurant. Il ne comprit pas.

- Mais, ma chérie, la nuit était merveilleuse ! ?

Elle pleurait encore plus fort. Il crut qu'elle pensait à la petite fille à la robe rouge. Il se mit à la bercer avec douceur en lui disant des mots doux, ceux qu'elle aimait, et que parfois il inventait pour elle: " Ma belle chinounette; ma sublime crème brûlée; ma trésorinette humide et douce ... " Mais cela ne marchait pas. Elle pleurait toujours. Puis, elle cessa. Et fut reprise par une sorte de frénésie érotique à laquelle il répondit du mieux qu'il put, mais qui eut pour effet de le mettre mal à l'aise; car il comprit, soudain, qu'il y avait du désespoir dans cet excès qui ne conduisait pas à un apaisement dans l'harmonie des plaisirs, mais à une incomplétude triste. Ce dont elle voulait lui parler était trop grave pour qu'elle en eût trouvé les mots. Ces mots dont elle exprimait l'absence dans la geste de leurs corps épuisés. Puis, vint un calme lourd et silencieux. Il n'osa pas la quitter, et passa la journée avec elle, à attendre qu'elle en vint à formuler ce trouble qui, soudain, avait comme rendu impossible leur belle harmonie. Alors que, jusqu'à cet instant, leur harmonie n'avait cessé de se bâtir; dans la parole; dans l'enseignement des chemins fou du rêve; dans les rires; dans les gestes quotidiens que l'harmonie transformait en rites d'amoureux; et dans le désir des corps qui, souvent, leur arrachait des exclamations de surprises émerveillées, où chacun louait le corps, ou quelque particularité anatomique de l'autre. L'autre, ce semblable si différent dont la différence complétait la ressemblance, et créait l'ivresse émerveillée du désir, et la joie de son accomplissement. Il ne savait pas quoi faire, alors il lui disait qu'il l'aimait.

- Moi aussi, je t'aime. Si nous ne nous aimions pas, tout serait plus facile. Mais si nous ne nous aimions pas, plus rien n'aurait de sens.

Il avait appris à respecter les énigmes, et celle-ci ne l'impressionna pas plus que toutes les autres. Il savait qu'il lui suffisait d'attendre; et que, tôt ou tard, l'énigme serait résolue, ou ne le serait pas. La nuit vint, ils dormirent côte à côte, sans les douces brûlures des désirs, leurs corps étaient rassasiés. Dans la nuit, il eut un rêve *d'enseignement simple*. Il sut qu'il allait bientôt partir. Au réveil, très tôt le matin, à l'aube, il eut peur de partir sans elle. Il resta au lit, il la regarda s'éveiller. Ce matin-là, elle ne pria pas. Elle était tendre, mais sans plus, il y avait en elle comme une sorte de détachement. Un détachement qui n'était pas vrai, il le sentait à la tension qu'il percevait en elle. Cette tension rejoignait son rêve, il en eut peur. Elle le caressa longuement, lui massa tout le corps, comme si elle avait voulu que ses mains en gardent la mémoire. Elle avait des mains douces et solides, les mains d'une femme qui travaille une matière lourde, mais qui adoucit la peau: le lait, la pâte à pain, certaines huiles.... Quand il fut en érection, elle enfourcha son corps, sans

façon, comme ils avaient l'habitude d'en user l'un avec l'autre. Assise sur son sexe, qui avait pénétré loin dans le sien, elle commença une chevauchée lente. Quand il sentit qu'elle était très humide, que son liquide, à elle, se répandait sur ses testicules, il se cabra, la renversa, et commença sa chevauchée à lui. Autant qu'elle-même, ou presque, il savait ce qu'elle aimait. Bientôt, ils ne surent plus qui était cheval, qui était cavalier, le galop les emportait au pays de la joie des corps, ce pays dont la traversée est trop brève, mais où les doux savoirs permettent de s'attarder. Lorsqu'ils furent de retour, elle lui dit: "Je te remercie, chéri", il trouva cela à la fois tendre et mal venu: N'étaient-ils pas égaux dans cette mutuelle dépendance où les tenait le désir et la tendresse de leurs corps, n'avait-il pas autant de raisons qu'elle de lui dire mille fois, dix mille fois merci? Il le lui dit, elle lui sourit avec tristesse et modestie. Et sans transition, elle dit:

- Je dois me lever! Dans moins d'une heure, le petit-déjeuner sera prêt. Va vite te préparer!

Elle quitta la chambre, sans même partager la douche avec lui. Il pensa que si elle avait dit qu'il devait se préparer, c'était qu'ils allaient partir quelque part. Il était curieux de savoir où, mais sans hâte. Il avait peur de partir seul. Lorsqu'il la rejoignit dans la cour, le petit-déjeuner était prêt. Elle avait fait du thé, comme il l'aimait, et du gros riz dang sur lequel elle avait fait couler une belle ration d'huile rouge, parfumée, amère, et douce comme l'étaient leurs baisers. Il mangea de bon appétit, comme si manger son soûl eût pu apaiser son ventre où s'était logée la peur de partir seul.

- Tu te souviens, chéri, il y a longtemps, je t'ai dit que si un jour je te disais de faire quelque chose, même si tu ne le comprends pas, tu devras le faire.

La peur, la vilaine bête, venait d'ouvrir ses griffes dans son ventre.

- Je n'ai pas oublié.

- Ce jour est arrivé : tu ne peux plus rester ici ! Tu dois partir aujourd'hui même. Je ne peux pas partir avec toi.

Un long silence s'établit entre ces deux êtres qui s'aimaient. Avec une sorte de délectation morose, il avait vu sa peur prendre forme en trois phrases qu'elle venait de prononcer avec cette précision dont elle avait le secret. Il se sentait perdu :

- Mais pourquoi ! ? Ne me dis pas encore que c'est un secret !

- Ne t'énerve pas! Plus c'est grave plus tu dois rester calme. Il n'y a pas de secret là-dedans, c'est comme pour mon mari. Le danger est sur toi. Je le sais! Tu comprends ce que ça veut dire ? Moi, je le sais! En plus, certains racontent en ville que si le vieux est mort, c'est parce qu'il t'avait donné tous ses secrets. Ce sont les ignorants qui disent cela, mais un sorcier, un vrai, un mauvais, peu devenir jaloux, et te tuer, cela arrivera, tôt ou tard. Alors c'est simple, car moi je sais! Alors tu fais ce que mon mari aurait dû faire, tu pars aujourd'hui. C'est tout. Viens, on fait tes bagages.

- Tu viens avec moi, n'est-ce pas?

Elle ne répondit pas, elle répéta qu'ils devaient aller faire les bagages. Alors il insista, et comme elle ne répondait toujours pas, il comprit que comme dans son rêve *d'enseignement simple*, il allait partir seul. Alors la peur le lâcha. Il n'éprouva plus qu'une tristesse si lourde qu'il ne savait qu'en faire. Les bagages furent faits en un tour de main. Tournesol et Sara la Rouge agissaient dans une sorte de brouillard émotionnel qui leur permettait d'accomplir des gestes automatiques, comme le golem du rabbin Loew à Prague.

Lorsqu'ils sortirent de la pièce, ils furent comme éblouis par la tristesse du jour. Tournesol Picarêve portait son petit bagage. Ils se mirent en route, sans un mot. Il n'osa pas regarder la cour, ni la barrière de métal végétal, ni Sosö ni Bolocoïnïlolon, qui, si souvent, l'avaient réconforté après ses longues courses dans la forêt sacrée. Il lui sembla être entré dans un tunnel, la seule issue était devant lui, et la seule façon de l'atteindre était de suivre la femme qui, devant lui, montrait le chemin. Comme autrefois, il suivait le doux balancement de ses hanches, qui une fois semblait dire "adieu!", et l'autre: "reviens!". La distance à parcourir était assez brève, mais le temps lui sembla très long. Ils franchirent un pont étroit sur une rivière boueuse qui

charriait le malheur de l'histoire des hommes.

Il était perdu dans la souffrance de la séparation des corps, qu'il sentait venir comme un grand blessé pressent l'amputation. Il n'osait pas penser à sa souffrance à elle, l'union des deux l'eût anéanti. À un pas de lui, il voyait la rondeur splendide et vivante de ses fesses. Il voyageait dans leur douceur, comme lorsque, s'accouplant comme le font les autres mammifères, il lui semblait soudain que les fesses de la femme qu'il aimait devenaient préhensibles, comme la patte d'une chatte qui du monde ne connaîtrait que la caresse: "je te tiens, je te lâche, pars, reviens !" Oui, revenir au pays du rêve et des enchantements. Mais il n'y a pas d'*éternel retour*, c'est le départ qui, seul, singe l'éternité. Littéralement, elle le poussa dans un taxi dont le jaune délavé était celui d'une lune lugubre, la lumière d'Hécate... le véhicule garé au carrefour s'appelait: "L'amour fait souffrir". Évidemment.

Chapitre XVII ¹⁷

Pendant le voyage il trouva le paysage étouffant. Il souhaita qu'il plût. Être "faiseur de pluie" était une autre spécialité de son vieux maître chaman. La pluie, on disait qu'il pouvait la faire venir, ou l'empêcher de tomber. Ça, c'est un classique de la profession. Tournesol Picarêve n'avait jamais pu faire l'expérience de ce pouvoir, réel ou supposé, de son maître. Mais les gens y croyaient. Alors, par affection, aujourd'hui, il voulait bien y croire. Ou faire semblant. Mais cela lui semblait comme les *envolées* du vieux, c'était sans importance. Ce qui comptait dans l'univers du rêve, ce n'était pas les phénomènes positifs, ou ceux qui se présentaient pour tels. Ce qui compte, c'est de savoir que des mondes contradictoires coexistent, et que le vrai rêveur est celui, ou celle, qui passe de l'un à l'autre avec une légèreté émerveillée.

Pourtant, soudain, il y eut un bel orage, et cette eau des cieux fut bonne à prendre. Elle n'avait rien d'extraordinaire: la pluie, en cette saison, c'était normal. Mais il fut reconnaissant au vieux de lui avoir permis, une fois de plus, de penser à lui, grâce à la pluie. Alors que le taxi se frayait un passage à travers l'averse dense, et parmi les trombes d'eau qui, parfois, comme une rivière en crue, ruisselaient sur l'asphalte, il s'abandonna au sentiment d'avoir, en si peu de temps, tout perdu. Son vieux maître d'abord, puis la femme qu'il aimait, celle qui l'avait fait ici venir, et qui, dès le début, avait guidé son enseignement. Elle ne lui avait pas même expliqué pourquoi elle ne voulait pas partir avec lui. Cela ressemblait à un stupide "Je t'aime et je te quitte", deux réalités incompatibles qui s'ajoutaient à la longue liste de celles, qu'ici, il avait rencontrées, et qui mettaient sa raison cul par-dessus tête. Et tous ces chamboulements étaient de nouvelles occasions d'émerveillements, car il devait admettre que dans cette affaire, ce qu'il appelait la raison, sa raison, ne sortait pas vaincue, mais transformée, riche des émerveillements issus de ses surprises.

À travers la vitre du taxi-brousse, le paysage défilait, comme un décor. Mais Tournesol Picarêve avait progressé, il ne voyait rien de banal dans ce décor, comme

celui des théâtres où l'on multiplie les signes de matière morte pour suggérer des choses vivantes. Ce n'était plus ça du tout. La banalité avait quitté le monde, car, aujourd'hui, il ressentait la joie des arbres, de la terre, et de l'herbe, qui tous recevaient l'abondance des premières pluies de la saison, et la joie des choses vivantes était naturellement en lui. Il commençait à comprendre le don merveilleux qu'il avait reçu de son vieux maître et de Sara la Rouge.

Dans le premier mouvement de sa raison routinière, il pensa: « Pourquoi moi? » Puis, il se souvint que ceux qu'il aimait lui avaient appris qu'il ne servait à rien de poser des questions sans réponses. Que son seul devoir, s'il en avait un, était de se réjouir du don; et, s'il en était capable, de faire comme le grand kapokier femelle qui ensemence le monde.

Le taxi le laissa au pays du rivage aux rochers sombres, au pays de la mer et des grands cocotiers qui bruissent dans l'air marin. Il dut marcher pour rejoindre le royaume de la reine de Bagataï. Il connaissait son chemin, il menait à son petit bateau mis à l'ancre et protégé par une baie calme du royaume de Bagataï. Moi, Tournesol Picarêve, je me préparais à quitter le pays du rêve où m'avait appelé une femme qui m'avait donné pour nom *Le Blanc du chiffre trois*. Elle n'avait jamais voulu me dire la raison pour laquelle elle m'avait donné ce nom. Elle ne l'employait pas souvent; dans l'amour, et dans la vie quotidienne, elle m'appelait Tournesol, comme tout le monde. J'avais pourtant compris que *le Blanc du chiffre trois* était mon nom de rêveur, celui par lequel mon écriture des mots du rêve prenait sens. Mais pourquoi ce nom un peu ridicule, et pas un autre? J'avoue que cet arbitraire du mot m'agaçait, car il m'était un mystère de plus, et ma seule certitude était de savoir que, jamais, il ne pourrait être élucidé.

Je savais que j'allais revoir la reine de Bagataï. Je l'avais vue en rêve, vue de telle sorte que je savais que j'allais la revoir. Alors que je marchais vers le pays des rizières, je souriais en pensant à tous les noms d'oiseaux que, lorsque l'occasion s'en présentait, la femme que j'aimais décochait à la reine de Bagataï: "pute" était le moins compromettant. La jalousie de Sara la Rouge commençait à me manquer. Puis, me viendrait le manque de son corps, et de tout son être.

Après quelques heures de marche, j'entrais dans le pays des marécages par une

mince mangrove que les hautes marées inondaient d'eaux salées et de vase. Il me fallait suivre un étroit chemin en dur qui serpentait parmi les palétuviers et les autres rhizophoracées dont les racines en échasses dessinaient de grands serpents de mer. De part et d'autre du chemin le sol était vaseux, noir, et parfois luisant comme un anthracite. De temps en temps, une odeur de putréfaction semblait venir de grosses bulles de gaz, qui, en certains points du marécage, crevaient la surface des eaux calmes. Malgré cela, fixées à certains rhizomes qui plongeaient dans l'eau claire, je voyais de temps en temps de grosses huîtres, en grappes opalines, comme des raisins blancs dans un frimas d'automne. J'y vis le présage de quelque vendange tardive. Le paysage et la végétation de la mangrove étaient surprenants, la faune aussi, tout y était amphibie. J'aimais ce mélange de terre et d'eau, je lui trouvais quelque chose de magique, car les formes de vie qu'il créait ne correspondaient pas aux ordres bien tranchés que ma pensée aimait à contempler. Cet *ailleurs* stimulait la part de moi-même qui avait accepté le rêve comme nouveau territoire de vie, où j'accédais la nuit au lieu de perdre mon temps dans un sommeil inconscient. J'aimais toutes les formes que prenait la vie amphibie, même les serpents dont j'admirais les couleurs et les mouvements ondulants dans l'eau, ou sur la vase plastique qui, sur leur passage, vibrait avec souplesse; comme un hommage du sol et de l'eau au serpent et à sa symbolique ambiguë. Du plus profond de moi me venait un respect pour ces bêtes, et, presque, une amitié. Ce respect me venait de très loin, car, jamais dans la forêt ni ailleurs je n'avais été menacé par un serpent, et s'il s'en trouvait un sur mon passage, un rêve m'en avertissait. Et puis certains serpents me venaient voir en rêve, ils étaient d'étranges messagers. Il n'y avait que les crocodiles dont je redoutais la rencontre. Quelque chose en eux ressemblait trop aux hommes, du moins à certains d'entre eux. Sur ce point, j'étais en contradiction avec la parole de la forêt sacrée, car, la tête du crocodile sert de base à de nombreux masques de sorciers. Le masque de base des Loma, le Kokoro, cache dans sa forme une tête de crocodile, on la retrouve dans les masques des Susu, des Baga ... De l'initié, on dit, chez les Loma, qu'il *a été mangé par Afoui*. Et on lui fait sur le dos et sur le ventre, des scarifications qui ressemblent à celles que laisserait un crocodile dont les mâchoires se seraient refermées sur le corps d'un homme : une sorte de *Jonas* de la forêt sacrée, un Jonas qui aurait troqué sa baleine pour un grand crocodile. L'initié est toujours un être qui a vaincu la mort, et revient porteur d'un message aux vivants.

Elle était là! La reine de Bagataï était là! Près de la rizière qui venait d'être moissonnée. Elle n'était pas seule, elle tenait deux nourrissons dans ses mains, chacun comme assis en équilibre dans le creux de la paume de ses mains. Des jumeaux. Elle portait les Dioscures dans chacune de ses mains, toujours aussi

longues et belles, sa pose avait la perfection d'un geste. Ce geste qui me montrait les enfants que nous avions conçus en ce lieu où deux digues se rejoignaient dans le tracé des rizières. Je voyais aujourd'hui que la beauté des mains de la reine de Bagataï m'avait jusqu'alors caché leur force. Je n'avais, il est vrai, conservé que le souvenir de leur douceur. Une douceur sans laquelle cette mère splendide n'aurait pu, aujourd'hui, me présenter le vivant mystère du plaisir changé en vie. J'étais bouleversé. À tel point qu'une part de moi-même refusait de se sentir concernée par ce que je voyais, comme une sorte de gémellité non acceptée de mon être. Elle, elle me regardait avec une innocence unitaire qui la rendait totalement présente au monde; et, du même coup, je prenais conscience du peu d'existence que m'accordait le sens fallacieux, mais aigu, de ma dualité. Dans ses mains puissantes et belles, les jumeaux croisaient leur regard vif sur l'infini en lignes droites des rizières moissonnées et apprêtées, déjà, pour une saison nouvelle. La reine de Bagataï ne portait plus comme autrefois son pagne fait de deux torsades de deux tissus de couleurs différentes, l'une était, je crois, de couleur claire, l'autre de couleur sombre. Elle portait un *baya* fait de trois rangées de perles de verre blanc et noir et qui servait de support succinct à un minuscule cache-sexe. Je regardais son *baya* avec surprise. Une femme ne montre son *baya* qu'à son mari; ou, à la rigueur, et si elle est très amoureuse, à celui qu'elle considère comme son amant de cœur. Je n'étais pas son mari. Et, sachant ce que je savais de notre si brève et incomplète rencontre, je ne pouvais pas m'imaginer en son amant de cœur.

Mais la reine de Bagataï était toujours aussi belle. Son corps splendide n'avait pas été usé par la maternité. Ses seins étaient aussi fermes et beaux que lors de notre première rencontre, ils oscillaient à peine au-dessus de la tête sombre et claire des jumeaux qui me regardaient avec intensité, comme seuls les enfants peuvent parfois le faire. Quelque chose pourtant avait changé; le regard de la reine n'était plus le même, ni son attitude. Il y avait en elle une nuance d'amour que je ressentais avec une joie étrange. Plus je regardais la reine et les enfants; plus mes pas me rapprochaient d'eux, et plus je sentais en moi monter une émotion bouleversante, comme l'approche d'un mystère.

Lorsque je ne fus plus qu'à quelques pas, et que je pus distinguer le sexe des enfants, deux garçons; d'un seul coup, et dans une simultanéité parfaite, leur attention grave et comme magique se dissipa. Ils s'agitèrent, corps et volontés tendus vers le sol. Avec délicatesse, leur mère les posa sur la terre où leur attention s'était soudain portée. Ils se mirent à caresser l'herbe verte aux pieds de la reine.

Leur peau dorée et potelée brillait dans la lumière douce du ciel couvert de nuages blancs. Les chatouillis de l'herbe verte les faisaient rire aux éclats, et leurs rires vibrant dans l'air chaud avaient une qualité musicale que le silence profond de la reine laissait librement chanter. Puis elle parla. Sa voix était aussi belle qu'autrefois l'avait été son chant.

- À toi, le Blanc du chiffre trois, je suis venue dire merci! Je voulais que tu visses les enfants issus de ta sève et de la mienne.

Et là, elle pivota légèrement sur elle-même pour désigner les enfants qui jouaient dans l'herbe verte. Du même coup, je pus voir dans son dos une toute petite fille coiffée d'une parure magnifique. La reine la portait "à l'africaine", dans une belle écharpe qui enveloppait l'enfant dans un siège de tissu mince passé aux épaules de la reine, comme un sac à dos élégant et léger à la mode d'aujourd'hui. Je ne l'avais pas vue auparavant. D'ailleurs, la vision avait été si brève que pendant quelques instants il me sembla l'avoir rêvée. Mais à présent, je savais que ce que j'avais vu était vrai; car je voyais sous les aisselles de la reine, les petites mains de l'enfant qui se tenaient à la mère, de part et d'autre de ses beaux seins. Puis, je vis les plantes claires des petits pieds de l'enfant qui dépassaient de chaque côté, soulignant d'une touche de tendresse la taille mince et douce de la femme. Je n'avais pas rêvé. Cette vision en éveillait une autre. Celle d'un rêve. Celle du troisième rêve que j'avais eu dans la grotte de Yaradou Sangö. Elle était la petite fille à la coiffure somptueuse ! L'enfant reine du monde que le vieil Arabe en gandoura claire portait dans ses bras, et qu'il m'avait confiée.

Tournesol Picarêve pensa soudain à la mort de son vieux maître. À l'enfant, un fils, que le vieux disait avoir eu avec une diablesse. Il sentit venir en lui comme une hébétude, une incapacité totale à penser la succession des êtres et des choses qu'il voyait, aux images que sa mémoire projetait dans un présent confus, et totalement irréconciliable avec ce qu'une pensée raisonnable peut accepter. Il se força à mettre un terme aux errements de sa pensée. Ils étaient dangereux, ils étaient l'expression malade d'une volonté qui préfère la folie plutôt que d'abandonner son illusion du réel. Un refus d'accepter le merveilleux. Non pour l'adorer comme une nouvelle et mortelle idole, mais pour, simplement, reconnaître les limites de l'homme. Ce point à partir duquel il faut s'arrêter, ou s'élancer sur les ailes de la foi vers des mondes qui sont au-delà du monde.

La reine de Bagataï souriait, il ne l'avait jamais vue sourire. Elle avait un beau sourire, il changeait sa beauté, il l'humanisait... ou, plus sérieusement encore, il lui donnait un éclat divin, comme une Apsara dont le sourire fait pour toujours vivre la pierre au royaume khmer. La reine parla :

- Je veux aussi te dire merci pour l'amour que tu **nous** as donné.

Il s'entendit dire:

- Nous ?

- Nous ne sommes pas des gens tout à fait comme les autres, celle que tu aimes et moi. Nous ne sommes pas les mêmes, mais nous ne sommes pas totalement différentes. Dans tes pensées, tu appelles cela *le changement des êtres*. Elle, celle que tu aimes, elle ne m'aime pas toujours, sa nature est jalouse, mais elle sent ce que je sens, et je sens ce qu'elle ressent. C'est pour cela que je veux te dire merci pour l'amour que tu **nous** as donné.

Puis, elle entra dans le silence. Elle prit les jumeaux dans ses bras. Elle me regardait avec une intensité qui me rendait mélancolique, car je ne savais plus qui j'avais aimé. Aimé d'un amour si beau, si fort que, pour moi, il avait bâti un monde que, sans **elles**, je n'aurais jamais été capable de rejoindre.

Elle allait partir. Les jumeaux et la petite fille pendue à son dos me regardaient avec la même intensité, je crois, que celle que je mettais dans mes propres regards. Et je ne savais plus qui avait créé qui : étais-je à l'origine des enfants? ou les enfants m'avaient-ils créé? Mon ignorance prenait la forme d'un vertige. Alors la reine porta le dernier coup:

- Tu ne sauras jamais laquelle d'entre nous t'a le plus aimé!

Je la vis s'éloigner. Elle suivait le chemin qui traçait des angles droits sur les diguettes des rizières. La moisson avait rendu les champs lisses, et l'eau bleue reflétait l'immensité du ciel.

Table des matières et des citations

Chapitre I

Citations 1

« *La jouissance - satisfaction et égoïsme du moi - est un aboutissement par rapport auquel les êtres prennent ou perdent leur signification de moyen selon qu'ils se placent sur la voie qui mène à elle ou s'en écartent ... La fin est inconsciente dès qu'elle est atteinte.* »

Emmanuel Levinas, *Totalité et infini* (1971).

Chapitre II

Citation 2

" *Elle (i.e. **la science – Paul Bayleville**) tente de mettre en équations le surgissement spontané de l'Univers à partir des fluctuations du "vide quantique". Ce dernier ne ressemble nullement au vide traditionnel; il est semblable à un océan virtuel sans cesse agité d'ondes d'énergie, lesquelles peuvent engendrer spontanément des paires de particules et d'antiparticules. Ces couples éphémères, s'annihilant aussitôt apparus, laissent la place à une écume bouillonnante d'énergie et perpétuellement changeante, poétiquement appelée "écume de l'espace-temps". Au hasard des fluctuations, il peut arriver qu'une particule et son antiparticule soient suffisamment séparées pour ne plus pouvoir s'annihiler mutuellement. De la "matière" surgit alors du vide."*

In "Site Internet de la Bibliothèque nationale de France, exposition virtuelle Ciel et Terre (item Mythes et science, le chaos)" (janvier 1999).

Chapitre III

Citation 3

"Rêver magnifiquement n'est pas accordé à tous les hommes, et, même chez ceux qui le possèdent, il risque fort d'être de plus en plus diminué par la dissipation moderne toujours croissant et par la turbulence du progrès matériel. La faculté de rêverie est une faculté divine et mystérieuse; car c'est par le rêve que l'homme communique avec le monde ténébreux dont il est environné."

Charles Baudelaire, Un mangeur d'opium (1860).

Chapitre IV

Citation 4

"Mais l'autre espèce de rêve ! le rêve absurde, imprévu, sans rapport ni connexion avec le caractère, la vie et les passions du dormeur ! ce rêve que j'appellerai hiéroglyphique, représente évidemment le côté surnaturel de la vie, et c'est justement parce qu'il est absurde que les anciens l'ont cru divin ... C'est un dictionnaire qu'il faut étudier, une langue dont les sages peuvent obtenir la clef."

Charles Baudelaire, Le théâtre de Séraphin. Le poème du hachisch (1860).

Chapitre V

Citation 5

"Saisi de peur, je me retourne à droite:

*ne suis-je abandonné? Car, devant moi
 - moi seul!- j'ai vu la terre être obscurcie.
 Et mon guide: "Pourquoi toujours craindre?
 Il dit, et me fait face: "ne me crois-tu avec toi, te guidant?"*

Dante, Divine Comédie (1304-1321?), Purgatoire III, 19-24.

Chapitre VI

Citation 6

*"Baise m'encor, rebaise moy et baise:
 Donne m'en un de tes plus savoureux,
 Donne m'en un de tes plus amoureux:
 Je t'en rendray quatre plus chaus que braise*

*Las, te pleins tu? Ça que ce mal j'apaise,
 En t'en donnant dix autres doucereus.
 Ainsi meslans nos baisers tant heureux
 Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.*

*Lors double vie à chacun en suivra.
 Chacun en soy et son ami vivra.
 Permets m'Amour penser quelque folie:*

*Tousjours suis mal, vivant discrettement,
 Et ne me puis donner contentement,
 Si hors de moy ne fay quelque saillie.*

Louise Labé (1519?-1566).

Chapitre VII

citation 7

" Les merveilles de ce monde doivent être données à ceux qui sont capables d'en prendre soin, observa le vieil homme. Cette pierre a le pouvoir de choisir elle-même son propriétaire... Lorsque Won se réveilla, il raconta son rêve à sa femme qui avait fait un rêve identique. "

Pou Song-Ling (1622-1712) in " Liao Chi Chai Yi " (Bibliothèque des relations sur l'étrange).

Chapitre VIII

Citation 8

"Combien de fois m'est-il arrivé de songer, la nuit, que j'étais habillé, que j'étais auprès du feu, quoique je fusse tout nu dedans mon lit? ... Et m'arrêtant sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices concluants, ni de marques assez certaines par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil, que j'en suis tout étonné; et mon étonnement est tel, qu'il est presque capable de me persuader que je dors."

René Descartes, Première Méditation (1641).

Chapitre IX

Citation 9

"Partout j'ai pu voir et comprendre ce que mes maîtres m'enseignaient, entre leurs

mains j'ai prêté serment d'enseigner ce qui est à enseigner et de taire ce qui est à taire."

Djibril Tamsir Niane, *Soundjata ou l'épopée mandingue* (1960)

Chapitre X

Citation 10

"Mais si vers l'aube on voit le vrai par songes..."

Dante, *Divine comédie* (1304-1321?), *Enfer*, Chant XXVI, 7.

Chapitre XI

Citation 11

« ... personne n'a d'assurance, hors de la foi – s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons [...] tout cet écoulement du temps, de la vie, et ces divers corps que nous sentons, ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions pareilles à l'écoulement du temps et aux vains fantômes de nos songes [...] Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier ».

Pascal, *Pensées* (1656-1662), 1963, p.131a

Chapitre XII

citation 12

*Celui qui emprunte cette route périlleuse,
Sera purifié par le feu, l'eau, l'air et la terre;
S'il peut surmonter l'angoisse de la mort, il s'élancera*

213

*De la terre jusqu'au ciel, illuminé, il sera capable
De se vouer tout entier aux mystères d'Isis.*

La flûte enchantée, Mozart (30 septembre 1791).

Chapitre XIII

Citation 13

" Jadis, Tchouang Tcheou rêva qu'il était un papillon voltigeant et satisfait de son sort et ignorant qu'il était Tcheou lui-même. Brusquement il s'éveilla et s'aperçut avec étonnement qu'il était Tcheou. Il ne sut plus si c'était Tcheou rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Tcheou. Entre lui et le papillon il y avait une différence. C'est là ce qu'on appelle le changement des êtres ".

Tchouang-tseu (369 ? avant JC – 286 ?) "La réduction ontologique".

Chapitre XIV

Citation 14

"Quant à celui qui convertit l'ouïe et la vue en une compréhension intérieure et qui délaisse ainsi l'intelligence et ses connaissances, les mânes et les esprits le visiteront... C'est tout cela qui constitue le secret de la transformation des êtres"

Tchouang-tseu (369? avant JC – 286? avant JC), "Le Monde des Hommes".

Chapitre XV

Citation 15

"J'ai l'impression d'essayer de vous raconter un rêve – tentative vaine, car relater un

rêve ne peut donner la sensation du rêve, ce surgissement d'absurdité, de surprise et de stupéfaction qui survient dans l'agitation d'un combat révolté, cette impression d'être captif de l'incroyable qui est l'essence même du rêve..."

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres* (1899).

Chapitre XVI

Citation 16

"De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer. Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc, car si de tout cela il n'y avait jamais rien eu de véritable on n'en aurait jamais rien cru et ainsi au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles puisqu'il y en a tant de faux et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais".

Pascal, *Pensées* (1658-1662), 1963, p.734

Chapitre XVII

Citation 17

"La femme privée de son assiette humaine, la légende le veut ainsi, par l'impatience et la jalousie de l'homme. Cette assiette, seule une longue méditation de l'homme sur son erreur, une longue pénitence proportionnée au malheur qui en résulta, peut la leur rendre. Car Mélusine, avant et après la métamorphose est Mélusine".

215

André Breton, *Arcane 17* (1944).